

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Le Glaneur, 5^{ème} année, Bruxelles, Janvier 1906 – Décembre 1906 (n°1-12).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Symbolistes et décadents (V. Delaporte). — En route, *poésie* (E.-H. Gillewytens). — Don Lorenzo Perosi, *suite* (Fr. Dufour). — Epitaphe, *poésie* (Louis Veuillot). — L'ennui, *fin* (Guy Des Chaumettes). — *Fiat voluntas tua* (Pierre l'Ermite). — Pour l'objectif, *fin* (F. Auto-Graf). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Récréation. — Une héroïne (R**). — Memento culinaire (Tante Louise). — Un grand mariage en 1805 (J. Mantenay). — Le mois littéraire (Lector). — Le coin des rieurs. — Le concert sur la montagne (S.). — Carnet musical (Fr. Dufour). — Petites nouvelles. — Revue des revues.

SYMBOLISTES ET DÉCADENTS

Cette savoureuse page de critique fut publiée par M. l'abbé Victor Delaporte, dans un récent numéro des « Etudes ».

LE SYMBOLISME

Après avoir narré les origines de cette nouvelle école et cité le péruvien Vergalo, l'uruguayen Laforgue, le grec Moréas, l'anglo-saxon Merrill, le juif Kahn, le belge Maeterlinck, etc., qui ont prétendu rénover la poésie française, l'auteur explique ainsi le caractère de la nouvelle école et ce qu'il faut entendre par son symbolisme :

« Ainsi donc, en résumé, à côté d'un déséquilibré, Verlaine, et d'un pauvre fou, Mallarmé, les fondateurs de l'école nouvelle de poésie française nous viennent du Pérou, de l'Uruguay, de la Grèce, de la Judée, des Etats-Unis, de la Belgique, et peut-être d'ailleurs encore.

L'historien passionné de cette floraison de génies et des créateurs de l'art de demain, s'écrie avec une admiration attendrie : « Il y a parmi eux des spiritualistes et des matérialistes, des catholiques et des nihilistes, des tristes et des gais, des visionnaires luxueux et d'humbles observateurs de la réalité quotidienne (1). « Somme toute, c'est une véritable tour de Babel, où s'agitent, crient, en essayant de se faire entendre, les « symbolards », comme M. J. Lemaître nomme

avec compassion ces « adolescents ténébreux et doux ». Au début, ils s'appelèrent (nous l'avons dit) les « décadents ».

Ce juste nom, que tel ou tel primitif de l'école adopta pour éblouir les « Philistins », c'est le nom que la voix commune leur a conservé et qui restera ; c'est le cri du bon sens. Quelqu'un qui n'était pas un philistin, mais un honnête poète de l'ancien Parnasse, les nomma « déliquescents », et le nom ne manquait pas d'à-propos. L'opuscule de Gabriel Vicaire parut sous ce titre : « Déliquescences » d'Adoré Floupette, publié chez Léon Vanné, bibliopole à Byzance ». Il fit quelque bruit, en ce temps-là.

Après quoi, les maîtres de la critique essayèrent, soit de définir le but où visent ces don Quichottes du symbole, soit la maladie particulière dont ils sont secoués jusqu'à cette frénésie qu'ils prennent pour le « sacré délire », comme on parlait jadis chez les poètes, nourrissons des Muses. Le cas était nouveau, puisque c'était la première fois qu'on écrivait des grimoires sans raison et d'ordinaire sans rime, qu'on s'obstinait à intituler « poésie ». M. Jules Lemaître a finement débrouillé l'art confus de ces jeunes rêveurs — peu importe l'âge — qui enveloppent de nuages leurs semblants d'idées, par la raison qu'ils ne sont point capables d'écrire proprement une page dans la langue de tout le monde (1) ».

(1) Beaunier, « op. cit. », p. 7.

(1) « Contemporains », t. IV, p. 66.

Plusieurs les regardèrent d'abord comme des mystificateurs ; selon toute apparence, quelques-uns des premiers décadents voulurent tout bonnement se moquer du monde ; mais les symbolards ont fini par se prendre eux-mêmes au sérieux, par croire vraiment ce qu'ils disent très mal, « et comme il ne leur est jamais échappé un sourire (1) », par admettre la sincérité de leur névrose. Névrose mystérieuse, sorte de noctambulisme en plein jour, dont M. J. Lemaitre donne la genèse logique et l'explication cruelle.

L'état semi-lucide de noctambule a pour double cause, dit-il, « l'abus des veilles et des boissons excitantes, puis le désir d'être singulier (2). » Quant à ce qu'ils écrivent, ce sont des « rébus fallacieux », ce sont des « charades dont le mot n'existerait pas » ; système « extrêmement commode pour les poètes qui n'ont pas beaucoup d'idées ». On peut se mettre au diapason des chansons obscures qu'ils fredonnent ; mais « il faut être ivre pour comprendre ».

Ces tard-venus dans la littérature ont simplement « découvert la métaphore et l'harmonie imitative » ; avec l'allégorie qui a fait couler tant d'encre depuis le « Roman de la Rose », ou autour de « La Pucelle ». Quelqu'un d'entre eux a-t-il jamais lu la préface du bonhomme Chapelain ? L'allégorie n'est, comme on sait, qu'une métaphore continuée, c'est une fiction qui offre à l'esprit un objet, de manière à en faire comprendre un autre, ou, comme disait Lemierre :

L'allégorie habite un palais diaphane.

Diaphane aussi le palais de la parabole où se jouent le soleil et le génie d'Orient ; diaphane l'apologue qui se sert d'animaux pour instruire les hommes ; diaphane le symbole tel qu'on l'entend dans le langage compris de tout le monde. Dire une chose pour en faire entendre une autre, c'est un secret connu sous toutes les latitudes, et dans toutes les langues et les littératures.

Le « symbolisme » a d'autres visées, qu'ils définissent fort mal, leurs définitions étant « imprécises », comme tout leur langage.

Oyez ceci :

« Le symbole est essentiellement la

représentation du mystère ; une allégorie se déchiffre comme un rébus. Le symbole, au contraire, ne se peut interpréter ainsi puisqu'il signifie l'ineffable, et c'est pourquoi certains prétendent qu'il ne signifie rien du tout. L'allégorie est artificielle, le symbole est vrai. L'allégorie est inutile, le symbole est indispensable (1) ».

Indispensable, à qui, à quoi ? Au lieu d'affirmations qui disent peu et n'éclaircissent aucune ombre, mieux vaudrait nous définir ce que c'est qu'un symbole, équivalent de l'« ineffable » ; mais les intellectuels du symbolisme ignorent même ceci, « qu'un symbole n'existe comme tel, il n'en mérite le nom, qu'autant qu'il est compris (2) ».

Dans leur verbiage ineffable, ce que l'on peut deviner ou saisir, c'est que le symbole ne représente rien, mais qu'il suggère une foule de choses ; c'est un phénomène de suggestion. Le tout, pour que la suggestion se réalise, est qu'il faut un médium capable de la produire, et des sujets aptes à la recevoir, — « rata avis ».

On aime le mystère, pourvu qu'il soit exprimé, traduisible, intelligible ; les symbolistes veulent un mystère vaguement perçu au moyen du son qu'ils mettent dans les syllabes et des couleurs qu'ils font miroiter autour des sensations. Ecoutez plutôt : il ne faut pas concevoir la pensée « en soi », mais en figure, en symbole, et traduire cela, dit l'un d'eux, en « un vers, une strophe, dont l'unité fût plutôt psychique que syllabique et variable en nombre et en durée, se'on les nécessités musicales ». Nécessités musicales de quoi ? Là est le point obscur, ou mieux l'un des points les plus obscurs d'un système qu'on dirait éclairé par le « soleil noir » de V. Hugo et promulgué par la « bouche d'ombre ».

Un vieux moine, poète du sixième siècle, disait : « Nul n'aime la poésie, sans aimer la lumière (3). »

Les symbolistes, eux, aiment la nuit ; c'est dans la nuit qu'ils chantent comme l'oiseau de Minerve ; et alors ils trouvent les nécessités musicales dont ils gardent le secret.

Mais, pour autant qu'on les comprend, ce qu'ils écrivent est une musique. Le

(1) « Contemporains », t. IV, p. 64 « sq... ».

(2) Voir à ce propos, dans les « Etudes », l'article documenté du P. H. Martin, « Névrose et poésie », 5 février 1898.

(1) Beaunier, « op. cit. », p. 21.

(2) Brunetière, « op. cit. », t. II, p. 277.

(3) Saint Cadoc, moine et poète du sixième siècle. Voir « Les Moines d'Occident », t. III, p. 61.

morceau musical fameux des « Horaces et des Curiaces », chez Jérôme Paturot, représentait, avec les instruments de l'orchestre, les péripéties du complot raconté par Tite-Live ; il y avait même un solo de flûte qui disait d'une manière évidente : « Rira bien qui rira le dernier. » Les symbolistes vont plus au fond des choses. Par la musique des syllabes, comme par l'expression des mots, ils ne représentent pas, ils insinuent et suggèrent : affichant au surplus la prétention d'imiter l'art inauguré par Wagner, avec sa musique si profonde, mettant une âme dans les choses et éveillant des émotions souvent incomprises, ou très diversement comprises de ceux qui comprennent.

Wagner ou, comme parle Mallarmé en son langage cabalistique,

Le dieu Richard Wagner, irradiant un sacre,

voilà leur idéal ; sans oublier Verlaine. Verlaine et Wagner, dit M. Brunetière, ce sont les initiateurs du symbolisme, « L'école qui succédait au Parnasse, écrit le chroniqueur du symbolisme, se recruta dans une génération qui fut, elle, submergée de musique : c'est la jeunesse symboliste qui reçut le grand contrecoup de ce que l'œuvre wagnérienne apportait de nouveau dans l'art (1). » Wagner, comme dit M. Faguet, leur apprit, du moins ils se l'imaginent, à saisir « le rythme intrinsèque et immanent d'une ligne de prose courte ou longue ». Et quand cette ligne est jugée rythmique, en effet, ils déclarent que c'est un vers (2).

Et la musique immanente de leur prose détermine des impressions, paraît-il, très profondes, de couleurs, de sons, voire d'odeurs ; car on juge de l'art symbolique même par le nez. Autrefois, la mission de l'art, c'était de dire en bon style de très belles choses. Mais chez les symbolistes, voici comment la définit Stéphane Mallarmé, dans son « Traité du Verbe », enrichi de son fameux « Avant dire » : « L'art nouveau... donne la sensation d'un parfum d'iris exhalé par quelque tissu idéal, ou d'un missel dans sa gaine d'or, précieuse relique d'un arche-

vêque de Persépolis (1). » Quant à la sensation des couleurs évoquées par des syllabes, tout le monde a lu les vers classiques en cette matière d'Arthur Rimbaud, un des oracles :

A noir, E bleu, I rouge, U vert,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes ;
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des mouches cruelles,
Golfe d'ombre ..

L'auteur de ce « golfe d'ombre » n'est pas toujours d'une clarté éblouissante, malgré la couleur de ses voyelles. Il y a un livre de lui, intitulé « Illuminations », livre si peu lumineux que les adeptes eux-mêmes avouent n'y voir goutte. Il serait souvent difficile de déterminer le sens exact de ces petits morceaux, et Verlaine en personne avouait n'en pas très bien distinguer l'« idée principale ». Ils sont, paraît-il, obscurs, « faute de commentaire (2) ».

(A suivre.)

V. DELAPORTE.

EN ROUTE *

Pas redoublé

Allons, amis, marchons ! en route !
Serrons les rangs avec entrain :
Le soleil, que plus d'un redoute,
Nous met, à nous, le cœur en train !
L'azur est pur, le ciel serein,
Chantons gaîment notre refrain :

(Comme ritournelle, un motif quelconque :
tra la la, etc., ou une tyrolienne.)

A l'atelier la tâche est rude,
Le travail a rompu nos bras ;
Mais, pour vaincre la lassitude,
Nous trouverons pour nos repas,
A l'ombre des vieux acacias,
Jambons fumés et pâtés gras...

Dans quelque paisible guinguette,
Après, quand nous serons dispos,
Nous danserons sous la coudrette

(1) Un critique irrévérencieux demande : « Faut-il absolument que l'archevêque soit de Persépolis ? Celui de Trébizonde ou d'Alep ne ferait-il pas aussi bien l'affaire ? » (M. Jeanroy-Félix, « Histoire de la littérature française », t. III, p. 215).

(2) Beaunier, « op. cit. », p. 64.

(1) Beaunier, « op. cit. », p. 107.

(2) « Histoire de la littérature française », publiée sous la direction de M. Petit de Julleville, t. VIII, p. 435.

Et nous ferons remplir les pots ;
Puis nous reviendrons, au soir clos,
Goûter un bienfaisant repos.

(On peut répéter la 1^{re} strophe.)

E.-II. GILLEWYTENS.

* Mis en musique, avec texte français et flamand, pour chœur à 4 voix d'hommes, par Henry Weyts. Editeur : Cranz, Bruxelles.

Don Lorenzo Perosi

(Suite.)

Le chef-d'œuvre le plus beau, le plus imposant de don Lorenzo Perosi, est la *Risurrezione di Cristo*. Nous lui consacrerons de ce chef une étude plus détaillée.

Le texte de l'oratorio, divisé en deux parties, est emprunté aux évangiles de saint Mathieu et de saint Jean. La première partie, de la mort du Christ à la mise au tombeau, comprend à peu près intégralement les versets 50 à 66 du chapitre xxvii de saint Matthieu. L'auteur y a intercalé la première strophe de l'hymne *Crux fidelis* et les répons du Vendredi-Saint : *Plange quasi virgo*, — *Recessit pastor noster* et *Ecce quomodo moritur justus*.

La seconde partie, la Résurrection, est entièrement tirée du chapitre xx de saint Jean ; le compositeur y a ajouté l'*Ecce vobiscum sum* de saint Matthieu, et la séquence de Pâques : *Victimæ paschali*.

Un premier prélude décrit l'agonie de Jésus ; il est basé surtout, comme d'ailleurs toute l'œuvre, sur le *quartetto*. C'est un long et douloureux gémississement qui impressionne profondément. Non moins grandiose, dans sa simplicité, est le récit des derniers moments de l'Homme-Dieu, l'*Emisit spiritum* de l'Évangile.

Un rapide *pizzicato* des violons, auxquels viennent se joindre les éclats retentissants des cuivres, nous rappelle le terrible, tremblement de terre qui a secoué le monde après le sacrifice du Golgotha : nous y reconnaissons l'épouvante du centurion et de la foule, superbement décrite par l'orchestre et le chœur des Juifs qui s'écrient : *Vere Filius Dei erat iste*. Nous avons retrouvé un passage d'effet analogue dans le *Quia vadit* de la *Risurrezione di Lazaro*.

Ce thème original de la nature terrifiée continue à se dérouler lentement et s'achève dans un imposant murmure des cuivres et des contrebasses, aussitôt suivi par le chœur des saintes Femmes à la Croix, mélodie suave et délicate, toute parfumée d'amour et de foi. Leur *Crux fidelis*, chœur pour soprani et contralti, revêt une expression d'immense douleur, surtout dans la phrase *Dulce pondus*.

L'auteur reprend ensuite le récit évangélique : *Cum autem sero factum esset*. Dans une admirable fugue, il retrace les douloureuses péripéties de la mise au tombeau, l'enveloppement du Christ, le désespoir des assistants.

Après un prélude de cors anglais, les deux Marie nous redisent leur déchirant désespoir à la vue du corps inanimé de leur Sauveur bien-aimé. « *Plange, plange* », chantent douloureusement Marie et Marie-Madeleine : leur tristesse s'épanche dans une mélodie mystique, émouvante, dont les accents plaintifs sont admirablement dessinés par l'orchestre. L'*Ululate pastores* est un immense cri de douleur qui arrache les larmes. Disons en passant que, lors de l'exécution de l'oratorio à Milan, l'auditoire tout entier se leva, en proie à une émotion intense, indescriptible, et réclama une seconde audition de ce passage.

Les Pharisiens viennent alors réclamer du proconsul romain la garde du tombeau sacré. Dans un chœur énergique, don Perosi nous fait sentir toute la colère, toute la haine des ennemis du Christ : leurs éclats de voix, leurs violentes objurgations y revivent dans des accords brefs, entrecroisés, désordonnés même : tout le passage est d'un grand effet, et sa sombre virulence contraste avec le cadre douloureux de cette partie de l'oratorio.

Tout est consommé. Les fidèles se réunissent autour du sépulcre, pour y chanter ensemble leurs espérances déçues. « *Recessit pastor noster* », pleurent-ils dans leur désespoir. Tout ce chœur nous rappelle Gluck, par sa savante polyphonie et l'élévation mystique des sentiments qu'il exprime. Il constitue le grandiose couronnement de la première partie, le dernier épilogue du drame sanglant de la Croix. *Ecce quomodo moritur justus*.

La seconde partie, moins austère, plus dramatique, prélude par un vibrant *adagio* : c'est une invitation à la joie, un pres-

sentiment des glorieux événements qui vont se dérouler bientôt, les premières modulations du thème triomphal de la Résurrection.

Et tout à coup l'*Alleluia* éclate, grandiose, vibrant, solennel : plus de deuil, plus de larmes, le Christ est ressuscité, *Alleluia, Alleluia*.

Le récit évangélique reprend la divine épopée au tombeau du Christ : *Maria venit mane...*, récitatif bien écrit, simple cependant, mais d'un grand effet. Marie ne trouve plus le corps du Maître, et elle pleure : « *Tulerunt Dominum,* » s'écrie-t-elle angoissée. Et deux anges s'approchent : avec une suave douceur, ils essuyent les larmes de l'éplorée : « *Mulier, quid ploras?* » chantent-ils doucement ; et Marie de leur répondre encore : « *Quia tulerunt Dominum!* » Comme les sentiments sont bien exprimés, dans ces périodes musicales empreintes de charme et de bonté.

Et Jésus entre en scène : *Maria!* s'écrie-t-il à demi-voix ; et la sainte femme, reconnaissant le Maître perdu : « *Rabboni!* ô mon Maître ! » Que d'amour, que de foi intense, que d'affectueuse confiance l'auteur a su mettre dans ce cri du cœur ! Son talent musical traduit tous ces sentiments dans un simple accord : l'orchestre frémit tout entier, l'*Alleluia* résonne de nouveau, plus joyeux, plus grand, plus divin.

Puis viennent les promesses du Christ à son Eglise, son apparition aux Disciples, la dernière Bénédiction. Il faudrait rappeler chaque phrase de cet inimitable travail, relever toutes les beautés dont sont émaillées ces pages magnifiques. Signalons simplement l'*Accipite Spiritum sanctum*, mélodie empreinte d'une telle mysticité que l'âme est profondément remuée.

Le chœur final de l'œuvre est emprunté à la liturgie de la fête de Pâques, hymne triomphal du Christ ressuscité : *Victimæ paschali*, etc. C'est une de ces fugues merveilleuses dont le maestro Perosi a le secret. L'*Alleluia* qui la termine est un petit chef-d'œuvre : conception large et élevée, magnifiquement harmonisée et d'un effet puissant.

Nous connaissons déjà don Perosi par ses admirables oratorios de la *Passion* et de la *Transfiguration*; nous n'hésitons pas à affirmer que sa *Résurrection* dénote de nouveaux progrès. Le style est plus élevé, la variété de l'invention mélodique

est plus grande et plus riche, la forme est moins académique, mais plus saisissante. On sent l'influence latente de Bach et de Wagner, les auteurs préférés du jeune maestro italien ; pourra-t-on le lui reprocher ? Je ne le crois pas ; l'auteur d'ailleurs a su garder partout sa personnalité.

*
**

« Par cet oratorio, écrivait le *Resto del Carlino*, qui forme le couronnement de la magnifique épopée chrétienne constituée par la *Passione*, la *Trasfigurazione* et la *Risurrezione di Lazaro*, le maestro Perosi a mis le sceau à sa réputation de génie. Il y a eu la vision plus nette des mystères de la religion, la ferveur de sa foi s'est traduite avec une sincérité plus grande, plus entière. Le drame mystique s'y élève aux plus hauts sommets du grandiose dans l'anéantissement de la mort et dans le triomphe de la gloire ; de même le sentiment de l'artiste se maintient au faite de l'idéal, dans les sphères les plus pures de l'incomparable beauté. »

Parmi les autres œuvres du maître, il convient de citer :

1^o La *Missa pontificalis*, à trois voix inégales et avec accompagnement d'orgue. Richement harmonisée, elle ne présente pas cependant de difficultés insurmontables, et peut facilement être exécutée par nos maîtrises d'églises et les sections chorales de nos cercles ouvriers ;

2^o La *Missa « Te Deum laudamus »*, écrite pour deux voix égales, avec accompagnement d'orgue. Plus simple, bien écrite, elle renferme des passages d'une indiscutable beauté ; citons notamment l'*Incarnatus est* et le *Sanctus*, qui sont d'un bel effet ;

3^o Diverses messes, notamment : la *Missa patriarchalis*, à quatre voix ; la *Missa davidica*, à 3 voix ; la messe de saint Ambroise et la messe du bienheureux Charles, à 2 voix ;

4^o Une magnifique *Messe de Requiem*, pour 3 voix d'hommes, avec accompagnement d'orgue ;

5^o Différents motets : l'*Ecce sacerdos magnus*, à 6 voix ; le *Confitebor tibi Domine*, à 4 voix ; le *Te Deum laudamus*, à 4 voix ; et huit motets pour Noël, à 2 voix mixtes ;

6^o Citons enfin un magistral *Miserere*, exécuté pour la première fois à Venise, dans la basilique de Saint-Marc. Cette

composition, de facture imposante, d'un pur style liturgique, complète dignement la longue série des œuvres du jeune maître.

(A suivre.)

FR. DUFOUR.

ÉPITAPHE

Placez à mon côté ma plume ;
Sur mon cœur le Christ, mon orgueil ;
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix ;
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : J'ai cru, je vois.

Dites entre vous : « Il sommeille ;
Son dur labeur est achevé. »
Ou plutôt dites : « Il s'éveille ;
Il voit ce qu'il a tant rêvé. »

J'espère en Jésus. Sur la terre,
Je n'ai pas rougi de sa foi :
Au dernier jour devant son père,
Il ne rougira pas de moi.

LOUIS VEUILLOT.

(Son épitaphe écrite par lui-même.)

L'ENNUI

(FIN)

Croyez-vous qu'elle s'ennuyait, la douce bergère de Domrémy pendant les nuits étoilées, seule, perdue dans la campagne solitaire, tantôt priant sa tendre mère du ciel, tantôt écoutant les voix mystérieuses qui lui parlaient de dévouement et de sacrifice ?

Examinez toute vie occupée du soin des autres, toute existence dévouée et non absorbée par le « vil égoïsme », vous n'y trouvez jamais l'ennui.

Si maintenant nous quittons ces consolants spectacles pour jeter nos regards sur une nature pervertie, au cœur vicieux, le travail des champs devient plus insupportable que tout autre pour ces âmes dégradées, et l'ennui les ronge du matin au soir.

Pendant l'un de mes voyages en Suisse, je me trouvais un soir sur les hauteurs qui dominant le lac des Quatre-Cantons ;

le soleil venait de disparaître à l'horizon ; les montagnes, comme le ciel, se nuançaient des douces lueurs rosées du crépuscule et, se reflétant dans les eaux du lac, produisaient le coup d'œil le plus magnifiquement beau.

Le silence régnait dans la nature, autour de moi, et je contemplais, rêveur, ce spectacle sublime, lorsque j'entendis venir vers moi ; un troupeau de vaches agitant leurs clochettes.

Le berger, un tout jeune homme, vint à passer devant moi ; je lui dis combien il devait être heureux de vivre ainsi au milieu d'une si belle nature ; mais celui-ci se récriant, me fit part au contraire de ses souffrances morales et m'avoua qu'il était rongé tout le jour par un implacable ennui. Il était domestique chez un riche négociant de Lucerne, mais son père malade l'avait rappelé auprès de lui, et il ne rêvait qu'au jour heureux où il pourrait enfin fuir les champs et reprendre sa vie de citadin.

L'ennui peut donc atteindre le simple artisan comme le riche « snob » et le bourgeois désœuvré, si le vice a pris possession de son âme... Et si un de ces misérables, rongés par l'ennui, vous demandait comment il pourrait se guérir de cette maladie terrible, engagez-le à sortir de son égoïsme, à essayer de se dévouer à quelque chose ou à quelqu'un, à trouver un but à sa vie ; s'il parvenait à épurer ainsi son âme, si ce cœur qui ne battait que pour lui devenait capable d'aimer, de se dévouer pour autrui, soyez assuré que l'ennui fuirait à jamais loin de lui et qu'il n'en éprouverait plus les atteintes.

GUY DES CHAUMETTES.

Fiat voluntas tua !...

.... Elle se tenait devant la Mère supérieure, l'air anéanti, enroulant son gros chapelet sur son doigt...

— Ma pauvre petite... allez !... j'ai le cœur plus brisé que vous !...

— Et il n'y a pas un moyen de me garder ?.. pas un petit trou, où je pourrais me blottir..? Songez, ma Mère !.. je vis avec rien et je couche sur une planche!..

Mais la Mère hochait la tête.

— J'ai tourné, retourné la question

sous toutes ses faces avec Monseigneur... C'est sa décision que je vous apporte : la communauté ne peut plus que se dissoudre... les quelques centaines de francs qu'on nous remettra seront consacrées aux Sœurs âgées et infirmes... les jeunes, comme vous, travailleront dans le monde, en attendant des jours meilleurs pour reconstituer notre pauvre Congrégation !... Que la sainte volonté de Dieu soit faite !

— ... *Fiat voluntas tua*, répéta la Sœur...

Et elle s'en était allée, serrant la rampe de l'escalier pour ne pas tomber, comme une personne qui a reçu un grand coup...

Sans doute, souvent, devant elle, on avait parlé « persécution », mais la foudre atteint surtout les grands arbres et oublie le brin d'herbe, la tige de lierre qui se cache au bas des murs...

Sa Congrégation était ce brin d'herbe là, et Sœur Marie avait cru que l'Université les protégerait...

Car la religieuse, tout humble qu'elle était, ne concevait pas le collège sans la petite communauté avec la calme courrette plantée de quatre tilleuls... et la communauté sans la lingerie qui était son domaine... à elle, Sœur Marie !...

Et quel domaine !

Une vaste salle avec de grandes fenêtres Louis XIV, qui éclairaient d'immenses armoires, aux ferrures scrupuleusement astiquées, et les trois cents petites cases où chaque collégien avait son trousseau, et la Vierge de Lourdes qui priait, les mains jointes, entre deux bouquets de fleurs en papier découpé...

Sœur Marie avait toujours vécu là, et pour mieux y remplir ses fonctions dans l'esprit de la sainte règle, elle avait anéanti son initiative et sa volonté... elle avait contracté l'habitude de l'obéissance passive... elle pensait, parlait, se taisait selon l'inspiration de la Révérende Mère.

Et ainsi désarmée, il fallait rentrer dans ce monde qu'elle avait cru quitter à tout jamais et prendre part, elle aussi, à la lutte pour la vie, sans laquelle le morceau de pain est inaccessible aux trois quarts de l'humanité !...

Fiat voluntas tua !

Et, comme on monte les marches d'un calvaire, elle dit adieu au collège désert, à la petite chapelle intime de la communauté, aux enfants dispersés aux quatre

vents du ciel, et qui s'écrieraient à la rentrée : « Tiens ! la Sœur Mouchoir n'est plus là... ! » Et puis — les ingrats ! — ils penseraient à autre chose !...

Car, pour les enfants, elle n'était pas la sœur Marie, mais la sœur qui ouvre le guichet de la lingerie et, tour à tour clémente ou impitoyable, donne ou refuse le linge supplémentaire demandé la veille par billet...

Enfin, tristesse suprême, elle quitta le voile mis sur son front par l'Évêque ; et, comme si le Christ la répudiait, endossa une toilette quelconque, pas à sa taille, prêtée par une vieille demoiselle de la paroisse.

Puis, la mort dans l'âme, la petite Sœur entra dans la banalité du monde et, pour la première fois de sa vie, pauvre oiseau chassé du nid, se posa le matin la question : Où et comment pourrai-je manger ce soir... ?

Fiat voluntas tua !...

La réponse fut difficile.

La petite religieuse n'avait, pour tout parent, qu'un beau-frère qui tenait un hôtel de quatrième ordre.

Elle se présenta à lui, bien humble. Mais dès les premiers mots, il leva les bras en l'air : « Ah non !... vous n'êtes pas taillée pour ça !... »

— Mais je suis pleine de bonne volonté... essayez toujours !...

— Non... Vous êtes partie... vous êtes partie !...

Alors ce fut la course aux lettres de recommandation... les stations émouvantes dans les antichambres, dans les bureaux de placement, le frolement de tout un monde ignoré... la honte de se sentir examinée par des yeux défiants, soupçonneux...

Elle avait pensé conduire une jeune fille au cours, ou tenir compagnie à une dame pieuse ; elle fut obligée d'accepter une place de bonne à tout faire dans un petit ménage bourgeois, qui lui offrit un franc par jour..

Fiat voluntas tua !..

Et maintenant c'est là qu'elle s'exerce à pratiquer les vertus de sa Congrégation.. Parfois, en délayant ses bouillies ou en cirant les souliers, elle songe à la petite communauté du collège, à la chapelle intime, aux heures d'idéal où le ciel fut sur la terre... à l'avenir aussi qui se fait de plus en plus noir...

Mais elle est vite rappelée à l'ordre, car pour peu qu'une sauce soit mal liée, une mayonnaise manquée, ou qu'un bébé crie, elle entend aussitôt le mari dire à sa femme :

—.. Je t'avais prévenue!.. songe donc!.. une détroquée!!..

Fiat voluntas tua!...

PIERRE L'ERMITE.

Pour l'Objectif...

(SUITE ET FIN)

Nous avons parlé, dans le fascicule précédent, des premiers volumes de l'intéressante *Bibliothèque de la Photo Revue*. Malgré leur brièveté forcée, ces notes nous ont valu de nombreux remerciements, preuve qu'elles ont été lues avec plaisir par nos lecteurs photographes; nous continuerons donc aujourd'hui ce rapide exposé, en parcourant les derniers ouvrages de la collection: ils ne le cèdent pas en intérêt aux premiers.

N° 10: *Essai de stéréoscopie rationnelle*. La stéréoscopie est devenue l'une des branches les plus fécondes de l'utilisation des clichés photographiques. Le docteur Destot a donc fait chose utile en nous dévoilant le mécanisme de la vision stéréoscopique par rapport à la vision binoculaire normale; l'exposé est un peu scientifique, mais facilement intelligible pour tous.

N° 11: *Les cartes postales, lettres et menus photographiques*. Les applications de la photographie sont aussi multiples qu'imprévues; de nos jours, la carte postale illustrée est devenue la source d'une industrie prospère, et la mode élégante est aux lettres et aux menus ornés de clichés artistiques. M. Clayette nous parle des meilleurs sensibilisateurs à employer pour créer ces jolies merveilles; nos amateurs pourront tirer un bon parti de ses conseils.

N° 12: *Les origines de la photographie*. Très originale, cette petite étude, qui nous dévoile certains côtés tout à fait inédits des origines de la photographie; nous espérons bien que ce commencement d'enquête sera continué par l'auteur: le sujet en vaut la peine.

N° 13: *Les photo-bijoux*. Qui n'a admiré ces charmants produits de l'industrie

moderne, broches, médaillons, vases, sur lesquels la science photographique est parvenue à fixer des pellicules impressionnées? Vous seriez bien aises, chers lecteurs, de pouvoir à votre tour créer ces jolis souvenirs pour vos amis. Lisez donc le travail de M. Quentin sur les photo-bijoux, avec un peu de patience vous réussirez facilement.

N° 14: *Le cliché négatif*. M. Underberg veut bien nous communiquer ici le résultat de ses expériences personnelles; ce ne sont pas des procédés nouveaux que l'auteur expose. Il a tout simplement voulu éviter au débutant l'ennui de tâtonnements longs et coûteux à travers le dédale des formules, en établissant un mode d'action général, détaillé, précis, qui permettra d'obtenir un bon cliché. A conseiller aux débutants.

N° 15: *La photographie au charbon simplifiée*. Ce procédé n'est pas nouveau: en 1854, Poitevin l'utilisait; mais il a été modifié depuis, et M. Tranchant signale dans son opuscule d'heureuses améliorations, notamment la méthode de Manly. Cependant, que le tirage se fasse avec ou sans transfert, il présente de sérieuses difficultés, et nous engageons fort tous ceux qui l'utilisent à lire avec soin les développements de M. Tranchant.

N° 16: *Notes pratiques sur l'orthochromatisme*. L'auteur, M. Quentin, résume très clairement toutes les données indispensables sur l'orthochromatisme et la théorie des ondulations. Deux points surtout sont d'une pratique constante: l'emploi des antihalos et la disposition des écrans. Cet ouvrage s'adresse surtout aux professionnels, par son côté exclusivement scientifique.

N° 17: *Notions élémentaires de pratique stéréoscopique*. Cette étude, formée des travaux d'auteurs importants, est destinée aux débutants; elle leur fait connaître les principes du développement et du montage du cliché stéréoscopique. Avec un manuel aussi précis, ils pourront sans trop de difficultés obtenir des épreuves parfaites et intéressantes.

N° 18: *Photo-gomme*. Le procédé à la gomme bichromatée n'était guère appliqué jusqu'ici qu'aux grands épreuves; M. Renault s'attache à nous démontrer qu'il est facilement utilisable pour les épreuves de petites dimensions, et les résultats qu'il fait entrevoir valent bien la peine d'essayer. Nous avons beaucoup

remarqué un nouveau procédé de coulage, que l'auteur recommande avec raison.

L'intéressante *Bibliothèque de la Photo-Revue* en est là aujourd'hui ; elle promet une nouvelle série d'opuscules vulgarisateurs dans un avenir rapproché. Nous nous empresserons de les signaler à nos amis dès leur sortie de presse.

F. AUTO-GRAPH.

Le Roman du jour

Avec la froide saison nous sont revenues les longues soirées propices à la lecture. Nos lectrices seront contentes de retrouver la gracieuse *Collection Hermine*, dont les premiers volumes leur ont procuré, tant de saines émotions ; le dernier en date est une œuvre de Claude Saint-Jean : *Le Bonheur passait* (1). Qui d'entre nous n'a fait des rêves de bonheur ? qui n'a bâti son château en Espagne ? L'auteur nous rappelle ces vagues aspirations, en mettant en scène une charmante théorie de jeunes filles, françaises et américaines, à la poursuite du Prince charmant idéal. En une série de lettres exquises, il déroule un enchevêtrement d'idylles pures, toutes de poésie ; disons en passant que l'écrivain est doublé d'un fin psychologue : il connaît son monde, et ses caractères sont fortement burinés. Nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est d'avoir refusé le bonheur à son héroïne principale, dont la noblesse de cœur méritait bien un sourire de la Providence.

À côté de cette œuvre délicate, hâtons-nous de placer *Constance* (2), de Mme Bentzon : c'est le premier jalon de la *Bibliothèque choisie*, de l'éditeur Hatier. Du talent de l'auteur, nous n'avons plus rien à dire : depuis plus de trente ans, la critique ne lui a décerné que des éloges. Son livre a pour sujet l'influence de la foi religieuse sur la conduite de la vie, la lutte d'un cœur de jeune fille déchiré entre la passion et le devoir. La question du divorce est abordée franchement et résolue dans le sens chrétien ; ce point

(1) SAINT-JEAN (Claude). — *Le bonheur passait*. Un vol. in-16 de 346 pages. Paris, 1905, Hatier. Prix : 3 fr. 50.

(2) BENTZON (Th.). — *Constance*. Un vol. in-16 de vi-336 pag. Paris, 1905, Hatier. Prix : 3 fr. 50.

mérite d'être signalé, en ce temps de relâchement moral.

Dans cette même *Bibliothèque choisie* a paru également *Une jeune Anglaise à Paris* (1), de Miss C. Maud, livre de fantaisie, d'humour et de fine observation. Cette jeune personne nous communique ses impressions sur la grande vie parisienne : les mariages, les repas de famille, les salons, les spectacles, les châteaux, la plage ; c'est une suite d'ironies spirituelles, gaies, vives, qui passent au crible de la satire les petits et les grands défauts du monde riche. La moquerie n'exclut pas néanmoins l'émotion, voire la tendresse, et l'union heureuse de ces éléments divers donne au volume un cachet nouveau et primesautier qui lui assurera un succès de bon aloi.

* * *

M. Pierre Le Rohu s'est fait une spécialité des questions psychologiques ; son dernier roman, *La faillite de Jacques Leblay* (2), étudie l'une des idées les plus discutées de nos jours : la morale humaine suffit-elle à la pratique journalière du devoir ? Non, répond l'auteur ; et, à l'appui de sa négation, il nous raconte un de ces drames intimes, où l'âme est étreinte par les plus poignantes alternatives. La morale prétendument humanitaire n'a eu d'autre effet que de provoquer ici une chute honteuse ; et Leblay, le philosophe, se voit obligé de plier son orgueil devant la grandeur de l'idée chrétienne : c'est la faillite complète des thèses rationalistes.

* * *

Dans la série des romans historiques, nous avons à ranger *Les Martyrs de Lyon* (3), de M. Antoine Baumann. Bien que positiviste, l'auteur reconnaît de bonne grâce l'influence sociale et morale de la foi chrétienne ; c'est dire que l'esprit du volume est irréprochable. Nous ajouterons même que peu d'historiens ont parlé aussi respectueusement des glorieuses victimes de Lyon ; l'exactitude historique est d'ailleurs l'une des éminentes

(1) MAUD (Constance). — *Une jeune Anglaise à Paris*. Un vol. in-16 de 296 pages. Paris, 1905, Hatier. Prix : 3 fr. 50.

(2) LE ROHU (Pierre). — *La faillite de Jacques Leblay*. Un vol. in-16 de 330 pages. Paris, 1905, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

(3) BAUMANN (Antoine). — *Les Martyrs de Lyon*. Un vol. in-16 de viii-328 pages. Paris, 1905, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

qualités de M. Baumann, qui n'admet pas la fantaisie en des sujets si touchants. Aussi pouvons-nous dire que son œuvre est doublement éloquente pour nous, et par les faits qu'il raconte avec tant de charme, et par les leçons profondes qui s'en dégagent pour notre vie religieuse.

*
**

M. Paul Gourmand, dans ses *Plaies sociales* (1), a réuni huit nouvelles réalistes, dont le but est évidemment de stigmatiser la lâcheté contemporaine. L'auteur a du talent, et sa virulence s'attaque hardiment à tous ceux qui abusent de leur puissance sans scrupule ni remords. Mais ce réalisme évocateur s'oublie parfois en des scènes d'un tragique fort osé; et, bien que le but de l'ouvrage soit sincère et moral, nous ne croyons pas qu'il puisse être mis sans discernement sous tous les yeux: sa lecture présuppose une connaissance approfondie de la philosophie et de la morale.

FR. DUFOUR.

RÉCRÉATION

Énigme

Nous sommes deux qu'on met ensemble;
Ce n'est pas un bonheur, ce semble,
Car en tout temps notre union
N'opère que division.

Carré syllabique

1. Vêtement de femme ;
2. Instrument de jeu ;
3. Société de gens de même opinion.

Réponses au dernier numéro :

Charade : *Orange*.

Mots en triangle

R O S E

O I E

S E

E

(1) GOURMAND (Paul). — *Les Plaies sociales*. Un vol. in-16 de 154 pages. Paris, 1905, Bibliothèque de l'Association. Prix : 2 fr.

Une Héroïne.

C'était en l'Année tragique. Dans une salle de ferme, en quelque village de France, un officier, grièvement atteint, a été transporté. Ni médecins, ni chirurgiens, en ce coin de bataille ; seulement une pauvre jeune Sœur de charité qui doit subvenir à tout, soulager les souffrances, consoler les agonies, être habile comme un vieux major de régiment, être tendre comme une maman, à ces grognards et à ces conscrits qui appellent leur mère quand ils sentent la mort arriver.

Elle est la seule femme dans cet enfer; nulle protection, nulle aide ! Tout autour de la maison, on se bat : les râles du dehors répondent aux râles du dedans ; la mare de sang qui roule lentement vers la porte se rencontre avec la mare de sang qui, à l'extérieur, a déjà franchi le seuil.

Et, de temps à autre, une balle traverse la pièce en sifflant, et va faire taire, sur son matelas de paille, un de ceux qui geignent trop fort.

Du sang plein le sol ! du sang plein les meubles ! plein les murs ! du sang partout !

Pauvre petite Sœur ! Il y a un mois encore, elle était peut-être une calme novice à l'ombre de son calme couvent, en quelque paisible cité de province.

La guerre est venue : il a fallu fournir de personnel les ambulances : la novice est montée en grade — la guerre donne de l'avancement aux fils de Mars et aux filles de Saint-Vincent de Paul !

*
**

Maintenant la voilà isolée parmi cette tuerie, et chargée de responsabilités si hautes que son cœur en défaille sous sa guimpe de bure. Si elle allait mal soigner celui-ci, si elle allait laisser mourir celui-là en désespéré !

Les petits doigts s'agitent parmi la charpie, les bandes de toile, les flacons de calmants. Elle a retroussé ses larges manches, pour ne point les teindre de pourpre, et ses minces bras de fillette ont une force d'homme pour soulever ses blessés, les changer de posture, soulager leur atroce angoisse.

De ses pudeurs de vierge, elle a fait li-tière — la douleur sanctifie l'humanité ! Il lui semble être parmi des enfants qui ont mal, en quelque infirmerie d'école,

Elle, qu'un mot vif eût fait rougir, circule, sans y prendre garde, parmi les jurons, pense d'effroyables plaies !

Et de sa bouche tombent, douce comme un baume, les paroles de consolation. Un instinct la mène et la sert ; elle parle à chacun de ce qu'il faut parler ; du pays, du hameau lointain, des vieux parents qui espèrent...

Un mot, rien qu'un mot, jeté en passant, jeté vite — il y a tant de besogne ! — mais qui entr'ouvre le ciel à ces damnés !

Maintenant, la voici penchée sur l'officier dont le torse défaille contre le dossier du grand fauteuil où on l'a déposé. La poitrine nue du malheureux sue rouge par deux béantes blessures : seulement le cœur n'a pas cessé de battre.

Et la Sœur s'empresse, lave cette chair meurtrie, tandis qu'il lève sur elle ce regard inoubliable d'humilité et de reconnaissance qu'ont ceux dont on allège le mal.

Tout à coup, devant la porte, une galopade se déroule ; au lointain, un rou-

lement d'artillerie qui arrive, les hourras féroces du vainqueur, un heurt de sabres et de fusils, la porte qui vole en éclats et les Allemands qui se ruent dans la salle.

C'est fini, on va tout massacrer !

La petite Sœur s'est relevée toute pâle ; son ambulance est menacée, ses blessés sont en péril ! Déjà des Prussiens couchent en joue l'officier dont l'épaulette, dans la pénombre, trace une cible d'or.

D'un grand geste, la petite Sœur a arraché son crucifix aux doigts tièdes d'un trépassé. Et elle le lève, comme un bouclier entre la mort et les désarmés qui sont sous sa frêle protection.

Aux baïonnettes meurtrières, aux balles homicides, elle oppose ce morceau de bois — et les baïonnettes se relèvent, et

les balles restent aux canons des fusils, parce que ces deux branches clouées l'une à l'autre représentent le seul idéal accessible à l'âme humaine : la sainte, sublime et divine fraternité !

Que nul ne m'accuse de faire du lyrisme et de voir, en ce tableau, autre chose que ce qu'y met la réalité.

* * *

L'autre jour, à Hanoï, devant toutes les troupes de la garnison, le général commandant la place a remis la croix de la Légion d'honneur à la Sœur Marie-Thérèse, supérieure des Filles de Saint-Vincent de Paul au Tonkin.

Ce qu'elle a fait, celle-là, je m'en vais vous le dire, et vous verrez combien peu d'existences méritent autant de respect et

d'irrésistible sympathie.

A vingt-cinq ans, on voit pour la première fois Sœur Marie-Thérèse en Crimée, sur le champ de bataille de Balaklava. Elle y soigne les blessés tout le long du jour, et la nuit, les médecins la ramènent, elle aussi, le flanc



troué par une balle.

Elle fait ensuite la campagne d'Italie, présente partout où il y a des souffrances, partout où il y a du danger. Le soir de Magenta, des ambulanciers la ramassent sur la lisière d'un champ, frappée à son poste comme sous Sébastopol.

On la retrouve en Syrie, puis en Chine et enfin au Mexique. Quels que soient leurs ennemis, quel que soit le ciel sous lequel ils combattent, nos troupiers n'ont qu'à tourner la tête pour voir derrière le régiment cette douce figure, vaillante, gaie, héroïque.

Les mauvais jours surviennent pour la France. Après la charge des cuirassiers de Reichshoffen, on aperçoit à

terre, parmi les horribles épaves de la défaite, une robe noire. On croit que c'est un aumônier; quelques-uns ont pitié, vont le chercher.

Ce n'est pas un prêtre, c'est la Sœur Marie-Thérèse, qui, pour moins faire attendre les blessés, a suivi la charge et s'y est trouvée mêlée!

Sitôt guérie de cette troisième blessure, elle prend la direction d'une ambulance. Et c'est ici que se trouve le fait le plus admirable de sa carrière de dévouement et de sacrifice.

Une bombe tombe dans l'ambulance. La Sœur Marie-Thérèse ne se jette pas à terre, comme les autres infirmiers, pour laisser passer le danger. Elle a eu le temps de voir ses malades, les yeux agrandis par l'épouvante, regarder avec horreur ce péril nouveau auquel, eux, ne peuvent se soustraire.

Elle marche droit sur le projectile, l'emporte à deux mains et le transporte à quatre-vingts mètres de ses blessés! Là, la bombe éclate et tue à moitié celle qui vient de sauver les autres.

Et dès qu'elle est remise, dès qu'elle tient à peu près debout, la Sœur Marie-Thérèse part pour le Tonkin!

Que sont les mots auprès de semblables actes, et qu'en peut-on dire?..

R**

Memento culinaire

Dîner de famille

Consommé Gauloise

Barbue sauce blanche

Haricots verts au jus

Dessert.

CONSOMMÉ GAULOISE. — Garnir le consommé de crêtes de coq cuites au blanc et détaillées en julienne, de rognons de coq épluchés et coupés en lames très minces.

HARICOTS VERTS AU JUS. — Les haricots cuits à l'eau bouillante et égouttés soigneusement, faites fondre du beurre dans une casserole et sautez-y les haricots pendant quelques instants, ajoutez quelques cuillerées de bon jus.

TANTE LOUISE.

Un grand Mariage en 1805

Les journaux annonçaient, il y a cent ans, que M^{lle} Muraire, fille du conseiller d'Etat, premier président de la Cour de cassation et grand-officier de la Légion d'honneur, venait d'épouser un jeune homme de vingt-cinq ans, un Bordelais à peine connu du monde parisien et qui se nommait M. Elie Decazes. On ajoutait que Leurs Majestés impériales avaient signé au contrat.

Point d'autres renseignements sur la cérémonie. Aujourd'hui, les toilettes de toutes les femmes composant le cortège seraient minutieusement décrites et on nous dirait qu'elle était la dimension de la traîne de M^{me} Loubet; mais, il y a un siècle, le reportage n'existait point; et il m'est impossible de vous dire quelle toilette sensationnelle Joséphine avait arborée pour la circonstance. Toutefois, il est à croire (ceci dit à l'intention de mes lectrices) que la plupart des élégantes portaient une robe de crêpe noir avec des renoncules rouges et des bijoux de corail montés sur or et émail noir.

Singulière toilette pour un mariage! direz-vous. D'accord; mais c'était la mode. Oui, c'est ainsi que les femmes s'habillaient au mois d'août 1805, lorsqu'elles étaient en « grande parure », comme on disait en ce temps-là.

En effet, le *Journal de Paris*, disait gravement dans son article consacré aux Modes :

« La couleur de tout temps réservée à la mélancolie, est maintenant celle de la gaieté, de la danse et des fêtes. »

Dès lors, il est permis de penser que les invités de M^{me} Muraire étaient en crêpe noir, — sauf Joséphine, laquelle, à l'instar de toutes les femmes qui prolongent beaucoup leur jeunesse, n'aimait pas les couleurs foncées et devait être en blanc, ou en gris, mais un gris si clair! si clair!...

Le mariage de M. Elie Decazes lui ouvrait les portes de la magistrature. Il fut, en effet, nommé juge au tribunal civil de la Seine; et, l'année suivante (bien qu'il eût vingt-six ans à peine), conseiller à la cour.

Peu de temps après, il partit pour la Hollande en qualité de secrétaire intime du roi Louis. Il gagna dans ce poste la bienveillance de la reine Hortense et fut

ensuite choisi par Madame mère comme secrétaire de ses commandements ; mais en 1814, il se rallia aux Bourbons.

On sait quelle fut la prodigieuse fortune du favori de Louis XVIII. Il vécut jusqu'à quatre-vingts ans et put voir, par conséquent, les dix premières années du règne de Napoléon III.

Le rôle joué pendant la Restauration par M. Decazes, qui était un des plus hauts dignitaires de la franc-maçonnerie, est encore très obscur. Peut-être le connaîtra-t-on un jour ; je crois savoir que des *Mémoires*, encore inédits et qui ne paraîtront qu'après la mort de leur auteur, donneront sur le personnage des détails fort curieux. Je me borne à constater que lorsque le duc Decazes mourut en 1860, des cérémonies solennelles furent célébrées en son honneur dans plusieurs Loges.

Les pompeuses oraisons funèbres, prononcées par des F. du défunt, furent imprimées et tirées en plaquette à peu d'exemplaires, mais deux de ces brochures sont conservées au département des imprimés de la Bibliothèque nationale.

Au milieu du « grand silence du second Empire », ces manifestations maçonniques passèrent à peu près inaperçues. Elles devront être retenues cependant par l'écrivain — véritablement indépendant — qui voudra étudier le rôle que tint M. Decazes auprès de Louis XVIII, de 1815 à 1820.

J. MANTENAY.

LE MOIS LITTÉRAIRE

ADHÉMAR (v^{te} R. d'). — *Le triple conflit*.
Un vol, in-18 de 64 pages. Paris, 1905,
Blond. Prix : 0 fr. 60

Ce volume est une excellente introduction à l'étude du triple conflit : science-philosophie ; science-religion ; philosophie et pensée religieuse. L'auteur a tenté de prouver que ces conflits, s'ils existent, sont avant tout des conflits de méthode, des conflits d'ordre psychologique. Science, philosophie, religion : trois ordres bien distincts, parce que, au fond, ce sont, devant l'univers, trois attitudes, trois orientations de recherches essentiellement différentes. Mais s'il insiste sur certaines différences bien caractéristiques de ces trois ordres, l'auteur n'en estime pas moins que chacun d'eux a sa valeur propre, qu'on ne saurait

infirmier de par la prétendue supériorité des autres.

:

Almanach du Pèlerin. 1906. In-8^o de 128 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 50

L'Almanach du Pèlerin est toujours attendu avec impatience. L'édition de 1906 ne le cède pas en intérêt à ses devancières ; le fameux bloc maçonnique Combes et Cie y est vigoureusement malmené. A côté de cette partie politico-humoristique, la religion, la littérature, les renseignements utiles ont leur place déterminée, et forment un ensemble aussi utile qu'intéressant.

:

ANDRÉE (Jacques). — *Pièces à dire*.
Trois vol. in-16 de 50, 56 et 32 pages.
Bruxelles, 1905, chez l'auteur.

Prix : 1 fr. le vol.

On demande souvent, précisons, les supérieures de maisons d'éducation demandent souvent des recueils de pièces, monologues, morceaux littéraires, à réciter par leurs jeunes disciples aux jours de fêtes. L'un (ou plutôt l'une, car ce pseudonyme cache une gracieuse personnalité féminine) de nos meilleurs poètes a réuni à cette intention des œuvres de circonstances, inspirées par les grands événements de notre chère patrie.

Nous ne ferons pas de ces pièces un éloge superflu, la critique s'est trouvée unanime pour applaudir chaleureusement la noblesse de sentiments qui les a inspirées. Qualité précieuse : l'auteur est chrétien convaincu et il ne craint pas d'arborer fièrement son drapeau. Nous recommandons volontiers ces charmants volumes, dont l'utilité et l'opportunité seront partout reconnues et approuvées.

:

A travers l'Afrique équatoriale, par un ancien de la Cambre. Un vol. in-16 de 354 pages. Liège, 1905, Imprimerie de la Meuse. Prix : 3 fr. 75

Pour un homme auquel les médecins ne donnaient plus que quelques heures de vie, la traversée de l'Afrique n'est pas un fait banal et nous est la meilleure preuve que l'infailibilité de la Faculté demeure un vain mot. Ceci dit sans vouloir blesser en quoi que ce soit les disciples d'Esculape, venons-en à notre ouvrage.

L'auteur nous était connu par ses *Ballades autour du monde*, brillant travail qui fit en son temps les délices des bibliophiles. Sa plume ne s'est pas émoussée depuis lors : rares sont les descriptions de voyages qui présentent l'intérêt soutenu de celles-ci ; à travers ces 400 pages, l'écrivain nous fait littéralement vivre de sa vie, tant il y a de charme et d'humour qui jaillissent

de sa narration. D'un bout à l'autre du livre, cet intérêt ne se dément pas un seul instant ; au milieu des plus émouvantes péripéties, la bonne humeur garde ses droits : les maladies, la faim, la soif, les mauvais traitements ne parviennent pas à l'altérer. Et ce voyage, si instructif par lui-même, en garde un tel cachet de sincérité d'observation qu'il peut sans contredit être présenté comme un modèle du genre.

Il ne manque à ce bel ouvrage qu'une seule chose, la documentation photographique : il est bien regrettable que la perte d'une partie de ses bagages n'ait pas permis à l'auteur de couronner son œuvre par une abondante illustration.

* *

BAUDRILLART (André). — *La religion romaine*. Un vol. in-32 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 0 fr. 60

En ce petit opuscule, M. Baudrillart nous parle de la religion de Rome depuis les origines jusqu'à la chute de l'Empire ; il en suit les grandes étapes historiques : l'idéalisme primordial, les influences étrangères, la décadence républicaine, la renaissance sous l'Empire, et enfin l'intrusion des cultes étrangers après Auguste, pour aboutir à la fin du paganisme, définitivement écrasé par la religion chrétienne.

Ce rapide exposé est d'une netteté d'autant plus méritoire que le sujet est fort complexe en lui-même ; il n'était pas facile de donner en un aussi court espace l'historique complet des croyances de la Rome ancienne : l'auteur a réussi ce petit tour de force, sans rien enlever à la clarté d'exposition qui lui est coutumière.

* *

BENOÎT (Dom). — *Vie de Mgr Taché*, archevêque de Saint-Boniface. Deux vol. in-12 de x-610 et 936 pages. Montréal, 1904, Beauchemin. Prix : 20 fr.

Les lettres canadiennes, dont le *Glaneur* a signalé à maintes reprises les productions intéressantes, viennent de se rappeler à l'attention du monde littéraire et religieux par un travail considérable, dont l'auteur, dom Benoît, supérieur des Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception du Canada, mérite les plus vifs éloges.

D'abord, considérée en elle-même, la vie de Mgr Taché est certainement le modèle le plus extraordinaire que nos âges modernes puissent contempler, de ces évêques-missionnaires, dont le type a disparu en Europe depuis mille ans, mais que nous retrouvons bien vivants dans les immensités glaciales du Canada et de la Mongolie. L'archevêque de Saint-Boniface n'est pas de ceux dont on peut dire qu'ils ont perdu leur temps ; encore adolescent, il était déjà à la tâche : l'arrivée des premiers oblats à Montréal décide sa vo-

cation, il entre au noviciat de Longueuil et son vœu le plus ardent est de courir au plus vite à la Rivière-Rouge, au milieu des sauvages Sauteux. Son arrivée en ces contrées désertes est le point de départ d'une série de pérégrinations apostoliques dont la simple énumération jette le lecteur dans un profond étonnement ; en présence d'une aussi dévorante activité, on se demande comment les facultés de Mgr Taché n'ont pas été épuisées en quelques mois. C'est que les facilités de locomotion sont bien rudimentaires dans ce Nord-Ouest canadien. On peut dire, sans crainte d'exagération, que l'éminent prélat est un miracle incarné et perpétuel, tant sa vie est laborieuse, tant ses jours sont surchargés.

Un second intérêt de ce bel ouvrage, c'est que l'existence que nous remémore dom Benoît est intimement liée à l'histoire des immenses régions de l'Ouest. Avec Mgr Taché, nous parcourons le cycle des événements qui ont eu pour théâtre ces contrées lointaines ; la Rivière-Rouge et les régions voisines, d'abord propriété de la Compagnie de la Baie d'Hudson, deviennent partie intégrante du Dominion, et nous touchons du doigt le rôle important du saint évêque dans ces changements politiques, de même que nous assistons presque jour par jour à sa lutte contre les mauvaises influences anglaises.

Cet immense travail de 1600 pages, enrichi de près de 200 gravures hors texte, est, nous le répétons, l'une des plus belles contributions à l'histoire du Canada ; nous en félicitons l'auteur, dont la plume talentueuse vient de jeter un nouvel éclat sur les lettres canadiennes.

* *

BERNARD (Augustin). — *Une Mission au Maroc*. Un vol. in-12 de 132 pages. Paris, 1905, Comité du Maroc. Prix : 2 fr.

Ce rapport, présenté au Gouverneur de l'Algérie par M. Augustin Bernard, est plus qu'un simple récit de voyage ; l'auteur s'est rendu compte par lui-même des moyens d'augmenter la pénétration européenne au Maroc. Ne se contentant pas de vagues données recueillies au hasard des chemins, il a étudié consciencieusement le pays visité, collationnant les observations les plus propres à activer le mouvement colonial et commercial. A retenir surtout ses vues sur le rôle de l'Algérie au Maroc : le gouvernement français tiendra certainement compte des conclusions du rapporteur.

* *

BERTHIER (A.). — *Les petits travaux de l'amateur photographe*. Trois vol. in-16 de 48 pages chacun. Paris, 1905, Mendel. Prix : 1 fr. 80

Voici trois opuscules vraiment précieux pour les débutants et les amateurs photographes ; beaucoup de bonnes volontés sont arrêtées dès les premiers pas par le prix élevé des appareils et des multiples accessoires indispensables dans la pratique courante. L'auteur a tourné l'obstacle en nous enseignant des petits moyens qui nous permettront de construire nous-mêmes et l'appareil photo et la plupart des objets utilisés en photographie.

Les matières premières qu'il propose, tout le monde les a sous la main ; il sera donc facile, en suivant ses indications, de se meubler un laboratoire sinon complet, du moins suffisamment étendu pour pouvoir aborder avec succès les travaux d'amateur et certaines récréations artistiques d'un grand intérêt, telles que le kinétoscope, le stéréoscope, le pantoscope et d'autres encore.

**

BRUGERETTE (J.). — *Grégoire VII et la réforme du XI^e siècle*. Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud.

Prix : 0 fr. 60

BRUGERETTE (J.). — *Innocent III et l'apogée du pouvoir pontifical*. Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud.

Prix : 0 fr. 60

La collection *Science et religion* a réservé une place spéciale à l'histoire des grands papes ; parmi ceux-ci figurent en première ligne Grégoire VII et Innocent III, dont M. Brugerette nous parle aujourd'hui.

Le premier est resté célèbre par ses démêlés avec les empereurs allemands, à propos de la querelle des investitures ; et son nom rappelle invinciblement la défaite de l'empire à Canossa. Innocent III eut également un rôle politique prépondérant ; son pontificat marque l'apogée du pouvoir temporel des papes.

Ces deux biographies sont écrites de ce style entraînant qui caractérise les ouvrages de M. Brugerette ; l'auteur a pour principe de ne s'appuyer que sur des documents certains et incontestables, ce qui donne à sa double étude une haute portée historique. Il démolit, en passant, nombre d'idées fausses qui se sont accréditées au cours des temps sur les deux grands pontifes.

**

Chevalier (le) de La Barre. In-16 de 30 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse.

Prix : 0 fr. 10

L'athéisme avait mobilisé ses troupes, il y a quelques mois, à propos de l'inauguration, à Montmartre, du monument du chevalier de La Barre ; dans la pensée des organisateurs, cette fête devait être une éclatante manifestation contre

la prétendue main-mise de l'Église sur les consciences. Or, des pièces du procès, il appert que le chevalier en question fut bel et bien victime d'un déni de justice, et qu'il n'eut d'autres défenseurs qu'un prêtre, une religieuse et un prélat. Un four de plus à l'actif de la libre-pensée.

La présente brochure rétablit les faits d'après les dossiers judiciaires eux-mêmes et réduit à rien la mascarade du 3 septembre 1905.

**

COLSON (Oscar). — *Zénobe Gramme*. Un vol. in-16 de 86 pages. Liège, 1905, M. Thone.

Prix : 1 fr. 50

L'éminent electricien auquel la Belgique reconnaissante vient d'élever un monument, est une des grandes figures de ce siècle, et sa biographie est intéressante à de nombreux points de vue. M. Colson, directeur de la *Wallonia*, a pris l'initiative de nous retracer cette vie vraiment peu banale. Il nous montre Gramme, parti d'une situation plutôt modeste (il n'était qu'un simple ouvrier menuisier), luttant jour par jour avec une indomptable énergie pour arriver à la réalisation de ses projets. Du moment où les plans de sa dynamo furent soigneusement établis, il n'a pas de relâche qu'il n'ait vaincu le mauvais vouloir et l'envie de ses compagnons et de ses chefs ; après avoir souffert de la faim, il arrive au but, et quel triomphe !

M. Colson narre tout cela avec un charme particulier ; sans rechercher les grandes phrases, il parle très simplement, *ex intimo corde*. Il s'attache à montrer comment le petit ouvrier liégeois est parvenu à la gloire, et vraiment son ouvrage, si joliment écrit, mérite l'attention ; il renferme des enseignements moraux dont il faudrait faire profiter nos populations ouvrières ; qu'on leur distribue abondamment cette instructive biographie d'un génie qui fut leur frère.

**

Contemporains (les). Vingt-septième série. Un vol in-8^o de 400 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse.

Prix : 2 fr.

Le succès toujours croissant des *Contemporains* montre bien que cette publication répondait à un besoin réel de connaître nos grands hommes racontés et appréciés par une plume impartiale et catholique. Nos lecteurs ne goûteront pas moins que les volumes précédents cette 27^e série qui contient les biographies suivantes : Barnave, de Saussure, Alfred de Vigny, Ballanche, Parye, Mme de Lavalette, Grétry, Lhomond, Gramme, Géricault, Claude Bernard, le général Daumesnil, Dickens, la princesse de Lamballe, Millevoye, Camille Jordan, le R. P. Siméon Lourdel, Dupuy de Lôme, l'amiral

Bouet-Willamez, Bonald, Paul Delaroché, Barthélemy de Lesseps, Weber, Topffer et le R. P. Théobald Mathew.

*
**

CORNET (Paul). — *L'art d'alimenter les malades et les convalescents*. Un vol. in-16 de 124 pages. Paris, 1905, Steinhil. Prix : 2 fr.

L'auteur a groupé, en un petit manuel portatif, ce qu'il est indispensable de connaître en matière d'alimentation diététique. Jusqu'ici, nos auteurs dédaignaient un peu de descendre jusqu'aux menus détails, alors que toutes les personnes préposées à l'alimentation des malades (infirmières, garde-malades, etc.) ne sauraient recevoir trop d'explications sur ce sujet. Signalons les détails sur les *effets nocifs et curatifs des aliments*, sur la *cuisson* et la *préparation*, la *position du malade*, son *état psychique*, etc., et enfin les 138 formules alimentaires, qui rendent ce livre vraiment pratique et en font un excellent guide de *cuisine diététique*.

*
**

COURTOIS (Alph.) et VIDAL (Emmanuel). — *Traité des opérations de bourse et de change*. Un vol. in-18 de XII-716 pag. Paris, 1904, Garnier. Prix : 5 fr.

Voici un traité complet sur les opérations de bourse. Après nous avoir donné, en manière d'introduction, des considérations générales sur le rôle économique des valeurs mobilières, les auteurs nous parlent des opérations qui sont traitées dans les bourses de commerce, de l'organisation de celles-ci, des titres ou valeurs de papier négociés à la bourse, enfin du change. Une seconde partie, très développée, contient la législation complète en matière financière.

Les auteurs ne se sont pas contentés de livrer au public un travail irréprochable et sans lacunes ; ils ont visé plus haut, et leurs études sont souvent accompagnées de réflexions de la plus haute morale. Ils ont compris qu'au-dessus du porte-monnaie de chacun, il y avait dans toute question financière un côté moral à respecter et à sauvegarder : leur ouvrage en est doublement instructif.

*
**

DÉSERS (Léon). — *La morale dans ses principes*. Un vol. in-16 de XII-248 pages. Paris, 1905, Poussielgue.

Prix : 2 fr. 50

L'ouvrage de M. l'abbé Désers vient à son heure ; en nos jours de tourmente morale, la vigueur du caractère s'est singulièrement émoussée au contact des sophismes spécieux qui ont cours dans le monde. Il s'agit de retremper les

âmes, en les ramenant aux saines et fortes doctrines du christianisme. L'auteur a entrepris dans ce but une série d'instructions, où, dans un langage clair, précis, bien informé, il aborde les nombreuses questions contemporaines. Son présent ouvrage traite surtout de la morale et du libre-arbitre, de la conscience et de son rôle, des lois, de l'obligation et de la sanction de la morale. A lire surtout ses développements sur la « morale laïque », dont les funestes maximes ont fait de la société moderne ce monde bouleversé que nous déplorons tous les jours.

*
**

DEVÈS (Marius). — *Le droit divin et la souveraineté populaire*. Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud.

Prix : 0 fr. 60

En ce moment où les droits de la souveraineté divine et humaine sont battus en brèche par une école sociale qui prétend s'inspirer du bien du peuple, il était bon de préciser la formule chrétienne du pouvoir et de la confronter avec les aspirations modernes. M. Devès a fait ce travail avec une sûreté de vues qui mérite de fixer l'attention ; il met d'abord le droit divin en présence des diverses religions ; puis il le confronte avec les idées sociales contemporaines, et il termine par une comparaison avec l'absolutisme.

Cette étude a trop d'importance pour passer inaperçue ; nous en recommandons vivement la lecture aux économistes des diverses écoles.

*
**

D'HUGHÈER (R.). — *Dans les jardins d'octobre*. In-16 de 40 pages. Armentières, 1905, Ramon. Prix : 0 fr. 75

Octobre, c'est l'automne ; et l'automne, c'est la poésie spéciale des feuilles mourantes, des fleurs fanées, des arbres endeuillés. L'auteur nous parle de tout cela en vers fort agréables, un peu jeunes parfois, mais pleins d'avenir. Avec l'expérience viendra l'habileté, et nous ne nous avançons pas en promettant au poète de beaux succès ; il a une âme que les émotions forte est pures savent êtreindre, et sa poésie y gagne un charme particulier.

Nous espérons qu'une plume aussi bien taillée n'en restera pas à ces débuts.

*
**

ERMONI (V.). — *Les premiers ouvriers de l'Évangile*. Deux vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud. Pr. : 1 fr. 20

Par premiers ouvriers de l'Évangile, l'auteur entend non seulement les Apôtres, auxquels revient évidemment la place d'honneur, mais encore tous leurs collaborateurs immédiats : les évangélistes, les prêtres, les diacres, les docteurs de la primitive église. Le but de cet ouvrage est

de nous donner une connaissance plus étendue de la hiérarchie ecclésiastique aux premiers temps, de nous initier aux détails de la vie chrétienne d'alors, en nous mettant sous les yeux quels étaient le rôle et les fonctions spéciales de chaque degré du sacerdoce.

Nous y avons trouvé des renseignements généralement peu connus sur ces matières importantes, et nous avons constaté avec l'auteur que, dès les premiers siècles, grande fut l'intensité de la vie religieuse chez les peuples nouvellement convertis. C'est un document de plus à l'appui de l'apostolicité du christianisme.

**

GEVELLE (Hector). — *Un cours d'esthétique artistique*. In-8° de 44 pages. Enghien, 1905, Spinet. Prix : 0 fr. 50

L'auteur, de cet essai a tenté d'innover en matière d'esthétique, et son initiative originale mérite des encouragements. M. Gevelle écrit pour les classes supérieures d'humanités modernes; sa méthode consiste essentiellement à faire l'éducation approfondie du sens artistique. Il prend comme premier sujet la célèbre statue d'Auguste dite *de Prima Porta*. Pour éduquer le goût de ses auditeurs, il s'efforce, par l'étude complète des plus minimes détails du sujet, d'exciter le goût esthétique au moyen d'aperçus nouveaux et pratiques. Nous recommandons instamment cette brochure à tous ceux qui se destinent aux beaux-arts : ils y trouveront une méthode judicieuse qui aura une importance capitale dans la direction de leurs études.

**

IWEINS (Henri-Marie). — *Les Frères Prêcheurs*. Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 0 fr. 60

L'auteur ainsi qu'il nous en avertit dans sa préface, n'a d'autre but dans cet ouvrage que de faire connaître au public une des grandes familles de ces religieux contre lesquels la persécution s'acharne de nos jours.

Dans une première partie, il étudie la pensée qui a donné naissance à l'ordre de saint Dominique, dont il rappelle rapidement les règles dans leurs grandes lignes. Il passe dans la seconde partie, à l'histoire de l'ordre, en s'attachant surtout à prouver dans quelle mesure les Dominicains sont restés fidèles à la direction de leur fondateur.

Nous voudrions voir, pour chaque famille religieuse, un exposé aussi sincère et aussi bien écrit; nos religieux ont tout à gagner à être plus intimement connus, et peut-être une connaissance moins superficielle écarterait-elle de leurs institutions maintes suspensions absurdes et la persécution qui ne leur est pas ménagée aujourd'hui.

**

JORAN (Théodore). — *Le mensonge du féminisme*. Un vol. in-16 de 458 pag. Paris, 1905, Jouve. Prix : 3 fr. 50

Il faut un certain courage pour tenter d'enrayer le mouvement féministe, et lui dire : Halte-là ! vous vous trompez de route. M. Joran, dont les ouvrages antérieurs ont été tant remarqués, essaie d'endiguer ce mouvement, ou plutôt, sous le couvert d'un ami, il fait le procès du féminisme grotesque et tapageur dont les tenants se débattent au milieu d'incohérentes déclamations.

Comme il y a fagot et fagot, il y a féminisme et féminisme ; malheureusement le mouvement égalitaire des sexes s'est fourvoyé dans l'excentrique, voire même l'immoral. A l'appui de sa thèse, l'auteur, tel un juge d'instruction, fait comparaître le féminisme devant de nombreux témoins qui ont nom l'histoire, la statistique, l'économie politique, la loi, la morale, la religion ; avec une logique non dénuée d'une fine ironie, l'écrivain montre les exagérations ridicules, les conséquences antisociales, l'immoralité même d'une idée poussée trop loin par des coryphées sans scrupules.

Voilà certes un réquisitoire qui fera réfléchir les esprits bien pensants ; espérons qu'ils y puiseront le courage de crier le holà ! à cette anarchie d'un nouveau genre : le féminisme.

**

LA FONTAINE (Henri). — *Bibliographie de la paix et de l'arbitrage international*. Tome 1^{er} : Mouvement pacifique. Un vol. in-8° de xiv-280 pag. Monaco, 1904, Institut international de la paix. Prix : 5 fr.

L'Institut international de la paix a été fondé, comme chacun le sait, à Monaco, en 1903, sous le patronage de S. A. S. Albert 1^{er}, prince régnant. Son but est la publication de travaux documentaires concernant le droit international, la solution des différends entre nations, la statistique des guerres et des armements, etc.

Son premier travail a pour objet la bibliographie de la paix. M. Henri La Fontaine, sénateur belge, y classe près de 2300 fiches bibliographiques, conçues d'après le système adopté par l'Institut international de bibliographie. L'auteur range ses renseignements sous quatre titres : le mouvement pacifique en général, le mouvement pacifique dans les divers pays, le mouvement pacifique sous ses formes diverses, le mouvement pacifique dans ses rapports.

Cet important travail sera continué pour l'arbitrage international.

**

MAILLARD (Firmin). — *La cité des intellectuels*. Un vol. in-18 de 526 pages. Paris, 1905, Daragon. Prix : 3 fr. 50

Pour autant que nous puissions nous en rappeler, il n'existe aucun livre semblable à celui-ci ; c'est comme qui dirait l'histoire anecdotique de la littérature ; c'est encore une philosophie littéraire fournie par les mille riens qui sont la vie courante des gens de lettres. L'auteur a mis en ordre ses souvenirs personnels, représentés en l'occurrence par des milliers d'incidents dont il fut le témoin ; il a relié tout cela par des considérations humoristiques, parfois mordantes et incisives, mais toujours bon enfant. Il fallait du talent pour faire d'objets si disparates un ensemble présentable ; M. Maillard a réussi ce tour de force, et son travail dégage un tel intérêt qu'il est absolument impossible d'en passer non pas une page, mais même une ligne.

Cet éloge pourrait paraître exagéré ou intéressé : que ceux qui doutent de nous lisent le volume, et ils seront édifiés sur sa valeur littéraire et son humeur de bon aloi.

* * *

PENJON (A.). — *Avignon*. La ville et le palais des Papes. Un vol. in-16 de 142 pages. Avignon, 1905, Roumanille.

Cette monographie n'est pas, comme on pourrait le croire à première vue, une sèche nomenclature à la Baedeker ; l'auteur nous promène à travers Avignon d'une façon charmante et récréative. Chaque curiosité de la ville possède une histoire propre qu'il est intéressant de connaître, parce que l'ensemble de ces renseignements constitue lui-même le récit vivant de l'existence, à travers les siècles, de la cité des Papes.

De nombreuses gravures hors texte, des plans anciens et un plan général de la ville actuelle, donnent à ce travail une intensité d'intérêt toute à la louange de l'auteur. Nous devrions avoir, sur ce modèle, une série de monographies populaires, où chaque ville de France, et même d'Europe, nous serait présentée dans le cadre particulier et pittoresque de son histoire politique et monumentale.

* * *

Prédestination (la) et le sort final des païens. Un vol. in-32 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 0 fr. 60

Dans cet opuscule, un professeur de théologie a brièvement résumé la doctrine catholique sur la prédestination et le sort final des païens. Ces deux questions, assez complexes en elles-mêmes, ont suscité à certaines époques de violentes controverses, parmi lesquelles la dispute des thomistes et des molinistes est restée célèbre.

L'auteur traite ce sujet épineux avec une clarté au-dessus de tout éloge ; son travail est à répandre : il rectifiera nombre d'idées erronées qui se sont malheureusement accréditées dans les milieux chrétiens.

* * *

Récit (le) de Marc Séchaud, ex-forçat sibérien. In-18 de 48 pages. Paris, 1905, Daragon. Prix : 1 fr.

Nous ne connaissons rien de plus lamentable, de plus effrayant, que cette triste épopée de Marc Séchaud. Déporté en Sibérie sans motif, sans jugement, le malheureux y souffre pendant vingt-huit ans, parvient à s'évader, et rentre au village natal, en Suisse ; ce n'est plus un homme, c'est un débris sans nom, les souffrances l'ont tué. A la demande d'amis, il a dicté ce terrible récit, acte d'accusation contre les ignobles procédés de l'autocratie russe ; nous recommandons à tous nos lecteurs cette brochure : elle se vend au profit de Marc Séchaud.

* * *

RENÉ-LECLERC (Ch.). — *Le commerce et l'industrie à Fez*. Un vol. in-12 de 216 pages. Paris, 1905, Comité du Maroc. Prix : 2 fr.

La ville de Fez est l'une des villes importantes du Maroc, et ses relations avec l'Europe sont assez développées pour justifier le rapport de M. René-Leclerc. Puisqu'il est plus que jamais question de la pénétration pacifique française dans l'empire marocain, il est utile, au point de vue commercial et industriel, de connaître les ressources vitales du pays. Dans cette étude, l'auteur s'attache à Fez ; avec une grande minutie de détails, il expose le commerce de cette ville avec l'extérieur et l'étranger, son commerce local, et les différentes industries qui y prospèrent. Ces renseignements forment un travail important, qui contribuera largement à la mise en exploitation des ressources marocaines.

* * *

RICHE (Jules). — *Les articles organiques*. Un vol in-32 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 0 fr. 60

Les récents événements de France, la séparation voulue de l'Église et de l'État, donne une singulière actualité à cette étude de M. l'abbé Riché sur les articles organiques. Il était bon de rappeler qu'au double point de vue historique et juridique, cette série de 77 articles n'a jamais eu aucune valeur, attendu qu'ils constituent une simple manœuvre frauduleuse ; à aucun moment, l'Église ne les a acceptés : ses protestations se sont heurtées au parti-pris d'un impérial despote,

mais elles n'en gardent pas moins toute leur valeur.

L'auteur établit sa thèse sur une suite de documents sérieux, irréfutables ; malheureusement, cette démonstration n'ouvrira pas les yeux des sectaires qui conduisent la France aux pires aventures ; la lumière n'est pas faite pour ceux qui volontairement refusent de la voir.

**

ROTTECK (K.) et KISTER (G.). — *Nouveau dictionnaire allemand-français et français-allemand*. Un vol. in-18 relié toile de 1124 pages. Paris, 1906, Garnier. Prix : 5 fr.

L'immense succès du Dictionnaire de ROTTECK a décidé les éditeurs à le refondre d'après la même méthode perfectionnée. M. G. KISTER s'est chargé de cette refonte ; il a apporté à l'exécution de ce travail non seulement un soin consciencieux, mais encore des éclaircissements, des documentations pratiques, fruits de ses profondes études et de sa longue expérience.

Cette édition est donc entièrement nouvelle, et, à tous les points de vue, satisfait aux exigences des programmes de l'enseignement. Elle comprend tous les mots récemment introduits dans l'allemand et le français par le progrès des sciences et des industries, par les habitudes, la mode, les jeux, les innovations de la vie moderne. Les sens divers de chaque mot sont gradués et numérotés de manière à faire distinguer d'un coup d'œil rapide les multiples acceptions du terme.

**

SAINT-PAUL. (Anthyme). — *Architecture et catholicisme*. Un vol. in-18 de 64 pag. Paris, 1905, Bloud, Pr. : 0 fr. 60

L'auteur tend à démontrer, dans cet opuscule, la puissance créatrice du génie chrétien dans la formation des styles au moyen âge. L'architecture romane, le style gothique, la renaissance ont produit des chefs-d'œuvres immortels ; les cathédrales de Paris, de Reims, et tant d'autres, sont de purs joyaux qui symbolisent la vivacité de la foi à ces époques lointaines. Il était curieux et instructif de préciser la relation intime de l'ordre religieux et de l'ordre architectural dans ces monuments : c'est ce que fait l'auteur avec une conviction fort louable. Il définit nettement l'influence des idées religieuses sur l'élément artistique et architectural ; cette étude, nouvelle dans sa forme, présente de nombreux aperçus intéressants qui en font une précieuse contribution à l'histoire de l'art dans l'Eglise catholique.

**

SANTO (J.). — *La franc-maçonnerie voilà l'ennemi !* In-18 de 32 pages. Bruxelles, 1904, chez l'auteur.

Prix : 0 fr. 10

SANTO (J.). — *La séparation de l'Eglise et de l'Etat*. In-18 de 36 pages. Bruxelles, 1905, chez l'auteur.

Prix : 0 fr. 15

SANTO (J.). — *Il faut sauver la France*. In-18 de 80 pages. Bruxelles, 1905, chez l'auteur. Prix : 0 fr. 25

L'auteur de ces divers opuscules de propagande est une victime de Combes ; sa hardiesse à combattre les idées du bloc lui a valu de vivre exilé parmi nous. Mais il a du cœur, et il sait tenir une plume : comment dès lors pourrait-il abdiquer son droit de Français de travailler à la délivrance de sa patrie, écrasée sous le joug maçonnique ?

Nous recommandons ces opuscules à nos lecteurs. Il n'y est question que de la France, mais le même danger nous guette, et la Belgique fera bien de prendre ses précautions, si elle ne veut se trouver acculée aux difficultés de sa voisine.

**

TURMEL (J.). — *La descente du Christ aux enfers*. Un vol in-32 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 0 fr. 60

La descente du Christ aux enfers est un dogme dont nous retrouvons les traces dès les premiers siècles de l'Eglise. Déjà saint Ignace, saint Justin, saint Irénée, Clément d'Alexandrie la signalent. Il était donc important d'en établir la démonstration tant par les documents scripturaires que par les symboles.

L'auteur a fait cet intéressant travail, en y joignant des renseignements sur l'œuvre du Sauveur aux enfers d'après l'enseignement des théologiens scolastiques ; il jette ainsi un jour nouveau sur un sujet qui a une grande importance au point de vue dogmatique.

**

VAN HASSEL. (Valentin). — *Mon carnet d'Auvergne*. Un vol. in-8° de 60 pag. Douv, 1905, Vauvert.

Consacrer ses vacances à des excursions médicales et livrer au public le résultat de ces voyages d'études, voilà certes un emploi du temps peu banal ; c'est ce que fait chaque année l'éminent directeur des *Annales médico-chirurgicales*, le docteur Van Hassel. Cette année l'auteur a visité l'Auvergne : Nérès, Barèges, La Bourboule, Royat, Vichy, et les autres sources célèbres du pays. On pourrait croire à première vue que le sujet est d'une sécheresse désespérante ; pas du

tout : l'auteur sait manier la plume aussi adroitement que le bistouri, et sa narration est réellement attachante autant qu'instructive.

*
**

VEUILLLOT (François). — *Les prédicateurs de la scène*. Un vol. in-16 de VIII-330 pages. Paris, 1904, Retaux.

Prix : 3 fr. 50

Les prédicateurs de la scène ! Oui, si le théâtre était resté fidèle à sa mission moralisatrice ; hélas ! il n'en est rien. Si notre expérience personnelle n'était pas suffisamment avertie, l'ouvrage de M. Veuillot se chargerait de nous ouvrir les yeux. Qu'est-ce que le théâtre actuel, si non une école de dévergondage, où les pires instincts de la bête humaine sont déifiés dans des apothéoses grandiloquents ?

L'auteur nous le prouve, en disséquant sous nos yeux les plus récentes pièces à thèse... et à succès (quel succès !). Dans toutes, l'immoralité s'affiche, dégradante ; libertine ; le mariage et l'amour honnête sont écrasés de sarcasmes, tandis qu'à côté l'adultère, le divorce, l'union libre sont exaltés comme des panacées infaillibles. La plume acérée de M. Veuillot stigmatise comme il convient ces honteux écarts de la morale à la mode ; hélas ! sa voix, quelque vigueur qu'elle possède, n'a pas grande chance d'être écoutée : nos auteurs scéniques ont trop d'intérêt à flatter les mauvaises passions, de leurs contemporains, il y a pour eux la question d'argent, et c'est triste à constater, elle prime tout, même le souci de la morale la plus élémentaire. LECROR.

Le coin des rieurs

Le jeune Toto dine en ville avec ses parents. Il a copieusement, trop copieusement mangé. Quand est servi un superbe entremets, sa mère arrête la maîtresse de la maison qui allait servir son jeune convive.

— Oh ! chère amie, ne lui en donnez pas ; il a tellement mangé... Il ne pourrait pas l'avalier.

— Oh ! si, maman, intercède le gourmand, en me tenant debout.

—
Un monsieur au nez violet, voulant monter dans un tram, se rencontre avec une religieuse qui en descendait, ayant au front, bien apparente, la croix qu'on venait d'y tracer à l'église.

— Bigotte ! bougonne le vieux « libéral ». Qu'elle se lave au moins !

— Mon Dieu, monsieur, répond une dame, il ne faut pas discuter des goûts et des couleurs : cette Sœur est libre de se faire noircir le front à l'église comme d'autres l'ont été de se bleuir le nez hier.

Et tout le monde de rire... sauf le monsieur au pif violet.

—
Le nouveau programme naval.

— Il importe, dit un député dans les couloirs de la Chambre, d'augmenter le nombre de nos vaisseaux.

— C'est mon avis, dit un autre ; seulement, cela va encore élever le chiffre de la dette flottante !

—
Au restaurant... congolais :

— Garçon, donnez-moi un potage.

Le garçon, très prévenant :

— Gras ou nègre ?

—
Bézuchet fait emplette d'un roman chez un libraire du boulevard.

— Convient-il à une jeune fille ? demande-t-il au commis.

Ce dernier, vivement :

— Je vous garantis qu'elle peut le lire « les yeux fermés ! »

—
Dans un café du boulevard.

Un consommateur au garçon, avec humeur :

— Voilà une heure que j'attends mon cognac !

Le garçon souriant :

— De quoi vous plaignez-vous ? Pendant que vous attendez, votre cognac vieillit.

Le concert sur la montagne

—
Dans une étude sur Rubinstein, la *Fortnightly Review* raconte que pendant l'été de 1892 l'illustre musicien alla en Suisse visiter des amis qui avaient une magnifique villa sur les pentes du Titlis.

A quelque distance de l'habitation principale il remarqua un petit pavillon discret et silencieux, où il fit porter son piano. Il s'y rendit chaque matin de bonne heure ; il y revenait souvent l'après-midi, et c'est avec tendresse qu'il parlait à ses hôtes du calmé de cette retraite. Un jour, un étranger, en villégiature dans la bourgade voisine, passa

auprès du pavillon et fut surpris d'entendre, en pleine montagne, un pianiste comme il n'en avait jamais entendu de sa vie. Le lendemain il revint à la même heure avec un compagnon qui partagea son enthousiasme. La semaine suivante les touristes de tout le canton affluaient par centaines, s'établissaient aux abords du pavillon et n'en parlaient qu'à la nuit close.

Adieu la paix, adieu la solitude ! Rubinstejn cependant fit contre fortune bon cœur ; il se crut même obligé vis-à-vis de ces gens qui venaient de fort loin à une certaine exactitude. Chaque matin, à 8 heures précises, il commençait un récital gratuit. Mais il refusait de se montrer, et les seules personnes qui le virent furent quelques femmes qui, se haussant sur la pointe des pieds, jetèrent par les fenêtres un regard furtif et indiscret.

S.

Carnet musical

I. — NOUVEAUTÉS

La maison Faes vient d'éditer un joli lied : *Ik heb getracht u te vergeten*, paroles de Hubert Mélis, mises en musique par Franz Verhaaren. Cette intéressante composition, qui peut être accompagnée par le violon ou le violoncelle, a toutes les allures d'un petit oratorio. Le récitatif du début, l'andante maestoso qui le suit, le largo qui termine la pièce, dénotent chez le compositeur une étude sérieuse des maîtres ; il ne sacrifie pas volontiers aux théories modernistes d'un prétendu impressionnisme, et il fait bien : son œuvre y gagne une largeur de facture qui n'est pas pour déplaire.

II. — CONCERTS

Notre numéro de décembre avait paru lors de la séance de harpe donnée par M^{lle} Gaétane Britt à la salle Erard. Nous y revenons d'autant plus volontiers que la gracieuse artiste s'est vraiment surpassée dans cette audition. Ce n'est qu'ailleurs pas la première fois que nous avons à faire l'éloge de la jeune virtuose ; en une autre occasion, nous avons dit ce que nous pensions de son talent, et nous ne retirons rien de cette appréciation première. Il nous a semblé au contraire qu'il y avait progrès : plus de délicatesse dans le jeu, plus de grâce d'expression, plus de moelleux dans le son.

La harpe, chacun le sait, est un instrument

fort ingrat, qui exige de l'interprète des aptitudes extraordinaires de doigté et un sentiment artistique très prononcé. La *Fantaisie* de Saint-Saëns, et surtout l'*Élégie fantastique* de Zabel, ont mis en relief ces deux qualités en M^{lle} Britt ; aussi le public nombreux qui l'écoutait lui a-t-il fait une ovation enthousiaste. Ajoutons, pour être complet, que les grâces personnelles et la charmante modestie de la jeune harpiste lui ont conquis d'emblée la sympathie générale.

M. Henri Merck prêtait à cette séance le concours précieux de son beau talent ; nous l'avons retrouvé dans toute l'ampleur de son jeu impeccable et expressif : *Köl nidri*, la belle mélodie hébraïque de Max Bruch, a été un triomphe pour l'excellent violoncelliste.

**

Nos lecteurs se souviennent assurément du succès qui eurent l'hiver dernier les trois séances Bosquet-Chaumont. Encouragés par l'accueil sympathique d'un public pourtant très difficile, les deux artistes ont repris cette année la série des dix sonates pour piano et violon de Beethoven. Une fois de plus, cette initiative intéressante a mérité les plus chaleureuses félicitations.

M. Chaumont, que la critique appréciait déjà hautement la saison dernière, a beaucoup amélioré son jeu. Il ne reste plus rien des légers défauts signalés antérieurement ; le mécanisme est devenu d'une rare justesse, le son s'est adouci, au point de n'être plus, dans les passages pathétiques, qu'un léger soufflé : par moments, l'impression est telle qu'on reste haletant sous le charme d'une intense émotion ; c'est que notre compatriote possède une compréhension particulière de l'art, il se laisse absorber complètement par son impulsion propre au point d'oublier ce qui l'entoure : c'est là ce qu'on est convenu d'appeler le grand art, et les maîtres seuls sont capables de pareille assimilation.

M. Bosquet nous avait paru très froid l'an passé ; nous sommes heureux de pouvoir revenir sur cette appréciation, en constatant que son jeu, tout en restant régulier et animé, a beaucoup gagné en souplesse et en expression. Il a fortement contribué, pour sa part, à rehausser ces auditions classiques, et le public, qui se pressait nombreux à chaque séance, a associé dans ses ovations les deux interprètes.

Nous nous permettrons de féliciter les deux virtuoses pour leur intelligente initiative ; ils nous ont permis de nous refaire l'oreille et le goût par une interprétation soignée des plus belles pages de Beethoven : c'est un service qui vaut de vifs remerciements.

**

Le récital du 4 décembre (Grande Harmonie) nous ramène en l'agréable compagnie de M.

Bosquet : ce nous est un plaisir de souligner à nouveau un artiste méritant. Son programme était fort éclectique ; qu'on en juge : Bach, Beethoven, Franck, Fauré, Debussy, Liszt, toutes les écoles, depuis les grands maîtres allemands jusqu'au modernisme le plus accentué. Deux choses surtout nous ont frappé : la grande facilité avec laquelle le pianiste s'assimile les différents genres, et le charme exquis qu'il apporte à figurer certains détails légers. La *Toccata* de Bach lui a d'ailleurs permis de donner pleine carrière à son tempérament : le son est ample, puissant, bien délié. Dans la *Fugue en ut* mineur du même auteur, ce sont au contraire les jolis motifs qui ressortent avec une finesse très caractéristique.

Du reste du programme, nous voulons surtout retenir la *Sonate en mi* majeur de Beethoven : ici encore, l'énergie et la douceur se succèdent dans un harmonieux enchaînement, avec, en plus, une vélocité de doigté remarquable : le *prestissimo* a soulevé de vigoureuses acclamations par la sûreté de mécanisme dont il a fait preuve.

M. Bosquet nous permettra-t-il de lui demander d'appuyer un peu moins fortement sur les accords graves ? Parfois le chant en est légèrement étouffé ; sans cette accentuation trop prononcée de la basse, ce serait parfait.

*
**

Mme Kleeborg-Samuel nous a donné son récital annuel, le jeudi 7, à la Grande Harmonie. Le programme fort copieux nous avait effrayé, mais cette impression s'est vite dissipée : dès les premières mesures, l'auditoire était conquis et, jusqu'à la fin, il est resté sous un charme indéfinissable et tout à fait particulier. Nous sommes habitués à entendre exécuter les sonates des maîtres avec un style impeccable, avec un mécanisme parfait, c'est vrai, mais trop souvent, hélas ! sans que les artistes laissent la moindre place au sentiment, à l'expression. Mme Kleeborg, sous ce rapport, nous a paru fort supérieure à ce qu'elle était elle-même il y a quelques années. Sans doute, de fortes et incessantes études lui ont acquis une pureté de son, une fermeté de jeu très méritantes : nous l'avons souligné dans le *largo* de la sonate en *ré*, et plus encore peut-être dans le *grave* de la sonate pathétique (un chef-d'œuvre d'harmonie, soit dit en passant) ; mais ce qui nous a surtout frappé à cette séance, c'est la finesse, la délicatesse avec laquelle la charmante pianiste rend les nuances les plus ténues : ainsi le *menuetto* de la première sonate, et l'*adagio cantabile* de la seconde ont été un véritable triomphe pour Mme Kleeborg.

Il faudrait analyser dans le détail tout le programme, pour pouvoir signaler les multiples qualités pianistiques de l'interprète. Il y aurait à rappeler notamment une façon très personnelle de traiter les contrastes, la vélocité gracieuse

développée dans certain *presto*, et d'autres choses encore. Résumons-nous en un mot : Mme Kleeborg peut être rangée dès aujourd'hui parmi les pianistes de grand style.

*
**

La Hongrie nous envoie de temps en temps non plus ses tziganes, qui ont eu leurs jours de vogue, mais des artistes plus sérieux. C'est ainsi que nous avons applaudi, il y a quelques années, Jenő Hubay, dont on se rappelle la brillante interprétation du *Luthier de Crémone*. Cette fois, c'est une toute jeune fille, presque une enfant, quinze ans à peine, nous assure-t-on, qui vient chercher chez nous la consécration d'un talent précoce et déjà fort déconcertant. Le dernier Populaire nous avait permis d'applaudir Stefi Geyer ; le concert de la Grande Harmonie (13 décembre) nous a livré d'une façon plus intime la violoniste tchèque. Nous ne pouvons évidemment pas assimiler une aussi jeune virtuose aux grands maîtres de l'archet : Kreisler, Ysaye, Thomson, d'autres encore, semblent constituer entre eux une sphère spéciale dont l'accès n'est pas facile. Cependant, Stefi Geyer a remporté ici un brillant succès, le public lui a été sympathique ; pourquoi ?

D'abord, parce qu'elle n'est pas fêlée de son talent ; la modestie sied toujours et plaît toujours. Le public s'est pris d'enthousiasme pour cette charmante enfant, qui aborde Paganini avec un calme et un sang-froid extraordinaires. Les applaudissements ne lui donnent pas d'orgueil, elle les accepte avec simplicité et bonne grâce.

Et puis, il faut bien le reconnaître malgré son jeune âge, elle possède des qualités que lui envierait plus d'un professionnel. Le coup d'archet est ferme, sans hésitation aucune ; les attaques sont franches, bien marquées ; la pureté du son s'allie heureusement à une grande délicatesse d'expression : d'où un ensemble vraiment méritant. Décidément, la jeune artiste se laisse emporter par son tempérament, et l'allure s'accélère, comme dans le *Concerto* de Paganini ; mais ce n'est là qu'un détail. Un fait plus frappant encore, c'est l'extrême endurance de cette enfant : pendant près de trois heures, elle tient le public en haleine, sans la moindre défaillance, sans la moindre trace de fatigue.

Tout cela promet, dans quelques années, une virtuosité sans pareille, et des succès retentissants.

M. Goldschmidt, qui prêtait son concours à la soirée, est un pianiste de tempérament ; il nous a donné, entre autres, une des merveilles de Liszt : *Saint François marchant sur les flots*. Jamais nous n'avons entendu une interprétation aussi émouvante ; l'artiste, dans son jeu, rappelle Mark Hambourg pour la sonorité et la vigueur d'expression : et ce n'est pas un petit éloge pour

lui. Sa *Sonate* de Chopin lui a valu également de chaleureuses ovations.

* * *

Retenu ailleurs par des devoirs professionnels, nous n'avons pu assister qu'en partie à la séance de sonates que Mlle Alice Cholet a consacrée à l'école belge. Et nous le regrettons. Nous en avons néanmoins assez entendu pour pouvoir juger les progrès accomplis depuis la saison passée.

La sonate de notre compatriote Lekeu présente des traits caractéristiques qui dénotent une main aussi sûre qu'habile. Mlle Cholet a étudié à fond son auteur ; au lieu de s'arrêter, comme beaucoup, à une perfection de surface, elle soigne amoureusement le petit détail, s'attachant à donner à chaque point particulier sa couleur spéciale, son expression vraie.

Nous comprenons maintenant l'enthousiasme du public à Spa, à Liège, à Gand, à Anvers. Nous étions dans cette dernière ville, il y a quelques jours, chez un ami, musicologue distingué ; on parlait concerts. Notre hôte n'eut rien de plus pressé que de nous raconter le brillant succès remporté à la Zoologie par une jeune artiste de la capitale, sur le compte duquel il ne tarit plus d'éloges. Pareils souvenirs seront agréables, nous n'en doutons pas, à Mlle Cholet : ne sont-ils pas la plus sincère des admirations ?

Après Lekeu, nous entendimes Vreuls ; le modernisme en musique n'aura jamais en nous un fervent adepte : les grands maîtres sont encore trop vivants pour que les jeunes écoles puissent les supplanter. Nous n'avons donc pas fort admiré cette sonate de Vreuls. L'interprétation n'en était pas sans intérêt pourtant, loin de là : la charmante virtuose, par ses qualités personnelles, nous a forcé à l'applaudir, ce que le public a fait de très grand cœur d'ailleurs. Mais ces modernes ! non, décidément, nous ne sommes pas réconciliés avec eux.

III. — COMMUNIQUÉS

Les Concerts Ysaye s'apprentent à fêter le 10^e anniversaire de leur fondation. On sait, en effet, que l'institution donna son premier concert au Cirque royal en l'année 1896 (5 janvier). Depuis lors, les Concerts Ysaye ont marché en une constante progression en s'inspirant du but de leur fondation, qui fut de faire connaître les œuvres nouvelles de toutes les écoles. Devançant Paris, Ysaye ouvrit largement ses programmes aux productions de l'école moderne française, alors représentée par Castillon, d'Indy, Ropartz, Ern. Chausson, Albéric Magnard, Paul Dukas, Claude Debussy, Gabriel Fauré, Henri Duparc, De Bréville, Tiersot et d'autres qui doivent aux Con-

certs Ysaye l'exécution en toute première audition d'œuvres aujourd'hui universellement admises.

En ces dix années d'activité et d'efforts, l'influence des concerts organisés par le grand virtuose n'a pas été moindre sur le développement de notre art national, qui compte à l'heure actuelle à son actif des personnalités telles que C. Franck, Lekeu, Mortelmans, Delune, Jongen, Albert Dupuis, Victor Vreuls, Duysens, Frémolle, Théo Ysaye ; leurs œuvres, pour la plupart méditées, furent divulguées aux Concerts Ysaye en même temps qu'eurent lieu les premières auditions d'œuvres importantes avec cœur et soli : *Le Christ*, de Samuël ; *La Fête romaine*, de Raway ; le *Schelde*, de Peter Benoit ; *Les Béatitudes*, de C. Franck.

Les Concerts Ysaye font aujourd'hui partie intégrante de la vie musicale de Bruxelles, et l'orchestre, indépendant de ceux du Théâtre royal, du Conservatoire et des Concerts populaires, est sans conteste l'un des meilleurs du pays.

Le concert anniversaire sera donné en concert-extraordinaire à l'Alhambra, le 13-14 janvier prochain. Cette solennité musicale aura lieu avec le concours gracieux des anciens élèves et collaborateurs de M. Ysaye, ainsi que de MM. Jacques Thibaud, Arthur Degreef et G. Guidé.

Le programme est fixé comme suit : 1. Fantaisie Angevine (G. Lekeu). 2. Concerto pour piano et orchestre (Théo Ysaye) (soliste M. Degreef). 3. Symphonie en Ré mineur (C. Franck) (soliste M. G. Guidé). 4. A Chant d'hiver (poème n° 2) (E. Ysaye) ; B Caprice d'après Saint Saens (E. Ysaye) (soliste M. J. Thibaud). 5. Entr'acte de Jean Michel (Albert Dupuis).

— Deux virtuoses liégeois, Mlle Juliette Folville, pianiste-compositeur, professeur au Conservatoire royal de musique de Liège, et M. Maurice Dambois, violoncelliste, qui vient d'obtenir un très grand succès à Berlin, donneront un Récital à la Grande Harmonie, le vendredi 19 janvier prochain, à 8 1/2 heures du soir. Au programme, Schumann, Chopin, Saint-Saëns, Boëllmann, Popper, et la première exécution à Bruxelles de deux œuvres nouvelles de Mlle J. Folville. Nul doute que cette séance n'intéresse vivement tous les amateurs des choses de l'art.

— Nous aurons la bonne fortune d'entendre, le 16 janvier, à la Grande Harmonie, le maître violoncelliste espagnol, Pablo Casals, dont les auditions aux Concerts Populaires ont été l'occasion de véritables triomphes. A ce concert précéderont aussi leur concours MM. Emile Bosquet, pianiste, et Mathieu Crickboom, violoniste. Cartes chez Schott.

Le lundi 22 janvier, Mme Arctowska donnera, dans la salle des fêtes de l'hôtel Mengelle, un *lieder-abend* ; on se rappelle le brillant succès obtenu les années antérieures par la sympathique cantatrice. Le programme comprend notamment des chants écossais et des airs de la Grande-Bretagne.

Mlle Marie du Chastain donnera, le 26 janvier, à la Grande Harmonie, un récital de violon, avec le concours de M. Duchartin, pianiste.

FR. DUFOUR.

Petites Nouvelles

Académie internationale des Arts, Sciences et Lettres de Toulouse. — Une session d'examens aux divers grades de professeurs et académiciens, ainsi que le concours pour l'obtention de palmes, médailles d'or, vermeil, argent, bronze et mentions, s'ouvriront au siège de l'Académie Internationale, du 1^{er} janvier au 30 avril 1906, et seront répartis comme suit : Janvier : musique ; — Février : peinture, aquarelle, dessin, sculpture ; — Mars : philosophie, droit, littérature, poésie ; — Avril : Sciences mathématiques, physiques et naturelles.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie internationale, à Toulouse (France), 43, rue Gambetta.

*
**

Sur l'eau. — « *Par le Monde* », l'hebdomadaire illustré, qui depuis un an bientôt a pris place parmi les illustrés belges, publie dans son dernier numéro un article dû à la plume du Dr Sommer, professeur à l'Université de Giessen, au sujet de son invention vivement discutée, d'un appareil permettant de patiner sur l'eau.

« *Par le Monde* » a pris l'initiative d'inviter pour l'été prochain tous les inventeurs d'appareils pour circuler sur l'eau, à Bruxelles et à Ostende.

Ce concours sera non seulement d'une grande curiosité, mais sera aussi très utile, vu que la locomotion de l'homme sur l'eau devient de plus en plus nécessaire.

La direction du journal, qui a son siège à Bruxelles, 34, rue de Comines,

répondra avec plaisir à toutes les demandes qui lui arriveront à ce sujet.

*
**

Les prophéties d'Old Moore. — Old Moore, l'astrologue anglais, a enfin fait paraître son calendrier pour l'année 1906. Un concurrent l'a précédé il y a deux mois, mais la curiosité publique va de préférence à Old Moore, qui, d'ailleurs, ne manque jamais l'occasion de faire ressortir son mérite. A un rédacteur venu pour l'interviewer, il a profité de l'occasion pour déclarer qu'il est très content du succès obtenu en 1905. Presque tout ce qu'il a prédit, affirme-t-il, s'est mathématiquement accompli, notamment l'explosion de la canonnière *Remington*.

Pour 1906, s'il faut en croire Old Moore, on peut s'attendre à de nombreuses catastrophes.

Le mois de janvier sera funeste aux chemins de fer et aux navires.

Au mois de février, il y aura un désastre de vaisseaux de guerre et d'une grande cité flottant sur l'eau.

En avril, un grand homme d'Etat mourra. Le mois de mai sera fatal à un souverain ; en revanche, à la même époque, se réunira une conférence pacifique de toutes les puissances. En novembre, l'Europe assistera à un événement vraiment inattendu : une révolution sociale en Turquie.

Qui vivra, verra. En tout cas, attendons sans trop de foi.



LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Récits de France (Pierre l'Ermite). — Le départ des gymnastes, *poésie* (E.-H. Gilleywytens). — Don Lorenzo Perosi, *suite et fin* (Fr. Dufour). — L'araignée et le ver à soie, *poésie* (Lebailly). — Symbolistes et décadents, *suite et fin* (V. Delaporte). — Jeanne d'Arc, *poésie* (Fr. Coppée). — Le mois littéraire (Lector). — Récréation. — Le petit malade (C. B.). — Memento culinaire (Tante Louise). — La dernière goutte de lait (Jean De Jacouret). — Le coin des rieurs. — Carnet musical (Fr. Dufour). — Petites nouvelles. — Revue des revues.

RÉCITS DE FRANCE

Ce soir-là, avant de monter, le terrassier entra chez la concierge : « Comment va-t-elle, ma bourgeoise ?

— ... Pas mieux... faiblarde !... très faiblarde même !... le médecin parle d'au moins trois mois...

— ... Trois mois ! !... »

L'homme gravit les étages, assommé, n'ayant que trois quarts d'heure pour diner. Il l'aime, sa femme... évidemment !... sans quoi il ne l'aurait pas épousée !... Seulement, avec ses quinze tombereaux par jour, il ne peut pourtant pas être condamné au saucisson toute l'année !... Et puis, son intérieur devenait dégoûtant !... ça sentait le rat mort ! la marmaille piaillait ! !... Non ! ce qu'il était déjà loin le petit nid chaud de l'an dernier ! C'était cela le mariage des pauvres !... du bleu pour amorcer... ensuite de la bouillabaise de purée de misère ! !...

*
* *

— Bonsoir !...

— Bonsoir, mon ami !...

De la porte, le terrassier voit sa femme maigre et cirreuse, qui l'attend, accoudée sur le traversin. Il « croche » sa casquette, dépose son litre : « Alors ça ne va pas, mon vieux chien ?... »

— Oh non !... les enfants ont pleuré toute l'après-midi... Je t'ai fait monter des œufs par la petite... tu feras bien ton omelette tout seul ?... » Et, avec une intonation épuisée : « Je ne peux pas me lever !... la poêle est là, à gauche... rien de nouveau au Métro ?... »

— Rien... tu dis, à gauche ?...

— ... Le long du mur... elle te crève les yeux... »

Le mari se met à préparer son omelette ; mais il ignore où tout pose... le charbon ?... les bûches ?... le beurre ?... les œufs ?... La femme ne le perd pas du regard, suivant tous ses mouvements... devinant ce qu'il cherche, souffrant de cette gaucherie de l'homme fait pour l'atelier, et qui, dans la petite cuisine, se noie dans un verre d'eau.

— Passe-moi donc le bol, je vais te casser les œufs...

— Je les casserai bien tout seul !... te tourmente pas !...

Un choc sec au bord de l'assiette, comme si ces œufs étaient en fer... son gros pouce au milieu du jaune... le blanc dégoûlant partout : « Tu n'as pas de beurre ?... »

— Ah !... c'est vrai !... » La femme, contrariée, propose d'appeler la voisine... Mais le terrassier ne l'aime pas, à cause de ses cancans : « ... Avec du saindoux... demande-t-il ?... »

— Ce sera moins bon... Attends que ton feu soit bien chaud... il est mal allumé, ton feu !...

— Est-ce que je sais, moi. »

Et l'omelette s'étend, paresseuse, lourde, avec une teinte de flanelle malade...

— L'as-tu salée, au moins ?...

— Non !... ce qu'il en faut, tout de même, pour une omelette ! !... et quelle omelette ! !...

Il ne reste plus qu'à faire bouillir le lait des enfants, laver la vaisselle, balayer, changer la malade, etc., etc., etc. !...

Le mari s'écroule sur une chaise, découragé : « Que veux-tu, mon pauvre chien, faudra t'y résoudre... tu es mal soignée !... les enfants ont la diarrhée !... »

— Oui, leur lait était aigre... tu as oublié, ce matin, de nettoyer le caoutchouc du biberon...

— Tu vois !... et puis, moi, je n'en peux plus... la belle affaire quand nous serons tous sur le flanc !...

— Alors... c'est l'hôpital ?...

— Mais oui, mon pauvre chat, j'irai te voir les dimanches où je ne travaillerai pas... et, en glissant la pièce à l'infirmière, on n'est peut-être pas si mal... »

La femme sanglote, la tête entre les mains, l'hôpital pour elle !... les enfants au Dépôt ! le mari au restaurant !... Oh ! c'est trop... trop ! !...

*
* *

Mais un jour... stupéfaction !... en rentrant, plus fatigué que jamais, le mari trouva une Petite-Sœur : « ... Hein ?... de quoi ?... d'où vient-il cet oiseau noir ?... Ah... pas de ça !... De la misère... oui !... mais de la misère et de la calotte ! !... jamais de la vie !... il la « sacquera » demain, la béguine ! ou ce soir... tout à l'heure !... des princesses à servir... merci !... plus souvent ! !... » Il cherche déjà sa phrase... quelque chose d'énergique !... avec ces femmes-là, faut assommer tout d'un coup, sans quoi ça pleurniche... ça se raccroche à toutes les branches...

En attendant, il essaye d'arranger son bébé qui pleure. La Petite-Sœur, qui surveille un beefsteak sur le gril, se retourne en souriant : « Attendez, mon brave, vous ne savez pas... pas du tout !... pendant que vous mangerez, je ferai ça !... mais puisque je vous dis que je l'arrangerai !... » Et, le gril d'une main, le bébé de l'autre, la Sœur trouve encore moyen de mettre le couvert.

L'homme la regarde, rêveur... C'est donc ça, une béguine ?... la religieuse qui fait baver son journal ?... Pour une fois, il en a une vraie, là, devant lui... elle n'a pas l'air si encombrante... — « Comment que vous vous appelez ?... — Sœur Imeldine... — En voilà un de nom !... — Et vous ?... — Moi, Léo nard... »

Le terrassier fait l'inspection... elle a déjà turbiné pas mal, cette après-midi... Sa femme est lavée, peignée... et même : « C'est toi qui sens bon comme cela ?... »

— ... Un peu d'eau de Cologne que la Petite-Sœur m'a donnée. »

Les lits des bébés sont tout blancs, la mansarde est balayée à fond ; il y a des fleurs sur la commode : « Ah ça, c'est gentil ! »

— A table ! dit la religieuse.

— Je suis sûr, pense le terrassier, qu'elle va me servir une de ces lavasses de couvent ! mon vieux, prépare ta muckeuse !...

— Vous ne mangez pas, ma Sœur ?

— Moi ?... vous plaisantez !... le trouvez-vous bon, mon beefsteak ?... »

L'ouvrier ne répond pas... il est subitement attentif à toute une symphonie de sensations exquis qui montent de ses pupilles à son cerveau. Dès la première bouchée, il est fixé... conquis : « Ma Sœur... c'est épatant !... vous avez dû être un riche cordon bleu dans le temps ?... »

La Petite-Sœur sourit : « Vous allez voir les pommes de terre !... »

— Comment, il y a de la frite ?...

— Mais certainement !... »

Du coup, l'homme met les doigts dans l'assiette où s'allument de chauds reflets d'or, il casse les quartiers de pommes de terre... comme elles sont gonflées !... soufflées !... et quand il les ouvre, c'est de la poussière parfumée qui chante le confortable et le bon chez soi : « ... Épatantissime !... vous savez, ma Sœur... je vous embauche pour demain... et après !... »

— Je crois bien... j'ai vos habits à brosser, tout votre linge à raccommoder... votre femme à panser... vos enfants à promener. »

Mais l'ouvrier rougit : « ... C'est pour rire que je vous dis cela... »

— Comment... pour rire ?...

— Songez... j'ai pas un radis à vous donner !...

— Mon cher ami, c'est précisément pour cela que je viens ! !... »

*
* *

Après quinze jours de ce régime, la malade reprenait des forces dans ce calme absolu, cette absence de toute préoccupation ; la mansarde brillait, tel un sou neuf ; les enfants attendaient chaque matin la religieuse comme un rayon qu'on espère, et l'acclamaient du haut de l'escalier : « ... Bonjour, petite Sœur Imeldine !... — Bonjour, mes trésors !... »

Mais un soir, la Petite-Sœur appela le mari au fourneau ;

— Vous aimez toujours les pommes de terre soufflées ?

— Si je les aime !... Je les adore !...

— Ne dites pas cela...

— Je les idole !...

— C'est mieux... Eh bien, voilà comment on les fait : vous les jetez d'abord dans la graisse, et vous les « retirez »...

— Combien de temps ?...

— Oh ! quelques minutes... puis vous les repassez de nouveau dans la graisse bouillante... c'est compris ?... — Oui. — Qu'aimez-vous encore ?...

— Mais tout ce que vous faites !... le bœuf aux tomates... le foie de veau... le haricot de mouton... le derrière d'un lapin mariné... les abatis d'oie...

La Petite-Sœur devient perplexe : « C'est que je ne pourrai pas tout vous montrer ce soir !... »

— Mais pourquoi me montrer ??... pas de bêtises, hein ! !... vous n'allez pas vous mettre en grève ! !... » Et, du fond de l'alcôve, la voix de la femme s'élève suppliante...

— Ma Sœur... je vous assure... il n'y a pas de plus malheureux que nous !... ne nous abandonnez pas encore !...

— C'est que voilà !

— Voilà quoi ?... interroge rudement le terrassier...

— ... Il m'arrive un fâcheux contre-temps, il faut que j'aille demain matin en prison... pour un mois !... pour non-sécularisation !

— ! ! ! !... PIERRE L'ERMITE.

Le Départ des Gymnastes *

(Avec ritournelle chantée, cette marche équivaut à un hymne général gymnaste. Sans ritournelle chantée, ou en la chantant à bouche close, elle devient une scène gymnique entre les couplets de laquelle on exécutera les mouvements les plus divers : extension des bras, des jambes ; canne, bâton ; travail aux engins, etc.)

Pendant les couplets, mouvements rythmiques ou marches variées : en ligne droite, en courbe, en croix, en rond, etc. ; ou bien encore, sauterie en avant (jambes croisées alternativement) de droite à gauche et de gauche à droite.

Cette marche, dont il suffira de régler à volonté la cadence pour en obtenir l'effet voulu, se prête à des combinaisons multiples, à dessein laissées à la discrétion éclairée des moniteurs et des chefs).

I

Front haut, allure martiale,
Jarret souple, cambrant les reins,
Que notre marche triomphale
Résonne sous les cieux sereins ! —
Gymnastes, gai ! la vie est belle
Pour qui la prend du bon côté :
Chantons la jeunesse éternelle
Qui donne joie, et vigueur et santé !

Ritournelle

Un ! deux ! par notre entraî que rien
[ne lasse,
Que sur nos pas l' public qui s'amasse
[et s'entasse
Soit frappé de stupeur, d'honneur et de
[bonheur !
Fiers comme des paladins moyen-âge,
Partons, amis, la fête du courage
Attend là-bas tous les hommes de cœur !

II

Force, Endurance, Intelligence !
Tel est le flambeau-trinité
Qui guide par le monde immense
La marche de l'Humanité ! —
Vous qui reçûtes en partage
La paix avec de justes lois,
Soyez vaillant pour être sage :
Les forts sont doux, et généreux et droits !

III

Gloire à toi, noble Gymnastique :
Ton nom, jusqu'aux pôles connu,
Égalait pour tout peuple antique
Celui d'une grande vertu.
Nous inspirant d'un tel exemple,
Qui donne à tous grâce et beauté,
Comme eux sachons offrir au temple
Aux dieux ardents de la virilité !

E.-H. GILLEWYSENS.

* Musique d'Ant. Gilis.

Don Lorenzo Perosi

(Suite et fin)

Un succès prodigieux accueille partout les œuvres du jeune compositeur italien : chacun de ses oratorios a soulevé d'enthousiastes ovations par le monde entier, mais la *Risurrezione di Cristo* éclipsa à elle seule toutes ces gloires. La plupart des villes d'Italie l'ont saluée avec un véritable délire : Turin, Florence, Milan, Vicence, Ferrare, Rome, tous les grands

centres artistiques, l'ont tour à tour applaudie, couronnée. L'œuvre fut exécutée à Milan, dans l'église de Saint-Ambroise; l'orchestre était dirigé par le maestro Perosi lui-même. Malgré la solennelle gravité du sanctuaire où avait lieu cette audition, les acclamations interrompirent fréquemment une exécution de tous points remarquable.

A Fiesole, une réception grandiose était faite à Perosi : toutes les sociétés de la ville escortèrent le compositeur, et le soir une imposante manifestation musicale avait lieu sous les fenêtres du palais épiscopal, dont le maestro était l'hôte. Ailleurs, de chaudes ovations consacrèrent le génie du jeune lévite.

Vienne appela bientôt le jeune artiste dans ses murs; la *Risurrezione* y fut applaudie par tout ce que la grande cité autrichienne compte de plus distingué. Le cardinal-archevêque, le nonce apostolique, les ambassadeurs, le monde diplomatique et financier, s'empressèrent autour de Perosi : le succès fut splendide.

La France ne pouvait rester en arrière : elle a salué et applaudi le maestro; et l'Angleterre, elle aussi, ajouta son fleuron à cette belle couronne. L'Amérique, à son tour, prodigua ses acclamations à don Perosi, et New-York, la ville des milliards, mit à ses pieds son orgueil et son or.

Seule, l'Allemagne est restée froide au milieu de ce concert unanime d'applaudissements : nous avons vu les motifs de cette abstention, et nous les avons jugés.

*
**

Il n'est pas sans intérêt de rechercher le secret du succès que rencontrent partout les œuvres de Perosi.

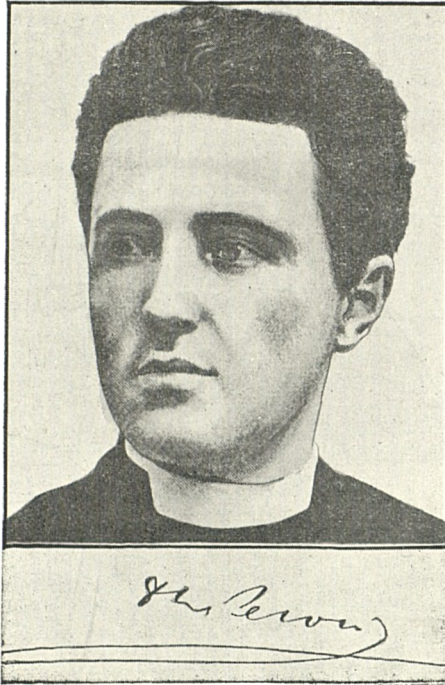
D'aucuns l'attribuent à la fraîcheur de l'inspiration, à la pureté du style, à la largeur de la conception. Nous ne songeons pas à dénier à l'œuvre pérosienne les mérites qu'elle possède : nous les avons reconnus, et certes ils ont contribué à mettre en pleine lumière le talent du compositeur italien. Nous croyons pourtant que la cause intime du succès est essentiellement dans l'intime fusion du texte sacré et du rythme musical, dans la perfection de l'expression harmonique de la parole biblique.

Dans ses œuvres précédentes, don Perosi s'était révélé musicien de premier ordre; dans la *Risurrezione di Cristo*, nous le retrouvons librettiste consommé. Le maestro n'altère en rien le texte biblique, il n'y ajoute pas une lettre : chaque verset, chaque phrase, chaque mot, nous les avons lus dans l'Evangile et dans la liturgie sacrée. En unifiant les récits évangéliques, en y entremêlant les motets et les séquences, il tend à faire du libretto une narration continue, qui emprunte à l'authenticité des livres saints un élément indiscutable d'intérêt.

Un si beau succès ne pouvait cependant manquer

d'attirer à don Perosi des ennemis et des détracteurs. L'Eglise s'est de tout temps vue en butte à la calomnie, et la gloire d'un de ses enfants devait évidemment susciter la basse jalousie des méchants. Cette épreuve ne fut pas épargnée au prêtre de Jésus-Christ.

Nous l'avons dit, don Perosi s'était rendu à Vienne pour y diriger en personne une audition de ses œuvres; un éclatant succès y avait couronné la persévérance et le travail du compositeur. L'envie veillait, et une infâme calomnie se fit jour, dont s'emparèrent immédiatement les journaux libéraux et francs-



Don Perosi

maçons de la péninsule. En termes méprisants, avec un luxe de détails perfides, ils s'empressèrent d'annoncer que le maestro, sur les pressantes sollicitations de ses amis et de ses admirateurs, allait abandonner l'état ecclésiastique, pour se consacrer exclusivement à l'art musical.

Toute la presse athée de l'Europe, friande de ces sortes de scandales, fit état de ces insinuations et s'efforça de jeter la boue sur ce prêtre qui allait prétendument jeter la soutane aux orties. Triste mission que celle de salir tout ce qui est honorable et saint ! Les détracteurs de Perosi avaient un instant cru qu'ils réussiraient à jeter le discrédit sur l'œuvre du compositeur italien. La sainteté et la foi ardente du maestro eurent promptement raison de l'infamie sectaire et la conscience publique fit complète justice de toutes les calomnies. Aussi, lors de l'exécution à Bologne de la *Passione di Cristo*, l'église de Notre-Dame delle Grazie retentit d'enthousiastes acclamations, haut témoignage de la sympathique reconnaissance que lui a vouée le monde musical et religieux. Les outrages odieux qu'une certaine presse a lancés, de gaieté de cœur, sur le génie précède du compositeur italien, n'ont réussi qu'à glorifier davantage un prêtre exemplaire qui, de la Religion dont il est le ministre, de la Foi qu'il se sent si vive au cœur, a su tirer les plus nobles inspirations d'un art universellement admiré.

Le secret de cette campagne déshonorable nous est connu depuis longtemps : on eût voulu, à force d'outrages, proclamer le divorce de la religion et de l'art, dont l'union apparaît triomphante dans l'œuvre de Perosi ; mais tous les calculs du voltairianisme libéral ont été déjoués, et la Providence se servira de don Lorenzo Perosi pour faire briller une fois de plus, d'une lumière plus pure, plus éclatante, ce que Chateaubriand a si bien appelé le GÉNIE DU CHRISTIANISME.

I. R. DUFOUR.

L'araignée et le ver à soie

L'araignée en ces mots raillait le ver à
 [soie :
 Bon Dieu ! que de lenteur dans tout ce
 [que tu fais !
 Vois combien peu de temps j'emploie
 A tapisser un mur d'innombrables filets.

— Soit, répondit le ver ; mais ta toile est
 [fragile.

Et puis à quoi sert-elle ? à rien.
 Pour moi, mon travail est utile :
 Si je fais peu, je le fais bien. »

LEBAILLY.

Symbolistes et Décadents

(Suite et fin)

LE VERS LIBRE

Plus loin M. Delaporte fait l'historique et le procès du vers libre :

« Pour insulter Boileau, pour narguer le lecteur français et le sens commun, les adeptes de la décadence et du symbole ont différents secrets, qui du reste reviennent à ceci : ne rien admettre de ce qui avant les Vergalo, les Verlaine et consorts, fut admis, pratiqué, jugé raisonnable, par tous les gens d'esprit. Ils coiffent, comme disait Victor Hugo, la vieille prosodie d'un bonnet rouge, et proclament que le premier article de leurs Droits de l'homme décadent, c'est la liberté du vers, c'est le « vers libre ». Voilà, si on les en croit, la conquête primordiale de la révolution accomplie aux environs de 1885.

Et, à ce propos, il me revient une histoire dont le héros fut un de leurs « grands ancêtres » de 1848 ; car il y a des grands ancêtres dans toutes les révolutions, et les symbolistes ne devraient pas plus négliger celui-là qu'ils ne devraient oublier l'homme qui leur apporta du Pérou la strophe « nicarine ». En 1848, George Sand fut, comme bien on pense, démocrate, socialiste, dévouée aux intérêts des « travailleurs », qu'on nourrit avec des rêves et que l'on grise avec des mots. Or, un travailleur, — un savetier, je crois, — Savinien Lapointe, se sentait des velléités de littérature, voire de poésie, et il pria George Sand de l'appuyer un peu et de l'encourager beaucoup.

— Faites de l'héroïque, lui dit-elle ; cultivez l'alexandrin.

Lapointe cultiva l'alexandrin avec frénésie : il fit un poème colossal, émaillé d'alexandrins de quatorze ou quinze pieds, et il apporta son manuscrit à la dame qui l'avait si bien encouragé. La dame fronça le sourcil.

— C'est très bien, Lapointe. Mais il y a des règles ; il faudrait réduire vos vers à douze pieds.

— A douze pieds ! s'exclama le travailleur-poète. Des règles ! Ah ça, est-ce que vous n'êtes plus pour le peuple, vous ?

Lapointe s'imaginait que la seconde République avait émancipé la prosodie ; mais il était, sans le savoir, venu quarante ans trop tôt. Le vers libre ne date que de la fin du XIX^e siècle, et il a succédé au vers impair, si admirable, paraît-il, quoique boiteux, comme Vulcain. Car enfin, le vers impair, « le vers délicieusement fait exprès » de Paul Verlaine, était déjà une des plus belles conquêtes que l'homme eût jamais faites. « A la symétrie monotone des maîtres parnassiens se substitue la délicate fantaisie du vers de neuf, de onze, de treize syllabes, coupé au gré du poète (1). »

Toutefois le vers faux et bancal n'était pas encore le vers libre ; le génie décadent s'y trouve à l'étroit et à l'étai, dans ses onze ou treize syllabes. Il lui faut plus d'espace, plus de champ, plus d'air. Un juif s'est donné la mission d'affranchir la poésie française. « C'est moi, déclare M. Gustave Kahn, qui ai inventé le vers libre ! « Me, me ; assam qui feci !... » comme s'il fallait un effort héroïque pour mettre bout à bout des lignes de prose bizarre, et pour appeler cela des vers libres. La liberté, comme on l'entend dans ce pays-là, consiste, au fond, à ne plus faire de vers du tout.

« La poésie nouvelle a détruit la versification fondée sur le nombre régulier des syllabes du vers. Elle fait alterner des vers (?) très courts et des vers très longs de quinze, de vingt, de trente syllabes — il n'importe. »

Pourquoi trente syllabes seulement ? Quand on prend du gallon et de la liberté, on n'en saurait trop prendre. Mais les décadents-symbolistes se sont aperçus, d'abord que les pages d'imprimerie arrêtaient leur libre essor ; ensuite que le vers doit avoir une mesure ; enfin que la liberté, c'est la négation du vers. Ce qui fait le vers, ce sont les lois qui le régissent, qui déterminent sa longueur, son allure, son rythme ; le rythme, si on ne le saisit pas tout de suite et sans effort, est nul. Le vers non affranchi n'est pas un esclave ; il est sujet ; c'est sa nature, sa force, sa gloire, son charme. Emancipé de ses règles, il n'est plus rien ; et l'on a eu raison d'écrire : Un « vers libre », c'est comme qui dirait « un nègre blanc ». Les « vers » doivent être des « vers ». Il

n'y a pas de liberté qui tienne et l'exigence est absolue. Des vers qui ne sont pas des vers, sont de la prose (1) ; — à moins d'être quelque chose qui n'a aucun nom dans aucune langue : et c'est le cas des lignes allongées par les symbolistes.

CONCLUSION

Voici la conclusion du spirituel collaborateur des « Etudes ».

« Les symbolistes ressemblent aux esclaves enchaînés dans la caverne de Platon. Le dos tourné au soleil, ils aperçoivent vaguement, sur les parois de leur prison, des ombres qui passent, et devant ces visions fugitives, tremblotantes, imprécises, ils ronronnent ce qu'ils appellent des poèmes en vers libres.

Si l'on voulait chercher, pour les définir, une comparaison moins classique, on en trouverait une beaucoup plus moderne chez nos voisins d'Angleterre. Les productions morbides des symbolards font songer à cette « Littérature des aliénés » qui s'échangeait naguère entre les maisons de santé britanniques ; littérature incohérente et inconsciente, avec des échappées de bon sens, parfois même de poésie, où les médecins rencontraient des indications intéressantes sur la nature de la folie et utiles pour le traitement de leurs étranges clients (2).

Seulement tandis que la littérature des lunatiques qui rédigent « The New Moon » aide à guérir ses auteurs, l'autre paraît destinée à ruiner toute intelligence et mentalité pratique chez ses initiés. Et l'on a eu raison de dire, à propos des décadents-symbolistes : « Ce n'est pas un Parnasse, c'est une infirmerie. » Infirmerie d'incurables ? Je ne sais ; j'ose espérer la guérison de plusieurs, et je crois qu'en France le mot de Lamartine se réalisera encore : « La poésie sera de la raison chantée. »

En attendant, s'il en est parmi les symbolards qui puissent et qui veuillent ouïr un conseil, nous leur répéterions ces quatre vers bien vieux et qu'ils trouveront bien maigres ou beaucoup trop faciles à comprendre. Quoi qu'il en soit, ce quatrain d'un magistrat contemporain de Louis

(1) Brunetière, « op. cit. », t. II. p. 116-117.

(2) « The Contemporary Review », juin 1863. Cf. « Dictionnaire des littératures ».

(1) Baunier, « op. cit. », p. 36.

XII vaut plusieurs volumes de vers libres, fût-ce même des vers de trente pieds : Mon ami :

Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-moi, qui peut l'empêcher
De te servir du silence ?

V. DELAPORTE.

JEANNE D'ARC

Nous prédisant la fin prochaine
Des affronts subis tant de fois,
Entendrons-nous bientôt des voix,
Comme toi, Jeanne, sous le chêne ?

La France, après son deuil cruel
Et tant d'espérance trompée,
Découvrira-t-elle une épée,
Comme toi, Jeanne, sous l'autel ?

Partirons-nous pour la frontière,
Sentant dans nos drapeaux joyeux
Souffler un vent victorieux,
Comme toi, Jeanne, en ta bannière ?

Oh ! le jour qu'il faudra marcher
Vers le grand but qui nous attire,
Dans nos cœurs, ô Jeanne, ô martyr,
Mets les flammes de ton bûcher !

FRANÇOIS COPPÉE.

LE MOIS LITTÉRAIRE

ALFARIC (P.). — *Aristote*. Un vol. in-32 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud.

Prix : 0 fr. 60

La philosophie d'Aristote n'a rien perdu de son importance, et le cours des âges a trouvé peu de choses à ajouter à l'œuvre du grand penseur grec. Il n'est donc pas sans intérêt de revoir de près la vie et les idées du maître ; c'est à ce faire qu'est consacré l'ouvrage présent. En quelques pages bien écrites et bien pensées, l'auteur a synthétisé dans leurs grandes lignes les écrits du philosophe païen, répartis en trois branches : sciences spéculatives, sciences pratiques, sciences poétiques.

Nous avons ainsi de l'œuvre grecque une vue d'ensemble suffisante pour la compréhension des systèmes philosophiques d'Aristote.

**

ANDRÉE (Jacques). — *Deux dialogues mondains*. In-16 de 24 pages. Bruxelles, 1906, chez l'auteur. Prix : 0 fr. 75

Nous avons déjà signalé à nos lecteurs le talent délicat de Jacques Andrée ; ses trois volumes de *Pièces à dire* ont été enlevés en quelques semaines : c'est assez dire combien le public littéraire les a prisés. Ses *Dialogues mondains*, tout en restant toujours dans les limites de la plus saine morale, sont moins sévères dans le ton. Nous y retrouvons des marquis et des marquises tels que les peignait Watteau ; nous y retrouvons, entouré de grâce et de poésie, ce que le moyen âge appelait le jeu de l'amour. Oh ! ces surprises du cœur ! L'auteur nous en parle si gentiment, si délicatement ! C'est un bijou littéraire, si l'on peut ainsi parler. Voilà certes une jolie chose à mettre dans les mains de nos jeunes filles.

**

AUCLERT (Hubertine). — *Le nom de la femme*. In-8° de 16 pages. Paris, 1905, Société du Livre à l'Auteur.

Prix : 0 fr. 50

Dans cette curieuse brochure, l'auteur veut démontrer que « garder le nom qui la personnifie est pour la femme la clef de l'affranchissement ». Nous n'avons pas qualité pour trancher les questions féministes ; contentons-nous de constater que Mme Auclert défend sa thèse avec une vigueur peu commune.

**

BOUDINHON (A.). — *Les procès de béatification et de canonisation*. Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud.

Prix : 0 fr. 60

On réclamait depuis longtemps un traité vraiment populaire sur la procédure canonique en matière de béatification ; le public n'est guère familiarisé avec les usages de la cour de Rome. Le travail de M. l'abbé Boudinhon répond donc à un sérieux desideratum ; désormais les fidèles pourront suivre avec intérêt les actes et décrets du Saint-Siège dans ces affaires culturelles : ils comprendront mieux leur portée, et leur vénération pour les serviteurs de Dieu placés sur les autels en sera augmentée d'autant.

**

BRIQUET (X.) et GHEUDE (Ed.). — *La lecture à l'école primaire*. Un vol. in-16 de 190 pages. Namur, 1904, Wesmael-Charlier. Prix : 1 fr.

Rares sont les livres dont il n'y a que du bien à dire : nous en tenons un, et nous ne le lâchons qu'après l'avoir vivement recommandé. Les auteurs ont parfaitement compris que, si l'on veut restaurer dans la société les grandes idées de Dieu, de la famille, de la patrie, il faut s'adresser à

l'enfance. Leur ouvrage est établi sur ce principe ; un heureux choix de lectures variées, joliment illustrées et entremêlées de poésies, voilà certes de quoi façonner dans l'âme de nos enfants de saines et fortes pensées religieuses, morales et patriotiques.

**

CASTEL (Pierre). — *Tébessa*. Deux vol. in-8° de xvii-192 et 252 pages. Paris, 1905. Paulin.

Le nom de Tébessa est singulièrement évocateur ; pour ceux de nos lecteurs qui ont conservé le souvenir de l'histoire ancienne, il rappelle tout un passé brillant de civilisation, de prospérité sociale et artistique. Carthage et Rome se sont disputées ce coin de terre ; rivalets tour à tour heureuses et abattues, elles ont laissé dans l'antique Théveste d'imposants vestiges de leur passage, et, à l'heure actuelle, il est peu de territoires africains aussi riches en monuments historiques. A ce seul point de vue, l'œuvre de M. Castel mériterait déjà l'attention : le second volume de son œuvre, entièrement consacré à l'histoire de la région, est un précieux document qui sera consulté avec fruit par l'historiographe et l'archéologue.

En outre, dans son premier volume, l'auteur donne en détail la géographie physique, politique et économique du pays. C'est donc un travail d'ensemble absolument complet, qu'il nous présente en un style agréable et, chose à noter, sans aucune prétention. A tous ces mérites vient s'ajouter une abondante documentation photographique, qui donne à l'ouvrage un relief séduisant.

M. le sénateur Treille, dans sa préface, adresse à l'auteur de sympathiques félicitations ; qu'il nous permette de faire nôtres ses appréciations flatteuses et d'y joindre l'hommage de notre sincère admiration.

**

DARBOY (Mgr). — *Œuvres de saint Denys l'Aréopagite*. Un vol. in-12 de clxxii-330 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr.

Le grand nom de saint Denys l'Aréopagite justifie pleinement cette publication ; la traduction de ses œuvres, par Mgr Darboy, avait paru en 1845 et n'avait pas été rééditée. Profitant d'une autorisation gracieusement accordée, la Maison de la Bonne Presse vient de rendre au public studieux le service de réimprimer les travaux du savant écrivain grec, en les faisant précéder d'une introduction très documentée sur leur authenticité et leur influence.

Nous attirons l'attention des ecclésiastiques sur cette publication, appelée à leur rendre de réels services.

**

DÉCOUT (L.). — *L'histoire de l'art*, apprise par les promenades dans Paris. Un vol. in-18 de 290 pages. Blois, 1906, Imprimeries réunies du Centre.

Prix : 2 fr. 50

L'idée de nous apprendre l'histoire de l'art par des promenades dans Paris était vraiment originale : elle a tenté un écrivain de mérite, M. L. Décout, et, disons-le, il a réussi pleinement. Son initiative nous repose de ces catalogues longs et fastidieux, qu'on a peine à feuilleter et qui n'apprennent rien à ceux qui les parcourent. Ici par contre, le lecteur puise dans le volume qu'il a sous les yeux des notions sinon complètes, du moins fort suffisantes pour apprécier comme il convient les merveilles que nous ont léguées les siècles passés.

C'est un ouvrage pratique, utile et agréable, et nous souhaitons vivement que des œuvres similaires soient entreprises pour les autres grands centres artistiques : Rome, Londres, Vienne, Milan, Madrid, etc.

**

DE GIZAGUET (Henri). — *L'art de gagner au bridge*. Un vol. in-16 de 96 pages. Paris, 1905, Garnier. Prix : 2 fr. 50

Le titre est prometteur, d'aucuns diront même un peu audacieux, mais il tient ses promesses. Dans un jeu scientifique comme le bridge, qui renferme une part si considérable de méthode et de raisonnement, la part de chance et d'imprévu n'est qu'un des éléments du succès. Le mérite du joueur est un facteur appréciable, sinon le plus décisif. Il remplit le rôle de l'intelligence dans toute entreprise, et suffit le plus souvent à faire pencher la balance du côté de la fortune. N'est-il pas vrai de dire que la science du jeu est presque toujours « l'art de gagner » ?

**

DRAULT (Jean). — *Les petits drames du poste*. Un vol. in-16 de 292 pages. Tours, 1905, Mame. Prix : 3 fr.

DRAULT (Jean). — *Les audiences joyeuses*. Un vol. in-16 de 288 pages. Tours, 1905, Mame. Prix : 3 fr.

Notre confrère Jean Drault est passé maître dans l'art de l'humour ; sa collection *Chapuzot* lui a valu un succès de bon aloi. Il s'essaie maintenant dans un genre nouveau ; ses *Petits drames du poste* sont une série de séances joyeuses qui ont pour théâtre le poste de police. Les personnages sont caricaturés avec un entrain endiablé, capable de désopiler les rates les plus moroses.

Dans les *Audiences joyeuses*, il ne se contente point de nous égayer avec la mentalité de l'accusé ou du plaignant ; il se préoccupe aussi de fixer les traits du juge ou de l'avocat. Ses magistrats sont bien de ce temps ; ils évoquent souvent

certaines figures que les journaux ont rendues célèbres ; quelques-uns ont l'air de siéger à Château-Thierry, et d'autres ont dû gratter dans la main de Vadécad.

Il faut lire : *le Réticule, Une affaire de faux en cours d'assises, la Lyre de Lamartine, Médecine illégale, Bigame malgré lui !* et les autres scènes de ce curieux volume, pour avoir la sensation de coudoyer tout un curieux petit monde de faméliques de Montmartre, de paysans roublards, de petits bourgeois de Paris et d'ouvriers de partout. Ce qui frappe surtout, c'est la sincérité d'observation de l'auteur ; il connaît à fond son époque, et ses personnages sont vraiment pris sur le vif.

La librairie Mame a édité luxueusement ces nouveaux livres de Jean Drault, qui, égayés des jolis dessins humoristiques de Guydo, ont leur place marquée dans toutes les bibliothèques.

**

DUVAL-ARNOULD (L.). — *Etienne Dolet*.
In-16 de 32 pages. Paris, 1905, Maison
de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 10

Excellente brochure de propagande, où la vérité est dite une fois pour toutes sur Etienne Dolet. C'est une biographie authentique, d'après les documents historiques les mieux contrôlés.

**

FIDEL (Camille). — *L'opinion allemande et la question du Maroc*. Un vol. in-12 de
40 pages. Paris, 1905, Comité du
Maroc. Prix : 1 fr.

L'auteur a procédé, en Allemagne même, à une minutieuse enquête sur les intentions germaniques à propos du Maroc. Il a surtout visité les milieux coloniaux, financiers et commerciaux, c'est-à-dire ceux dont les intérêts sont le plus directement engagés dans la question. Des opinions recueillies, il a formé un rapport documenté dont les conclusions ont une importance capitale.

**

FRIED (Alfred). — *Annuaire de la vie internationale*. Première année (1905). Un
vol. in-16 de VIII-160 pages. Monaco,
1905, Institut international de la paix.
Prix : 2 fr. 50

Dans la préface, l'auteur nous avertit que son travail n'est qu'un essai. Cet essai, il faut le reconnaître, est déjà bien méritant, puisqu'il nous donne des indications détaillées sur la plupart des grandes manifestations qui ont formé la vie internationale en 1904. L'utilité de pareil ouvrage n'échappera à personne, et moins encore à tous ceux, et ils sont légion, que leur profession ou leurs goûts appellent à tenir une place dans la vie des peuples.

Nous applaudissons volontiers à cette belle initiative, et nous attendons avec impatience une seconde édition, augmentée et mise à jour. Le présent annuaire rendra, en attendant, de signalés services.

**

Jeune fille (la) et l'avenir. Un vol. in-18 de
XII-400 pages. Avignon, 1905, Aubanel.

L'auteur des « Paillettes d'or » est trop connu pour qu'il faille reproduire ici les éloges que plusieurs générations lui ont décernés. Comme complément à son *Livre de piété de la jeune fille*, il a écrit *La vie après le pensionnat*, admirable ouvrage en quatre parties, dont nous avons successivement annoncé *La jeune fille et la famille, La jeune fille et la paroisse, La jeune fille et le monde*. La quatrième partie : *La jeune fille et l'avenir*, présente un intérêt plus capital peut-être, en ce sens que l'auteur y montre l'importance du rôle de la femme dans la société de demain ; il évite fort adroitement le dangereux écueil du féminisme, et ses conseils sont marqués au coin de la véritable sagesse. Nos jeunes filles feront à ce nouvel ouvrage un chaleureux accueil ; elles y puiseront des idées saines, la force de caractère et le courage nécessaires pour se garder elles-mêmes et rendre meilleurs ceux qui les entourent.

**

LE FRANÇOIS (Jacques). — *Essai scientifique sur les transformations sociales et sur la fin de la guerre*. In-8° de 24
pages. Paris, 1905, Société des Publications scientifiques. Prix : 0 fr. 60

En quelques pages vigoureuses, l'auteur essaie de rendre un peu d'énergie à la société contemporaine : il y a là d'intéressants aperçus qui méritent d'être approfondis. L'internationalisme surtout est fort malmené : nous ne nous en plaignons pas, car ses doctrines préparent au monde et à la France un avenir bien sombre.

**

LÉPINE (Madeleine). — *Récits d'Orient*.
Un vol. in-16 de 74 pages. Paris, 1905,
Bibliothèque de l'Association.
Prix : 3 fr.

Il y a quelque temps, nous avons lu, de Mme Lépine, un joli volume intitulé *L'ombre étoilée* ; nous y avons découvert une plume sincère, alerte, bien taillée. Les *Récits d'Orient* nous ont paru mieux encore ; l'auteur excelle à présenter de brillants tableaux, d'un coloris vigoureux et harmonieux. La facture du vers est irréprochable, se rapprochant davantage du rythme parnassien. Cela nous repose un peu de ces productions alambiquées qui éclosent à foison de nos jours.

**

LE ROY-LIBERGE (G.). — *Impressions d'Extrême-Orient*. Un vol. in-16 de 420 pages. Paris, 1905, Oudin. Prix : 3 fr. 50

Mme Le Roy-Liberge voyage d'une façon absolument particulière. D'abord, elle ne perd pas son temps : du matin au soir, elle est en mouvement, elle voit tout, rien ne lui échappe. Elle traverse l'Europe et l'Asie par Moscou et le Transsibérien, elle visite le Japon, la Chine, le Tonkin, Java, les Indes, l'Égypte, et partout son endurance lui permet d'utiliser les moindres instants. Présenté de charmante façon, le récit de cette pérégrination, nous allons dire de cette galopade à travers l'ancien monde, présente cet intérêt spécial que la voyageuse, femme de grand esprit, a peuplé son livre d'observations curieuses et typiques : en Sibérie, au Japon, elle eut le pressentiment des luttes sanglantes de deux peuples ; au Tonkin, elle jugea d'un coup d'œil les défauts de la colonisation française ; en résumé, l'auteoress fait preuve de qualités supérieures de perspicacité et d'intuition, et l'intérêt de son travail en est plus que doublé.

* * *

LEVRULT (Léon). — *La fable*. Un vol. in-18 de 152 pages. Paris, 1905, Delaplane. Prix : 0 fr. 75

L'intéressante collection des *Genres littéraires*, de l'éditeur Delaplane, s'augmente d'un nouveau volume de M. Levrault : *La fable*. Nous avons eu l'occasion antérieurement d'attirer l'attention de nos lecteurs sur les travaux de cet auteur ; son dernier ouvrage ne le cède pas en intérêt aux précédents. Par la place spéciale qu'elle occupe dans la littérature des peuples, la fable a droit à une mention séparée ; M. Levrault nous parle de ce genre depuis sa naissance, sous forme d'apologue, dans l'antiquité la plus reculée ; il en suit les évolutions successives, jusqu'à son apogée avec La Fontaine. Le grand moraliste en a, de façon définitive, établi les règles et l'esprit ; et ce n'est pas son moindre titre de gloire.

En 150 pages, le docte écrivain a su nous donner une idée complète du sujet, en un exposé lumineux et d'un réel intérêt littéraire.

* * *

MADAN (A.-C.). — *Swahili grammar*. Un vol. in-16 de 62 pages. Oxford, 1905, Clarendon Press. Prix : 1 fr. 25

Le Dr Krapf et l'évêque Steere ont consacré au dialecte swahili (Zanzibar) d'importants travaux ; désireux de les mettre à la portée de tous, l'auteur a concrétisé en une élégante brochure une grammaire locale suffisamment complète pour rendre d'utiles services à tous ceux qui ont à séjourner là-bas. Il donne à son enseignement une forme

brève et claire, double qualité qui sera appréciée des intéressés.

* * *

MONTBROUIS (Hamel). — *Victimes de la sociale*. Un vol. in-16 de iv-50 pages. Lyon, 1905, Librairie du Sacré-Cœur.

Ces souvenirs d'un paysan méritent l'attention ; le but de l'auteur est évidemment de mettre en garde ses lecteurs contre les utopies socialistes. En une suite de nouvelles fort bien écrites et d'une haute portée sociale, l'écrivain nous fait toucher du doigt l'inanité, l'absurdité des doctrines nouvelles qui prétendent rénover la société.

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette ingénieuse initiative de revêtir l'enseignement social d'une forme aussi attrayante ; sous ces simples contes se cachent des vues profondes et sainement chrétiennes, et la réflexion s'impose à leur lecture. Souhaitons à ce gentil opuscule une prompte et large diffusion.

* * *

MUFFONE (D.-G.). — *Fotografia bei diletanti*. Un vol. in-32 de xvi-428 pages. Milan, 1905, Hoepli. Prix : 4 fr. 50

Qui n'est un peu photographe de nos jours ? Depuis Niepce et Daguerre, l'art de manier les pellicules a fait d'immenses progrès, les méthodes se sont multipliées et simplifiées, et le nombre des amateurs s'accroît tous les jours. Voici donc un livre écrit spécialement pour eux, dans lequel ils trouveront une foule de renseignements pratiques, présentés avec ordre et clarté. L'auteur s'est surtout attaché à faire une œuvre de vulgarisation méthodique, capable de rendre de sérieux services à tous ceux qui la consulteront. Nous recommandons volontiers son travail ; bien qu'écrit pour les amateurs, les professionnels y rencontreront néanmoins beaucoup de données utiles, mille petits secrets bons à connaître pour la pratique courante et le maniement des appareils, pour la confection et la conservation des clichés.

* * *

Qu'est-ce que l'homme et pourquoi souffre-t-il ?

Un vol. in-8° de 288 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse.

Prix : 1 fr.

Cette sixième série des *Causeries du dimanche*, après avoir étudié le mystère de la Sainte-Trinité, traite de l'origine de l'homme, de la création et de tous les problèmes scientifiques tant discutés à notre époque. Les générations spontanées, l'antiquité de l'homme, la vie des plantes, l'instinct des animaux, l'âme humaine, sa spiritualité, son immortalité, le transformisme, l'unité d'origine malgré la différence des couleurs, le péché originel et toutes les objections accoutumées, le

grand problème de la douleur, enfin le droit de propriété, le socialisme, le collectivisme, contribuent à donner à cette série le plus grand intérêt.

**

TERRADE (Em.). — *Etudes d'âmes*. Un vol. in-16 de vi-338 pages. Paris, 1905, Poussielgue. Prix : 3 fr. 50

Après avoir dévoré ce beau livre, nous n'hésitons pas à le ranger parmi les meilleurs qui aient paru depuis un an.

Au point de vue littéraire, c'est une véritable merveille ; l'auteur manie la plume avec une rare habileté, et le beau parler lui est familier. Ses tableaux biographiques sont d'une délicatesse de sentiments, d'une finesse d'observation qui lui font honneur. Présentées en un style chatoyant, ses esquisses sont vraiment délicieuses.

Au point de vue moral, c'est mieux encore. M. Terrade a choisi, parmi nos femmes contemporaines, celles dont les exemples et le caractère sont le plus à même de rendre à l'âme l'énergie et la virilité. Il les a prises dans tous les rangs : la noblesse, la bourgeoisie, la plume, l'épée même ont leurs héroïnes, modèles vivants qu'il nous propose comme le pur idéal féminin. Nos jeunes filles, nos épouses liront toutes cet ouvrage de bon goût ; elles y trouveront, en des pages émues et attrayantes, des souvenirs qui les rendront meilleures et les prépareront à la lutte de demain.

**

VEUILLOT (François). — *La franc-maçonnerie contre la liberté*. Un vol. in-16 de 58 pages. Paris, 1905, Bloud.

Prix : 0 fr. 60

Dans cet opuscule, M. François Veillot démasque une fois de plus l'action néfaste de la franc-maçonnerie ; la campagne actuelle de la secte est caractérisée par une attaque générale contre les grandes libertés constitutionnelles : liberté de conscience, liberté d'enseignement, liberté d'association.

Le cri d'alarme jeté par le grand polémiste français ne doit pas être perdu pour nous, Belges ; chez nous comme en France, la maçonnerie travaille dans l'ombre, et il faut avoir l'œil sur ses menées si nous ne voulons être submergés par le mouvement révolutionnaire.

**

WIRTH (Joseph). — *Monseigneur Colmar*. Un vol. in-16 de 270 pages. Paris, 1906, Perrin. Prix : 3 fr. 50

Les jours troublés de la Révolution et de l'époque napoléonienne ont été fertiles en héros ; les uns, favorisés par les circonstances, ont connu l'apothéose de la gloire et leurs noms ont été inscrits dans le mémorial des peuples ; les autres,

plus obscurs, dépensèrent sans compter leurs forces vives au relèvement de leurs contemporains, sans qu'un chantre inspiré ait redit aux peuples étonnés les merveilleux exploits de leur dévouement quotidien. De ceux-ci fut Monseigneur Colmar, évêque de Mayence.

La vie du saint prélat n'est qu'une longue suite d'actions généreuses, un modèle permanent d'abnégation. Simple prêtre, il expose journellement sa tête pour le soulagement de ses ouailles persécutées ; élevé par ses mérites au siège de Mayence, il devient le digne successeur de ces évêques des premiers temps, dont la charité apostolique ne connaissait pas de bornes ; il relève les autels en ruines, il bâtit des églises et des séminaires, il réveille par mille moyens la foi de son peuple, et son amour du prochain est restée proverbiale dans le diocèse qu'il administra avec tant de talent.

M. Wirth a bien fait de sauver de l'oubli une telle mémoire ; son livre, agréablement écrit, restera l'une des plus belles contributions à l'histoire des provinces rhénanes pendant les premières années du XIX^e siècle.

LECTOR.

RÉCRÉATION

Charade.

Ville de France dans mon premier
Et plante des champs dans mon dernier,
Je suis un prénom dans mon entier.

Logogriphe.

Je suis un grand savant, mais un triste
Puisque me consulter, c'est m'arracher
[docteur ;
[le cœur.

Réponses au dernier numéro :

Enigme : *Les lames de ciseaux.*

Carré syllabique

CA	RA	CO
RA	QUET	TE
CO	TE	RIE

Le petit malade

Le médecin, le chapeau à la main. — C'est ici, madame, qu'il y a un petit malade ?

La mère du petit malade. — C'est ici, docteur ; entrez donc, docteur, c'est pour

mon petit garçon. Figurez-vous, ce pauvre mignon, je ne sais comment ça se fait depuis ce matin, tout le temps il tombe.

Le médecin. — Il tombe ?

La mère. — Tout le temps ; oui, docteur.

Le médecin. — Par terre ?

La mère. — Par terre.

Le médecin. — C'est étrange... Quel âge a-t-il ?

La mère. — Quatre ans et demi.

Le médecin. — Le diable y serait, on tient sur ses jambes, à cet âge-là !... Et comment ça lui a-t-il pris ?

La mère. — Je n'y comprends rien, je vous dis. Il était très bien hier soir et il trottait comme un lapin à travers l'appartement. Ce matin, je vais pour le lever, comme j'ai l'habitude de faire. Je lui enfle ses bras, je lui passe sa culotte, et je le mets sur ses petits pieds. Pouf ! il tombe !

Le médecin. — Un faux pas, peut-être ?

La mère. — Attendez !... je me précipite ; je le relève... Pouf ! il tombe une seconde fois... Étonnée, je le relève encore... Pouf ! par terre ! et comme ça sept ou huit fois de suite. Bref, docteur, je vous le répète, je ne sais pas comment ça se fait, depuis ce matin, tout le temps il tombe.

Le médecin. — Voilà qui tient du merveilleux... Je puis voir le petit malade ?

La mère. — Sans doute. (Elle sort, puis reparait tenant dans ses bras le gamin. Celui-ci arbore sur ses joues les couleurs d'une extravagante bonne santé. Il est vêtu d'un pantalon et d'une blouse lâche, empressée de confitures séchées.)

Le médecin. — Il est superbe, cet enfant-là... Mettez-le à terre, je vous prie. (La mère obéit. L'enfant tombe.)

Le médecin. — Encore une fois, s'il vous plaît. (Même jeu que ci-dessus. L'enfant tombe.)

Le médecin. — Encore. (Troisième mise sur pieds, immédiatement suivie de chute du petit malade qui tombe tout le temps.)

Le médecin, rêveur. — C'est inouï. (*Au petit malade, que soutient sa mère sous les bras*) : Dis-moi, mon petit ami, tu as du bobo quelque part ?

Le petit malade. — Non, monsieur.

Le médecin. — Tu n'as pas mal à la tête ?

Le petit malade. — Non, monsieur.

Le médecin. — Cette nuit, tu as bien dormi ?

Le petit malade. — Oui, monsieur.

Le médecin. — Et tu as appétit, ce matin ? mangerais-tu volontiers une petite sousoupe ?

Le petit malade. — Oui, monsieur.

Le médecin. — Parfaitement. (Compétent.) C'est de la paralysie.

La mère. — De la para !... Ah Dieu ! (Elle lève les bras au ciel. L'enfant tombe.)

Le médecin. — Hélas ! oui, madame. Paralysie complète des membres inférieurs. D'ailleurs, vous allez voir vous-même que les chairs du petit malade sont trappées d'insensibilité absolue. (Tout en parlant, il s'est approché du gamin et il s'apprête à faire l'expérience indiquée, mais tout à coup) : Ah ça mais... ah ça mais... ah ça mais... (Puis éclatant) : Eh ! madame, qu'est-ce que vous venez me chanter, avec votre paralysie ?

La mère, stupéfaite. — Mais docteur...

Le médecin. — Je crois bien, qu'il ne puisse tenir sur ses pieds..., vous lui avez mis les deux jambes dans la même jambe du pantalon ! C. B.

Memento culinaire

Dîner de famille

—
Potage Saint-Germain
Aubergines à la crème
Rosbeef jardinière
Crème au chocolat
 —

POTAGE SAINT-GERMAIN. — Proportions pour 4 personnes : Un demi-litre de pois cassés, 125 grammes de beurre, une pincée de cerfeuil, un quart litre de pois frais, 100 grammes de pain rassis, un oignon, une carotte, une cuillerée à café de Liebig.

Faites cuire à l'eau salée, dans laquelle vous aurez mis l'oignon et la carotte bien émincés, un demi-litre de pois cassés ; lorsqu'ils s'écrasent bien sous les doigts, passez le tout au tamis. Mettez cette purée dans une casserole, assaisonnez de sel et poivre, et mouillez d'un litre d'eau chaude dans laquelle vous aurez fait dissoudre une cuillerée à café d'extrait de viande Liebig.

Donnez une demi-heure de cuisson, en ayant soin, pendant l'ébullition, de remuer surtout au fond de la casserole avec une cuillère de bois. Ajoutez alors

vos petits pois frais, une petite quantité de cerfeuil hâché et le beurre, et mélangez bien le tout.

Passez au beurre de petits croûtons de pain coupés en dés, que vous mettez dans votre soupière ; versez votre potage dessus et servez.

—
AUBERGINES A LA CRÈME. — Coupez vos aubergines en long, salez, broyez, cuisez au beurre dans la poêle. Rangez en plat au gratin, et recouvrez de sauce Béchamel. Trente minutes de four modéré suffisent pour cuire à point.

TANTE LOUISE.

La dernière goutte de lait

Il est sur le point de partir, le brave marin, pour les pêcheries lointaines, et pendant de longs mois il vivra éloigné de sa chère terre bretonne.

On distingue dans le port, au milieu du brouillard, la flottille qui va mettre à la voile, tandis que de nombreux goëlands volent en tous sens, en rasant la surface de l'eau.

Le matelot est assis sur une barrique, tandis que sa jeune femme, debout à ses côtés, verse le lait d'une petite amphore et remplit le bol qu'il tient à la main.

Comme il doit paraître doux et savoureux, le dernier bol de lait bu avant le départ !... De longtemps il ne verra plus la chère vache qui l'a produit paissant dans le pré verdoyant qui entoure sa demeure ; il ne reverra plus la troupe joyeuse des enfants qui vont pour la dernière fois peut-être étreindre de leurs bras ce père tendrement aimé.

Il les trouvera bien changés, les chers petits, au moment du retour ; mais ce retour, aura-t-il lieu ? le pauvre matelot ne sera-t-il pas, comme tant d'autres, victime de la mer et englouti dans ses flots ? Combien de ses amis d'enfance partirent pour les mers lointaines, qui ne revirent jamais le sol de la patrie !

Ces tristes pensées occupent son esprit et celui de sa femme qui, tout en versant le lait, a les traits contractés par l'angoisse et retient avec peine les larmes qui emplissent ses yeux.

Courage, pauvre chère âme ! bientôt, lorsque le navire qui doit porter le père

de tes enfants prendra sa course vers les rivages lointains, tu monteras sur le roc qui domine la grève ; là se trouve un grand Christ étendant ses bras en face de la mer immense : tu tomberas à genoux à ses pieds et, donnant libre cours à tes larmes, tu prieras pour le voyageur ; peu à peu ton cœur retrouvera la force et le courage. Puis, un jour, jour à jamais béni, après le retour du mari, tu viendras avec lui prier au pied de la croix, tu verseras des larmes de joie et de reconnaissance au lieu des tristes pleurs d'aujourd'hui.

JEAN DE JACOURET.

Le coin des rieurs

Compliment à double détente.

Un neveu à son oncle qu'il n'a pas vu depuis une dizaine d'années :

— Mon cher oncle, je constate que vous rajeunissez. Vous avez dix ans de moins.

— Oui, oui ; dix ans de moins à te faire attendre mon héritage.

—
Au restaurant :

— Voyez ce *beefsteak* ? dit un client ; il est si dur que je ne puis le couper.

— Garçon ! s'écrie le patron, un autre couteau à monsieur !

—
Chez la concierge.

— Comment ! l'artiste peintre du cinquième a loué l'appartement du premier ! Il a donc fait fortune ?

— Ah ! ne m'en parlez pas, M^{me} Cibouleau... Il paraît qu'il a gagné ça en faisant des *frasques* dans les monuments publics.

—
Opinion de Rapineau sur la réforme de l'orthographe :

— Bravo ! bravo !... Plus on supprimera de lettres dans les mots, plus on économisera d'encre !

—
Un précepteur se promène avec son élève dans la campagne.

— L'œuvre de la nature est merveilleuse, s'écrie le disciple.

— Oh oui ! ajoute le maître ; quand on songe, par exemple, que le plus modeste insecte lui-même a son nom latin...

Carnet musical

I. — NOUVEAUTÉS

La maison Schott (Bruxelles) vient d'éditer, avec le luxe et le fini d'exécution qui la distinguent, une série de nouveautés que nous allons présenter à nos lecteurs.

D'abord quelques morceaux pour piano seul : *Chanson plaintive*, de Paul Wachs, jolie mélodie d'une grande délicatesse de facture ; — *Patrouille japonaise*, de P. Jullien, grande marche caractéristique, d'allure fort entraînant ; — pour piano à quatre mains, les collections *Pavots* et *Chinoiseries*, de notre sympathique et fécond compositeur, H. Van Gael.

Aux amateurs de grand style, nous signalons tout particulièrement une *Méditation*, pour violon et orgue, de M. Alphonse Mailly. La longue carrière professorale du maître nous dispense de tout éloge : ses œuvres parlent assez d'elles-mêmes, et nous ne ferions que répéter tout ce qu'on a dit sur ce beau talent.

Comme mélodies chantantes, rappelons : *Sous la charmille*, paroles de Gustave Lagye, musique de Jan Blockx ; composition fort agréable, où nous retrouvons la vive personnalité du musicien flamand ; — *Chanson d'avril*, paroles de V. Edema, musique de Oscar Roels ; page intéressante, bien harmonisée, plus difficile qu'on pourrait le juger à première vue, et dont l'interprétation devra être réservée aux seules voix assouplies par un long travail ; — enfin, de M. Em. Agniez, une touchante berceuse sur la poésie de V. Hugo : *Oh ! quand je dors* ; il fallait tout le talent du compositeur belge pour traiter aussi délicatement la délicieuse page du poète français.

* *

Notons encore, de l'éditeur Faes (Anvers), une jolie plaquette : *Wondlied*, paroles de Willem Gyssels, musique de Jules Van Etsen. Nous ne connaissons pas ce dernier ; son œuvre indique des qualités sérieuses qui, nous l'espérons bien, ne s'arrêteront pas à ce premier essai.

II. — CONCERTS

Les fêtes de l'An nous avaient imposé une privation longue de quinze jours. Y songez-vous ! Quinze jours sans musique en cette saison de l'année ! C'est horrible, c'est affreux ! Aussi le public musical a-t-il pris une revanche éclatante lors du concert Casals : la Grande Harmonie était archi-comble, c'était la chambrée des grands jours, venue pour ovationner un virtuose favori.

L'ouverture de la séance nous ménageait pourtant une légère déception : le joli *Trio* en si bémol de Beethoven, exécuté par Casals, Bosquet et Crickboom, ne produisit pas l'effet désiré.

Chaque artiste comprenait le morceau à sa façon, de là un manque d'ensemble préjudiciable à l'interprétation. Mais ce ne fut qu'une ombre ; la suite de la soirée nous rendit nos trois maîtres dans toute l'ampleur de leur talent. Casals joua à ravir la *Suite* en sol de Bach et les *Variations* de Boëllmann : le violoncelle, manié avec une habileté supérieure, fut réellement extraordinaire de son et de technique.

Crickboom s'est montré violoniste consommé dans la *Symphonie espagnole* de Lalo, morceau d'une charmante délicatesse ; son mécanisme a particulièrement triomphé dans la *Polonaise* en la de Wieniawski.

Bosquet prend décidément place parmi nos bons pianistes ; nous l'avions applaudi en décembre, lors de son récital. Il nous a paru non moins bon aujourd'hui, dans sa belle exécution des *Études* de Chopin. Il y a là un avenir glorieux qui se dessine.

En résumé, brillante soirée que celle du 16 janvier : elle laissera un bon souvenir à Bruxelles.

* *

La séance Folville-Dambois (19 janvier) avait l'intérêt du neuf, car nous ne connaissons guère Mlle Folville. Professeur au Conservatoire royal de Liège, celle-ci réunit à ses qualités de pianiste le talent enviable de compositeur. Nous signalerons surtout, à ce double point de vue, le *Concerto en ré* mineur qui ouvrait le récital. L'œuvre en elle-même nous a paru bien conduite ; certaines phrases dénotent une personnalité sentie, une compréhension heureuse des contrastes ; l'exécution, à quatre mains, est méritante.

Pourtant, Mlle Folville a le jeu un peu raide, le son s'écrase par moments, par suite de l'abus des tonalités fortes. Nous avons mieux aimé la *Fantaisie* et les *Études* de Chopin, dans lesquelles l'artiste a fait la part plus grande au moëlleux du son.

M. Dambois est à la fois pianiste et violoncelliste ; au piano, il donne avec un certain charme la réplique à sa partenaire ; violoncelliste, il traduit, non sans talent, les jolies *Variations symphoniques* de Boëllmann (ne trouvez-vous pas qu'on en abuse un peu, de Boëllmann ? On l'a tellement entendu depuis trois mois qu'on en a jusque là !) Le jeu de M. Dambois est encore bien jeune ; l'artiste pourtant a recueilli de chaleureux applaudissements, et il les méritait, car son interprétation est sincère, souvent passionnée. Avec l'expérience, il deviendra un brillant sujet : il en a l'étoffe, le tempérament, et il semble bien décidé à en profiter. Tant mieux : les bons violoncellistes ne sont pas légion.

* *

Le lieder-abend de Mme Arctowska, comme bien on pense, avait amené le lundi 22, dans les

brillants salons de l'Hôtel Mengelle, un auditoire nombreux et vraiment trié sur le volet. Ce n'était que toilettes claires, étincellements de bijoux, parfums de fleurs. Le salon avait été décoré avec un extrême bon goût par l'organisateur de la séance, M. R. De Vleeschouwer.

Mme Arctowska nous est avantageusement connue par ses auditions antérieures ; elle possède un organe d'une merveilleuse souplesse, qu'elle manie avec un art consommé. Par moments, la voix se voile, s'éteint, au point de n'être plus qu'un souffle à peine perceptible, qui laisse l'âme haletante sous une indéfinissable impression de charme et de beauté. C'est ainsi que fut chanté le *Madonna K?ndje* de Declercq. L'auditoire ému souligna d'une longue ovation ce morceau délicat.

Les chansons anglaises et écossaises, les lieder allemands, eurent autant de succès. La soirée parut à tous trop courte ; sur toutes les lèvres était le regret que pareilles séances se fassent aussi rares. Pouvons-nous présenter à Mme Arctowska le secret désir de ses auditeurs enthousiastes ?

* *

Il fallait du courage pour s'aventurer à la Grande Harmonie, le soir du 24 : il y régnait une température glaciale capable de refroidir tous les enthousiasmes. Franchement, un peu de feu n'eût pas fait de mal.

Quoi qu'il en soit, les absents ont eu tort une fois de plus. Devant un auditoire choisi, M. Musin, le distingué professeur du Conservatoire de Liège, a retracé l'histoire du violon depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Le conférencier met au service de sa sérieuse érudition un organe agréable, une diction châtiée et claire. C'est dire l'intérêt considérable de cette causerie pour tous les fidèles de l'art.

Pour rendre plus instructif encore son exposé historique et technique, M. Musin nous a présenté près de 80 projections lumineuses, choisies dans les manuscrits anciens et les meilleurs documents modernes. Enfin la conférence était musicalement illustrée par les lauréats de la classe de violon du savant professeur. Le public a particulièrement été frappé des rares qualités de ces jeunes élèves, qui ont détaillé avec un ensemble extraordinaire les meilleures compositions des maîtres cités au cours de cette causerie artistique. Des félicitations chaleureuses ont surtout accueilli M. Fassin, après sa magistrale exécution de la *Folia*, de Corelli.

Voilà certes une soirée dont on gardera longtemps le souvenir.

* *

Le lendemain (25 janvier) nous ramenait à la Grande Harmonie pour la séance de piano de M. Jules Firquet. Ce dernier nous était recom-

* *

mandé comme l'un des meilleurs sujets du maître Wieniawsky ; nous étions donc en droit d'espérer les plus sérieuses qualités. Notre attente n'a pas été déçue ; M. Firquet, bien que jeune encore, possède une technique peu ordinaire ; son jeu est sûr et souple, se pliant docilement à toutes les délicatesses des nuances. Le public a surtout remarqué avec quelle douceur le pianiste traite les demi-teintes, notamment dans l'*Andante* en *fa* majeur de Mozart.

Des devoirs professionnels nous appelant ailleurs, nous n'avons pu malheureusement assister à la seconde partie du concert. Et nous le regrettons, car il nous revient que le *Concerto* de Rubinstein, exécuté sur deux pianos par MM. Wieniawski et Firquet, fut une véritable merveille d'interprétation.

Nous félicitons sincèrement M. Wieniawski d'avoir formé un aussi brillant sujet, et non moins cordialement nous félicitons M. Firquet d'avoir si bien profité des enseignements de son distingué professeur. Tel maître, tel disciple, dit un vieux proverbe ; cette fois encore, l'axiome populaire se vérifie pleinement.

* *

Mlle Marie Du Chastain, qui s'est fait entendre le 29 janvier, à la Grande Harmonie, nous était inconnue comme virtuose. Elle nous revient d'Allemagne, après une tournée glorieuse qui lui a valu de beaux succès, notamment à la *Musikalische Gesellschaft*. Le trait distinctif de la jeune violoniste est un calme admirable, dont elle ne se départit jamais, même en présence de l'enthousiasme de son auditoire ; disons de suite qu'elle a été littéralement couverte de fleurs.

Nous avons été un peu étonné de voir une débutante aborder si placidement le *Trille du Diable*, de Tartini ; malgré quelques moments de faiblesse, l'exécution en fut très consciencieuse. Mais nous avons de loin préféré le *Concerto* en *mi mineur* de Mendelssohn, et surtout les *Variations* de Joachim, enlevées avec une belle maestria. Mlle Du Chastain possède un mécanisme sûr, un jeu souple et ferme, un peu monotone peut-être, par suite du calme de l'exécutante ; mais ce léger défaut disparaîtra avec l'expérience des ans. Bref, le public a fêté la jeune artiste, lui montrant par ses applaudissements qu'il voyait en elle une virtuose de demain.

* *

Nous n'avions plus entendu Mlle Henriette Eggermont depuis deux ans. A cette époque, nous applaudissions ses timides essais, et nous lui prédisions un succès affirmé pour un avenir prochain. La séance du 30 janvier, à la salle Érard, nous a permis de constater que l'aimable pianiste a pleinement rempli les espérances qu'elle avait données.

Mlle Eggermont a assoupli son jeu, tout en donnant à sa technique plus de fermeté; ses études consciencieuses ont affiné la délicatesse du doigté, et augmenté la compréhension artistique des auteurs. L'auditoire a fort applaudi deux jolies *Études* de Chopin, fort connues mais d'un charme toujours nouveau. *L'Oiseau-prophète*, de Schumann, a été très remarqué pour son interprétation soignée; l'artiste aborde avec autant de succès les œuvres plus considérables, telles que le *Concerto italien* de Bach, et la *Sonate en ut* de Beethoven. Ce dernier morceau, surtout a provoqué de longues acclamations, par le fini de son exécution.

* * *

Le public des grandes soirées se demandait avec inquiétude si M. Donner allait, cette année, se reposer sur ses lauriers. L'éminent violoniste jouit ici d'une telle sympathie que la privation de ses talentueuses auditions était généralement ressentie.

Notre sympathique virtuose nous est rendu, et ce soir, 31 janvier, nous l'avons applaudi, à la Salle Erard. On se rappelle le brillant concert dont les habitués de la Grande Harmonie ont gardé le souvenir; l'émotion avait gagné la salle entière, qui éclatait en bravos répétés. Chez Erard, dans le petit cénacle intime de la rue Lambertmont, pareille manifestation n'était pas possible; mais le virtuose a pu juger une fois de plus, à l'accueil qui lui a été fait, de l'enthousiasme sincère que son talent inspire à Bruxelles.

Les nécessités de la mise sous presse nous empêchent de nous étendre plus longuement sur cette soirée; nous aurons, en mars, le grand plaisir de reparler de M. Max Donner.

III. — COMMUNIQUÉS

Le dimanche 4 février aura lieu, au Conservatoire royal de Bruxelles, le concert Mozart, si impatiemment attendu. Comme soliste, notre sympathique concitoyen, le pianiste De Greef.

* * *

Mlle Henriette Eggermont, pianiste, donnera, le mardi 6 février, à 20 1/2 heures, son second piano-récital.

* * *

Le quatuor Zimmer donnera sa première séance le 9 février à la salle allemande, rue des Minimes. Au programme: Quatuors de Haydn, Franck et Schumann.

* * *

Le samedi 10 février aura lieu, à la Grande Harmonie, la deuxième séance de la Société symphonique des Nouveaux Concerts, sous la direction de M. L. Delune. Solistes: Mlle G. Suggia, violoncelliste, et M. H. Seguin, baryton.

* * *

Le jeudi 22 février, M. Jean Hambourg donnera à la Grande Harmonie un concert avec orchestre, sous la direction de M. Eug. Ysaye.

FR. DUFOUR.

Petites Nouvelles

Le salon annuel de la « Libre Esthétique » s'ouvrira, comme de coutume, à la fin de février dans les galeries du Musée de peinture moderne. Il sera consacré, en partie, à une exposition rétrospective des œuvres de feu Isidore Verheyden et groupera, en outre, une série d'artistes belges et étrangers dont le nom apparaîtra pour la première fois aux expositions de la « Libre Esthétique ». Le salon constituera ainsi, en même temps qu'un hommage à un maître justement apprécié, un résumé des expressions les plus personnelles — voire les plus audacieuses — de la peinture et de la sculpture d'aujourd'hui.

* * *

Curieuse, l'aventure survenue au célèbre pianiste Paderewski, dans une tournée aux États-Unis.

Il se trouvait à Montréal (Canada), lorsqu'une délégation des mines d'or de l'Alaska vint lui proposer de donner un concert à Dawson-City, sur le Klondyke. Paderewski hésitait à cause de la pénurie des moyens de transport, mais l'offre de nombreux sacs de poudre d'or le décida.

Or, voici qu'au dernier moment une difficulté surgit: on était en plein dégel et il était impossible de transporter le superbe piano à queue, sur lequel il doit jouer sur le territoire de l'Union.

On le rassure. Il n'a plus à s'inquiéter du piano, car à Dawson les chercheurs d'or se sont procuré, il y a trois mois, un magnifique piano. Pour faire le voyage, ils mettent en outre à la disposition de l'artiste charrettes, canots, kitwas, mulets, etc.

Paderewski n'hésite plus: il arrive au Klondyke, où il est reçu avec un enthousiasme frénétique, et avant qu'il ait eu le temps de se reposer des fatigues du voyage, la foule le conduit au Green's Hall, où le concert doit se donner.

Quelques vigoureux pionniers installent triomphalement Paderewski au piano, et le public hétéroclite d'aventuriers, de rudes mineurs et de chercheurs d'or s'apprête à goûter la virtuosité de l'artiste si renommé.

O stupeur! Paderewski constate que ce piano si vanté, acheté récemment à New-York par les indigènes de Dawson-City, est... un piano à manivelle... *Si non é vero...*

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : A propos d'autographes (Noël Hervé). — Aux cités Belges, *poésie* (Th. Botrel). — Aux colonies (Fr. Dufour). — Charmeuse, *poésie* (E.-H. Gilleytens). — Vers l'idéal (Pierre l'Ermite). — Récréation. — Le mois littéraire (Lector). — Memento culinaire (Tante Louise). — Les Haakon. — Le premier Salon du Livre. — Le coin des rieurs. — Carnet musical (Fr. Dufour). — Petites nouvelles. — Revue des revues.

A PROPOS D'AUTOGRAPHES

Ceci va peut-être ôter quelque illusion aux jeunes filles rêveuses, s'il s'en trouve parmi les lectrices de cette revue. Et pourtant, les illusions sont si précieuses à notre pauvre misère humaine qu'elle ne saurait s'en passer ; donc, nous devrions les ménager davantage. Ce raisonnement, en lui-même assez limpide, me laisse sans pitié ; qu'on ne s'en plaigne qu'à Dame Nature qui m'infligea un cœur de fer.

Dans les jeunes personnes de votre connaissance qui ont atteint la quinzaine sans dépasser l'âge où il est coutume de « coiffer sainte Catherine », vous en voyez certainement plusieurs qui approchent du portrait tracé ici : elle est grande, svelte, un peu chétive, parfois au contraire assez forte, mais toujours elle affecte ce qu'on appelle des « allures penchées ». Si vous l'interrogez, elle-même vous dira assez volontiers qu'elle souffre d'un mal mystérieux, qui lentement consume son âme, un mal inconnu, que nul ne peut définir, pas même elle. En revanche, elle ne cesse d'en rechercher la nature, et pour cela elle a consulté tous les romanciers auxquels la critique donne le titre de « psychologues de talent ». Il est bien rare que l'un d'eux, son grand homme, n'ait pas étudié, approfondi son cas. Son cœur est disséqué et mis à nu, et toute son admiration va à cet écrivain qui a si bien analysé son caractère : c'est frappant, et pour peu elle s'imaginerait que c'est d'elle-même qu'il a voulu parler. Cette idée grandit, se développe dans ce petit cerveau agité, jusqu'au moment où

notre jeune rêveuse, poussée par le besoin de déverser dans le sein du cher grand homme le trop-plein de son âme, se risque à lui écrire.

Il arrive que le romancier jette la lettre au panier ; d'autres fois, il daigne condescendre jusqu'à répondre, avec la gravité d'un directeur de conscience, à cette pauvre enfant inconnue. Et alors quelle joie ! « J'ai une lettre de Lui, » dira-t-elle à ses amies, incapable qu'elle est de supporter seule le poids de son secret ; « Il m'a écrit ; oui, ma chérie, j'ai un autographe. »

Il est bien rare que l'une de ses confidentes ne lui réponde par cette question : « Mais pourquoi ne faites-vous pas collection ? C'est si curieux à consulter, ces lettres écrites par les plus grands génies, si troublant de voir ces caractères tracés par ce même homme qui a le don de l'émotion et a fait pleurer tant de femmes au monde ! »

Et voilà le germe d'une collection qui avec le temps s'augmentera. On a été sincère pour le début, mais enfin, pourquoi ne ferait-on pas jouer les mêmes cordes près d'autres romanciers — car c'est surtout cette catégorie d'hommes qui tente le plus les jeunes filles — même dépourvus de toute psychologie ? « Cher maître ! ».....

*
*

En 1836, une vieille revue familiale, à laquelle semble assurée la longévité de Mathusalem, le *Magasin pittoresque*, écrivait avec une stupeur qui nous fait un

peu sourire, nous autres, petits-enfants de la génération d'alors :

« Croirait-on que Paris compte dans ce moment plus de cinquante personnes occupées presque exclusivement à acquérir des autographes ? »

Cinquante personnes ! Que dirait-il de nos jours, le rédacteur de 1836, s'il lui était donné de nombrer tous les collectionneurs que compte Paris et la province en cette année 1906 !

En ces trois quarts de siècle, le chiffre en a décuplé tout au moins, et je sais jusqu'à des collégiens qui écrivent à nos membres les plus éminents de l'Académie Française, dans l'espoir de recevoir quelques jours après un mot signé d'un nom illustre. Au reste, ce fait nous prouverait que la jeunesse d'aujourd'hui ne diffère pas sur tous les points de la jeunesse de 1860, et les jeunes gens qui s'adressent quotidiennement à tel de nos immortels ne font-ils point songer aux auteurs de la lettre dont l'adresse si claire en sa concision est demeurée célèbre : *Victor Hugo — Océan ?*

Mais, je le répète, les jeunes filles l'emportent de beaucoup sur l'autre sexe dans cette passion inspirée surtout par le snobisme.

Que ne m'ont-elles consulté, ces aimables collectionneuses ! Que n'ont-elles fait appel à ma bonne volonté ! En une lettre autographe, olographe même, et signée de ma main, je leur aurais parlé un langage simple, intelligible pour toutes, et je leur aurais dit : « Mes pauvres enfants, êtes-vous donc à ce point dénuées d'expérience pour ignorer que tout s'acquiert avec de l'argent ? Je me fais fort de vous indiquer une maison où, pour quelques sous — une misère — vous pourrez garnir votre album selon votre désir. »

Il existe en effet à Paris, dans le quartier des Saints-Pères et de la rue Bonaparte, un marchand qui a la spécialité des autographes.

Que de noms célèbres dans ses vitrines ! que d'écritures diverses ! Et l'admirable champ d'étude pour un graphologue ! Mais aussi quel sujet de méditation pour un penseur, que l'égalité du respect que l'on témoigne à chacune d'elles. Toutes en effet sont cotées au même prix : un franc cinquante. A trente sous le grand Sully-Prudhomme, de l'Académie française ; trente sous Ernest Daudet, trente sous le délicat Jean Rameau. J'imagine, non sans trouble, l'angoisse qui étreindrait le cœur de Péladan de se voir là,

mêlé avec la foule, lui le sâr Joséphin Péladan ! (D'abord un sâr peut-il s'appeler Joseph, comme vous et moi ?)

Au moins a-t-il pris la peine de se signaler, car, pour écrire le mot « Remerciements », il eut besoin d'une sorte de vélin antique, réminiscence du papyrus sur lequel écrivirent ses ancêtres, et de dimensions respectables.

Un qui aurait aussi le droit de se plaindre si la mort n'avait depuis plusieurs années rendu ses lèvres muettes, c'est Francis Wey. On le voit là, implorant un peu de réclame pour sa dernière œuvre. Tout près de là, un de ses confrères, moins connu, se laisse prendre, lui aussi, en flagrant délit de publicité : « Cette page que vous dites avoir lue, est extraite de mon dernier livre. » Suit l'indication exacte du titre, du format, du nombre de pages, du prix, et l'adresse du libraire.

Après avoir jeté un regard sur un billet de l'Oncle, l'homme qui si longtemps, bon roi sans gêne, tint le sceptre de la critique, Francisque Sarcey ; sur une lettre de Louise Colet (signature illisible), vous n'apprendrez pas sans émotion qu'un publiciste a souffert quelque temps d'un mal d'yeux, et que, pour ce, il n'a pu accepter deux invitations très aimables à lui adressées.

N'ai-je pas assez montré tout l'intérêt de cette collection, peut-être unique, et que chacun peut consulter à toute heure du jour ? Peut-être s'étonnera-t-on de voir si peu « prisés » les autographes de personnages si connus, surtout lorsqu'un billet, peut-être apocryphe, de Napoléon à Joséphine atteint 3,317 francs et que une lettre de souhaits du chancelier de fer fait 1250 francs dans une vente publique. La littérature est-elle donc tombée en si grande défaveur, comparée à la politique ?

Je suis tenté de le croire, et mon étonnement redouble, si je gagne les quais tout proches. Là, pour quinze sous, les bouquinistes vous donneront quel qu'un des livres de ces mêmes hommes, et encore, en feuilletant les premières pages, aurez-vous souvent le plaisir d'y rencontrer une dédicace.

Qu'on dise après cela que dans ces boîtes poudreuses il ne se trouve pas de bonnes occasions.

NOËL HERVÉ.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Aux cités belges

Cités Flamandes et Wallonnes
 Au cœur si tendre et si vibrant,
 C'est au nom des cités bretonnes
 Que vous salue un barde errant ;

Au nom des Celtes d'Armorique,
 Ses premiers vivats salueront
 Les rudes Kymris de Belgique
 Qui jamais n'ont courbé le front !

Car malgré qu'elles se soient tues,
 Les voix libres de vos aïeux,
 Vous restez les villes têtues
 Qui n'ont jamais nié leurs Dieux...

— Votre Foi demeure immortelle
 Et vos pavés, nobles cités,
 Sont rouges du vieux sang fidèle
 Répandu pour la Liberté !...

C'est au nom de la Race fière
 Des buveurs de bon cidre d'or,
 Qu'à vos Fils, les buveurs de bière,
 J'adresse un gai Salut encore !

Que leurs voix aux nôtres mêlées
 Fêtent un idéal pareil,
 Car leurs « chopes » et nos « bolées »
 Semblent contenir du Soleil !

Que pour eux mon Œuvre modeste
 Ne soit que Joie et que Bonté,
 Qu'un cri d'Amour, qu'un chant céleste,
 Qu'un Hymne à la Fraternité !

Fraternité ! Ce mot magique,
 En caractères triomphants
 N'est pas sur tes murs, ô Belgique !
 Mais dans le cœur de tes enfants !

Ceux qui peurent, ceux qu'on exile
 Peuvent, sans peur, franchir ton seuil !
 Merci, Terre du Bon Asile !
 Merci, Pays du Bon Accueil !

Pour ta Charité Dieu le Père,
 Tro: blasphémé, te bénira
 Au jour, très proche, où sa Colère
 Sur le vieux Monde éclatera...

A moins que sa Vengeance prête
 N'hésite devant ta Douceur,
 Comme une avalanche s'arrête
 Devant une innocente fleur !

THÉODORE BOTREL.

AUX COLONIES

Parmi les nombreux ouvrages écrits en ces derniers temps sur les explorations et le mouvement colonial, il n'en est certes pas de plus intéressant que le magnifique rapport de la mission scientifique du Bourg à travers le continent africain, de la mer Rouge à l'Atlantique (1).

Ce livre est le récit fidèle et vivant de la mission que le vicomte Robert du Bourg de Bozas a conduit en vingt-sept mois de la mer Rouge au Congo, par la Somalie, l'Ethiopie et les plateaux du Haut-Nil. Il allait atteindre l'Atlantique, après avoir traversé l'Afrique de part en part, quand il est mort sur l'Ouellé, sa tâche accomplie. Ainsi se termine sur une page tragique le récit de ce beau voyage qui, selon l'expression de M. R. de Saint-Arroman, « est désormais inscrit au livre d'or de l'exploration française ».

L'intérêt scientifique d'un tel ouvrage apparaît à la simple énumération des pays parcourus. N'a-t-on pas dit que l'Afrique orientale était le dernier mystère du *Continent mystérieux* ? Or, M. du Bourg de Bozas l'a lentement exploré, stationnant en des points déterminés, étudiant par voie de rayonnement les régions, leurs aspects, leurs ressources, les mœurs de leurs habitants.

Puis il a traversé l'Ethiopie, aux populations et aux ressources aussi nombreuses que mal connues, longé le mystérieux lac Rodolphe, témoin de tant de drames et de tant d'héroïsme, affronté le farouche Tourkouana, où aucun Européen n'avait auparavant mis le pied.

Près de deux cents illustrations ornent le volume. Ce sont autant de documents originaux de l'effort accompli et des régions découvertes. Car, par un scrupule auquel le lecteur sera sensible, on a voulu que ce livre ne contint rien qui n'appartint en propre à la mission du Bourg de Bozas, et ces belles gravures ont toutes été faites d'après les photographies de la mission.

Grâce à l'étroite coordination du texte et des illustrations, c'est un voyage varié, pittoresque et plein d'imprévu, à travers les déserts plats, fauves et moroses, les

(1) BOURG DE BOZAS (v^{te} du). — *De la mer Rouge à l'Atlantique à travers l'Afrique équatoriale*. Un vol. gr. in-8^o de 430 pages. Paris, 1906. De Rudeval. Prix : 30 fr.

montagnes verdoyantes, les vallées en fondrières, les savanes herbeuses, refuge des grands pachydermes, les forêts vierges aux taillis sombres et inextricables, au silence impressionnant. Il pénètre en cours de route quelques-uns des secrets de cette barbarie par le récit de chasses mouvementées et de péripéties où le comique atténué parfois les situations poignantes.

Pendant plus de deux ans, les héros de ce voyage ont donné des preuves quotidiennes d'endurance et d'énergie. Avec un tact admirable, leur chef a su mettre en pratique cette règle qui, selon ses propres paroles, devrait être celle de tout explorateur.

« Le principal auxiliaire de l'explorateur, c'est la force, mais à la condition qu'il en fasse usage le plus rarement possible et seulement pour appuyer la diplomatie et les négociations par lesquelles il doit assurer au préalable chaque pas qu'il fait en avant. » Soucieux de ne jamais verser le sang et de ne pas abuser de sa force, économe de la vie de ses hommes plus que de la sienne propre, le jeune explorateur qui n'est plus nous donne dans ce livre le réconfortant spectacle d'une générosité et d'une humanité bien françaises.

*
* *

A côté de ce bel ouvrage, nous n'hésitons pas à placer un autre document colonial, moins parfait peut-être dans la forme, mais d'un intérêt aussi général. Nous voulons parler des lettres de Mgr Augouard (1).

Depuis de longues années, vingt-huit ans exactement, cet éminent prélat consacre à la colonisation du Congo français le meilleur de son temps et de ses forces. Avec un dévouement au-dessus de tout éloge, disons plus, avec une audace qui frise parfois la témérité, Mgr Augouard a fouillé de fond en comble son immense domaine apostolique ; toujours en route, il n'hésite pas à visiter les peuplades les plus reculées, les plus farouches ; sa vie est en danger : tant mieux, plus le péril sera grand, et plus aussi l'homme de Dieu s'obstinera à surmonter les difficultés. Pour donner une idée de cette fièvre de déplacement, disons seulement qu'il a fait 19 fois, à pied, un chemin de 560 kilomètres, soit 2,660 lieues.

(1) AUGOUARD (Mgr). — *Vingt-huit années au Congo*. Deux vol. in-12 de XIV-534 et 648 pages. Paris, 1905, Société française d'imprimerie. Prix : 10 fr.

Au cours de pareils voyages, Mgr Augouard a recueilli des renseignements abondants autant que précieux, qu'il a consignés en des centaines de lettres à sa famille et à ses amis. Réunir en un seul faisceau cette documentation éparsée, en lui conservant son cachet de sincérité primesautière et originale, était donc un travail utile aux lettres en même temps qu'aux sciences coloniales. M. l'abbé Augouard a donné satisfaction au public en nous le livrant ; nous l'en remercions, avec l'espoir bien arrêté qu'un troisième volume viendra bientôt compléter cette histoire au jour le jour de la vie intime d'une grande colonie.

*
* *

M. Lucas, de l'Université d'Oxford, s'est fait une remarquable spécialité des travaux géographiques sur les colonies anglaises. On a beaucoup loué, dans le monde scientifique, son *Historical geography of the british Colonies*, dont le premier volume : *The Mediterranean and Eastern Colonies* a paru depuis quelque temps. Voici déjà la seconde édition du tome II : *The West Indies* (1) ; ce dernier ne le cède en rien à son prédécesseur au point de vue de l'exactitude documentaire. Il nous fait connaître dans le détail les Bahamas, la Jamaïque, la Guyane, le Honduras, toutes les Antilles anglaises ; et ce travail est d'autant plus intéressant que le gros public n'a généralement sur cette partie insulaire de l'empire britannique que des données fort incomplètes.

Comme toutes les publications de la « Clarendon Press », cet ouvrage est luxueusement édité, et accompagné de douze cartes géographiques qui sont de vraies merveilles de netteté.

*
* *

Avant de terminer cette chronique, jetons un coup d'œil rétrospectif sur un événement qui, au point de vue colonial, aurait pu avoir pour conséquence de remanier complètement la carte des possessions européennes en Extrême-Orient. La guerre russo-japonaise s'étant terminée sur le traité de Portsmouth, il n'est pas sans intérêt de rechercher quelles causes ont amené la défaite des armées slaves ; nous les trouvons, indirectement signalées, dans le curieux ouvrage de M.

(1) LUCAS (C.-P.). — *The West Indies*. Un vol. in-16 de 348 pages. Oxford, 1905, Clarendon Press. Prix : 9 fr. 50.

Georges De La Salle : *En Mandchourie* (1). L'auteur, correspondant de guerre amateur, vécut six mois sur le théâtre des hostilités ; il nous raconte ses impressions avec une sincérité de vision vraiment originale. Pas de prétention littéraire ; rien que des notes prises au jour le jour, au hasard des chemins ; mais il s'en dégage de tels enseignements que l'œuvre ne peut pas, ne doit pas passer inaperçue. Les causes de la défaite russe ? Ouvrez le livre, et à chaque page vous les trouverez, toujours les mêmes : l'absence de discipline, l'ivrognerie, et une immoralité telle qu'il n'y a qu'un mot dans toutes les langues pour la qualifier : c'est de la pourriture.

Après la lecture de ces impressions colorées, on s'étonne vraiment que les Russes aient tenu si longtemps. Pauvre peuple, qui en arrive à une telle dégradation ! Quel sombre avenir lui réserve-t-elle !

FR. DUFOUR.

Charmeuse

Par ta grâce enchanteresse,
T'es poses de déité ;
Par son rire où l'allégresse
Fait éclore la beauté,
Tu charmes, ô mon idole,
Tous les cœurs endoloris ;
Ta bouche, au fin coloris,
Est un baume qui console.

Rien qu'à voir ton col de neige
Où flottent éperdument
T'es blonds cheveux en cortège,
Piqués de noir diamant ;
Rien qu'à presser ta main blanche,
Ta divine et blanche main
Aux ongles de frais carmin,
Ma raison trouble s'épanche...

Or, puisqu'un jour sur la terre
Le néant doit se fermer,
Que toute voix doit se taire
Et tout feu se consumer,
Laisse ton cœur, ma mignonne,
M'appartenir pour toujours ;
Sois le soleil de mes jours,
Qui me brûle et passionne.

E.-H. GILLEWYNTENS

(1) DE LA SALLE (Georges). — *En Mandchourie*. Un vol. in-16 de 276 pages. Paris, 1905, Colin. Prix : 3 fr. 50.

Vers l'Idéal !

Une allée du Bois de Boulogne, le matin à 7 heures... Il fait jour à peine, un vent de pluie secoue les branches et conduit sur la terre la danse des feuilles mortes. Deux officiers chevauchent lentement.

— Eh bien, commandant... ça va, ce matin..?

— Oui, mon colonel!.

— Rien de particulier dans le service aujourd'hui ?

— Si, mon colonel... une toute petite chose... mais importante tout de même.. je vous la rappellerai... vous avez tant de préoccupations dans la tête !

— Ça, c'est vrai ! Figurez-vous, mon cher, qu'on m'écrivait de Cologne que l'état-major n'abandonne pas son espoir de guerre ; les moindres gares de frontière regorgent de charbon ; les wagons ne doivent pas s'éloigner plus de deux jours de leur point d'attache... Vous verrez !.. 1906 sera une année historique... Si l'on ne prend pas les grands moyens, nous serons mangés.. avalés.. en une bouchée!

— En tous cas, aujourd'hui, n'oubliez pas !..

— Mais quoi donc.. ?

— ..La petite chose... la circulaire de Berteaux !..

— (*Avec indifférence*) Ah ! laquelle.. ?

— Mais la dernière !... où il recommande à toute l'attention du colonel de recevoir les hommes qui sortent de prison et de leur tourner un petit sermon bien senti, pour les convertir.. élever leur idéal...

— L'aumônier faisait très bien cela jadis, pourquoi l'a-t-on supprimé ?.. je n'aime pas les mots creux... les données qui ne reposent sur rien... Voici des gaillards — et quels gaillards — auxquels on ne cesse de répéter qu'il n'y a ni Dieu... ni âme, et vous voulez que mon idéal à moi prenne sur ce néant des principes essentiels !..

— Seulement Berteaux y tient.

— ... De la comédie !... du bluff !..

— ... Ne criez pas cela, vous vous feriez envoyer à Tlemcen !..

— ... Et la France... où l'envoient-ils, eux.. ?

— Nous dévions... le ferez-vous, votre petit sermon... ?

— Mais oui... seulement comme je me

trouve un peu enrhumé... je vous délègue mes pouvoirs !.. Je compte sur vous pour le palabre... hein ? Vous ne vous attendiez pas à celle-là... ?

Le nez du commandant s'allonge sur celui de son cheval.

* *

Une salle à manger, où finissent de déjeuner quelques officiers... café, liqueurs... fumée blonde d'odoriférants londrés, mêlée à un solide parfum de cheval mouillé. Le capitaine frappe sur la table avec une petite cuillère...

— Silence au camp !...

Un petit lieutenant dans un coin : « La vierge est prisonnière !... »

— Mes chers amis...

Un autre lieutenant dans un autre coin : « Il va nous demander cent sous ! »

— Mon lièvre était-il bon... oui ou non... ?

De tous les côtés. — Oui, capitaine !!

— Seconde question : Vous figurez-vous que je vous ai servi un pareil mam-mifère uniquement pour vos beaux yeux.. ?

Tous résolument. — Non, capitaine !!

— Troisième question : Y en a-t-il un ici qui, dans sa prime jeunesse, a rêvé de se faire prêtre... ?

Etonnement sur toutes les figures. Les yeux du capitaine font le tour de la salle.

— Pourtant vous... lieutenant d'Azuréor !.. vous assistez à la messe tous les jours avec ferveur... ?

— Parfaitement, mon capitaine, et même j'en suis très fier !..

— Et vous n'avez jamais pensé à entrer dans les Ordres.. ?

— Jamais !..

— Alors, tant pis !.. car il me faudrait quelque chose comme un abbé Lanusse, un aumônier, quoi !... Figurez-vous que le commandant m'a dit vers 9 heures : « Le peloton des punis sort de prison ce soir... faites-leur donc, sans parler religion surtout !... un petit topo qui leur aille au cœur !... solidarité !.. civisme !.. altruisme !... vous voyez cela d'ici... d'Azuréor.. ?

— Non, mon capitaine... Je ne vois aucune morale possible en dehors de l'idée religieuse...

—... Pourtant il y de braves gens et qui ne vont pas à l'office !..

— Ils bénéficient, sans le savoir, de l'idéal qui rayonne de la religion des autres...

— Faites-moi donc la chose tout de même !..

— ... Il y a en prison Leturecq, qui est un apache... Bobilles, qui a cassé un litre dimanche dernier sur la tête du cantinier... Roulain, qui possède déjà six condamnations... J'aimerais mieux deux heures de cheval !..

— Enfin, vous ne pouvez pas me dire « non » avec mon lièvre dans l'estomac !

— !!.....

* *

Un bureau de la caserne. Mobilier lacédémonien, en bois ex-blanc. Un adjudant coiffé en brosse, la tête dans les deux mains, et les deux jambes derrière son tabouret, étudie farouchement quelques lignes qu'il vient d'écrire.. Se levant brusquement :

— C'est idiot !... Chacun son métier.. les vaches seront bien gardées !.. Faut que je fasse de l'idéal... moi !.. qui n'ai jamais fait que le désespoir de ma famille... Et puis... de l'altruisme !... Sergent.. ?

— De quoi qu'y a.. ?

— Tu n'aurais pas une idée à me prêter.. ?

— Voilà !.. voilà !!..

— Subséquemment, le petit d'Azuréor sort d'ici, et il m'ordonne de faire un laïus aux punis.. chose dont à laquelle je ne suis pas du tout susceptible... Aurais-tu par hasard, toi qui as été dans la reliure, quelque chose d'idéal.., de feuilleté.. ?

— J'entr'aperçois... mais vaguement ! A votre place.. vous ne savez pas.. Je ferais comme le lieutenant... ?

—.. Tu te défilerais.. ?

— Absolument !... Tout ça, c'est de la politique... Justement, il y a Bobilles parmi les punis.. C'est un franc-maçon en plein !.. Si jamais la langue vous fourche...gare !.. Conclusion : je passerais le poulet au caporal !..

— Sergent ! tu viens de me fréter une idée qui vaut bien un litre à treize !

* *

Un caporal en tenue de treillis, l'air vague...

— En voilà, des manières !... faut que je leur y parle d'idéal !.. De quoi qu'il a dit, l'sergent.. ? d'hilarité.. ? d'obstruisme ?

La porte de la prison s'ouvre, les punis sortent et se mettent en ligne devant celle des cabinets. Le caporal, les deux

mains derrière le dos, crache une fois à droite et deux fois à gauche...

— Eh bien... vous êtes contents...? On vient de tirer huit jours!... Et tout ça, pour n'avoir pas fait d'obstruisme!.. Ah oui... c'est intelligent!... Vous pouvez bomber le thorax!... Je vous aurai tous spécialement à l'œil!.. et pour l'idéal surtout!.. Parfaitement!... Leturcq comme les autres!... Et le premier qui! eh bien... je lui...!!! Parfaitement!! Compris...? Rompez!...

*
**

Leturcq, en s'en allant, interroge mélancoliquement Bobilles...

— Pourquoi qu'il m'aura spécialement à l'œil...

— Pour l'idéal...

— Et c'est quoi...? au juste...?

Bobilles hésita... puis se risquant :

— C'est quelque chose qui doit dater du temps où il y avait encore un bon Dieu...

PIERRE L'ERMITE.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

RÉCRÉATION

Enigme

On m'a souvent pour une obole ;
J'exige des soins assidus ;
Si l'on me perd, on se désole ;
Si l'on me gagne, on ne m'a plus.

*
**

Carré syllabique

1. Bruit confus ;
2. Ouvrage de maçonnerie ;
3. Partie du jour.

—

Réponses au dernier numéro :

Charade : *Pau-lin.*

*
**

Logogriphe : *Livre-lire.*

LE MOIS LITTÉRAIRE

Agenda du photographe. 1906. Un volume in-8° de 160-95 pages. Paris, 1906, Mendel. Prix : 1 fr.

L'*Agenda du photographe pour* 1906 contient, à côté du contingent habituel de dessins humoristiques, anecdotes, bons mots brodés sur les thèmes photographiques par une aimable fantaisie, des renseignements techniques, des articles de vulgarisation, un formulaire, etc. Une partie artistique, dans laquelle sont reproduites, hors texte et sur beau papier, un choix de photographies d'amateurs, constitue une innovation qui sera très appréciée.

Le « *Tout Photo* », qui lui fait suite, comporte la liste de 10.000 amateurs et l'indication des hôtels qui mettent une chambre noire à la disposition des voyageurs.

*
**

ANDRÉE (Jacques). — *Le mariage de Colombine.* In-16 all. de 24 pages. Bruxelles, 1906, chez l'auteur.

Prix : 0 fr. 75

ANDRÉE (Jacques). — *Un souvenir à Vieuxtemps.* In-16 all. de 8 pag. Bruxelles, 1906, chez l'auteur. Prix : 0 fr. 60

ANDRÉE (Jacques). — *Cœur de femme.* In-16 all. de 8 pages. Bruxelles, 1906, chez l'auteur. Prix : 0 fr. 60

La presse belge s'est trouvée unanime pour encourager Jacques Andrée dans son œuvre d'assainissement littéraire ; nos poètes nous ont trop longtemps inondé de productions insipides, n'ayant avec les lettres et la morale que des rapports fort éloignés.

L'auteur de ces jolies pages écrit surtout pour nos maisons d'éducation et les salons chrétiens. Au service d'une exquise délicatesse de sentiments, il met une plume habile et sincèrement catholique. Nous avons été particulièrement touché par *Cœur de femme*, anecdote vécut qui met en relief la sublime beauté des doctrines évangéliques : la charité et le pardon des injures.

La forme nous a paru parfois un peu négligée ; l'auteur, qui jouit d'une belle facilité poétique, n'exige pas toujours de sa plume assez de précision dans la facture du vers. Les hiatus se répètent, les hémistiches riment facilement entre eux. Mais ce ne sont là que des ombres, qui ne nuisent en rien au fond, et qu'une plus grande vigilance fera disparaître, nous n'en doutons pas.

*
**

BISSIEU (E.). — *Jeanne d'Arc*, tragédie en 5 actes et en vers. Un vol. in-16 de 164 pages. Paris, 1905, Librairie St-Paul. Prix : 2 fr. 50

Cette tragédie, d'après l'auteur lui-même, est plutôt un récit en vers, qui comprend les phases principales de la vie de la grande héroïne. M. Bissieu manie le vers avec facilité, souvent avec élégance ; son œuvre, à la fois patriotique et littéraire, est donc doublement intéressante.

Nous croyons toutefois que, telle qu'elle se présente, elle puisse facilement s'adapter aux scènes fort primitives des maisons d'éducation.

Sous ce rapport, *Les Fils de Clodomir*, qui complètent l'ouvrage, seront d'une utilisation plus facile. Ici encore la facture du vers est bien soignée, sans relâchement d'aucune sorte.

Le volume du docteur Bissieu est à recommander ; il formera le goût littéraire de notre jeunesse, tout en lui inculquant de solides notions de patriotisme.

**

BRIÈRE (Yves de la). — *Nations protestantes et nations catholiques*. In-16 de 32 pag. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 10

Entre les nations protestantes et les nations catholiques, qui détiennent la **supériorité sociale**? C'est en de gros ouvrages écrits pour les spécialistes, que sont éparés les éléments de ce problème si complexe. M. Yves de la Brière les a condensés en une étude d'une précision et d'une « objectivité » remarquables.

Cette brochure mérite une large diffusion, elle est de nature à éclairer tous les esprits de bonne foi.

**

CALMES (Th.). — *L'Apocalypse* devant la tradition et devant la critique. Un vol. in-32 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 0 fr. 60

Le livre de l'*Apocalypse* contient autant de mystères que de mots, d'après la parole célèbre de saint Jérôme ; on s'explique dès lors les flots d'encre qu'il a fait répandre depuis vingt siècles. Le Père Calmes, avec l'autorité de son érudition biblique, nous rappelle succinctement les interprétations multiples que en ont été données, en même temps qu'il résume les efforts de la critique sur ce sujet, depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours.

Ce petit ouvrage, tout limité qu'il soit, a son importance, et trouvera une place marquée dans les études bibliques ; au public laïque lui-même il rendra de précieux services, en reportant la critique de l'*Apocalypse* sur son véritable terrain.

**

CANAT (René). — *La littérature française* par les textes. Un vol. in-16 de VIII-748 pages. Paris, 1906, Delaplanc. Prix : 3 fr. 50

M. Canat nous était connu par son bel ouvrage sur le *sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens*, couronné par l'Académie française. Il nous donne aujourd'hui une *Littérature française* basée sur une méthode bien déterminée de travail et de lecture.

Il existe un grand nombre de manuels littéraires ; malheureusement, la jeunesse studieuse n'en tire guère le profit désirable, parce qu'ils ne constituent pour la plupart qu'une suite théorique sèche et indigeste. L'auteur a ajouté aux anciens programmes un élément capital d'intérêt, la lecture ; à côté des données nécessaires sur l'évolution des lettres et l'influence des grands écrivains, M. Canat a placé des extraits des meilleures œuvres, capables de caractériser les hommes et les époques.

Nous avons ainsi, réunies en un ensemble heureux, la théorie et la pratique ; et c'est bien là, à notre sens, la meilleure méthode de travail que l'on puisse recommander à la jeunesse.

**

DELAHAYE (Jules). — *Les assassins et les vengeurs de Morès*. Un vol. in-16 de XX-328 pages. Paris, 1905, Retaux. Prix : 4 fr.

Avant de partir de Tunis pour le Sahara, le marquis de Morès avait pris la précaution de dire à un ami : « Si je suis assassiné, écrivez à Jules Delahaye que je compte sur lui pour me venger. » C'est cette dernière volonté qu'accomplit envers et contre tous l'auteur de l'ouvrage : *Les assassins et les vengeurs de Morès*.

Cette œuvre considérable et passionnante, quoique conçue et écrite (sur plus de 3.000 pièces) avec la méthode historique la plus rigoureuse, celle de l'École des Chartes, rouvre devant la conscience publique et l'histoire, cette fois, le débat public sur la mort mystérieuse du marquis de Morès. Elle est sans aucun doute destinée, en dépit de toutes les conspirations du silence, à un grand retentissement dans le monde colonial, politique et littéraire. Elle est divisée en trois parties, dont chacune, accompagnée de cartes et de portraits, traite un sujet distinct et peut être lue séparément.

La première partie vient de paraître. Son sous-titre en résume l'intérêt particulier et l'intérêt général : *Le marquis de Morès, son rêve africain, le milieu d'un crime d'Etat, Algérie et Tunisie*. C'est la vie de Morès et ses ambitions africaines ; c'est la description des mœurs et des mentalités profondément différentes des nôtres, qui éclairent les causes et les instruments de forfait d'El Ouatia ; c'est en même temps le précis le

plus remarquable et le plus documenté du système colonial de la troisième république, soumis en ce moment au jugement de la France.

A considérer l'état actuel des choses en France, il a fallu à l'auteur une bonne dose d'énergie pour assumer la responsabilité d'un pareil réquisitoire. Son livre va soulever, à n'en pas douter, de violentes animosités ; nous souhaitons que sa courageuse initiative ouvre enfin les yeux du peuple français : l'affaire Morès lui montre à suffisance de quel côté sont ses amis, de quel côté ses exploités.

**

DURAND (Louis). — *Manuel pratique à l'usage des fondateurs et administrateurs des caisses rurales*. Un vol. in-12 de VIII-152 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr.

Un livre qui atteint en quelques mois six éditions peut se passer de tout éloge, surtout s'il est signé Louis Durand. L'auteur s'est fait un nom dans la sociologie, par sa campagne ardente en faveur du relèvement des populations rurales ; son autorité nous est donc le meilleur garant de l'ouvrage que nous recommandons.

Ce dernier est d'ailleurs le traité le plus complet sur la matière, puisqu'il nous donne non seulement les enseignements nécessaires à la fondation des caisses rurales, mais encore tous les détails d'une administration sage, prévoyante et fructueuse.

**

HOUCART (E.). — *Estelle*. Un vol. in-8° de XVI-256 pages. Avignon, 1905, Aubanel. Prix : 6 fr.

Nous avons à maintes reprises parlé dans cette revue de la langue provençale, de ses écrivains et de leurs productions ; nous sommes heureux de signaler aujourd'hui une œuvre nouvelle, intéressante et extrêmement curieuse au point de vue folklorique et philologique.

Le poème en lui-même est une sorte de chanson de gestes, ou plutôt une de ces épopées d'amour, tel le *Roman à la Rose*, dont nos aïeux faisaient leurs délices. Il est écrit dans le plus pur provençal, en cette délicieuse langue d'Aubanel et de Mistral que l'on dirait faite de rayons de soleil et de poussières d'or. Et ce qui double l'intérêt de cette belle œuvre, c'est qu'elle est accompagnée non pas d'une simple traduction française, mais d'un second poème, dont la trame est identique à celle du provençal, avec des développements divergents. L'auteur y manie le vers français avec autant de grâce et d'aisance que la langue de Provence.

Ce sont deux œuvres accolées, d'un indiscutable mérite littéraire, fertiles en nobles pensées,

en harmonies brillantes, en caractères fortement dessinés. Après l'élogieuse appréciation de Mistral, nous n'oserions rien ajouter, si ce n'est que l'auteur a bien mérité des lettres provençales et de la France.

**

Hymnes du bréviaire romain, traduites en vers français. Un vol. in-16 de XVI-426 pag. Paris, 1905, Desclée. Prix : 3 fr.

Un prêtre vénérable, dont nous respectons l'anonymat, offre en ce substantiel ouvrage, à ses confrères du sacerdoce et aux laïques en général, une traduction en vers des hymnes du bréviaire.

Examiné au point de vue religieux, ce livre présente un grand avantage, celui de familiariser les fidèles avec les textes liturgiques, en leur faisant comprendre et apprécier les beautés qui y sont contenues. Au sens littéraire, cette traduction restera comme l'une des plus fidèles qui aient été tentées jusqu'à présent ; évidemment, nous ne trouverons pas ici la facture des grands maîtres, et pour une raison fort simple : c'est que l'auteur a respecté le plus possible la concision du texte latin. Il a même le plus souvent adopté la mesure française correspondante au vers liturgique. La difficulté n'en était que doublée : l'auteur l'a surmontée avec un véritable talent ; ses vers restent dans la plus stricte observance des règles parnassiennes, et certaines strophes ne dépareraient pas l'œuvre de nos meilleurs poètes.

Au surplus, l'épiscopat de France et de Belgique a été si élogieux pour ce beau travail qu'il ne nous reste rien à ajouter à d'aussi hautes approbations.

**

JORAN (Théodore). — *Le chapitre des Beaux-Arts* du « Siècle de Louis XIV » de Voltaire. Un vol. in-16 de 104 pages. Paris, 1906, Croville-Morant. Prix : 2 fr.

Voltaire était un fiéffé menteur, nous le savions ; lui-même d'ailleurs s'en est fait gloire. Nous ne nous imaginions pourtant pas qu'il avait poussé si loin l'art de la calomnie et du mensonge ; un fin lettré, M. Théodore Joran, directeur de l'école d'Assas, s'est amusé à épilucher dans le détail le chapitre *Des Beaux-Arts* du « Siècle de Louis XIV ». Avec une verve intarissable, il relève, une à une, les erreurs de Voltaire, erreurs volontaires trop souvent, que celui-ci échafaudait de toutes pièces pour le plaisir de dénigrer.

M. Joran est un ironiste spirituel ; il manie la critique avec tact, et de son réquisitoire littéraire Voltaire sort écrasé, abîmé sous la réprobation et le mépris. C'est bien ce qu'il mérite.

**

LE CAMUS (Henri). — *Vie de Nicolas Illy*.
Un vol. in-16 de 110 pages. Paris,
1906, Amat. Prix : 1 fr.

Nicolas Illy, dont nous venons de parcourir la vie, n'eut pas l'existence mouvementée des grands hommes. Fils d'un simple cantonnier, il fit le bien humblement ; mais précisément parce que cet enfant du peuple a pu, malgré l'infériorité de sa situation, créer autour de lui une sphère d'influence morale et religieuse, il était bon que ses exemples fussent proposés aux jeunes gens de nos patronages. Nous recommandons vivement à ceux-ci la biographie d'Illy, si belle dans sa douce simplicité.

* *

MADAN (A.-C.). — *Senga handbook*. Un
vol. in-16 de 100 pages. Oxford, 1905,
Clarendon Press. Prix : 3 fr. 50

Les travaux de M. Madan sur les dialectes africains sont actuellement dans toutes les mains ; nous avons eu, le mois dernier, l'occasion d'annoncer à cette place sa grammaire swahili. Voici maintenant un manuel senga ; le dialecte senga est en usage sur le Bas Luangwa, au nord de la Rhodésie. La colonisation européenne s'étendant chaque jour davantage dans ces contrées reculées, un manuel senga devenait indispensable, et nul mieux que le distingué philologue d'Oxford n'était qualifié pour faire ce travail important.

L'ouvrage comprend deux parties : une grammaire abrégée du dialecte, et un vocabulaire anglais-senga des termes les plus usuels. La concision du manuel ne nuit en rien à sa clarté, et son format portatif le met à même de rendre de précieux services aux colons européens.

* *

MOCH (Gaston). — *Histoire sommaire de l'arbitrage permanent*. Un vol. in-16 all. de 50 pages. Monaco, 1905, Institut international de la paix. Prix : 0 fr. 30

De 1822 à mars 1905, il a été conclu, entre les Etats tant de l'ancien que du nouveau continent plus de 200 traités d'arbitrage permanent : c'est dire l'importance de ces rouages de la diplomatie mondiale. M. Gaston Moch, président de l'Institut international de la paix, a eu l'heureuse idée de retracer brièvement, et documents en mains, l'histoire de l'arbitrage permanent ; en une cinquantaine de pages, il a condensé les renseignements les plus importants, de façon à présenter au lecteur une vue d'ensemble complète et instructive. Plusieurs représentations graphiques accompagnent l'ouvrage du savant économiste.

* *

NIWENGLAWSKI (G.-H.). — *Traité complémentaire de photographie pratique*. Un vol.

in-16 de 412 pages. Paris, 1906, Garnier. Prix : 3 fr.

Dans ce traité complémentaire, qui fait suite au *Traité élémentaire de photographie pratique* paru l'an dernier, l'auteur passe d'abord en revue les procédés employés pour donner à l'image photographique un caractère artistique ; après avoir consacré deux chapitres à la photographie sans objectif et aux objectifs anachromatiques, il décrit en détail les procédés de tirage. Les épreuves obtenues par ces procédés ne peuvent guère être collées comme les épreuves sur papiers aux sels d'argent ; aussi l'auteur décrit-il dans un chapitre spécial les diverses méthodes de montage à sec récemment découvertes. Après avoir indiqué les moyens d'obtenir des positifs sur verre au gélatinobromure, au gélatinochlorure, à l'albumine, au charbon, il étudie la manière d'examiner une photographie pour obtenir une sensation complète de vérité et passe en revue la photographie panoramique et la photographie stéréoscopique. Les projections et les agrandissements font l'objet de chapitres spéciaux très détaillés. Enfin les divers procédés de photographie directe et indirecte des couleurs sont exposés avec les détails nécessaires pour permettre au lecteur d'obtenir de bonnes photographies. Un choix de formules et recettes termine cet ouvrage, qui s'adresse aussi bien à l'amateur qu'à un professionnel.

* *

PICA. — *L'Apôtre saint Paul*. Un vol. in-16 de XII-262 pages. Avignon, 1905, Aubanel.

Le Père Pica est bien connu par son admirable *Vie du cardinal Bilio*, dont on a beaucoup parlé en son temps. Cette fois, c'est la vie de saint Paul qu'il retrace avec délicatesse. Au point de vue littéraire, l'œuvre est d'un charme exquis ; le saint religieux manie la plume avec un art consommé.

Mais il n'est pas seulement écrivain, il est encore prêtre ; aussi son travail n'a d'autre but que de proposer à l'imitation des fidèles le grand apôtre. C'est dire qu'il est avant tout pratique ; la physionomie de saint Paul est entourée d'une telle auréole de gloire que nos faibles yeux en sont éblouis : l'auteur nous aide à considérer de plus près, à étudier dans l'intimité le converti de Damas ; et de cette étude jaillissent en foule des réflexions salutaires pour la réforme de notre vie quotidienne.

* *

PONTHAUD (A.). — *La lutte éternelle*. Un vol. in-16 de VIII-340 pages. Paris, 1905, Amat. Prix : 25 fr.

Ainsi que le dit l'auteur dans son avertissement, la lutte éternelle entre le bien et le mal ne cesse

jamais. L'auteur nous le montre en un volume fait de souvenirs personnels, de renseignements recueillis au cours de ses voyages. C'est ainsi qu'il nous parle de Fourvières, de Lorette, de Saint-Pierre ; en une galerie glorieuse, nous voyons apparaître don Bosco, Pauline Jaricot, Benoit Labre, le curé d'Ars, d'autres encore, dont l'existence de dévouement forme l'une des plus belles pages de l'histoire du monde chrétien.

Ces esquisses nous sont présentées en un style brillant, lumineux ; elles captivent l'attention tant par la délicatesse de la forme que par l'héroïcité des faits rapportés. L'auteur, en écrivant ces pages émouvantes, s'est rappelé que la bonne semence finit toujours par faire germer des épis vigoureux. Son livre est appelé à produire des fruits consolants, en retrempeant le caractère moderne aux sources de la virilité et de l'abnégation.

* *

RENAULT (J.). — *Education de la pureté*. In-12 de 36 pages. Namur, 1906, Aug. Godenne. Prix : 0 fr. 50

M. Renault aborde, dans cette élégante brochure, un sujet d'une gravité exceptionnelle. Les parents et les éducateurs savent, par expérience personnelle, combien est épineuse leur mission sur ce point. En quoi doit donc consister l'éducation de la pureté chez l'enfant ? A qui est en définitive dévolue cette éducation ? Questions ardues, que l'auteur examine avec une entière bonne foi, un sens religieux profond, une sincérité de vues digne d'éloges.

Nous engageons les parents à lire attentivement ces rapides pages ; elles leur seront grandement utiles au cours de leur mission éducative.

* *

SASSI (L.). — *La fotografia senza obiettivo*. Un vol. in-32 de XVI-136 pages. Milan, 1905, Ulr. Hoepli. Prix : 2 fr. 50

M. L. Sassi est connu pour ses travaux renommés sur la photographie ; il aborde cette fois un sujet tout à fait spécial : la manière la plus pratique d'obtenir de bons résultats avec un appareil sans objectif. Notre manque de compétence ne nous permet pas d'entrer dans le fond même du procédé ; disons seulement que les méthodes sont exposées avec une grande clarté ; l'auteur a éliminé les détails exclusivement scientifiques, et s'est mis ainsi à la portée du plus humble débutant.

* *

SÉGAUX. — *L'indépendance du Pape et le pouvoir temporel*. Un vol. in-16 de 298 pages. Paris, 1905, Vivès. Prix : 3 fr.

Depuis le jour où le drapeau de Savoie flotte

au Quirinal, le grand problème du pouvoir temporel des Papes s'est posé devant les nations. A certaines indications symptomatiques, il semblerait que de part et d'autre une solution honorable soit recherchée. Souhaitons-le ; en attendant, il nous est permis d'examiner, avec M. Ségaux, quelle devrait être cette solution, selon la plus équitable justice.

L'auteur commence par établir nettement la notion du pouvoir temporel ; au moyen des documents historiques, il rétablit la succession des événements jusqu'au 20 septembre 1870. Puis, il aborde la question au point de vue mondial ; avec une grande sincérité, il retourne le problème sous toutes ses faces, désireux d'aboutir à un résultat sérieux et durable.

Son œuvre, d'une rigoureuse impartialité, mérite l'attention du monde catholique ; nous la signalons donc à tous, prêtres et laïques, comme un travail de bonne foi complète et d'orthodoxie irréprochable.

* *

THOMAS (Emile). — *Guide indispensable à tout débutant (photographie)*. Un vol. in-18 de 92 pages. Verdun, 1906, chez l'auteur. Prix : 1 fr.

Nous possédons à l'heure actuelle de nombreux manuels de photographie ; les uns, par leurs dimensions exagérées et leur prix élevé, ne sont pas d'un usage facile ; les autres, trop scientifiques, ne sont plus à la portée des débutants. M. Thomas a donc fait chose utile en nous présentant un guide complet, sous un format restreint ; l'auteur a élagué toutes les données exclusivement théoriques, il est avant tout pratique, et son travail, malgré sa concision, contient l'indispensable, ce qu'il faut savoir pour arriver à un résultat satisfaisant. Disons encore que cette concision n'exclut pas la clarté, et c'est là, à notre point de vue, un réel mérite.

* *

TOËSCA (Louis). — *Jésus et l'éducation philosophique*. In-8° de 56 pages. Paris, 1905, Paulin.

L'auteur dédie à la jeunesse une plaquette fort curieuse où il tend à démontrer que l'enseignement philosophique moderne a commis une grosse faute en écartant de son programme Jésus et sa doctrine.

Jésus s'impose aux véritables penseurs : telle est la pensée maîtresse de l'ouvrage. Abstraction faite du côté religieux de la question, cette thèse subsiste entière et imposante : l'histoire, la raison, l'expérience même des nations lui prêtent l'appui de leur témoignage séculaire.

Une belle page à lire est celle où l'auteur nous rappelle le célèbre « Sermon sur la montagne ».

Quel sublime modèle d'enseignement social et moral ! Et combien toutes les autres doctrines pâlissent en face de ce code d'infinie sagesse !

Cette étude était à faire ; M. Toësca y a mis son talent d'écrivain et son expérience d'éducateur. Son travail mérite mieux que des éloges, il appelle le succès, et celui-ci viendra, nous n'en doutons pas.

*
**

VACCON (A.). — *Henri de Mauduit du Plessis*. Un vol. in-8° de 360 pages. Paris, 1906, Retaux. Prix : 3 fr. 50

Dans la nuit du 10 août 1900, au cours de manœuvres navales, le contre-torpilleur « Framée » entra en collision avec le cuirassé « Brennus » ; en cinq minutes, un drame épouvantable jetait dans la mort presque tous les marins de la « Framée ». Trois fois, leur commandant put sauver sa vie ; trois fois, avec le geste simple des héros, il s'oublia pour garder à la France un marin de plus, et, s'armant d'un grand signe de croix, il s'ensevelit dans les flots avec les débris de son vaisseau.

Ce héros, c'était Henri de Mauduit. Son nom fut dans toutes les bouches, synonyme de la plus sublime abnégation. Pareille mémoire ne pouvait tomber dans l'oubli ; M. Vaccon, dans un volume magnifiquement écrit et illustré, nous retrace l'existence de ce chrétien admirable, d'une trempe peu commune, dont la foi fut le guide en tout. En nos temps de veulerie, ce livre est à lire et à relire : les exemples qu'il nous propose feront renaitre dans l'âme contemporaine un peu de la noblesse et de l'honneur qui animait la France de Charlemagne et de saint Louis.

*
**

VALLÉE (Charles). — *L'Eucharistie et la Paupauté*. In-32 de 96 pages. Paris, 1905, Amat. Prix : 0 fr. 60

Le récent congrès eucharistique tenu à Rome, sous la présidence de Sa Sainteté Pie X, donne une grande actualité à cette publication, aussi belle dans la forme que pour le fond.

LECTOR.

Memento culinaire

Dîner maigre

Potage à la Monaco

Raie au fromage

Riz aux choux

Gâteau mousseline

*
**

RAIE AU FROMAGE. — Prenez une belle raie bouclée, levez-en la peau, faites cuire la raie dans très peu de lait, avec beurre, deux pincées de farine, clous de girofle, gousse d'ail, ciboule, thym, laurier, sel et poivre. Faites bouillir. La raie cuira en peu de temps. Retirez-la et la mettez alors à égoutter, puis passez la sauce au tamis et faites-la réduire. Saupoudrez le fond du plat de gruyère râpé ; placez-y la raie et garnissez-la de douze petits oignons cuits dans le bouillon et égouttés ; entourez le plat de croûtons frits ; versez sur la raie le reste de la sauce, et couvrez de gruyère râpé. Remettez ensuite sur le feu avec four de campagne de tourtière, pour faire prendre couleur, et servez.

RIZ AUX CHOUX. — Émincez un chou de Milan et mettez-le dans une casserole avec persil haché et une pointe d'ail ; laissez-le mijoter une demi-heure, ajoutez votre riz avec un peu de bouillon pour que le riz soit seulement couvert, ne laissez pas trop crever le riz, ajoutez du fromage râpé, un bon morceau de beurre frais au moment de servir ; dressez le riz et le chou sur un plat, saupoudrez de fromage.

TANTE LOUISE.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Les Haakon

Le nouveau roi de Norvège, Haakon VII, et la reine Maud, viennent de faire leur entrée solennelle à Christiania, où l'on n'avait pas vu de roi national depuis 1380 ! Le prédécesseur immédiat d'Haakon VII était justement Haakon VI.

Voici quelques mots sur l'histoire peu connue des Rois qui ont porté ce nom (lequel se prononce, paraît-il, *Hokone*.)

Le premier Haakon de Norvège fut Haakon le Bon, qui régna de 935 à 961. Il était le fils cadet d'Harald aux beaux cheveux, et fut élevé en Angleterre chez le roi Athelstan, petit-fils lui-même d'Alfred le Grand.

Haakon organisa l'armée norvégienne et établit une juridiction jusqu'alors inconnue dans le pays. Il essaya de christianiser la Norvège, mais ne réussit pas.

Haakon II et Haakon III ne régnèrent que très peu de temps, le premier vers 1160, le dernier de 1202 à 1204.

Le règne de Haakon IV le Vieux, qui vivait de 1217 à 1263, représente peut-être l'ère la plus prospère de la Norvège au moyen-âge.

Le roi fut couronné à Bergen, en 1247, par le cardinal Guillaume de Sabine. Il était en relations avec le Pape et avec le roi Louis de France. La légende rapporte que l'année de son avènement au trône, « les pommiers fleurirent deux fois et les oiseaux sauvages pondirent deux fois des œufs ». C'est vers cette époque que furent écrites les fameuses *Sagas* qui, dans une langue sobre et harmonieuse, racontent les faits héroïques des rois et des guerriers du Nord.

Son petit-fils, Haakon V Magnussen (1299-1329), fit construire la cathédrale de Nidaros et la forteresse d'Akershus, au pied de laquelle Haakon VII a été reçu. Avec lui s'éteignit la ligne masculine de la dynastie descendant d'Harald aux beaux cheveux.

Haakon VI (1343-1380), enfin, fut le dernier roi de Norvège avant l'union de ce pays avec le Danemark, union qui devait durer, avec quelques interruptions, jusqu'en 1814.

Le premier Salon du Livre

Le premier Salon du Livre s'est ouvert le samedi 24 février, à 2 heures de relevée. M. G. Francotte, ministre de l'industrie et du travail, et M. E. De Mot, sénateur, bourgmestre de Bruxelles, présidaient à cette ouverture, dans les Galeries du Musée du Nord, Passage du Nord, à Bruxelles.

De nombreux artistes avaient répondu à l'invitation du Comité organisateur. Citons, entre autres : M^{mes} Louise Danse, Jules Destrée, M^{lles} Molitor, Van den Büsche ; MM. Henry Cassiers, Frans Gailliard, Xavier Havermans, Amédée Lynen, Jean Pattesson, Armand Re's, Gérard Roosen, Gustave-Max Stevens, Louis Titz, Florimond Van Acker, Emmanuel Van den Büsche.

Les plus importantes firmes de photogravure d'Allemagne, d'Amérique, d'Autriche, de Belgique, d'Espagne, de France, de Hollande, d'Italie et de Suisse

étaient brillamment représentées à l'Exposition. On y voyait en outre un atelier en miniature, comportant tous les appareils nécessaires à la photogravure. Afin de permettre aux visiteurs de bien se rendre compte des différents procédés exposés, le catalogue contient une notice accompagnée de nombreuses illustrations en noir et en couleurs.

L'Institut international de photographie et l'Union de la Presse périodique belge avaient bien voulu prêter leur concours pour l'organisation d'une section réservée aux publications illustrées.

L'Exposition sera clôturée le 11 mars. Elle est accessible au public tous les jours, de 10 à 4 heures. Les dimanches, entrée gratuite ; en semaine, 50 centimes.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Le coin des rieurs

Le président. — Accusé, vous avez frappé votre femme si brutalement qu'elle a des « bleus » partout.

Le prévenu. — Oh ! mon président, c'est dans son intérêt : elle est blonde et le bleu lui va si bien.

Dîner d'amis dans une famille de petite bourgeoisie.

On est au dessert. Bébé profite de l'inattention des convives pour porter une bouteille d'anisette à sa bouche et lèche le goulot.

— Que fais-tu là, Bébé ? lui dit sa mère, ce n'est pas convenable.

— Mais, petite mère, réplique le bambin, je fais comme toi quand il n'y a pas de monde.

Sur une ligne de chemin de fer.

Le train s'arrête. Un employé annonce la station d'une voix enrouée et complètement inintelligible.

— Parlez donc plus clairement, lui dit un voyageur, on n'entend pas un mot de ce que vous dites.

L'employé se retournant :

— Faudrait-il pas vous donner des témoins, pour 90 francs par mois ?

M. et Mme R. sont des gens très simples qui possèdent une domestique encore plus simple qu'eux.

Ils donnaient un dîner dimanche, et le maître avait surtout recommandé de servir les huîtres avant le potage.

Au moment où l'heure sonne de se mettre à la table, la porte du salon s'ouvre et la bonne annonce d'une voix retentissante : « Les huîtres sont servies ! »
Tête des invités.

Le médecin vient voir un malade qu'il trouve tout ragaillard !

— Vous voilà mieux ; le pouls est excellent ; vous avez suivi ponctuellement mon ordonnance, j'espère ?

— Suivi ? répliqua le malade ; non pas, car je me serais cassé le cou.

— Comment cela ?

— Parbleu ! Je l'ai jetée par la fenêtre.

Carnet musical

I. — NOUVEAUTÉS

Nous venons de lire avec grand plaisir deux motets religieux : *O Salutaris*, et *Lauda Sion*, à trois voix égales, avec accompagnement d'orgue, écrits par M. François Crouwels, le très distingué organiste de l'église Saint-Georges, à Anvers. Nous avons, à plusieurs reprises déjà, signalé à nos lecteurs les intéressantes compositions de notre compatriote ; les morceaux qu'il vient de publier sont empreints d'un large souffle chrétien ; l'allure et la facture s'en ressentent, et y gagnent un cachet spécial, qui fera rechercher ces motets par nos maîtres.

Ces œuvres sont éditées par la maison Faes, d'Anvers, avec le soin coutumier de cette firme.

II. — LES CONCERTS

Nous n'avons plus guère l'occasion d'applaudir notre ami Van Dam ; il nous avait donné, il y a quelques années, une série de concerts classiques que le grand public avait accueillis avec joie. Plusieurs fois, l'habile direction du maître lui avait valu de chaudes ovations. Aussi étions-nous fort heureux de le retrouver dans l'intimité à la salle Erard (6 février), où il nous présentait les meilleurs sujets de son cours de piano.

Il nous serait fort difficile de citer tout le monde, en un compte rendu forcément écourté. Nous ne pouvons cependant ne pas rappeler trois noms, dont les aimables titulaires présentent des dispositions vraiment remarquables, soulignées par les acclamations de la salle. Ce sont :

Mlle Bischops, très remarquée dans la *Fantaisie en fa* de Chopin ; Mlle Seeger, qui joue à ravir les compositions de Moszkowski ; et surtout Mlle Zelaya, une costaricienne, nous dit-on, qui met dans son jeu tout le feu du pays ensoleillé qu'est le sien.

Les applaudissements ont été aux jeunes talents formés par M. Van Dam, et le public, en applaudissant les élèves, témoignait au maître une admiration sympathique pour son enseignement sérieux et fécond.

* * *

Nous avons parlé, le mois dernier, de Mlle Eggermont. Son second récital de la Grande Harmonie (6 février) avait amené un public nombreux, malgré une température bien belge. Le début ne nous a pas enthousiasmé, non pas que la pianiste manque de qualités sérieuses ; mais Beethoven, dans ses sonates, est trop classique pour permettre la moindre fantaisie d'interprétation. Les phrases mélodiques nous ont paru trop hâchées ; peut-être faisons-nous erreur dans cette appréciation. Le reste du concert nous a d'ailleurs réconcilié avec la jeune artiste : la fantaisie en *ut* de Schumann fut enlevée avec un réel talent, ainsi que les autres numéros du programme.

Mlle Eggermont possède un doigté délicat, un son pur et ferme, et beaucoup de souplesse dans les motifs légers. La haute critique est unanime sur ce point. Avec un mouvement plus accentué vers la compréhension classique, ce sera parfait.

* * *

À côté des grandes institutions musicales de Bruxelles : Concerts Ysaye, Concerts Populaire, Conservatoire, ont désormais pris pied les Nouveaux Concerts.

Fondée l'année dernière sur les bases de la mutualité, la société symphonique des Nouveaux Concerts marche de succès en succès. On se rappelle les auditoires nombreux et enthousiastes qui applaudirent les séances de l'hiver passé. Cette année, M. Delune, l'éminent directeur, a introduit une nouveauté sous forme d'auditions populaires. Les samedis sont réservés au grand public ; les dimanches deviennent une œuvre d'éducation musicale des masses. Cette heureuse innovation a rencontré de suite un faveur marquée : peut-être faut-il voir là une précieuse indication pour l'avenir des grands concerts symphoniques.

La séance du 10-11 février ne cédait en intérêt à aucune de ses devancières. L'orchestre, vigoureusement mené par M. Delune, enlève avec entrain l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* Wagner, et ce splendide chef-d'œuvre polyphonique de Beethoven, la *Symphonie pastorale*. Certaines sonorités éclataient bien ceci delà avec trop de fougue ; emporté dans son élan, l'orchestre ne songeait plus à l'exigüité des locaux de la Grande

Harmonie : il en résultait, par intervalles, un peu de confusion. Mais ce léger contretemps disparaissait dans un ensemble tellement magistral et imposant que les ovations se succédaient, interminables, enthousiastes.

Comme soliste, nous avons M^{lle} Guilhermina Suggia, une jeune violoncelliste qui faisait ses débuts à Bruxelles.

Dans les *Variations* de Tschaïkowsky, et plus encore dans le *Concerto* de Dvorak, nous avons pu applaudir chez la vaillante artiste des qualités sérieuses : son ferme, jeu tour à tour impétueux et délicat, technique parfaite. M^{lle} Suggia possède un tempérament ardent : les maîtres tchèques lui réussissent à merveille ; elle peut développer, dans l'interprétation de leurs œuvres, toute la souplesse de son mécanisme. Nous saluons avec plaisir cette virtuosité naissante, et lui souhaitons tous les succès qu'elle est en droit d'attendre de mérites aussi précoces.

M. Henri Seguin apportait à la séance le précieux concours d'un grand nom et d'un talent toujours jeune. Notre sympathique concitoyen ne se prodigue guère, depuis qu'il a quitté une scène où chaque jour lui fut un triomphe ; tout entier au labeur plus modeste du professorat, il se repose des fatigues de sa brillante carrière. Le grand public était donc désireux de renouer connaissance avec l'éminent interprète wagnérien.

L'audition du 10-11 février est un nouveau succès à son actif ; avec un talent consommé, il a détaillé la magnifique page écrite par Haendel sur le *Messie* ; et les fidèles de la Monnaie ont revécu les belles soirées d'antan, lorsque leur inoubliable Seguin leur a redit les tragiques *Adieux de Wotan*, la scène finale de la Walkyrie. L'artiste s'est élevé à des hauteurs où, franchement, peu d'interprètes pourraient le suivre. Vraiment le temps n'a pas de prise sur cet organe extraordinaire de puissance et de vibrante émotion.

Les amateurs de belle musique conserveront un bon souvenir de cette soirée remarquable.

* * *

Nous avons eu très souvent l'occasion de parler du Quatuor Zimmer. Déjà, les années précédentes, nous avons trouvé plaisir à signaler à nos amis les auditions modèles de la Salle allemande. Nous y revenons d'autant plus volontiers aujourd'hui que la séance du 9 février nous a pleinement confirmé dans nos appréciations premières.

Ce qui fait surtout le charme de ces séances de musique de chambre, c'est avant tout l'homogénéité parfaite, l'intime cohésion de l'interprétation. Depuis nombre d'années, les quatre virtuoses travaillent coude à coude, ils se connaissent et se comprennent admirablement ; leurs

tempéraments divers se sont fondus en un ensemble que l'on chercherait vainement ailleurs.

Les quatuors de Haydn, de Mozart, d'autres encore, sont devenus classiques ; le public les connaît pour les avoir entendus un peu partout. Mais il faut bien le dire, les interprétations n'en sont guère classiques, elles ; et pour le motif bien simple que les exécutants ne possèdent pas cette compréhension réciproque, indispensable pour la mise au point. Chez Zimmer, au contraire, l'ensemble passe au premier plan et donne à l'exécution un fini remarquable qui impose l'admiration. Le public l'a fort bien compris, et a vigoureusement ovationné les consciencieux artistes.

* * *

M. Jan Hambourg, qui s'est fait applaudir le 22, à la Grande Harmonie, nous arrive d'Allemagne avec une renommée de virtuose rapidement conquise. Frère du célèbre pianiste Mark Hambourg, il manifesta, dès sa première jeunesse, des aptitudes remarquables pour le violon. Les professeurs les plus réputés de Russie, de Londres, de l'Allemagne, l'eurent successivement pour élève ; notre maître, Ysaye, termina cette éducation artistique et lui donna le dernier fini.

Jan Hambourg débuta à Berlin, en 1905 ; depuis, il s'est fait entendre à Londres, à Paris et ailleurs, et partout la critique fut unanime à lui reconnaître un talent hors ligne. C'est dire avec quelle impatience le public bruxellois attendait cette séance, véritable première.

Le programme comportait trois œuvres maîtresses : le *Concerto en la* majeur de Saint-Saëns ; le *Concerto en la* mineur, de Glazounow, un des compositeurs les plus marquants de la jeune école russe ; et la *Symphonie espagnole* de Lalo. M. Jan Hambourg a fait preuve, durant cette brillante soirée, d'une enlurance peu commune ; mais la caractéristique du virtuose est, à notre avis, le calme remarquable qui lui permet d'aborder si aisément des auteurs de caractères aussi différents. Joignez à cela une technique merveilleuse, un son pur et d'une grande douceur, le souci des nuances les plus délicates, et vous aurez idée de ce qu'est le talent qui vient de se révéler à nous.

On s'explique aisément l'enthousiasme du public pour un artiste qui manie l'archet avec autant d'aisance ; M. Jan Hambourg ne se plaindra pas de Bruxelles : on lui a fait une ovation dont il gardera le souvenir.

L'orchestre, sous la direction de M. Eugène Ysaye, s'est vaillamment conduit, et a mérité une part des applaudissements.

III. — COMMUNIQUÉS

L'éminent pianiste Eugène d'Albert donnera le vendredi 2 mars dans les salons de la Grande Harmonie, à 20 h., un concert consacré à des

œuvres de Bach, Beethoven, Chopin, Liszt, Zarella, E. d'Albert et Schubert.

*
**

Pour rappel, le jeudi 8 mars, à la salle Erard, aura lieu le second récital donné par M. Max Donner, violoniste.

*
**

Le célèbre violoniste Willy Burmester, qui ne s'est pas encore produit à Bruxelles, annonce deux récitals à la Grande Harmonie, les 8 et 14 mars.

*
**

On nous prie d'annoncer la séance que donnera le 9 mars prochain, en la Salle Ravenstein, le pianiste Philippe Mousset.

Au programme, les œuvres les plus importantes de Schumann, Chopin et Liszt.

*
**

Un concert exceptionnellement intéressant s'organise, pour le vendredi 9 mars prochain à 20 h. 1/2, salle de la Grande Harmonie, au profit de l'œuvre de la *Villa Coloniale*, dont le but est de procurer des soins spéciaux aux agents de l'Etat du Congo et des Compagnies coloniales, victimes de leur séjour dans les pays d'outre-mer.

Le comité a pu s'assurer le précieux concours de Mlle Berthe Seroen, cantatrice; M. Marcel Laoureux, pianiste, et l'orchestre des Nouveaux Concerts, sous la direction de M. Louis Delune.

*
**

M. Edouard Deru, violoniste, donnera avec le concours de M. Demest, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, et de M. Théo Ysaye, pianiste, un concert dans les salons de la Grande Harmonie, le mardi 13 mars, à 20 heures 1/2.

Voici l'intéressant programme de cette soirée musicale : 1. Sonate en la majeur (Beethoven), Ysaye et Deru. — 2. Mélodies (Schubert), Demest. — 3. Fantaisie écossaise (Max Bruch), Deru. — 4. Mélodies (Schumann), Demest. — 5. a) Romance en fa (Beethoven); b) Menuet (Mozart); c) Polonaise en ré (Wieniawski).

*
**

On nous prie d'annoncer un concert que donnera M. Francisco Chiaffitelli, élève de M. Eugène Ysaye, diplômé par les conservatoires de Bruxelles et de Rio de Janeiro, le vendredi 16 mars, à 20 1/2 heures à la Salle Erard.

Ce concert se donnera avec le gracieux concours de Mlle Marguerite Das, du théâtre royal de la Monnaie, et de M. Jean Janssens, pianiste.

*
**

Le concert de charité qu'organise annuellement l'œuvre des Petits Lits, aura lieu cette année le mercredi 21 mars, à la Grande Harmonie.

**

Le 26 mars aura lieu, à la Salle Erard, un concert donné par M. Saint-Victor, avec le concours de Mlle Jeanne Latinis et de Mlle Cholet.

**

M. Joseph Wieniawski donnera le 29 mars, à la Grande Harmonie, sa séance habituelle de piano.

*
**

Nous aurons en outre, à la grande Harmonie, les concerts suivants :

le 7, un lieder-abend de Mme Bréma, cantatrice, du théâtre de Bayreuth;

le 24, un récital de violon, donné par M. Mora;

le 26, un piano-récital de M. Hermans (double piano);

le 27, une séance donnée par M. Arnold Trowell, violoncelliste;

le 28, le trio Verthey-Wolff-Mossel.

FR. DUFOUR.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Petites Nouvelles

Une nouvelle intéressante au point de vue du grand art : M. Arthur De Greef, l'éminent professeur du Conservatoire de Bruxelles, va traiter, en une série d'auditions, toute l'histoire de la littérature du piano, qu'il a esquissée, il y a quelques années, dans ses mémorables séances de la salle Pleyel, à Paris.

A cet effet, il compte donner, cet hiver encore, plusieurs séances consacrées aux primitifs du clavier : Frescobaldi, Merulo, Gibbons, Bird, Couperin, Scarlatti, jusque et y compris le grand J.-S. Bach. Puis viendront Haydn, Mozart et leurs contemporains. Une année entière sera consacrée à Beethoven, dont M. De Greef exécutera les 32 sonates et les 5 concerti. Les romantiques, Schumann et Weber, feront, avec Mendelssohn, Chopin et Liszt, l'objet de la 4^e série. Enfin, une 5^e série comprendra les modernes, notamment Grieg, Saint-Saëns et César Franck.

*
**

Le roi de Roumanie vient de conférer à notre compatriote, M. Eugène Ysaye, le grade de Commandeur de la Couronne de Roumanie. Nos félicitations à l'éminent artiste.

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Nécrologie. — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Sérénade lointaine, *poésie* (E.-H. Gilleytens). — Résurrection (Marie-Berthe). — Sur le soir, *poésie* (André de Régis). — La lettre du mousse (Jean De Jacouret). — Memento culinaire (Tante Louise). — Le mois littéraire (Lector). — Récréation. — Le coin des rieurs. — Carnet musical (Fr. Dufour). — Notes de musique (Marie-Berthe). — Les vinaigrettes (C. B.). — Petites nouvelles. — Revue des revues.

NÉCROLOGIE

Le « Glaneur » et l'œuvre d'assainissement moral et littéraire dont il est l'expression, viennent de faire une perte cruelle en la personne d'un de leurs collaborateurs de la première heure, M. RAPHAËL DE BIÈVRE. Lorsque, il y a cinq ans, quelques chrétiens de vieille roche décidèrent la création d'un organe de propagande, uniquement destiné à ramener dans la classe moyenne le goût des saines lectures, notre ami regretté s'empressa de mettre à la disposition du comité ses presses, son temps et son talent typographique. Cette affectueuse sympathie ne se démentit jamais au cours des cinq années que compte la revue : dans les moments difficiles, nous pûmes toujours compter sur son concours dévoué et désintéressé.

Personnellement, M. RAPHAËL DE BIÈVRE était un homme de commerce agréable ; tous ceux qui l'ont approché garderont de lui un souvenir ému : il appartenait à une de ces vieilles familles flamandes, dont la fidélité aux traditions religieuses et patriales est le plus beau titre de gloire et l'unique but de la vie. Malgré sa jeunesse, il avait conquis l'estime et la sympathie générales par la maturité de son jugement et l'aimable simplicité de ses manières. Un mal inexorable vient de l'emporter à la fleur de l'âge, jetant le deuil dans ce foyer foncièrement chrétien. Nous qui l'avons connu plus intimement, nous pouvons mesurer toute l'étendue de la douleur qui brise cette famille modèle. Dans ses desseins insondables, Dieu a jugé bon de rappeler à lui cette âme d'élite ; inclinons-nous respectueusement devant sa volonté et prions-le d'accueillir dans son sein l'âme de celui dont toute l'existence n'eut d'autre but que son service.

Nous prions la famille du regretté défunt de recevoir ici l'expression de nos chrétiennes condoléances.

LA RÉDACTION.

LE ROMAN DU JOUR

Avec l'hiver est revenue la saison propice aux longues lectures... et aux éditeurs. Les mois de neige, de gel et de pluie arrondissent généralement l'escarcelle de ces Messieurs ; en retour, ceux-ci nous bourrent les poches de bouquins à 3.50, de valeur fort diverse et d'intérêt souvent médiocre. Parmi tant d'ouvrages, ne prenons que les meilleurs, les plus littéraires, les mieux charpentés.

Dans la « Bibliothèque de la Bonne Presse », voici d'abord « Dieu et Patrie », de Renée Gouraud (1). Sous un titre d'apparence abstraite, ce livre cache des scènes tantôt délicieusement poétiques, tantôt émouvantes jusqu'au tragique. C'est l'histoire d'une pauvre orpheline de Bretagne, recueillie sur sa falaise par un brillant officier allemand ; après le mariage obligatoire, la jeune femme s'en va avec son mari en terre protestante, où sa courageuse vaillance ramène à la foi les âmes de ses proches. Au prix de quelles luttes, de quels sacrifices, lecteurs, vous le saurez quand vous aurez lu ces pages charmantes et finement écrites.

D'un autre genre est « Follet », de X. de la Perraudière (2). Ce volume, paru dans la « Bibliothèque du Noël », est l'histoire bien simple d'un Robinson des chiens, dont les aventures pittoresques auront le bon résultat d'enseigner aux jeunes lecteurs une foule de choses qui leur auraient paru indigestes dans les manuels classiques. Les chiens ont du bon, décidément.

« Sans Défense », de Max De Bray (3), n'a qu'un seul défaut, celui de se traduire en lettres. La vie du roman en est ralentie, l'intérêt diminué. La thèse de l'auteur est évidemment celle-ci : il faut armer nos jeunes filles contre les embûches de la vie, et pour ce faire, les initier délica-

tement aux exigences de notre existence mortelle. Nous ne pouvons que féliciter l'écrivain chrétien d'avoir carrément abordé un sujet aussi troublant, et de nous avoir indiqué les vices de l'éducation moderne, en termes d'une rare délicatesse. Pourtant nous eussions voulu à son œuvre un dénouement plus conforme aux idées religieuses ; la fin tragique de ses personnages frappe évidemment l'imagination, mais nous craignons fort qu'elle soit stérile au point de vue des bonnes résolutions à prendre.

Depuis l'apparition du « Quo vadis », un véritable engouement s'est déclaré pour les études de mœurs néroniennes. C'est ainsi que Guy d'Aveline nous donne « Impératrice et Vestale » (1), œuvre vivante où l'auteur, avec son talent ordinaire, nous fait assister à un drame poignant, à une rivalité mortelle entre l'impératrice Agrippine, mère de Néron, et la vestale Livinia, que dans sa haine elle veut faire enterrer vivante. Il y a de tout dans ce livre : de l'érudition savante, un style alerte, des pages émouvantes, de la poésie, des idées nobles et généreuses ; et, pour finir, une scène impressionnante dans les Catacombes. Une série de belles illustrations complètent l'œuvre et lui assurent un succès de bon aloi.

Un autre roman néronien, « Panem et circenses », de Paul Gourmand (2), nous transporte à Lyon, au temps de l'évêque Pothin et de l'esclave Blandine. Il y a quelques mois, nous parlions avec éloge, en cette même place, des « Martyrs de Lyon » (de M. Baumann) ; M. Gourmand a repris le même sujet avec une sincérité de coloris telle que le lecteur se sent vivre sous un autre ciel. L'action ne languit pas un seul instant ; d'un bout à l'autre du livre, les événements se succèdent avec une intensité de vie remarquable. De ces pages supérieurement écrites,

(1) GOURAUD (Renée). — *Dieu et Patrie*. Un vol. in-8° de 376 pages. Paris, 1906, Maison de la Bonne Presse. Prix : 3 fr.

(2) PERRAUDIÈRE (X. de la). — *Follet*. Un vol. in-8° de 140 pages. Paris, 1906, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr.

(3) DE BRAY (Max). — *Sans défense*. Un vol. in-16 de 260 pages. Paris, 1906, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

(1) D'AVELINE (Guy). — *Impératrice et vestale*. Un vol. in-16 de 220 pages. Paris, 1905, Amat. Prix : 3 fr. 50.

(2) GOURMAND (Paul). — *Panem et circenses*. Un vol. in-16 de 298 pages. Paris, 1905, Lemerre. Prix : 3 fr. 50.

nous ne voudrions voir élaguer que certains détails d'une crudité trop réaliste, inutiles d'ailleurs à l'intérêt général. Sauf cette ombre légère, c'est parfait.

*
**

La délicieuse « Collection Hermine » affirme de plus en plus son succès auprès de nos jeunes filles; de nouvelles œuvres l'augmentent chaque jour, à la grande joie du monde féminin.

Voici, d'Adrienne Cambry, la « Vierge de Raphaël » (1); idylle pleine de fraîcheur, d'une poésie pénétrante et originale. Rien n'est à reprendre dans l'histoire, fort pittoresque, ma foi, du mariage peu banal de l'héroïne.

« Reconquête », de Maryan (2), parle d'une jeune fille dont la main délicate et généreuse restaure le foyer chancelant de celui-là même qui l'a dédaignée. L'auteur met en scène, en des pages vivantes et émues, des caractères fortement tracés; les tableaux d'intérieur succèdent aux visions chaudes d'Espagne, pour former au récit un cadre brillant. Ajoutez à cela un style charmeur, le style coutumier de l'écrivain, et vous aurez une idée de l'intérêt passionnant du récit.

Un volume signé Thémér (un pseudonyme, évidemment), et qui a pour titre « Coccinelle » (3), nous raconte les aventures d'une jeune veuve très coquette, sur le point de convoler en secondes noces avec un prétendu prince serbe. Celui-ci n'est qu'un aventurier, dont la véritable identité se découvre au moment même où va se célébrer la cérémonie nuptiale. De spirituels instantanés pris dans un monde sélect, de prestes dialogues qu'on dirait phonographiés, des silhouettes vivantes esquissées d'un crayon expert et souvent malicieux, font de ce roman très mondain une œuvre agréable, qui peut être mise entre toutes les mains.

*
**

Nous n'oserions en dire autant du dernier ouvrage de Camille Pert : « L'Amour

(1) CAMBRY (Adrienne). — *La Vierge de Raphaël*. Un vol. in-16 de 330 pages. Paris, 1905, Hatier. Prix : 3 fr. 50.

(2) MARYAN. — *Reconquête*. Un vol. in-16 de 342 pages. Paris, 1905, Hatier. Prix : 3 fr. 50.

(3) THÉMÉR. — *Coccinelle*. Un vol. in-16 de 31 pages. Paris, 1906, Hatier. Prix : 3 fr. 50.

vengeur » (1); il faut reconnaître cependant que c'est un roman dramatique, aux figures puissantes et originales. Le sujet tient en deux mots : une mère se trouve en rivalité d'amour avec sa fille. L'auteur a bâti sur cette donnée un drame psychologique violent et passionné, superbement écrit, mais que nous ne croyons pas destiné aux jeunes personnes. Cette restriction faite, disons que l'« Amour vengeur » possède toutes les qualités du genre tragique : les types sont fortement accusés, l'action se déroule avec rapidité, les situations sont impressionnantes au plus haut point.

Pour finir, nous dirons un mot de « Frère et Sœur », de Hugo Bertsch (2). L'auteur de ce livre extraordinaire est un ouvrier allemand de New-York, qui, un jour, sans aucun apprentissage littéraire, et dans une véritable crise d'inspiration, a éprouvé le besoin d'écrire un roman à demi-autobiographique, à demi-imaginaire, un mélange singulier de ses rêves et de ses souvenirs. Il décrit avec une rare fidélité la vie d'une famille de prolétaires dans les grands centres industriels américains; c'est une œuvre instructive et empoignante, d'où le sentiment religieux n'est pas exclus.

FR. DUFOUR.

Sérénade lointaine

Le soir tombe et le vent fait rage,
O ma brune aux yeux de saphir,
Et tu sais que je crains l'orage...
Viens-tu pas m'ouvrir ?

J'ai chanté devant ta demeure,
Et mon luth est las de gémir;
J'ai chanté durant toute une heure...
Viens-tu pas m'ouvrir ?

J'ai pour toi des baisers sans nombre,
Plus un cœur blasé de souffrir;
Et l'amour nous attend dans l'ombre...
Viens-tu pas m'ouvrir ?

E.-H. GILLEWYTENS.

(1) PERT (Camille). — *L'Amour vengeur*. Un vol. in-16 de 354 pages. Paris, 1906, Garnier. Prix : 3 fr. 50.

(2) BERTSCH (Hugo). — *Frère et sœur*. Un vol. in-16 de 272 pages. Paris, 1906, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Résurrection

Hastière, la charmante cité ardennaise, est en fête. Avec le dimanche de la Passion est revenu le jour béni de la première Communion. Un temps superbe, une nature sauvage qui frissonne aux premiers souffles du printemps, la vieille église qui a repris un air de jeunesse, tout s'harmonise, tout s'allie dans un même élan de foi et de bonheur.

Les cloches gaiement se mettent en branle. Le long des sentiers apparaissent de blanches silhouettes ; elles glissent, elles volent : leur léger voile, soulevé par la brise, leur donne l'aspect d'anges ; un peu gênées par la longue robe, elles marchent à pas menus ; bientôt elles ont disparu sous les voûtes sombres.

Chers petits anges de dix ans, qui vont pour la première fois, dans ce sanctuaire vieux de dix siècles, recevoir le Dieu de bonté et de miséricorde ! Ce Dieu, toujours le même, éternellement ! A travers les siècles de lumière et de paix, comme aux temps de carnage et de honte, au-dessus de tous les peuples et de toutes les races, partout et toujours plane, brillante et pure, l'hostie sans tache !

*
* *

Parmi les fillettes, la petite Marie se distinguait par sa modestie : tous l'adoraient. Douce et aimable auprès des vieilles personnes, charmante et enjouée avec les amies, nulle part cependant elle ne se faisait aussi bonne qu'avec les enfants pauvres : ses jouets, ses bonbons allaient à eux.

Elle vivait entre sa mère veuve et son vieux grand-père. Adorée par l'une, gâtée par l'autre, l'enfant pourtant souffrait parfois bien cruellement. La jeune femme avait été élevée dans l'athéisme et, malheureusement, s'en faisait gloire ; elle passait pour avoir de l'esprit, était le bote en train du cercle intime qui se réunissait chez elle le dimanche, et bien souvent ses saillies attaquent Dieu, dans des expressions plus que vulgaires. Elle ne se retenait pas devant sa fille, trouvant très drôle de la voir gênée.

La pauvre enfant se réfugiait alors chez son grand-père, et là, sûre qu'on ne se moquerait plus d'elle, éclatait en sanglots. Le vieillard l'attirait à lui doucement,

appuyait la blonde tête contre sa barbe blanche, et baisait les petits yeux gonflés de larmes.

— Non, grand-père, non, je ne peux pas, disait-elle. J'aime bien maman, mais quand elle dit tant de vilaines choses, j'ai mal ici ! — Et de ses deux mains, elle appuyait sur son cœur. — C'est si triste, grand-père ! Je voudrais tant l'aimer, être bonne et douce ! Mais je ne peux pas ; j'ai peur auprès d'elle !

O mères, qui voulez être respectées, commencez donc par respecter vos enfants ! Gravez dans votre esprit l'anathème lancé par Notre-Seigneur contre ceux qui scandalisent les âmes innocentes ! Peut-être alors, moins souvent aurez-vous à gémir, plus tard, de leur sécheresse et de leur abandon !

*
* *

Cependant une fête a réuni les amis habituels du dimanche : car aux yeux de lumière, c'est le principal. La première Communion, qu'est-ce pour elle ? Oh ! si peu de chose, en réalité ! Le grand point, ce sont les toilettes, les amis, le diner, les vins . . . une journée de plaisir, quoi ! Le bon Dieu, c'est la moindre affaire !

Le diner touche à sa fin, les esprits deviennent caustiques, les langues se délient. Les sottises réparties partent en fusée, sans égard pour la jeune enfant qui les entend. Mais la petite Marie s'est retirée avec son grand-père dans un coin du salon. Ils sont heureux ensemble et laissent parler leur cœur.

— Dis, ma chérie, as-tu prié Notre-Seigneur ce matin pour qu'il convertisse ta maman ?

— Oh ! grand-père, j'ai fait plus que le prier !

Et plus bas, elle ajoute :

— Je ne sais pas, mais je crois que je vais être exaucée.

A ce moment une voix railleuse partit du groupe joyeux : — Rita, ma Rita, viens près de nous.

C'était la mère. Jamais elle n'appelait l'enfant de son nom. Marie ! Comment peut-on encore s'appeler Marie de nos jours, alors qu'il y a tant de jolis noms ! C'est le parrain qui l'a exigé, mais aussi la jeune femme se dédommageait en disant Rita, qui est bien plus expressif, ne trouvez-vous pas ?

— Rita, Rita, viens un peu près de nous.

Le vieillard et l'enfant ont sursauté, en proie au même mouvement d'effroi. La petite fille obéit ; sa venue au milieu du cercle gai est saluée par des rires et des questions. Le grand-père pourtant surveille. Il voit l'enfant ennuyée et triste. Que peut-on bien lui dire encore ? Mais brusquement elle se retourne, et portant ses deux mains à ses oreilles, s'enfuit, laissant échapper un appel douloureux :

— Père ! Père !

Mais elle n'a pas songé à sa longue robe : elle trébuche et, lancée en avant, va donner de la tête contre un angle de la table ; le sang jaillit violemment et se répand sur la blanche livrée d'innocence.

Le vieillard s'est élancé : il soulève l'enfant inanimée et l'emporte, fou de douleur.

Les convives s'éclipsent après quelques mots de sympathie ; la mère reste seule au milieu du salon, atterrée, hébétée, ayant vaguement conscience qu'une main divine vient de la châtier. Enfin elle parvient à se surmonter ; elle se dirige vers la chambre de son enfant ; elle entre sans bruit, mais s'arrête sur le seuil, incapable de faire un mouvement : là-bas, entre les rideaux blancs, la tête bandée, la petite Marie est assise sur son lit, en proie à la fièvre et au délire. Elle essaye de s'enfuir, répétant toujours son même cri : « Père ! Père ! » et elle retombe lourdement, brisée, anéantie.

Le vieux grand-père, debout à la tête du lit, reste immobile ; de grosses larmes coulent le long de ses joues ridées. Son œil anxieusement interroge le médecin. Celui-ci paraît inquiet, il ne prononce pas un mot ; au bruit de la porte, il s'est retourné et, apercevant la mère, d'un geste brusque la fait approcher. Alors se levant et étendant la main vers le petit corps convulsé par la souffrance, il dit implacable :

— Voilà ; c'est vous qui avez fait cela ; priez Dieu qu'il la sauve, moi je n'y puis rien !

Il s'éloigne, mais se ravissant, sa voix sévère jette encore ces mots :

— Ne restez pas là ; si l'enfant vous reconnaît dans sa fièvre, votre présence ne peut que l'irriter. C'est assez d'une fois.

Et la mère a dû se retirer : une religieuse et le vieillard soignent l'enfant.

* *

Huit jours sont écoulés ; la fièvre a diminué, mais la petite Marie n'a pas encore repris connaissance. La jeune femme, agenouillée dans un coin de la chambre, ne peut réprimer ses sanglots. Oh ! combien elle a souffert cette semaine ! Ce Dieu dont elle se moquait si facilement, comme il l'a durement punie ! Il a frappé ce qui lui était le plus cher, sa fille, sa petite Rita ! Et de quelle manière ! Par sa propre main à elle ! Elle n'a même pas le droit de la soigner ; il lui semble que si elle pouvait la presser sur son cœur, la couvrir de caresses, son amour la sauverait.

Mais non, l'ordre du médecin est formel : « Ne l'irritez pas par votre présence. C'est assez d'une fois ! » Si sa fille souffre là, agonise peut-être, c'est sa faute à elle, sa mère ; c'est elle qui l'aura tuée ! — Et dans un suprême cri d'angoisse, elle s'écrie :

— Seigneur, Seigneur, pardonnez-moi, rendez-la moi, et je serai bonne, bonne comme ma petite Marie !

A ce moment, une voix qui lui semble bien douce a dit :

— Grand-père, c'est toi ?

— Oui, ma chérie, c'est moi ; tu vas bien ?

— Oui, grand-père. J'ai été bien malade, n'est-ce pas ? Et maman ?

— Ta mère est là. Veux-tu qu'elle vienne ?

L'enfant ne peut réprimer un geste de souffrance ; pourtant elle dit après quelques instants :

— Maman m'a fait bien mal ; mais je l'aime encore. Je voudrais la voir.

La jeune femme avait entendu ; elle s'élança vers le lit :

— Rita ! Ma petite Marie ! fit-elle.

Mais la fillette ne répondait pas. Étonnée, elle regardait sa mère. Ses yeux avides interrogeaient ce visage pâli, vieilli par le remords et la souffrance ; l'expression railleuse en avait disparu ; le Dieu de la première Communion l'aurait-il donc exaucée ?

La mère devina ce qui se passait dans le cœur de l'enfant, car, se penchant vers le cher visage, elle murmura :

— Ne sois plus triste, ma petite Marie, je ne te ferai plus jamais de peine. A l'avenir, nous serons deux pour prier le bon Dieu !

A ces mots, la malade laisse échapper un cri de bonheur. Une joie immense

l'envahit, et de ses bras amaigris entourant le cou de sa mère, elle l'embrasse passionnément, et lui dit :

— Maman, ma chère maman, comme je vais pouvoir bien t'aimer maintenant ! Comme nous allons être heureuses ! Chère maman ! chère maman !

*
**

Pâques vient tard cette année. Nous sommes au samedi-saint : une délicieuse journée de printemps. Marie a pu se lever ; on a roulé sur la terrasse un grand fauteuil tout garni d'oreillers, et la chère malade est venue prendre un bain d'air pur et de gai soleil. Près d'elle est assise sa mère ; toutes deux ressentent un bonheur très pur, très suave : le ciel est si bleu ! la végétation d'un vert tendre est si douce à la vue ! et en bas, derrière la maison, la petite cascade chante si gentiment ! Il fait si bon vivre, quand on a le cœur content !

Qui remonte donc là par le sentier ?... C'est grand'père ; il a été moissonner les fleurs blanches pour réjouir la chambre de sa fille. Bon grand'père, va !

Mais voilà qu'un joyeux carillon fait vibrer l'air. Puis, un peu plus loin, une clochette chevrotante résonne aussi. Puis encore deux, trois, quatre Et de tous les villages disséminés dans la montagne, et des villes au loin, s'élève vers le ciel un concert de joyeux bourdonnements. La nature entière semble frémir et chanter les louanges du Seigneur. Alleluia ! Le Christ est ressuscité !

Marie ressent vivement ces impressions. De cette harmonie extérieure, elle éprouve un bonheur intense ; ses grands yeux clairs brillent d'un éclat surnaturel.

Oh ! comme sa mère la comprend maintenant, comme elle l'admire ! Doucement elle attire à elle la frêle tête blonde, et baisant longuement au front la plaie à peine cicatrisée :

— Moi aussi, je suis ressuscitée, fait-elle, et c'est toi, mon enfant, ma fille bien-aimée, qui a fait ce miracle !

La fillette, pour toute réponse, prend les mains de sa mère, les joint aux siennes d'un mouvement expressif, et de leurs deux cœurs monte vers le ciel une humble et ardente prière d'amour.

(Reproduction interdite.) MARIE-BERTHE.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Sur le soir

*A travers les landes vertes
Et parmi les fleurs ouvertes,
Le vent frôle les roseaux
Qui chantonnent sur les eaux.*

*Faisant des bonds et des sauts,
Au grand effroi des oiseaux,
Les bandes d'enfants alertes
Vont parmi les landes vertes.*

*Et c'est amusant de voir,
Quand arrive enfin le soir,
Rentrer, pour manger la soupe,*

*La bruyante et folle troupe
Des vagabonds écoliers,
Sans chapeaux et sans souliers.*

ANDRÉ DE RÉGIS.

La lettre du mousse

Tableau de Christian de Marintisch

Assis devant une grossière table de bois blanc, dans l'entrepont du navire, le petit mousse d'une main mai habile écrit une lettre. — Autour de la table sont groupés trois vieux matelots à l'air grave et songeur, tandis qu'une lanterne, placée devant l'enfant, jette sur toutes ces figures expressives une vive clarté.

Ils ont l'air triste et pensif, ces pauvres marins ; ils songent que cette lettre va prendre le chemin de la patrie, va pénétrer dans le cher foyer familial, sera lue par une femme, par de jeunes enfants en pleurs, et ils se demandent anxieux ce qu'ils pourront bien dire aux chers absents.

Ils racontent la traversée pénible, depuis le jour des derniers épanchements sur la grève, en face du grand Christ, qui étendait vers eux ses bras largement ouverts. Ils disent combien l'absence leur pèse ; ils racontent leur vie rude de chaque jour, pour gagner le pain qui devra nourrir cette famille tant aimée ; ils font enfin allusion au jour béni du retour si impatiemment attendu, et chacun dicte au petit mousse la phrase émue qui devra, là-bas, faire battre le cœur des êtres chéris, travail difficile pour l'écolier novice non moins que pour ces vieux

lours de mer, plus habitués à combattre les éléments déchainés qu'à exprimer dans des phrases attendries les sentiments profonds de leur cœur.

Et lui, le pauvre enfant, après avoir rempli fidèlement sa tâche et transmis de son mieux les commissions de chacun, que va-t-il ajouter lui-même ? Que dira-t-il à sa mère tant aimée pour la consoler de son absence. Il lui parlera également du retour, et s'efforcera de lui persuader qu'il est satisfait de sa vie nouvelle, qu'il ne souffre pas trop de son pénible labeur et que, suivant ses sages conseils, matin et soir, il adresse au ciel l'humble et naïve prière qu'elle lui enseigna dès que ses lèvres surent articuler une parole.

Un Christ formant bénitier, auquel est fixé le rameau béni, est pendu bien au haut de la petite pièce où se passe cette scène touchante ; c'est là sans doute, devant ce Christ, que l'enfant vient soir et matin redire sa prière, en pensant au ciel, la patrie de l'avenir, et au jour heureux où il foulera de nouveau son sol bien aimé.

JEAN DE JACOURET.

Memento culinaire

Dîner de famille

Potage Clermont

Rognons sautés à la minute
Entrecôte grillé maître-d'hôtel
Crème à la vanille.

ROGNONS SAUTÉS A LA MINUTE. — Préparez six rognons de mouton, une forte cuillerée de graisse ou de beurre, deux échalottes, quatre pincées de sel, deux de poivre, une cuillerée de farine, un verre de vin blanc, un verre d'eau chaude dans laquelle on aura fait dissoudre une demi-cuillerée à café d'extrait de viande Liebig, une cuillerée de tomates et persil haché.

Mettez dans une casserole la graisse ou le beurre, ajoutez les rognons émincés de l'épaisseur d'une pièce de cinq francs ; mettez les échalottes hachées, le sel et le poivre, remuez de trois à quatre minutes avec une cuillère de bois, saupoudrez la farine que vous laissez cuire au roux brun, mouillez au vin blanc et avec l'eau au Liebig, laissez réduire dix minutes, ajoutez une cuillerée à café de persil haché, puis servez.

ENTRECÔTE GRILLÉ MAÎTRE-D'HÔTEL. — Trempez l'entre-côte dans du beurre fondu ; salez et poivrez. Mettez-le sur le gril à feu doux, cinq minutes seulement pour chaque côté.

Prenez un bon morceau de beurre frais, manié de persil haché, mettez le tout sur un plat chaud, joignez un peu de jus de citron ; posez l'entre-côte dessus.

TANTE LOUISE.

LE MOIS LITTÉRAIRE

AVOSS (Énethyl d'). — *Les chroniques de Plouwilliers*. Un vol. in-18 de 156 pages. Paris, 1905, Amat. Prix : 2 fr.

Six siècles de la vie d'un château se déroulent en ce joli volume, bien écrit et édité avec un soin spécial. L'auteur choisit, à chaque époque marquante, un épisode important, une légende dramatique, qui reconstitue l'existence seigneuriale dans son cadre propre. Des souvenirs personnels clôturent le volume et lui donnent son cachet de modernisme.

La forme est excessivement soignée, élégante souvent, et captive par le charme d'un style vraiment suggestif.

* *

BAES (Edgar). — *La Rivière d'amour*. Un vol. in-16 de 162 pages. Ostende, 1906, Bouchery.

L'action de ce roman nous transporte en terre flamande, près de Malines. L'auteur, très bien informé des mœurs campagnardes, semble avoir pour but d'en montrer surtout les côtés... peu vertueux. Il y a notamment dans son livre, certaines pages d'un réalisme sincère, mais tellement peu voilé, que nous n'oserions les recommander à nos lectrices. C'est grand dommage, car le volume mérite l'attention par la netteté bien tranchée des caractères qu'il met en jeu. N'était cette concession de l'écrivain au goût moderne du piquant, nous eussions pu dire de son œuvre qu'elle était l'une des plus fortes études de mœurs parues en ces derniers temps.

* *

BERNARD DE LA FRÉGEOLIERE (v^{ss}e de). — *La vie des saints*. Un vol. in-16 de 148 pages. Paris, 1905, Retaux.

Prix : 1 fr. 25

Ainsi que l'indique son sous-titre, ce livre se compose des récits d'une grand'inère à ses petits-

enfants. Voici comment Mgr l'évêque d'Angers apprécie l'ouvrage :

« On a beaucoup écrit pour les enfants : récits plus ou moins fantastiques, poétiques, historiettes, contes amusants... Il en est d'instructifs et de moraux, mais combien ne sont propres qu'à exciter leur sensibilité, ou à exalter leur petite imagination en des rêves de splendeur, de divertissements, de vie commode et brillante !

» Tel n'est pas ce livre écrit à leur intention. Il n'est rempli que d'histoires vraies : des exemples qu'il contient, ne naîtront que des impressions salutaires ; mille traits charmants feront aimer la vertu, en faciliteront les premiers actes et montreront le chemin du Ciel.

» On pourrait craindre que l'enfant ne soit incapable de goûter une lecture trop élevée. Mais outre que sa naïve curiosité est constamment tenue en éveil par la forme vive et animée du dialogue, on s'apercevra bien vite que son âme s'épanouit au contact des choses célestes, que les fleurs et les fruits de la sainteté répondent parfaitement aux candides aspirations de son cœur. »

Nous ne pourrions mieux dire ; souhaitons, avec le vénéré prélat, que l'heureuse initiative de l'auteur soit couronnée d'un plein succès.

* * *

BESSE (J.-M.). — *Les saints protecteurs du travail*. Un vol. in-32 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 0 fr. 60

Le R. P. Dom Besse a eu l'ingénieuse idée de collationner tous les noms de saints, patrons des diverses corporations ; ce n'était pas un mince travail, étant donné que chaque pays, et souvent chaque province ou chaque ville invoque tel ou tel saint particulier, tient en vénération tels protecteurs spéciaux, moins connus des cités voisines. Malgré les difficultés inhérentes à un pareil travail, l'auteur a su le mener à bien : ses recherches ont abouti à nous donner une nomenclature à peu près complète des saints que la piété populaire invoque pour la protection du travail. Cette statistique fort curieuse en elle-même, servira à établir une fois de plus la part considérable que la religion catholique a prise dans la vie des peuples.

* * *

BLAIZE (Jean). — *L'art de dire*. Un vol. in-16 de 320 pages. Paris, 1903, Colin. Prix : 3 fr. 50

BLAIZE (Jean). — *Récits à dire*. Un vol. in-16 de x-424 pages. Paris, 1905, Colin. Prix : 4 fr.

L'art de dire est devenu important, en un siècle où le théâtre, l'amphithéâtre, le palais, la chaire, la conférence, les réunions publiques se

disputent les bons diseurs. Parodiant un vers célèbre, on pourrait certes dire :

« Et quel temps fut jamais plus fertile en paroles. »

Tout devient prétexte à débit oratoire. Les ouvrages de M. Jean Blaize, bien que s'adressant à tout orateur en général, visent plus spécialement l'artiste, qui a pour mission d'émouvoir. Son premier volume, *L'art de dire*, nous parle, avec une abondance de détails techniques, des meilleures méthodes à suivre pour obtenir dans la diction clarté, vérité et beauté ; il étudie de près la formation, ou pour mieux dire la culture des organes vocaux, ainsi que les principes du débit et l'emploi des gestes. Si les idées ne sont pas neuves, elles sont du moins présentées de façon originale, et rendues plus vivantes par un choix d'exemples appropriés et d'anecdotes piquantes.

Le second volume nous présente une heureuse sélection de récits à dire ; l'auteur en étudie les textes au point de vue de la ponctuation orale, des liaisons, des inflexions, du ton, du mouvement, de l'expression du sentiment. Rien n'échappe à l'examen autorisé de M. Blaize qui, disons-le en passant, jouit d'une réputation méritée de fin discurs. Il joint à la théorie une pratique habile, qui rendra ses ouvrages précieux pour quiconque doit émettre en public ses idées.

* * *

COMPAYRÉ (Gabriel). — *Horace Mann et l'école publique aux États-Unis*. Un vol. in-18 de 122 pages. Paris, 1906, Delaplane. Prix : 0 fr. 90

Nous avons récemment recommandé une étude de M. Compayré sur Charles Dèmia, parue dans la collection des « Grands Educateurs ». Du même écrivain nous venons de lire un travail intéressant sur Horace Mann, qui fut l'initiateur de nombreuses réformes pédagogiques aux États-Unis.

L'importance et la valeur des idées de Mann en matière d'enseignement, méritaient qu'on s'y arrête, et justifiaient amplement le présent opuscule, écrit de bonne foi et basé sur des documents de toute première main.

* * *

CORMIER (Alexandre). — *Le livre des fées, des fantômes et des sages*. Un vol. in-16 de 202 pages. Paris, 1906, Sansot. Prix : 3 fr. 50

M. Cormier vient de mourir, au moment où la notoriété allait s'attacher à son nom. Malgré une tâche pédagogique absorbante, l'écrivain avait trouvé le temps de jeter sur le papier des notes littéraires ; mais aucun catalogue de librairie ne renseignait son nom jusqu'ici. Il allait livrer au public son œuvre de vingt années, lorsque la mort vint briser cette existence laborieuse.

Le *Livre des fées* est un ensemble de contes fantastiques, écrits en un style luxuriant, coloré; çà et là, nous avons noté quelques faiblesses, mais le lecteur les excusera, en songeant que l'auteur n'eut pas le loisir de revoir les feuilles qu'il avait écrites. Du livre se dégage un cachet d'originalité curieuse : on y sent le travail patient de l'érudit, la joie d'écrire du collectionneur dont les recherches sont toute la vie. Il est permis de déplorer le brusque départ d'un conteur aussi bien doué.

* * *

DE MONTGESTY (G.). — *Le bienheureux Jean-Gabriel Perboyre*. Un vol. in-16 de XVI-252 pages. Paris, 1905, Lethielleux. Prix : 2 fr. 50

« Ce saint de haute taille, ce martyr aux puissantes énergies », dit de son héros l'auteur à sa première ligne : tout l'ouvrage est une éclatante justification de ce double et glorieux titre. Pas à pas, entraîné, saisi, remué d'une émotion parfois poignante, le lecteur suit cette existence de trente-huit années, brève, dira-t-on, mais combien remplie en réalité ! Ici apparaît, en des pages charmantes, l'enfant, que l'empreinte de sa famille chrétienne a marqué pour toujours ; là l'étudiant fervent, le novice modèle, l'éducateur en qui collègues et élèves voient « le petit saint », comme plus tard à Saint-Lazare on admirera « le saint vivant » ; puis c'est le prêtre, le directeur, le maître qui forme pour l'Eglise de saints prêtres et de vaillants religieux. C'est enfin le missionnaire intrépide, l'apôtre volant à la conquête des âmes par la voie royale de la croix, jusqu'à un martyre effroyable qui ajoute aux *Acta martyrum* un magnifique chapitre.

* * *

DE MONTOZON (René). — *En vibrant*. Un vol. in-16 de 298 pages. Paris, 1905, Amat. Prix : 3 fr. 50

Le comte Albert de Mun, en préfaciant cet ouvrage, nous dit d'une façon délicate et spirituelle le charme qu'il a goûté à la lecture des pages enthousiastes de René De Montozon. Ce charme, nous l'avons goûté à notre tour, et peu de livres, en cette époque où il en paraît tant, dégagent autant de saveur morale. C'est que l'auteur, médisant les vaines subtilités de la philosophie, écrit plus par le cœur que par la plume ; c'est son âme qui s'exhale toute, en des aperçus élevés souvent, religieux toujours. Il dégage des faits de profondes et salutaires leçons, énoncées en un style vibrant et lumineux. Son livre est à lire.

* * *

DOR (Prosper). — *Sous les sapins*. Un vol. in-16 de 162 pages. Paris, 1906, Sansot. Prix : 3 fr. 50

Les poèmes qui constituent cet ouvrage dénotent une plume bien douée ; les idées sont gracieusement exprimées, le vers a belle allure. Nous nous permettons cependant de mettre l'auteur en garde contre certaines licences qui, trop souvent répétées, choquent le lecteur. Ainsi en est-il des rimes : enfaie et ennuies, — branches et penche, — gris et abri ; ainsi encore des hiatus, dont il faut user modérément.

Ces remarques n'enlèvent rien d'ailleurs au charme de l'ouvrage.

* * *

PAGES. — *Histoire de saint Vincent Ferrer*. Deux vol. in-12 de X-354-CXII et 450-CIV pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse. Prix : 5 fr.

Pour juger de l'importance de ce volume, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'immense dossier qui a fourni à l'auteur les bases de son travail ; près de 250 pages sont réservées à cet amoncellement de pièces authentiques, lettres, décrets, ordonnances, documents de toutes sortes. On comprend aisément qu'une étude aussi fouillée, aussi minutieuse, ait donné des résultats extraordinaires ; on s'explique encore que cette histoire de saint Vincent Ferrer soit un monument unique, élevé à la gloire du serviteur de Dieu.

Être plus complet n'est pas possible ; d'autre part, le style imagé de l'auteur et les souvenirs personnels dont il émaille son œuvre, sont une source puissante d'intérêt. Le P. Pages a donc, s'il est permis de s'exprimer ainsi, constitué une biographie définitive du saint, appuyée sur une documentation rigoureuse : c'est une merveille d'érudition qui sera consultée avec fruit par les écrivains religieux et les prédicateurs.

* * *

JAC (Ernest). — *Un gentilhomme apothicaire*. Un vol. in-18 de XX-178 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr.

Rien ne ressemble plus à une vie de saint, dit M. René Bazin, que l'histoire de ce jeune mousquetaire de Versailles, ardent, élégant, jaloux des succès de cour et de la gloire des armes, qui, après quelques années dépensées à s'amuser noblement dans ses terres, au premier coup du malheur, avant même, au premier retour sur lui-même, décide de se convertir, c'est-à-dire de vivre pour les autres, vend ses chiens... et met au service des pauvres son château, sa fortune, ses relations et, bien mieux, tout son cœur et son esprit...

Voilà, en dix lignes, tout le volume. Elles suffiront, croyons-nous, à aiguïser la curiosité de nos lecteurs. La vie du comte de la Garaye vaut qu'on s'y arrête : elle abonde en grands exemples de foi chrétienne et de bonté.

* *

LEBESGUE (Philéas). — *Le roman de Ganelon*. Un vol. in-16 de 254 pages. Paris, 1906, Sansot. Prix : 3 fr. 50

L'héroïque épopée de Roland à Roncevaux a inspiré à M. Lebesgue son *Roman de Ganelon*. Nous retrouvons ici tous les personnages de la vieille chanson de gestes : Roland, Ganelon, Aude, Turpin, le duc Naymes, Olivier et les autres. De la légende, l'auteur a choisi l'un des plus émouvants épisodes ; son livre nous explique la rivalité de Roland et de Ganelon, et la trahison de ce dernier.

Voilà pour le fond ; la forme n'est pas moins intéressante. L'écrivain traduit ses idées en un style vivant, alerte, primesautier ; il restitue les personnages dans le cadre original et, sans aucune prétention à l'érudition, il burine ses caractères avec une vérité d'expression telle qu'il nous fait revivre une des plus belles pages de l'histoire carlovingienne.

C'est une œuvre de fin lettré que nous a donnée M. Lebesgue.

* *

MARY (André). — *Les sentiers du paradis*. Un vol. in-16 de 180 pages. Paris, 1906, Sansot. Prix : 3 fr. 50

M. Mary nous était connu par ses « Symphonies pastorales », dont la critique a parlé avec éloge. « Les Sentiers du paradis » nous ont paru mieux travaillés encore : le vers est plus coulant, avec moins de recherche dans la forme, avec plus de naturel dans l'expression. Nous avons surtout remarqué le poème intitulé : « Rêveries d'avril et de juillet », dont la conception est particulièrement heureuse.

Qu'il nous soit permis de signaler à l'écrivain, très amicalement d'ailleurs, certaines licences que les règles parnassiennes ne permettent pas ; telles, par exemple, que les rimes établies sur de simples assonances. Nous le répétons, le volume entier est d'une belle facture, et témoigne d'un réel talent.

* *

MOREL (Maurice). — *L'âme de l'enfance*. Un vol. in-16 de 136 pages. Paris, 1906, Perrin. Prix : 3 fr.

Tout un livre de vers dédié à l'enfance ! Est-il rien de si poétique, de si délicatement beau que ces petites têtes blondes, au sourire d'anges, aux yeux vermeilles !

L'auteur aime l'enfance : chaque page, chaque ligne l'indique à suffisance. Pour la chanter, il laisse simplement vibrer son cœur en des vers d'une aimable douceur. Il a des trouvailles délicieuses ; écoutez cet ange qui veut définir l'aïeul aux cheveux blancs :

Grand'père, c'est beaucoup d'années

Que compte un registre inconnu.

N'est-ce pas charmant ?

Le vers de M. Morel est régulier, sobre de licences, soigneusement pur : nous sommes ici en pleine école parnassienne, et c'est un intérêt de plus pour le volume que nous recommandons.

* *

RENAUT (J.). — *Education morale*. In-12 de 42 pages. Namur, 1906, Aug. Godenne. Prix : 0 fr. 50

M. Renaut, dont nous avons eu occasion de nous occuper le mois dernier, donnait récemment à Namur une conférence sur l'éducation morale. La grande compétence de l'écrivain dans les questions éducatives nous dispense de tout éloge quant au fond ; nous le félicitons simplement d'avoir, avec courage, rompu avec un tas de préjugés qui courent le monde. De cette belle causerie nous ne retiendrons qu'une chose, c'est que le conférencier, dans sa conclusion, pose en principe la nécessité de l'idéal chrétien dans l'éducation.

* *

ROZAN (Charles). — *Les végétaux dans les proverbes*. Un vol. in-16 de iv-284 pag. Paris, 1906, Ducrocq. Prix : 3 fr. 50

En publiant, l'année dernière, son livre des *Animaux dans les proverbes*, M. Charles Rozan s'était tacitement engagé à écrire, comme complètement tout naturel, *Les végétaux dans les proverbes*. C'est pour tenir cette quasi promesse qu'il vient d'interroger, à leur tour, les arbres, les fleurs, les fruits et aussi les légumes, sur la place qu'ils sont venus prendre dans la langue imagée des allusions et des comparaisons. — Les réponses qu'il a reçues, pour être moins nombreuses que dans le monde des animaux, ne sont ni moins intéressantes ni moins variées : c'est plaisir de voir avec quel propos ou quelles singulières rencontres les végétaux, depuis la rose, superbe reine des fleurs, jusqu'à l'herbe des champs, se mêlent à nos sentiments et à nos conversations.

* *

SALOMON (Michel). — *L'esprit du temps*. Un vol. in-16 de xii-338 pages. Paris, 1906, Perrin. Prix : 3 fr. 50

Les *Portraits littéraires* de M. Salomon lui ont acquis un renom de fin critique ; son livre

actuel n'est pas, à proprement parler, de la critique : l'auteur cherche simplement à caractériser l'esprit du temps dans ses principales manifestations : philosophie, littérature, beaux-arts, mœurs, religion. Dans ces différents domaines de l'activité humaine, il suit à la trace l'influence prépondérante de l'évolution scientifique. Et cela, sans sécheresse de forme, ni aridité de style, ce qui n'est pas un mince éloge.

Partout il fait toucher du doigt l'empreinte de la science ; mœurs, littérature, philosophie, religion même tendent à évoluer vers ce nouvel idéal. L'auteur constate simplement l'état des choses, sans juger pour ni contre, et sa documentation neuve autant qu'originale donne à son travail un aspect curieux et grandement intéressant.

*
**

Soë (G.), DUPONT (J.) et ROUSSIN (O.). — *Vocabulaire des termes de marine*. Un vol. in-16 carré de VIII-566 pages. Paris, 1906, au journal « Le Yacht ».

Les sports nautiques se développant de plus en plus, nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs ce vocabulaire complet et mis à jour des termes de marine.

Tout ce qui a trait à la navigation à voile et à vapeur y est minutieusement décrit ; les dernières inventions mécaniques et les applications nouvelles de l'automobilisme au yachting seront particulièrement goûtées des fervents sportsmen.

Une innovation encore : les auteurs ont réservé une large place aux questions de droit et à la jurisprudence spéciale ; des formules d'actes, procès-verbaux et autres pièces administratives complètent l'ouvrage, qui est abondamment illustré et relié élégamment.

En résumé, un livre très bien fait, d'un format facile, et d'une grande utilité pratique.

*
**

TRANCHANT (L.). — *La photocopie positive par développement*. Un vol. in-12 de 48 pages. Paris, 1906, Mendel.

Prix : 0 fr. 60

Cet opuscule pourrait être intitulé : *Manuel du parfait imprimeur sur papiers au gélantino-bromure et au gélantino-chlorure d'argent*. Il contient en effet toutes les notions techniques et pratiques qu'il est indispensable de posséder pour tirer bon parti de n'importe quel genre de papier par développement.

L'auteur s'est principalement étendu sur les deux seules difficultés des procédés par développement : l'appréciation du temps d'exposition et la composition des bains de développement convenant à chaque papier. Il a noté soigneusement les modifications obtenues dans la tonalité des images par les variations apportées dans le temps

d'exposition et dans la composition appropriée des révélateurs. Il a en un mot abordé tous les points sujets à erreur ou à hésitation de la part du débutant ou même du praticien, que l'abondance des papiers modernes met quelquefois dans l'embarras.

*
**

VAUDOYER (J.-L.). — *Les compagnes du rêve*. Un vol. in-32 de 90 pages. Paris, 1906, Sansot. Prix : 1 fr.

Ce petit volume procède d'une plume habile dans l'art d'évoquer les plus brillants tableaux. Les sujets en sont malheureusement un peu païens ; en tous cas, ils ne sont pas à la portée de trop jeunes intelligences. LECTOR.

RÉCRÉATION

Charade

Mon premier, mon second, se trouvent dans la terre,

Et, chez l'homme, mon tout est signe de misère.

Logogriphe

Sur sept pieds, je suis une expérience ;
Chef à bas, j'apporte l'évidence.

Réponses au dernier numéro :

Enigme : *Procès*.

Carré syllabique

MUR MU RE

MU RAIL LE

RE LE VÉ

Le coin des rieurs

Dugourdon vient de visiter son héritier, qu'une indisposition retient à l'infirmerie du lycée. En rentrant, il dit à sa femme :

— Ils sont encore malins là-dedans ! Ils ont prescrit un médicament pour l'usage externe, et Alfred est pensionnaire.

Pensée d'un bienfaiteur :

« Hélas ! tous les hommes sont ingrats, et il n'y a plus de reconnaissance qu'au Mont-de-Piété. »

— Cabassous a deux dents qui le font beaucoup souffrir.

Il se décide à aller chez un praticien auquel il demande combien lui reviendra la double extraction.

— Ce sera dix francs pour la première dent et cinq francs pour la seconde, répond l'opérateur.

— Eh ! bien, alors, arrachez-moi seulement la seconde pour aujourd'hui.

— Propos de Bourse.

— Où en est donc votre procès avec ce sacrifiant de Z... qui vous a volé trois cent mille francs ?

— Tout est arrangé... Il épouse ma fille.

— Garçon, encore un cheveu dans mon potage !

— C'est du cuisinier qui est parti hier, celui qui le remplace est entièrement chauve.

— X..., à son ami B...

— Prête-moi vingt francs ?

— Je n'en ai que douze.

— Eh ! bien, donne-les moi, tu m'en devras huit.

Carnet musical

I. — NOUVEAUTÉS

M. François Crouwels, organiste à l'église Saint-Georges, à Anvers, vient de faire paraître, chez l'éditeur Faes, un *Tantum ergo* que nous recommandons volontiers à nos maîtres. C'est un chœur à l'unisson, d'un mouvement modéré et d'un beau rythme.

* *

Nous signalons dès aujourd'hui à nos lecteurs une intéressante collection musicale, due à une heureuse initiative de l'éditeur Alcan, de Paris. Elle a pour titre général : « Les Maîtres de la musique », et comportera une série d'études d'histoire et d'esthétique, publiées sous la direction de M. Jean Chantavoine.

Désireux de ne laisser nos amis étrangers à aucune manifestation artistique, nous consacrerons à chacun des volumes de cette belle collection, une notice spéciale et détaillée, au fur et à mesure de l'apparition des œuvres.

Le premier ouvrage, qui vient de paraître, a pour sujet Palestrina, et pour auteur M. Michel Brenet. Nous en reparlerons en détail dans notre plus prochain fascicule.

* *

II. — CONCERTS

L'abondance exceptionnelle de concerts que nous a valu le mois de mars va nous obliger à restreindre considérablement nos modestes appréciations. La place nous étant strictement mesurée, les intéressés voudront bien ne pas nous en tenir rigueur.

* *

M. Max Donner ouvre la série, par son second récital de la salle Érard. Cette deuxième audition nous a plu mieux encore, si c'est possible, que la précédente ; le jeune virtuose nous a paru plus en possession de ses moyens. Est-ce l'éclectisme soigné du programme ? Est-ce plutôt la personnalité de l'interprète, se dégageant plus complète, en une exécution hors pair ? Nous ne saurions le définir ; ce qui est certain, c'est que nous avons retrouvé ce soir-là un Donner vraiment lui-même, un artiste sincère, délicat, fini, joint à un compositeur de mérite. Nous avons dit un jour ce que nous pensions de la *Danse des moucheçons*, page originale, charmante d'idée et de facture : un aimable petit chef-d'œuvre, que son auteur enlève avec une prestance et un enthousiasme peu ordinaires.

Mozart, Saint-Saëns, Ernst ont également valu au jeune violoniste de sympathiques félicitations.

Mlle Angélique Keyser, qui prêtait son gracieux concours à cette soirée intime, a recueilli une large part des applaudissements par sa façon agréable de détailler des mélodies de Mozart, Duparc et autres.

Voilà une séance dont le public musical gardera un bon souvenir.

* *

Malgré l'inclémence de la température, le lieder-abend de miss Marie Brema (Grande Harmonie, 7 mars) avait réuni une chambrée complète. L'incontestable talent de la grande cantatrice, son rôle prépondérant dans les interprétations modèles de Bayreuth, et par-dessus tout la délicieuse simplicité de l'artiste, lui ont valu une sympathie et un renom que le monde du dilettantisme artistique lui conservera longtemps encore.

Les brillants succès qui ont marqué chaque pas de cette carrière déjà longue, les lauriers et

les fleurs que la haute critique musicale n'a cessé de déposer aux pieds de miss Brema ont donné à la personnalité de celle-ci un tel retentissement que tout éloge semble superflu désormais. Le récital auquel nous avons assisté nous a prouvé une fois de plus que le talent de la cantatrice reste toujours jeune, toujours vibrant, toujours impressionnant.

Certes, de ses créations wagnériennes, Mme Brema a retenu un tempérament éminemment dramatique ; même dans les plus simples romances, les qualités de la tragédienne transparaissent, donnant à l'interprétation une vigueur parfois outrée. Mais ce qui serait un défaut chez tout autre, n'est ici qu'un attrait de plus, parce que l'artiste y met une sincérité d'expression sans égale. Un exemple : la *Mort et la jeune fille*, de Schubert, fit passer un frisson à fleur de peau, par l'intensité de vie et la diction colorée de l'artiste. C'était simplement admirable. Avec le public qui l'a acclamée, nous regrettons que miss Brema soit si peu prodigue de ces séances d'art intime.

*
* *

Un concert de charité, au profit de la Villa coloniale de Watermael (Grande Harmonie, 9 mars), nous a valu la bonne fortune d'apprécier une fois de plus et d'applaudir avec enthousiasme l'excellent orchestre de la Société symphonique des Nouveaux Concerts, sous la direction de M. Delune.

Programme copieux, trop copieux même ; le grand succès de la soirée a été pour M. Marcel Laoureux, un tout jeune pianiste qui faisait ses débuts devant le grand public. Débuts encourageants, constatons-le ; le futur virtuose s'est acquis d'emblée la sympathie et l'admiration générales. M. Laoureux possède une belle technique, une grande souplesse de jeu, un son pur et moelleux : c'est un talent qui s'annonce très personnel.

Mlle Berthe Seroen, cantatrice, et M. Demont, flûtiste, ont également concouru, pour une large part, au succès de ce concert, dont l'œuvre de la Villa coloniale retirera tous les bénéfices.

*
* *

M. Willy Burmester, le célèbre violoniste allemand, ne s'était plus produit à Bruxelles depuis de nombreuses années ; mais il avait laissé ici une renommée de virtuosité qu'il était intéressant de confirmer. Et pourtant, était-ce fatigue de la part du monde musical, trop sollicité ces derniers temps par des auditions multipliées ? Était-ce plutôt ce déplorable retour de l'hiver, aux allures bien belges, dont nous avons été gratifiés pendant quinze jours ? Nous ne saurions le dire ; mais une fois de plus, nous avons constaté que le public

musical (est-ce qu'il a jamais existé ?), qui prend d'assaut les salles de concert lorsque les entrées de faveur sont répandues à foison, et qui applaudit à outrance les « croûtes » qui lui distribuent généreusement les fauteuils numérotés, se montre de plus en plus revêche lorsqu'il s'agit d'encourager les artistes de talent.

Ce fut le cas pour M. Burmester. Le grand public (toujours ce grand public !) n'a guère témoigné d'empressement aux séances du 8-14 mars. Disons-le carrément : les absents ont eu tort. M. Burmester est un des grands maîtres de l'archet ; les rares privilégiés qui l'ont applaudi n'ont pas perdu leur temps, et conserveront un souvenir vivace de ces deux brillantes soirées.

Toutes les qualités sont réunies chez l'artiste allemand. La pureté extraordinaire du son se double d'une douceur, d'un moelleux bien rares chez les fervents de l'archet ; joignez à cela une technique sobre et impeccable, un jeu savant, et une interprétation consciencieuse jusque dans les moindres détails. Peu de violonistes sont à même de fournir pareille exécution : tout est fouillé, scruté, rendu avec une netteté qu'on ne peut assez louer. Et tout cela s'allie à une aisance, à une simplicité, qui conquièrent à l'artiste une sympathie admirative et spontanée.

Des programmes, que pourrions-nous dire ? Tout fut parfait : telle a été l'unanime impression des quelques privilégiés qui ont eu le bonheur d'applaudir M. Burmester.

*
* *

Le lundi 26 mars, nous avons entendu, à la Grande Harmonie, M. Hans Hermanns et Mme Hermanns-Stibbe, deux pianistes qui, pensons-nous, faisaient leurs débuts. La note caractéristique de la soirée était d'être réservée aux œuvres pour deux pianos. Devant quelques douzaines d'amateurs, que n'avait pas rebutés la température glaciale des locaux, les deux artistes ont exécuté du Grieg (*Romance 51*), du Brahms (*Sonate en fa mineur*), du Saint-Saëns (*Scherzo 87*), etc. ; leurs moyens étaient évidemment paralysés par le froid, ce qui expliquerait certaines défaillances. Rendons néanmoins hommage à leur bonne volonté et à leur façon très consciencieuse d'interpréter les auteurs.

*
* *

Le mardi 27, nouveaux débuts à la Grande Harmonie : ceux de M. Arnold Trowell, un jeune violoncelliste de talent, que toute la colonie anglaise de la capitale avait tenu à encourager de sa présence. C'est donc devant un brillant auditoire que M. Trowell nous a donné la mesure de son savoir. Malgré sa grande jeunesse, le virtuose possède déjà de très sérieuses qualités de son et d'interprétation ; son jeu, un peu sauvage dans le *Concerto en mi mineur* de Popper, s'est assagi

dans les œuvres de Haydn et des grands classiques. La technique est presque parfaite et s'accompagne d'une grande aisance et d'un sens artistique sérieux. Nul doute que d'aussi précieuses aptitudes ne lui réservent de nombreux et brillants succès.

A cette dernière séance, nous avons revu avec plaisir notre sympathique pianiste Georges Lauweryns, retour d'Amérique, où il a moissonné lauriers et dollars.

**

Le Quatuor Zimmer donnait, le 28, à la salle Allemande, sa seconde séance de musique de chambre. Le programme comportait : le quatuor en *ré*, de Borodine, — le quatuor en *sol* majeur, de Mozart, — et l'op. 132 de Beethoven. Nous ne pourrions, sans nous redire, exprimer notre avis sur cette séance intéressante ; nous avons souvent signalé la remarquable perfection de toutes les interprétations de MM. Zimmer et consorts. Comme toujours, ce qui a surtout émerveillé l'auditoire, c'est la parfaite homogénéité du groupe, même dans l'œuvre complexe de Borodine. Nos quatre virtuoses comptent donc un succès de plus à leur actif.

**

La soirée du 29 mars était impatientement attendue par tous nos dilettantis : M. Joseph Wieniawski, qui ne se prodigue guère à Bruxelles, donnait sa séance annuelle de piano. Rappelons que M. Wieniawski a donné jusqu'ici onze séances de piano. Notre confrère, la « Fédération artistique », parle en ces termes de cette série vraiment extraordinaire :

« Aucun des morceaux qui composent ce programme (celui du 29 mars), n'a été exécuté aux onze précédentes séances du maître. Celui-ci parcourt toute l'échelle de la musique pianistique sans souci spécial d'école ni de chronologie. Par leur nombre et leur diversité, de telles auditions, où toutes les œuvres sont exécutées de mémoire, sont exceptionnelles dans le domaine de la virtuosité. »

Les 32 Variations de Beethoven, ainsi que la grande sonate avec final fugué de Rubinstein ont valu à M. Wieniawski un éclatant triomphe. Mais ce qui mit le comble à l'enthousiasme de l'auditoire fut certainement la magistrale interprétation de plusieurs des belles pages de Chopin. Les deux maîtres, le compositeur et le virtuose, semblent se comprendre, se compénétrer plus intimement : le public le sentait et son émotion est la preuve la plus belle et la plus sincère du talent peu commun du brillant pianiste.

La séance se complétait par quelques œuvres intéressantes de Wagner et de Liszt, et une charmante esquisse de Radoux, l'éminent compositeur belge. Ici encore, le triomphe de M. Wieniawski fut complet, grâce à la délicatesse de son jeu et

au souci constant du moindre détail. Rien n'est sacrifié ni négligé dans l'exécution : chaque point ressort à sa juste valeur, les nuances sont mises en parfaite lumière, de façon à donner à l'ensemble le maximum d'effet.

Voilà certes ce que l'on peut appeler une interprétation modèle.

**

Les exigences de la mise sous presse nous empêchent de joindre à la présente chronique des notes sur les séances des 30 et 31 mars. Nous les reporterons au mois prochain.

**

III. — COMMUNIQUÉS

Mme Georgette Leblanc donnera le 6 avril, à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle de la Grande Harmonie, une audition musicale avec le concours de M. Maurice Geeraert, pianiste.

Au programme figurent des poèmes et chansons de G. Fabre, Er. Chausson, H. Février, Maeterlinck, P. de Bréville, Borles, et les poèmes de Jade, traduits du chinois par Mme Judith Gauthier. M. Geeraert exécutera le Prélude Choral et Fugue, de C. Franck, et les Miroirs, de Ravel.

**

Une séance musicale intéressante aura lieu le 7 avril, à la salle Le Roy. Elle sera consacrée en partie à l'audition d'œuvres vocales et instrumentales du jeune compositeur Léopold Samuel, fils du professeur au Conservatoire bien connu, M. Edouard Samuel.

Mlle Jeanne Samuel, violoniste, dont les débuts pleins de promesses sont fort remarquables, se fera également entendre à cette soirée.

**

Nous aurons le plaisir d'entendre, le 11 courant, à la Grande Harmonie, Mlle Guilhermina Suggia, la jeune violoncelliste dont on se rappelle les brillants succès de février dernier. Elle sera accompagnée par sa sœur, Mlle Virginia Suggia, pianiste, l'une des meilleures élèves du maître Diémer.

**

Bonne nouvelle ! Aux instances générales, Botrel nous revient, Botrel l'illustre Barde, le célèbre poète-chansonnier de la Bretagne.

Le jeudi 3 mai prochain, à 4 heures de relevée, une grande séance d'art sera consacrée à l'audition de ses œuvres ; lui-même et sa « douce » en seront les interprètes. — Ceux qui les ont entendus ne sauraient s'empêcher d'aller les réentendre ; qu'on se dépêche donc ; car les places sont prises d'assaut !

FR. DURON.

*
**

NOTES DE MUSIQUE

L'abondance extraordinaire de concerts qui a signalé le mois de mars me donne l'occasion, ce dont je suis fort flattée, d'entretenir les lecteurs du « Glaneur », ou plus exactement de leur communiquer quelques impressions d'art, recueillies au cours des nombreuses séances de ce mois.

M. Philippe Mousset, qui s'est produit le vendredi 9, à la salle Ravenstein, n'est plus un débutant ; maintes fois déjà, le public bruxellois l'a applaudi avec enthousiasme. C'est que, malgré sa jeunesse, le pianiste possède de grandes qualités techniques, rendues plus sympathiques encore par une aisance naturelle et une simplicité d'allure des plus agréables. Schumann paraît être son auteur favori : il le possède pour ainsi dire au bout des doigts, de même d'ailleurs que Chopin. L'auditoire a vivement ovationné l'interprète et ne l'a tenu quitte qu'après l'exécution supplémentaire de la jolie *Berceuse* de Chopin.

Une gracieuse amabilité m'a valu la bonne fortune d'assister, le vendredi 16, en la salle Ravenstein, aux débuts du « Nouveau Quatuor ». Je dis débuts, car je ne pense pas que les jeunes artistes qui ont constitué ce quatuor se soient jusqu'ici fait entendre dans la capitale, si ce n'est séparément. C'étaient donc les débuts de MM. Jean Strauwen, Henri Van Iecke, Oscar Flasschoen et Fritz Degen. Bien que certaines faiblesses se soient fait jour çà et là, cette première audition a laissé une excellente impression. On ne peut évidemment exiger de jeunes virtuoses l'expérience consommée des grands maîtres ; néanmoins, les quatre exécutants ont fait preuve de sérieuses qualités : leur jeu est généralement bon, bien nuancé, et d'une grande exactitude. Il serait à désirer que l'ensemble fût plus homogène : avec ce point en plus, ce sera parfait.

Mlle Elisabeth Delhez a déjà recueilli tant de succès à Bruxelles, que je me trouve fort embarrassée de parler d'elle d'une manière neuve. La charmante cantatrice possède toutes les qualités : voix claire, souple, bien travaillée ; timbre agréable, diction parfaite avec une forte nuance d'émotion. On peut résumer en un mot l'impression de la soirée du 27 : ce fut un vrai régal artistique.

MARIE-BERTHE.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Les vinaigrettes

Les « vinaigrettes », ces chaises roulantes manœuvrées par deux hommes, dont l'un tirait dans les brancards et l'autre poussait la légère machine ; — les vinaigrettes qu'inventa au commencement du dix-septième siècle un abbé du nom sévère de Malotru ; — dont le sieur Dupin eut le privilège en 1669 ; — qui se répandirent à Paris et à Versailles malgré l'opposition véhémement des loueurs et porteurs de chaises (sans roues) ; — qu'on appela « vinaigrettes » à cause de leur ressemblance avec les brouettes des vinaigriers d'alors, et que Mercier vanta pour leur commodité...

(Car elles étaient fort commodes, permettant, comme les chaises à porteurs, d'accéder même par les escaliers, qu'on montait en soulevant la caisse, jusqu'à l'endroit où l'on se rendait ; la portière s'ouvrait par devant, ce qui facilitait l'accès et la sortie de la vinaigrette. Tandis que l'un des hommes maintenait l'arrière de la voiture, le conducteur se dégageait des bretelles, laissait reposer les brancards, abaissait le marchepied et ouvrait la portière de la vinaigrette, d'où l'on sortait comme d'un fauteuil).

Les vinaigrettes donc, cet agréable véhicule de nos pères, saviez-vous qu'il en existait encore à Beauvais ? « Les dames de Beauvais, dit un journal, se faisaient transporter volontiers dans ces petites caisses roulantes, pour aller à la messe, au théâtre ou en visite, et rien n'était plus curieux que de rencontrer de temps en temps, ballottés sur les vieux pavés de la ville, ces coupés d'un autre âge, qui eussent été parfaits si l'on eût songé à leur appliquer l'ingénieux système des pneus. Le tarif en était d'ailleurs à la portée des bourses les plus modestes : la course se payait 1 fr. 25. »

Hélas ! elles ont vécu. Le dernier conducteur de vinaigrette, le sieur Pithoré, a cessé les affaires. Les dames de Beauvais iront en fiacre ou en automobile. La vieille cité gauloise n'offrira plus au visiteur, en fait d'antiquités, que son enceinte romaine, ses arènes, ses vestiges d'un temple de Bacchus, sa tour romane : elle n'aura plus de vinaigrettes. C. B.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Petites Nouvelles

On vient de lancer à Berlin une invention fort intéressante.

Pour faciliter l'opéra aux spectateurs qui ont la vue courte ou l'ouïe dure, on a imaginé ce qui suit : au moyen d'un appareil à projection, les mots de la pièce que l'on chante sont reproduits, en lettres distinctes, au-dessus de la scène. Le texte apparaît ligne par ligne, au fur et à mesure qu'on le chante, et cela se produit de la façon la plus simple. Le souffleur, qui lit la partition placée sur des rouleaux, n'a qu'à presser un bouton pour faire avancer sur le tableau du haut les lignes d'une autre partition identique, mais écrite en très gros caractères.

L'invention serait, dit-on, peu coûteuse, facile à manier et rendrait les plus grands services pour les représentations en langues étrangères.

*
**

De juillet à novembre aura lieu, dans le Grand Palais des Champs-Élysées, à Paris, une exposition coloniale qui est appelée à un grand retentissement. Cette exposition est patronnée officiellement par le gouvernement.

Le commissaire général pour la Belgique est notre confrère, M. Victor Jaubert, 80, rue Saint-Lazare, à Bruxelles.

*
**

Dans sa dernière réunion, l'Union de la Presse périodique belge a décidé que le deuxième Congrès de la Presse périodique aurait lieu à Ostende, du 14 au 17 juillet prochain.

On y discutera tout d'abord deux questions très importantes, l'une d'ordre professionnel : « Le droit à l'information et à l'enquête pour tout ce qui se rapporte à la Presse périodique » ; — l'autre d'ordre technique : « Des meilleures conditions matérielles que devrait réaliser une revue type ».

Outre ces deux points principaux, qui donneront lieu à des conclusions, le Comité d'organisation du deuxième Congrès a également approuvé l'idée d'accepter toutes communications succinctes, écrites ou verbales, sur n'importe quel sujet intéressant, pourvu que le Bureau en soit avisé au moins quinze jours d'avance.

La cotisation est fixée à 10 francs. Elle donne droit de participer au Congrès et à toutes les fêtes, excursions et réceptions.

Des personnalités belges et étrangères seront invitées à ce Congrès, dont le succès est dès à présent assuré, grâce au concours spontané de nombreux journalistes périodiques de marque.

*
**

Une jeune revue franco-belge, l'Essor littéraire, vient d'ouvrir un concours comprenant trois sections : 1^o POÈMES : maximum, 75 vers ; — 2^o NOUVELLES : maximum, 8 pages du format de la revue ; — 3^o ETUDE sur un écrivain ou un artiste belge : maximum, 10 pages format de la revue.

Tous les sujets sont libres. Chaque concurrent peut adresser plusieurs manuscrits. Le concours sera clôturé le 10 mai, et les résultats seront donnés dans le numéro de l'Essor littéraire du 1^{er} juin 1906.

Conditions. Les manuscrits doivent être inédits, écrits très lisiblement et seulement au recto des feuilles. Ils ne peuvent être signés, mais doivent porter une devise reproduite sur une enveloppe fermée contenant nom et adresse du concurrent.

Avantages. Il sera décerné au moins trois prix par section. Les articles primés seront publiés dans la revue et leurs auteurs auront droit à un certain nombre d'exemplaires du numéro où leurs œuvres auront été insérées. Tous les lauréats recevront une carte de correspondant de l'Essor littéraire, et un abonnement d'un an à la revue. S'ils sont déjà abonnés, ils recevront un volume d'un des collaborateurs de la revue.

N. B. Pour les demandes de numéros spécimens et pour tous renseignements complémentaires, on est prié de s'adresser à M. Paul De Sadeleer, rédacteur en chef de l'Essor littéraire, 254, rue Royale, Bruxelles.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Adam de Saint-Victor (L. Guillaume). — Mer fatale, *poésie* (E.-H. Gilleywytens). — Dans l'eau de Javel (Pierre l'Ermite). — Memento culinaire (Tante Louise). — Invitation (Carcus Brio). — Récréation. — Théodore Botrel (J. Renaut). — Le coin des rieurs. — Le mois littéraire (Lector). — L'exécution musicale (F.-A. Gevaert). — César Franck (Camille Mauclair). — Carnet musical (Fr. Dufour). — Revue des revues.

ADAM DE SAINT-VICTOR

La publication des *Proses* d'Adam de Saint-Victor a constitué pour le monde des lettrés une véritable révélation d'art. En effet, qui parmi les lettrés de profession, qui dans le monde des écoles, à part M. l'abbé Misset, a jamais essayé d'approfondir l'art du grand moine du XII^e siècle, d'Adam de Saint-Victor ? Qui même connaissait son nom avant que D. Guéranger le remit en lumière et que le regretté Léon Gautier nous donnât la première édition moderne de ses œuvres, il y a quelque quarante ans ?

Populaires dès leur origine, ces admirables *Proses* avaient retenti sous les voûtes de toutes les cathédrales et de toutes les églises de l'Europe et, durant trois siècles, l'âme poétique et croyante de nos pères les avait goûtées et s'en était nourrie.

Mais la Renaissance était venue.

Subitement et exclusivement éprise d'un art qui n'avait jamais été le nôtre qu'à titre d'auxiliaire, la Renaissance ne craignit point d'appliquer à Adam ce suprême dédain artistique, qu'elle professa pour tout ce qui portait le cachet chrétien et national, pour tout ce qui provenait de ce malheureux Moyen-Âge, déclaré rétrograde et barbare en face d'un art purement païen et sorti du tombeau après plus de mille ans.

Adam subit le sort de Prudence et de tous les Pères de l'Église : il fut proscrit sans pitié. Et du grand poète, à la longue, tout tomba dans l'oubli, tout, jusqu'à son nom, qui ne se rencontrera plus

que par hasard dans les dictionnaires biographiques, avant ce dernier quart de siècle.

Et pourtant quel poète mérita mieux qu'Adam d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la vraie littérature et d'être mis entre les mains de la jeunesse ?

D. Guéranger l'appelle le plus grand poète liturgique du Moyen-Âge. Un protestant anglais, le docteur Neale, va jusqu'à le placer au-dessus de tous les poètes latins de tous les temps. Ce dernier jugement n'est peut-être pas sans quelque exagération. N'ayant cultivé qu'un seul genre, Adam, par exemple, n'a pu nous offrir cette variété de sujets, d'idées, d'images et de sentiments, ni cette multiplicité d'aptitudes poétiques dont Horace est un admirable exemple, mais il n'en reste pas moins vrai de dire qu'il a fait preuve d'un talent supérieur.

Un célèbre critique de notre temps, Brunetière, a prétendu dans son *Histoire de la littérature française*, que le Moyen-Âge n'a pas eu en littérature la préoccupation de l'art. A elle seule, l'œuvre d'Adam est la réfutation péremptoire de cette étrange affirmation. Nulle part, en effet, dans aucune littérature et à aucune époque, l'art n'éclate davantage : il y éclate même avec une telle puissance, une telle fécondité, qu'on peut dire de l'art d'Adam de Saint-Victor qu'il a été la source de toute la poésie moderne : syllabisme, accent tonique, hémistiche, vers masculins et féminins, combinaisons variées à l'infini, tout s'y rencontre, dans

une souveraine perfection, jusqu'à ces rimes riches qui font aujourd'hui la gloire de nos plus fiers Parnassiens, jusqu'à ces strophes ailées et si vivantes, dont il est convenu que Victor Hugo et quelques autres ont, de génie, doté la lyre contemporaine.

Née comme une fleur sauvage sur les abrupts sommets des Alpes, en ce poétique monastère de Saint-Gall, un des plus glorieusement célèbres parmi ces foyers de vertu et de civilisation que l'Eglise alluma partout, comme autant de phares lumineux, durant la sombre nuit des invasions barbares, la *Prose* eut d'humbles commencements.

C'était vers la fin du IX^e siècle. Le bienheureux Notker, surnommé *Balbulus* à cause de son défaut de langue, en bégaya en quelque sorte les premiers accents : longues phrases simplement isosyllabiques et rythmées, remplaçant après l'Épître de la messe le chant traditionnel de l'*Alleluia*. Ses deux illustres amis et inséparables compagnons, Tutilon et Rappert, plus tard son neveu Notker le jeune, puis dans les siècles suivants, les deux Ekkehard, Herman Contract, l'auteur du *Salve Regina* et de l'*Alma Redemptoris*, Godescalc, le roi Robert et quantité d'autres apportèrent à l'œuvre primitive d'heureux perfectionnements : ils coupèrent ces longues phrases, les plièrent à des mesures diverses, y introduisirent, avec la césure, l'assonance, puis la rime et finirent par faire de la fleur sauvage et rudimentaire cette fleur naïve et simple encore, mais déjà si charmante, qui s'épanouit, comme ses sœurs des champs, sur toute l'étendue de la terre latine, durant les XI^e et XII^e siècles.

C'est la seconde époque des *Proses*, celle qui vit naître le *Veni Sancte Spiritus* du roi Robert et le *Victimae paschali* de Wipon.

Il était réservé à un humble et saint religieux de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, à Maître Adam, de donner à la *Prose* sa dernière perfection.

Génie à la fois théorique et pratique, Adam ne se contentera pas de lui infuser le grand souffle poétique, le souffle sublime des saintes Écritures, mais recueillant un à un tous les éléments de beauté qui se rencontrent chez ses devanciers, analysant tour à tour les divers systèmes de versification suivis jusqu'à lui, retranchant ici, ajoutant là, modifiant ailleurs, il arrivera à lui donner des règles fixes,

qu'il suivra lui-même avec la dernière rigueur, et à créer enfin ce type de *Prose*, dont nul après lui ne dépassera ou même n'atteindra la suprême beauté.

Adam fut l'Horace du XII^e siècle : comme lui, poète lyrique ; comme lui, législateur.

Et pourtant, en dehors de ce double point de vue, personne, il faut le dire, ne ressemble moins à Horace qu'Adam de Saint-Victor, je ne dis pas seulement pour le fonds, cela va de soi, mais encore pour le procédé, pour le style et pour la forme, et c'est justement à raison des différences essentielles qui existent entre ces deux écrivains, qu'il importe de les étudier et de les comparer. Tous deux sont la personnification des idées lyriques de leur temps ; étudier et comparer les *Odes* d'Horace et les *Proses* d'Adam, c'est saisir sur le vif l'art païen et l'art chrétien, ou, si l'on veut, l'art antique et l'art moderne dans deux de leurs plus brillantes manifestations.

(*A suivre.*)

L. GUILLAUME.

MER FATALE

Voyez, là-bas, sur cette plage,
Grouiller enfants, femmes, pêcheurs :
C'est qu'ils pressentent dans l'orage
Pour eux quelque nouveau malheur.
En effet, la nuit précédente
On attendait le « Brouardel »,
Mais quand vint l'aube nonchalante,
Il manquait encore à l'appel.

REFRAIN

La foule sans cesse murmurait, priait,
Tandis que sous le ciel obscur et sans
[borne,
Dans le lointain, à l'horizon glauque et
[morne,
Ni barque ni épave n'apparaissait.

Mais les yeux pleurent d'autres larmes,
Mais les voix ont d'autres sanglots ;
Et les déchirantes alarmes
Se mêlent au bruit sourd des flots.
Car après la bonne journée
Qui ramenait aux cœurs l'espoir,
Que veut-elle, cette nuée
Qui plane sur l'océan noir ?

J'ai vu les désolantes mères, --
 J'en ai gardé comme un frisson ! --
 Laver, ô visions amères,
 Sur les vagues leur nourrisson ;
 Et puis, s'érigeant, vengeresses,
 Crier : Honte aux dieux éléments :
 Téthys se repait de détresses,
 Eol : est bouffi de tourments !

Ils sont nombreux, mes camarades,
 Ces longs jours et ces nuits de deuil
 Que l'on déplore sur les rades
 Quand la mer montre son orgueil...
 Ainsi, dans tous lieux, que de drames
 Se passent, hélas ! trop souvent,
 Sans que jusqu'à vous, bonnes âmes,
 Parvienne le cri des mourants !

REFRAIN FINAL

Riches, quand, près des cadavres de
 [leurs morts,
 Les survivants des familles éplorées
 Descendent, parmi les foules prosternées,
 Donnez : le cœur est le plus beau des
 [trésors !

E.-H. GILLEWYSENS.

Dans l'eau de Javel !

... Catu vint me dire :
 — ... C'est un grand Monsieur... avec
 des moustaches en crocs ... et sept en-
 fants...

— ... !!

— Où, diable, qu'il faut-il les mettre..?

— Laissez donc votre diable tranquille !

— Il y a déjà des mariés dans le salon
 ... un régleur dans la salle à manger...
 deux gamins des catéchismes dans la cui-
 sine ... et le cycliste de la *Croix* dans le
 « collidor » !

— Faites entrer les futurs... mettez le
 régleur dans le salon... le monsieur aux
 moustaches en crocs dans la salle à man-
 ger...

— Oui... tout d'un cran, quoi !..

— Comme vous le dites, Catu, si élé-
 gamment !

.

— Bonjour, mes amis... vous venez
 pour vous marier...?

— Mon Dieu... oui !

— Vous êtes de la paroisse...? majeurs ?
 mineurs...? pas parents...? baptisés...? pas
 divorcés...? Oui... parfaitement, il faudra
 racheter un lan... prenez cette feuille de
 témoins et revenez me voir quand vous
 aurez une date ferme... Mais, ma pauvre
 enfant, vous dépenserez exactement ce
 que vous voulez... ne vous tourmentez
 pas !... nous reparlerons de tout cela !...
 Au revoir !

... Cher Monsieur... 10 heures...? im-
 possible... inutile d'insister !... Mais,
 comprenez... le convoi ne serait fini qu'à
 11 heures ; or, même avec deux équipes,
 on ne peut pas détendre l'église, la balayer,
 et l'avoir prête pour le mariage !.. —
 Comment...? les mariés n'arrivent qu'à midi
 et demi...? — Erreur !.. cher Monsieur.
 Ici, les invités dès 11 h. 1/2 ; les mariés
 midi, au plus tard !.. Oui, 9 h. 1/2 arran-
 gerait tout .. Et de quoi est-il mort...? A-t-
 il été administré...? Pauvres gens, je vais
 leur envoyer un mot... A demain !..

.

— Catu, faites maintenant entrer le
 Monsieur...

— ... à crocs..?

— Parfaitement...

Et le Monsieur entra, grand, large de
 carrure, occupant toute la porte avec ses
 épaules, suivi par son armée, dont les
 yeux furetaient curieusement dans tous
 les coins de mon immeuble...

— Comment !.. c'est vous, comman-
 dant..?

— En personne !..

— Asseyez-vous donc !..

Parole imprudente chez moi, où les
 sièges sont en bois, et se rebiffent aigre-
 ment contre les envahisseurs.

Quand le problème fut résolu, le com-
 mandant me regarda bien en face et dit :

— Vous savez... ça y est !..

— Pas possible !..

— Depuis quinze jours...

— Vous avez démissionné..?

— Absolument... Liberté!.. libertas ! !

— Et alors..?

J'eus quelque hésitation, car je le savais
 sans fortune ; et, depuis trois ans, j'en ai
 tant vu... hier, officiers brillants de
 l'armée... aujourd'hui, épaves drapées de
 misère et de dignité, dans la vie civile...

Il devina ma question...

— Vous vous demandez quels sont mes

projets pour donner du pain à tous ces goulus-là...? C'est très simple... Je vais faire de l'eau de Javel...

Je crus avoir mal compris.

Alors le commandant précisa... Il avait acheté, dans de bonnes conditions, une usine d'eau de Javel, quai d'Issy-les-Moulineaux... pris comme contremaitres deux de ses anciens brigadiers de chasseurs, serviteurs fidèles, dont il était sûr comme de lui-même... L'un d'eux conservait encore une balle malgache dans la peau!.. Dès maintenant, tout allait bien... L'usine avait une vieille clientèle de tout repos, et les affaires semblaient vouloir se faire toutes seules.

* *

Je ne pus retenir ma seconde question. Il y a si loin de l'épaulette d'or... à l'eau de Javel !..

— Et cela ne vous a pas brisé le cœur de quitter l'uniforme ? lui dis-je, un peu hésitant...

La main du commandant eut un aller et retour sur sa rude moustache...

— ... L'uniforme, me dit-il d'une voix grave où les « r » roulaient comme les cailloux de la caserne sous les pieds des chevaux... je l'ai pris avec bonheur !... Ah ! oui ! je me la rappellerai toujours, ma première sortie de Saint-Cyr... sanglé dans ma tunique, casoar au vent !.. Rostand eût été content de moi !..

Poitrinez, poitrinez !. Et retrouvez vos moustaches... .. Alors même que vous n'en auriez pas !!.

... Hélas !... J'avoue avoir tout quitté avec bonheur. Et il répéta, comme s'il regardait en lui-même le fond de son âme.. : Oui, avec bonheur !.. Quand un uniforme devient une livrée, l'homme libre l'arrache et la jette au loin... Notez que je parle pour moi.. j'ai nombre de camarades qui restent avec honneur à l'armée, car ils ne sont pas dans mon cas...

Le mien était épouvantable !..

... J'ai eu le tort de prendre un abbé comme précepteur de mes enfants ; cette combinaison me revenait moins cher que de les mettre au collège... Ce fut ma perte... le début d'un calvaire aux mille marches qu'on me fit lentement monter... Vous le dirai-je...? Dimanche dernier, en sortant de la messe, je n'ai point pu réprimer le geste, devenu instinctif chez moi, dans ma ville de province, deregar-

der à droite et à gauche pour savoir quel était la casserole de service ce matin-là... Alors, j'ai éprouvé une joie à la pensée qu'enfin j'étais redevenu libre comme tout le monde !... que je pouvais aller au sermon, sortir avec mon abbé, me découvrir devant une croix, voir ma femme un peu dans les œuvres, sans recevoir le lendemain une lettre anonyme, où l'auteur savait pointer sa plume aux bons endroits de mon âme !..

... Oui, maintenant, je fais de l'eau de Javel !... Cela vaut mieux, ajouta-t-il tristement, que de faire des fiches, n'est-ce pas ?

— Oh ! cher ami !..

— ... Et même vous pourriez demander à vos amis, où ils la prennent, leur eau de Javel... car j'ai sept enfants...

* *

Il redescendit lentement mon escalier ciré.

Et, en le reconduisant, je me rappelai les jours où ses éperons sonnaient sur les marches leur chanson d'acier... les jours où je suivais des yeux l'éclair d'or des épaulettes qui allait en s'éteignant au détour des étages, et où je lui lançais, comme un adieu plein d'espoir : « A bientôt., général !.. »

Et tout cela finissait... dans de l'eau de Javel.

O mon pays de France !..

PIERRE L'ERMITE.

Memento culinaire

Dîner de famille

Pot-au-feu julienne

Entre-côte braisé

Choux-fleurs à la crème

Dessert

ENTRE-CÔTE BRAISÉ. — Mettez dans la casserole du lard de poitrine coupé par morceaux. Retirez-le, faites un roux ; mettez-y l'entre-côte et le lard, salez et poivrez. Ajoutez thym, laurier, oignons, carottes et un peu d'eau-de-vie. Après l'avoir laissé cuire 4 à 5 heures, vous pourrez le servir.

CHOUX-FLEURS À LA CRÈME. — Cuisez les choux-fleurs à l'eau salée, égouttez, coupez en bouquets et remijotez dans une sauce blanche normande.

TANTE LOUISE.

INVITATION

I

Un boudoir élégant chez les de Machin, rue de Lisbonne.

Monsieur coupe les feuillets d'une brochure, madame lit un journal mondain.

Le valet de chambre apporte une lettre sur un plateau d'argent.

Madame (après avoir parcouru les premières lignes). — Allons bon !

Monsieur. — Qu'est-ce que c'est ?

Madame. — Une invitation chez les Chose.

Monsieur. — Encore ! Mais qu'est-ce que nous leur avons donc fait à ces gens-là, pour qu'ils nous condamnent aux dîners à perpétuité ? Car c'est un dîner, je parie.

Madame. — Hélas, oui !

Monsieur. — Tu feras ce que tu voudras, moi je n'irai pas manger leur sale cuisine. La première fois, elle m'a rendu malade.

Madame. — Le fait est que je ne sais pas où ils vous prennent ce qu'ils vous servent.

Monsieur. — Dans les prisons ! Cela se fabrique en masse dans les prisons, comme les corsets et les chaussons de lisière.

Madame. — Ils sont si pingres !

Monsieur. — Pingres, communs, stupides. Nous avons de belles relations ! Au fait, où avons-nous connu ces gens-là ?

Madame. — A Evian, tu sais bien.

Monsieur. — Ah oui ! les eaux, les voilà bien, les eaux ! On y va pour se soigner et on fait un tas de connaissances dont on souffre ensuite toute sa vie. Ah ! s'il y avait des eaux pour se guérir des relations fâcheuses !...

Madame. — Tout cela est fort ennuyeux, mais on ne peut pas être grossier.

Monsieur (avec humeur). — Grossier, grossier, il ne s'agit pas d'être grossier. Les Chose nous ont offert un dîner détestable, nous leur en avons rendu un convenable. Je crois que nous étions quittes. Les voilà qui récidivent, tant pis pour eux ! Je tiens à mon estomac.

Madame. — Mais, mon ami, quelle raison leur donner ? Ils nous invitent trois semaines à l'avance.

Monsieur. — Trois semaines ! C'est cela : préméditation, guet-apens. Eh bien ! ma chère, devant les tribunaux, c'est une circonstance aggravante. On les condamnerait rien que pour cela.

Madame. — Tu diras ce que tu voudras, mais nous ne pouvons pas refuser. Acceptons, quitte à nous dégager.

Monsieur. — Si tu les encourages...

Le lendemain, Madame écrit aux Chose :

« M. et M^{me} de Machin remercient Monsieur et Madame Chose de leur gracieuse invitation, à laquelle ils auront le très vif plaisir de se rendre. »

II

Un cabinet de travail, rue de Château-dun, chez les Chose.

Monsieur fait des comptes, madame brode.

La femme de chambre apporte une lettre sur un plateau de laque.

Madame ouvre l'enveloppe.

Monsieur. — Qu'est-ce que c'est ?

Madame. — Une réponse sans doute pour le dîner du 30. (Regardant la signature) : C'est des de Machin.

Monsieur. — J'espère bien qu'ils refusent.

Madame. — Moi aussi. Rien ne me paralyse autant que de recevoir ces gens-là.

Monsieur (grincheux). — Pourquoi les invites-tu ? Tu as la rage des nouvelles connaissances.

Madame. — Tu sais pourquoi je l'ai fait. Nous comptions avoir les de Nullepart, et nous n'avions dans nos relations que les de Machin pour aller avec eux. Mais, dès lors que les de Nullepart refusent...

Monsieur. — Enfin, nous voilà avec les Machin sur les bras, des gens insupportables, qui ont l'air de trouver tout mauvais !

Madame. — Oh ! pour cela, la femme est une pimbèche.

Monsieur. — Le mari est un poseur.

Madame. — Sortez-la de ses toilettes.

Monsieur. — Et lui de ses chevaux...

Madame. — Il se croit gentilhomme.

Monsieur. — Gentilhomme ! on ne s'appelle pas « de Machin ».

Madame. — Oh ! c'est « Machin » tout court.

Monsieur. — Parbleu !

Madame. — Ce qui m'agace, c'est

qu'ils croient nous éblouir avec leur particule !

Monsieur. — Je leur prouverai le contraire.

Madame. — Ma foi ! tu auras raison ! Après tout, il ne fallait pas qu'ils acceptent.

III

Trois semaines plus tard.

Le salon des Chose éclairé à giorno, habits noirs, sourires assortis.

Entrent les de Machin.

Madame Chose. — Comme c'est aimable à vous d'être venus !

Madame Machin. — C'est nous qui sommes charmés. CAROLUS BRIO.

RÉCRÉATION

Enigme.

Je fus, suis, et serai : voi!à mon exis-
 [tence ;
 Je triomphe de tout, aidé de la constance ;
 Je suis le seul remède aux maux les plus
 [amers ;
 En me cherchant, lcteur, prends garde :
 [tu me perds.

Carré syllabique.

1. D'humeur bizarre ;
2. Arbuste aromatique ;
3. Arbrisseau à fleurs odorantes.

Réponses au dernier numéro :

Charade : *l'er-mine*

Logogriphe : *Epreuve, preuve*

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Théodore BOTREL

Dès son service militaire terminé, Botrel vint à Paris.

La voix de la Poésie, de plus en plus impérieuse, lui clamait sa vocation littéraire.

A cette époque venait de s'ouvrir à Montmartre un cabaret étrange, où se

réunissaient, chaque soir, des jeunes artistes insouciantes et joyeux, vivant au jour le jour en fredonnant des vers et des chansons, la jeunesse bohème éprise d'art pur, frémissante à tous les souffles.

C'était le fameux « *Chat Noir* », où débutèrent tant de chansonniers dont les œuvres délicates et tout imprégnées de modernisme eurent tant de succès, mais dont les productions odieusement immorales eurent trop de vogue aussi en ces dernières années.

L'anarchie, un beau jour, régna au *Chat Noir*.

Le règlement le plus démocratique et le plus large était encore insupportable à cette jeunesse turbulente qui ne voulait de règles que le plaisir, le rire, la satire, la farce pas méchante mais impertinente et gamine.

Là, où l'impertinence était de mise, que dis-je?... était de rigueur, vint bientôt fleurir la discorde.

On se sépara.

En plein faubourg St-Honoré, les dissidents fondèrent une concurrence, et le *Chat Noir* se mua en « *Chien Noir* ».

C'est là que Botrel entra par hasard un beau soir.

Étonné et tout heureux de trouver dans cette étrange réunion des jeunes comme lui à l'âme sensible et aux ardentes aspirations poétiques, il se promit d'y revenir.

Il y revint, et c'est là qu'il interpréta lui-même (c'était la règle) ses premières chansons éditées : *Au son du binou*, — *La Paimpolaise*, — *Dors mon gas*, — *La Fanchette*, — *La Vilaine*, — *La Jalouse*, — *La Ronde des châtaignes*, etc.

Son succès fut étourdissant.

Botrel eut conscience alors d'avoir trouvé sa voie. C'est la chanson qu'il cultivera presque exclusivement, non la chanson à succès facile qui dore les turpitudes et s'attendrit sur toutes les faiblesses et les trahisons, mais la chanson pure, aux mâles accents pour célébrer les fastes de la patrie et la gloire des aïeux, aux rudes éclats pour magnifier l'héroïsme obscur des marins et des pauvres gens de Bretagne, à la voix câline pour susurrer les rêves d'amour, au rythme alanguissant pour marquer le doux balancement des berceuses ou le murmure des flots qui viennent clapoter et mourir contre le granit des falaises... Oui, c'est à la chanson surtout qu'il consacra les inépuisables ressources de son génie.

J'ai dit « génie » et je maintiens le mot. Car c'est une œuvre véritablement géniale que le poète a entreprise et qu'il mène, grâce à Dieu, à bonne fin.

Il n'a pas créé la chanson populaire : Béranger, Désaugiers, Pierre Dupont et d'autres ont, avant lui, épinglé leurs noms fort diversement glorieux au-dessus de chansons populaires.

Mais cette chanson, il l'a rénovée, en substituant aux couplets mauvais, méchants ou platement déshonnêtes, aux couplets fades, à la poésie bêtement sentimentale ou sentimentalement bête, en substituant, dis-je, à ces platitudes et à ces saletés, la chanson sagement belle, débordante d'un esprit fin et toute simple, joyeuse et toujours digne, satirique sans méchanceté, amoureuse sans immoralité, chantant délicieusement l'amour, ce sentiment exquis et délicat qui gonfle les jeunes poitrines, peuple les rêves juvéniles, colore la vie de vingt ans.

Quelle autre force qu'un génie eût pu opérer cette rénovation radicale, incontestablement plus ardue qu'une création ?

Le « *Chien Noir* », qui révéla Botrel au monde, révéla donc aussi à Botrel lui-même sa voie et sa mission.

A cette mission, il ne faillit pas. D'un coup d'œil, il entrevit les obstacles accumulés sur cette voie, il vit les difficultés à surmonter ; mais, servi par une volonté forte, cette mâle volonté du Breton, il entreprit sa tâche avec courage et la poursuivit avec une inlassable constance. Il dit pour jamais adieu aux paperasseries administratives (1), et se lança à corps perdu dans la carrière littéraire.

*
**

En 1898 parurent les *Chansons de chez nous*. Du coup, Botrel fut connu de toute la France.

Ce volume fut accueilli d'abord avec un véritable étonnement, puis avec une enthousiaste admiration.

On s'étonnait, et à bon droit, de la folle entreprise de ce jeune homme, qui osait si audacieusement tenter de semer par le monde ses chansons honnêtes. Car la chanson honnête était, depuis longtemps, tombée dans un absolu discrédit ; on ne discutait plus son infériorité et l'on admettait couramment que seules les gaudrioles effrontées, fredonnées sur un

(1) Il était alors employé au chemin de fer P.-L.-M.

air canaille, les poésies grivoises agrémentées d'une musique pleine d'habiles reliefs, les bouts rimés roucoulés en mélodieux à faire pleurer un dindon, on admettait donc que ces ineptes saletés avaient le privilège exclusif de dérider les fronts et de provoquer la gaieté.

Et voilà que paraissait un volume de chansons où, seuls, les beaux, les fiers, les nobles, les bons sentiments étaient exaltés !

Quelle étrange folie d'auteur ! Vrai, le volume devait piteusement échouer dans un rapide et irrémédiable oubli...

Sur ce beau raisonnement, avec un peu de compassion peut-être pour la belle et inutile ardeur du poète, on ouvrait le livre pour le parcourir d'un œil distrait...

Mais quoi ! ce n'était pas « l'entrepôt du somme et des longs bâillements ! » Il y avait là-dedans autre chose que de la littérature au bois de réglisse et à la pâte de jujube !!!

C'étaient de beaux vers parmi les plus beaux, des vers d'une douce et harmonieuse sonorité, d'une impeccable ciselure, des sentiments délicats, des pensées fines, nouvelles, originales, une musique enlissante par la douceur du rythme et la calme simplicité de la mélodie !

C'était un pur joyau, un vrai chef-d'œuvre.

Botrel avait, d'un coup, réalisé ce prodige, déclaré jusqu'à lui irréalisable : faire chanter et goûter la bonne chanson, chanson patriotique, sociale, sentimentale, satirique ou bachique.

C'était un prodige, et je persiste à dire que pour l'accomplir ainsi, il ne fallait rien moins qu'un génie.

J. RENAULT.

(Extrait d'un volume en préparation : « Mon Dieu ! Ma Douce ! Ma Patrie ! »)

Le coin des rieurs

Un affreux voyou vient de s'entendre condamner, pour la dixième fois au moins, à quelques mois de prison pour vagabondage.

Le président, lui reprochant sa conduite, qu'il attribue aux mauvaises fréquentations :

— De quoi, s'écrie le récidiviste, je passe ma vie avec les magistrats !

Entre bohêmes :

— T'as une belle épingle ! Combien qu'elle t'a coûté ?

— J'sais pas ! le marchand tournait le dos quand j'en ai fait l'acquisition !

A l'école :

— Dites-nous ce que c'est qu'un cercle vicieux ?

— Maman dit que c'est celui de papa.

Une jeune femme à son boucher :

— Je vous apporte mon bœuf ; voulez-vous avoir l'obligeance de me le peser ?

— Avec les os, Madame ?

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

LE MOIS LITTÉRAIRE

ANDRÉE (Jacques). — *A trompeur, trompeur et demi*. In-16 de 20 pages. Bruxelles, 1906, chez l'auteur. Prix : 1 fr. 75

ANDRÉE (Jacques). — *Pièces à dire*. V^e série. Un vol. in-16 de 32 pages. Bruxelles, 1906, chez l'auteur. Prix : 1 fr.

ANDRÉE (Jacques). — *Baptêmes, fiançailles, mariages*. V^e série des *Pièces à dire*. Un vol. in-16 de 40 pages. Bruxelles, 1906, chez l'auteur. Prix : 1 fr. 75

Nous avons, à diverses reprises, signalé à nos lecteurs les intéressants ouvrages de Jacques Andrée. La série des *Pièces à dire* se continue par des monologues et des récitations de circonstance, qui témoignent chez leur auteur une extrême délicatesse de sentiments jointe à une grande sincérité d'expression. Une fois de plus, nous nous plaisons à rendre hommage à l'heureuse initiative qui a dicté ces jolis morceaux de poésie ; nous voudrions les voir adoptés dans tous les établissements d'éducation : ils y rendraient de réels services non seulement au corps enseignant, mais encore à notre jeunesse studieuse, dont ils formeraient le goût, en lui inculquant en même temps de grandes et nobles pensées.

* *

CHAPERON (Jules). — *Recherches historiques sur Saint-Pierre en Demucy*. In-16 de 32 pages. Draguignan, 1905, Latil.

Prix : 1 fr.

Intéressante brochure, qui rappelle succinctement ce que fut l'abbaye cistercienne de Saint-Pierre en Demucy. L'auteur a colligé les rares documents, épars çà et là dans les archives et les bibliothèques ; le peu qu'il a su découvrir attirera certainement l'attention du monde savant sur les ruines qu'il a voulu faire revivre.

* *

Cité (la) de la Paix. Un vol. in-16 de VIII-180 pages. Avignon, 1906, Aubanel.

Prix : 2 fr. 25

Rien n'est plus saisissant que la lecture de ces confessions, faites avec un abandon, une sincérité *transparentes*. Malgré la diversité de chacune d'elles, de toutes se dégage la même impression : le besoin qu'éprouvent les âmes d'élite d'entrer dans l'Église catholique. L'un de ces convertis, une dame, l'avoue ingénument.

Ces récits laissent une impression profonde. Le plus émouvant est celui par lequel s'ouvre ce volume : *Mémoires d'un moine bénédictin*, dans lequel un ministre anglican, devenu Dom Bede Camm, raconte comment s'est accomplie cette transformation. Il n'y a pas de roman plus captivant que l'histoire de cette âme sincère, racontée avec une candeur admirable.

* *

COLAS (Emile). — *Catéchisme d'un laïque*. Un vol. in-16 de 338 pages. Paris, 1905, Amat. Prix : 3 fr. 50

Nos lecteurs s'attendent sans doute à trouver sous ce titre un ouvrage dogmatique, une explication quelconque du petit catéchisme de leur première communion. Qu'ils se détrompent ; ils ont affaire ici à un travail nouveau, énergique.

Toutes les formes apologétiques semblaient épuisées ; cependant en voici une autre toute neuve. L'auteur ne veut juger de la religion qu'avec la façon de diagnostiquer de la librepensée, et fait une originale comparaison entre les fruits des divers systèmes philosophiques et religieux. Il entre dans le vif de nos mœurs contemporaines, non sans une grande érudition et des aperçus tout-à-fait nouveaux.

Ce livre est instructif, mais de plus il est incisif, éloquent. La vie y coule à pleins bords ; c'est pourquoi cette œuvre curieuse sera lue avec le plus vif intérêt. Le lecteur en jugera, nous le lui disons avec confiance.

* *

DROCHON (Jean). — *Les Papes contemporains*. Un vol. in-8^o de 356 pag. Paris, 1906, Maison de la Bonne Presse.

Prix : 2 fr.

Cette série unique, extraite des « Contemporains », comprend 23 fascicules illustrés, où nous

trouvons la vie des sept derniers papes : Pie VI, Pie VII, Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI, Pie IX et Léon XIII. Ces vivantes biographies constituent pour ainsi dire l'histoire de l'Église pendant un siècle : un puissant intérêt se dégage de ces pages, écrites avec la plus entière bonne foi et un réel souci d'impartialité.

* * *

EYMIÉU (Antonin). — *Le gouvernement de soi-même*. Un vol. in-16 de 330 pages. Paris, 1906, Perrin. Prix : 3 fr. 50

L'année dernière, nous nous sommes occupé de deux ouvrages de M. Eymieu : *Païens et Visions d'espoir* ; nous avons dit alors ce que nous pensions de leur auteur. Il nous est donné de revenir aujourd'hui sur un nouveau volume qui mérite à tous points de vue les éloges adressés à ses devanciers.

Le gouvernement de soi-même est un essai de psychologie pratique, dans lequel l'auteur établit trois grands principes permettant d'utiliser les trois groupes des phénomènes psychologiques : 1^o les idées, par où l'on peut atteindre les actes ; 2^o les actes, par où l'on peut atteindre les sentiments ; 3^o les sentiments, par où l'on peut atteindre les actes et les idées.

Ces différents sujets sont traités avec une grande profondeur de vue ; la philosophie de M. Eymieu est puisée aux meilleures sources, et lui permet de fouiller ses idées jusque dans leurs plus intimes recoins. A cette étude consciencieuse vient se joindre un style clair, précis, débarrassé de tout discours superflu : le mérite et l'attrait du livre s'en augmentent d'autant.

* * *

FLORNOY (Eugène). — *Madame Craven intime*. Un vol. in-16 de XIV-208 pages. Paris, 1906, Librairie des Saints-Pères. Prix : 2 fr.

Tous nos lecteurs ont entendu parler de Mme Craven et ont parcouru l'un ou l'autre de ses ouvrages. Ils seront donc, comme nous, très heureux de connaître plus intimement la vie d'une femme qui a laissé dans le monde des lettres un grand renom de sincérité, et dont l'existence tourmentée est certainement l'un des plus beaux exemples d'énergie morale et chrétienne.

Au cours de sa longue carrière, Mme Craven a connu successivement le faîte des honneurs et les plus amères déceptions ; dans le luxe des cours aussi bien que dans la méliocrité, elle est restée le modèle accompli de la femme chrétienne dans toute l'acception du terme. C'est ce que l'auteur s'attache à dégager surtout de son ouvrage : sous sa plume habile, la biographie de son héroïne devient un brillant panégyrique,

dont la lecture sera éminemment profitable à nos épouses et à nos filles.

* * *

FOLGHERA (J.-D.). — *L'apologétique de Lacordaire*. Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 0 fr. 60

On a beaucoup écrit sur le rôle de l'éminent Dominicain dans les questions de controverse. Il est de fait qu'il y avait une apologétique avant Lacordaire ; mais la méthode nouvelle diffère considérablement de l'ancienne argumentation. Et cette différence mérite qu'on s'y arrête.

Le Père Folghera prend donc les œuvres maîtresses du grand prédicateur : les conférences de Notre-Dame et celles de Toulouse ; il y étudie la marche de l'idée nouvelle, et le plan général d'exposition suivant lequel les matériaux ont été coordonnés.

Ce travail sera fort utile à nos prédicateurs modernes, dont il dirigera habilement les moyens d'action.

* * *

GARRIGUET (L.). — *Production et profit*. Un vol. in-16 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 0 fr. 60

L'auteur étudie successivement la nature et le facteur de la production, le rôle du *travail* et du *capital* dans la production, puis le fondement, la légitimité, l'étendue du *profit*. Il termine par un certain nombre de *règles pratiques* qu'on appréciera d'autant plus que l'auteur est plus autorisé pour les émettre. Employeurs et employés aimeront à connaître, de la bouche d'un théologien éminemment versé en sociologie, leurs devoirs et aussi leurs droits. Les qualités d'exposition didactique, si remarquées dans les précédents opuscules de l'auteur, se retrouvent ici. L'ensemble de ses travaux forme certainement le meilleur manuel de sociologie catholique qui ait été publié jusqu'aujourd'hui.

* * *

LEGUEU. — *Le Saint-Esprit*. Un vol. in-16 de 316 pages. Paris, 1905, Amat. Prix : 1 fr. 75

M. l'abbé Legueu résume, en ces pages, les entretiens faits depuis vingt-cinq années à la Maison-Mère de la Congrégation des Sœurs de Saint-Charles. Pour en faciliter la compréhension, il a conservé à son étude la forme catéchistique, c'est-à-dire qu'il procède par demandes et réponses. Comme l'a très bien fait remarquer Mgr Rumeau, ce livre dénote en son auteur « une haute science théologique et un rare talent de vulgarisation ».

A recommander aux ecclésiastiques, notamment aux élèves des grands séminaires.

**

L'HOMMEAU (Louis). — *Le docteur Landier*.
Un vol. in-16 de 264 pag. Paris, 1906,
De Rudeval. Prix : 3 fr. 50

La nouvelle œuvre de M. Lhommeau n'a du roman que la forme et l'intérêt attachant, car elle constitue en réalité une étude fouillée et approfondie des mœurs de la province.

Malgré l'incontestable talent de l'écrivain, nous n'oserions recommander la lecture de son travail à nos jeunes abonnés ; il n'est évidemment pas écrit pour eux. Les théories qu'il expose sont dangereuses pour des esprits peu familiarisés avec certaines subtilités de la morale moderne.

**

MASOIN (Fritz). — *Au jour le jour*. Un vol.
in-16 de 352 pag. Namur, 1903, Lam-
bert-De Roisin. Prix : 3 fr. 50

Bien que ce livre ne soit pas tout à fait une nouveauté, nous nous plaignons cependant à le recommander à nos lecteurs, certain que sa lecture leur sera profitable. M. Masoin y a jeté « au jour le jour » ses impressions sur les principaux événements politiques, religieux et littéraires du temps. Esprit droit et bien informé, l'auteur y témoigne d'un sens critique profond et averti : il juge avec impartialité, sans se laisser entraîner par le parti pris, et ce n'est pas là un mince mérite, il faut en convenir.

Un style alerte, pétillant, mais simple toujours, donne à son travail un cachet d'originalité fort intéressant.

**

PUTNAM WEALE (B.-L.). — *The Re-Shaping of the Far East*. Deux vol. in-8° de
548 et 536 pages. Londres, 1905, Mac-
millan. Prix : 31 fr. 25

Cet ouvrage de M. Putnam Weale forme la suite logique de son précédent travail : *Mandchu and Moscovite*, dont nous avons rendu compte l'année passée. Ses différents chapitres constituent une série de notes fort intéressantes sur la Chine et le Japon ; l'auteur nous les présente à la façon de correspondances, rédigées au jour le jour sous l'impression du fait vu et apprécié.

Le volume abonde en documents d'un intérêt capital pour le monde européen ; nous croyons toutefois devoir faire quelques réserves sur certaines appréciations, qui nous paraissent hasardées ; c'est ainsi qu'il tend à faire de l'Europe une sorte de vaste coalition, dont les intérêts seraient continuellement en lutte avec ceux de la Grande-Bretagne, dans l'Extrême-Orient ; c'est ainsi encore qu'il semble refuser à la Belgique tout droit à une part quelconque du commerce internatio-

nal dans les pays jaunes. Il y a là une exagération évidente, contraire à toute justice.

Ces réserves faites, l'ouvrage de M. Putnam Weale mérite les éloges les plus complets pour le fond et la forme. Ajoutons qu'il est édité avec le luxe habituel que la maison Macmillan apporte aux publications de ce genre ; une abondante documentation photographique complète le volume et lui donne une valeur plus considérable encore.

**

ROSNAY (Félix de). — *La question maçonnique*. In-16 de 36 pages. Paris, 1905,
Retaux. Prix : 0 fr. 50

Voici une page d'histoire et de doctrine qui fait grand honneur à l'esprit, à la science et au talent de l'auteur, en même temps qu'un précieux exposé de tout ce qu'il y a d'essentiel à dire sur la secte qui nous domine et nous ruine, en s'attaquant à toutes les forces vives, religieuses et sociales, dont la France a vécu avec tant d'honneur et de profit, tant qu'elle s'est gardée à l'abri de l'infiltration révolutionnaire dont la franc-maçonnerie a été le plus perfide et le plus efficace instrument.

L'élévation de la pensée va ici de pair avec l'agrément d'un style qui, dédaigneux d'ornements inutiles, emprunte toute sa force à la gravité d'un sujet qu'il était difficile de mieux traiter en moins de mots.

**

ROUSTAN (M.). — *La lettre et le discours*.
Un vol. in-18 de 144 pag. Paris, 1905,
Delaplane. Prix : 0 fr. 90

M. Roustan continue son intéressante série de travaux sur la composition française ; il s'attache, dans le présent opuscule, à définir bien nettement les règles qui régissent deux genres voisins : la lettre et le discours. La méthode reste la même : un exposé court et lumineux donne la théorie, que viennent corroborer de leur application adéquate des exemples choisis parmi les œuvres des meilleurs écrivains.

**

SANVERT (A.). — *Saint Augustin*. Un vol.
in-8° de 288 pages. Paris, 1906, Amat.
Prix : 5 fr.

Ce n'est pas une biographie, à proprement parler, que M. Sanvert nous présente ; il nous avertit lui-même que ce n'est qu'une étude d'âme, qui suit le grand évêque d'Hippone à travers les phases d'une existence mouvementée s'il en fut.

L'auteur s'attache, avec infiniment de talent, à dégager des œuvres du saint son caractère, son

âme tout entière. Il scrute de près Augustin professeur, philosophe, orateur, politicien, moraliste : et de cette étude fouillée sort un portrait vigoureux, énergiquement tracé, de l'auteur des « Confessions ».

M. Sanvert qualifie son travail de *modeste ouvrage* ; qu'il nous permette de lui assurer, sans blesser sa modestie, que peu d'écrivains ont su, comme lui, saisir la caractéristique de l'éminent apologiste. Son œuvre est peut-être la meilleure, en tous cas l'une des meilleures qui aient été écrites sur ce sujet.

*
* *

SOLANET (Albert). — *Chimie agricole*. Un vol. in-16 de VIII-320 pag. Paris, 1905, Amat. Prix : 3 fr.

La chimie agricole, c'est tout simplement la chimie appliquée à l'agriculture. Cette application ne peut pas être telle quelle, elle doit se raisonner, sous peine de devenir infructueuse, dangereuse même. L'auteur nous parle donc ici des généralités qui constituent proprement la science de l'agriculture : notions théoriques de la formation et de la croissance des plantes, influence de l'atmosphère, assolements, amendements, engrais.

Sans en avoir l'air, ce manuel a une portée sociale considérable, en ce sens qu'il s'adresse surtout aux prêtres de campagne, leur permettant d'organiser des œuvres agricoles. Ils s'assurent ainsi, par des services rendus, une part de l'influence morale nécessaire à l'exercice fructueux de leur ministère.

*
* *

SORTAIS (Gaston). — *Valcur apoloétique du martyr*. Un vol. in-32 de 64 pag. Paris, 1905, Bloud. Prix : 0 fr. 60

Nous avons tous appris au collège que, parmi les grandes preuves de la divinité de l'Église, il faut ranger le martyr. Cette idée est développée par M. Sortais dans un brillant travail, dans lequel il fait ressortir d'abord la fausseté des imputations modernes relativement au nombre des persécutions ; dans lequel il établit ensuite la véritable démarcation entre le martyr et le fanatisme ; dans lequel il prouve enfin que le martyr, au sens chrétien du mot, est un miracle véritable et permanent, qui appose au bas du code catholique le sceau indélébile de son origine surnaturelle.

Ce petit opuscule est à lire et à propager : maints esprits prévenus y trouveront la réfutation des sophismes péniblement élaborés par l'opposition protestante.

LECTOR.

*Mai qui pleut et qui tonne
N'enrichit personne.*

L'exécution musicale

Dans la musique des anciens, composée presque uniquement d'une ligne mélodique, le genre de production le plus élevé, le chant à la cithare, ne nécessitait qu'un seul exécutant, à la fois chanteur et instrumentiste. Aussi, l'art grec bornait-il son pouvoir à traduire des états d'âme simples, des sentiments déterminés. Voilà ce que nous apprend Aristote. Notre art européen, au contraire, création originale du moyen âge chrétien, musique polyphone par essence, c'est-à-dire formée d'un entrelacement continu et simultané de sons, de dessins mélodiques, de rythmes et de timbres, a pour organe rationnel une collectivité d'exécutants. Parvenu depuis deux siècles au point culminant de son développement technique, et aujourd'hui en possession de tous ses moyens matériels, il s'est donné pour tâche d'exprimer non seulement les affections élémentaires du sentiment, mais la vie intégrale de l'âme humaine, le drame qui se joue en dedans de chacun de nous, la lutte sans cesse renaissante des forces opposées qui se disputent notre être.

Les plus puissantes expressions de notre art moderne, le drame en musique, religieux ou profane, la symphonie, réclament le concours d'un grand nombre d'exécutants, chanteurs, instrumentistes, suffisamment préparés à leur tâche technique.

Mais pour que le contenu musical de la partition se transmette nettement au sens auditif, pour que le caractère expressif du morceau devienne saisissable, il ne suffit pas que chaque exécutant interprète correctement les signes qu'il a devant les yeux, même en donnant aux dessins mélodiques l'accent voulu : il faut encore l'intervention d'une volonté unique, personnifiée dans un chef ; d'abord pour qu'il inculque à ses coopérateurs subordonnés le style de l'œuvre, ensuite pour qu'il unisse tous ces talents épars dans une tâche commune, enfin pour qu'il donne, par l'acte matériel de la direction, une impulsion contenue à la marche de l'ensemble.

L'homme naturellement qualifié pour un tel office est l'auteur de l'œuvre, quand il possède avec l'imagination créatrice la

faculté de réalisation pratique : deux choses qui ne vont pas toujours ensemble.

Il est alors dans la situation de l'architecte qui dirige la construction de l'édifice dont il a dressé le plan. Aux époques antérieures de notre art polyphone, et jusqu'au milieu du xviii^e siècle, alors que les grandes compositions vocales et orchestrales ne se répandaient guère hors du milieu qui les avait vues naître, c'était généralement le compositeur lui-même qui dirigeait les répétitions et l'exécution de ses œuvres. A notre époque, où les productions musicales de nos célébrités et celles des maîtres classiques trouvent un auditoire passionné jusque dans les contrées les plus lointaines, l'intervention personnelle du compositeur ne peut être qu'une exception. Ordinairement on voit paraître au pupitre de la direction un chef d'orchestre qui se constitue l'interprète, le fondé de pouvoirs de l'auteur. Nous touchons là le point délicat de l'exécution musicale. Entre la création propre du maître et l'auditeur, surgit un tiers, soit le virtuose individuel, s'il s'agit d'un solo, soit le chef, représentant de la collectivité des exécutants. La personnalité artistique de l'un et de l'autre se reflète nécessairement sur l'ouvrage exécuté, et y ajoute un élément adventice qui, en certains cas, peut aller jusqu'à dénaturer un chef-d'œuvre et en rendre la jouissance impossible à l'auditoire accouru pour l'entendre.

Cet état de choses indique les conditions techniques et les dons naturels que le directeur d'une exécution musicale est tenu de réunir dans sa personne, sous peine d'être inférieur à sa mission. Comme le compositeur, il doit posséder la faculté de l'audition intérieure, afin de pouvoir s'assimiler complètement des œuvres dont il n'a jamais eu l'audition physique. Il doit se montrer à même de remplacer, en qualité de chef dirigeant, l'auteur, non seulement en donnant une interprétation fidèle du texte noté, mais encore en déterminant, par son initiative propre, ce que aucun signe écrit ne saurait lui apprendre : l'accent vrai de la mélodie, le vrai mouvement, et, — ce qui résume tout, — le sentiment général qui pénètre la composition entière et lui donne cohérence et unité. Il est presque superflu de dire que ces qualités vitales, et en partie mystérieuses, ne se révèlent clairement qu'à ceux qui, par une pratique quotidienne, ont vécu longtemps dans la familiarité

des œuvres qu'ils entreprennent de produire devant le public.

Le chef dirigeant voit se restreindre ou s'agrandir son initiative, selon le genre de productions qu'il est appelé à interpréter, selon la période d'art à laquelle se rapportent les œuvres inscrites au programme.

Quand il s'agit du répertoire symphonique commençant par Haydn, et que le chef dispose d'une phalange d'exécutants habiles, déjà individuellement initiés au style des maîtres classiques, sa tâche personnelle se trouve considérablement allégée. Les plus brillants joyaux de ce trésor musical ornent la mémoire de tous les artistes et de beaucoup de dilettantes. Les mouvements, le mode d'exécution des morceaux et leurs effets saillants sont connus et se reproduisent à quelques nuances près, dans tous les grands centres musicaux ; sauf là où le chef d'orchestre vise à concentrer l'attention du public plutôt sur sa personne que sur l'œuvre exécutée.

Si l'exécution a pour objet soit un drame en musique, soit toute autre composition réunissant le chant collectif ou individuel à une masse instrumentale, le producteur de l'ensemble cesse d'être simplement le chef de l'orchestre. Sa sphère d'action doit s'étendre et embrasser les deux éléments. Il a le devoir d'instruire et de guider les chanteurs aussi bien que les instrumentistes. Cependant la plupart des chefs ne comprennent pas les choses ainsi : ils imposent aux chœurs une mesure rigoureuse, déduite de l'accompagnement instrumental ; mais ils abdiquent leur qualité de chef devant le chanteur virtuose, qu'ils se résignent à suivre docilement, ne pouvant le diriger.

Dans une dissertation pleine d'intérêt sur la direction de l'orchestre, écrite en 1869, Richard Wagner attribue la technique routinière des vieux « kapellmeister » allemands, dans l'exécution des symphonies de Beethoven et de Mozart, à leur totale ignorance de l'art du chant. En effet, comment un chef d'orchestre peut-il enseigner à ses instrumentistes le phrasé et l'accentuation d'un dessin mélodique, s'il est incapable de montrer, par son propre exemple, de quelle manière la voix humaine, prototype de tout organe musical, module et détaille une mélodie ? Et comment pourrait-il, dans ces conditions, diriger l'exécution d'un

drame musical, une « Alceste », une « Armide », de manière à émouvoir le public ?

Une tâche plus complexe encore s'impose à celui qui entreprend de mener à bonne fin l'exécution d'une des créations monumentales de la plus ancienne période classique : les passions et cantates d'église de Jean-Sébastien Bach, les oratorios de Haendel, les psaumes de Marcello. Les partitions originelles de cette époque ne transmettent par leur notation explicite que la hauteur et la durée des sons à exécuter par chaque genre de voix, par chacune des parties obligées de l'orchestre. Sauf les paroles du texte chanté et quelques signes d'accentuation pour les instruments, on y voit rarement les indications accessoires dont les partitions modernes sont si prodigieuses.

C'est au chef dirigeant qu'il appartient de déterminer, à l'aide des lumières puisées dans l'étude de l'œuvre, deux points importants sur lesquels la plupart des anciens documents restent muets : les mouvements et les nuances d'intensité sonore. C'est également au directeur de l'exécution à reconstituer un élément complémentaire de l'instrumentation primitive, lequel a disparu de l'orchestre depuis Haydn. Nous voulons parler de l'accompagnement en accords plaqués exécutés sur un instrument à clavier ; il restait inexprimé par la notation musicale et abandonné à l'improvisation de l'organiste et du claveciniste.

(A suivre.)

F.-A. GEVAERT.

César Franck

Devant cette église Sainte-Clotilde où il laissa si longtemps chanter à l'orgue sa grande âme, le monument élevé à Franck n'est que le symbole inerte et figé de sa vraie gloire, vivante au cœur des musiciens du monde entier. L'œuvre d'Alfred Lenoir est une pierre millénaire à l'entrée de la voie triomphale. Et les droits du génie sur l'avenir, iniquement différés durant la vie d'abnégation, d'obscur sacrifice et d'humilité de César Franck, lui sont imprescriptiblement acquis.

Le rôle de Franck est doublement glorieux. Ce fut un musicien sublime : nous lui devons la plus noble expression de

l'amour mystique que son art ait connue peut-être depuis Bach. Ce fut aussi un éducateur d'une énorme autorité morale, et de ceci je dois d'abord parler, parce qu'à présent seulement nous avons pris assez de recul pour en juger sans erreur.

L'irruption monstrueuse de Wagner dans l'art musical a créé la perturbation la plus dangereuse. L'homme de Bayreuth, à la fois métaphysicien, décorateur dramatique, poète, symphoniste, a tenté la fusion des arts pour réaliser quelque chose d'extraordinaire et d'inimitable. Wagner ne voulait pas être un grand musicien, il voulait être Wagner, c'est-à-dire faire collaborer toutes les formes de la connaissance et de l'esthétique à une sorte de monument babylonien, colossal, orgueilleux, unique. Il ne se souciait pas plus que Hugo de continuer des génies et d'ouvrir des routes à d'autres artistes, mais il entendait bien tout ruiner, faire oublier ses prédécesseurs et imposer silence à la jeunesse. Hugo et Wagner sont de ces êtres météoriques et terribles qui n'aiment pas l'Art plus que leur art, et, sur les voies de l'esprit humain, posent des blocs, laissent choir les bolides de leur génie égoïste, rêvant qu'après eux rien ne pourra plus être. Hugo pensait « avoir fait tous les vers » et Wagner avoir conclu la musique, de façon que les hommes nouveaux n'eussent que la ressource du pastiche, ou du retour timide aux formules antérieures. Des hommes comme Bach ou Beethoven, par contre, sont au moins aussi grands par l'œuvre qu'ils ont permise que par celle qu'ils ont signée, et leur valeur morale s'en accroît d'autant. Ils inspirent la gratitude et l'amour ; Hugo et Wagner n'inspirent que l'admiration effrayée.

Cependant il y a quelque chose de plus haut, de plus fort que les titans. C'est l'idée, c'est l'art que nul être ne peut absorber. Qu'arrive-t-il quand de tels blocs, de tels Péliens entassés sur de si formidables Ossas, gisent sur la route ? La vie veut continuer, elle veut être dite, elle crée des voix nouvelles dans de nouvelles formes de chair, et alors, après un silence respectueux et craintif, les courants de la vie contournent les blocs, vont se rejoindre plus loin et reformer le fleuve éternel au-delà de ces îlots abrupts.

Quand Hugo mourut, on crut que tout était fini pour la poésie. Alors on entendit, après le tonnerre, le chant de la flûte exquise et douloureusement émue

de Verlaine, et on comprit que l'art veut bien porter le deuil de cour pour ses princes, mais ensuite vivre et reflourir par-dessus les tombes. Pour Wagner, l'effroi fut plus grand encore. Il y eut une prostration dans le monde musical. Où aller, que faire, après ce prodigieux panthéisme, ce magnétisme morbide, ce ruissellement d'effluves inouïs, et ces deux grands cris de *Tristan* et de *Parsifal* glorifiant le Nirvana, puis la Croix ? Il semblait que toute la musique n'eût plus qu'à s'abîmer dans le drame lyrique à la suite du dieu terrible de Bayreuth — et cependant personne n'était capable d'autre chose que de copier timidement une telle œuvre.

C'est alors que, dans la désorganisation, dans l'universelle inquiétude, César Franck apparut comme, après l'ouragan, le bon pasteur qui ramène la confiance et l'ordre dans le troupeau épouvanté. César Franck, inconnu ou méconnu, sut pourtant, par le charme et la foi de son doux génie, retenir sur la pente dangereuse de jeunes hommes qui devaient quelques années plus tard, former le seul groupe cohérent de l'école française. Tandis que les musiciens de théâtre, la crise passée, recommençaient à faire des opéras à succès sans se soucier des révélations symphoniques de Wagner, Franck rappela à ses amis que la Musique devait être aimée pour elle-même, plus que l'homme audacieux qui l'avait pliée à sa volonté. Il leur montra le danger de s'engager à sa suite dans une dramaturgie bonne pour lui seul. Il leur fit comprendre le caractère d'exception du wagnérisme et qu'enfin Wagner était un génie, mais non pas un cataclysme capable d'absorber en lui le désir musical du monde à venir. Franck montra clairement que le seul moyen de se sauver du pastiche ou de l'impuissance était de revenir aux formes primitives et pures, à la sonate, au quatuor, à la symphonie, au lied, que Wagner avait saisies et broyées pour les jeter dans son creuset de magicien. Franck rappela Gluck, Rameau, Bach, Beethoven, et cet enseignement persuasif sauva la musique moderne.

Franck, en ralliant au culte du beau classicisme, détourna les yeux de toute une génération du fascinant spectacle de ce théâtre bayreuthien où seul Wagner a pu se mouvoir ; symphoniste, Wagner est un génie, après d'autres génies, et il

honore comme eux la filiation de son art. Dramaturge et esthéticien, Wagner est une exception à soi-même limitée, admirable et isolée, un phénomène historique mais non un initiateur salutaire. Rien de plus redoutable : à qui l'imitera, l'impuissance est promise. Il faut le contourner, et faire autre chose. C'est à cause de César Franck que cela est devenu possible, et personne, sinon lui, ne pouvait, à ce moment-là, parler avec autorité. Tout autre musicien eût conseillé une réaction antiwagnérienne. Or, la question n'était pas de faire le contraire de Wagner sous peine de le pasticher ; mais bien de retrouver, après ce bouleversement, les rapports naturels de la musique avec tout ce que l'âme humaine aura toujours envie de dire.

Autour de César Franck se groupèrent donc des symphonistes. Deux amours les unissaient, celui de la musique pure, celui du maître qui la leur faisait chérir. Vincent d'Indy, Alexis de Castillon, Guillaume Lekeu, Paul Dukas, Ernest Chausson, Claude Debussy, Pierre de Bréville, Alfred Bruneau, Henri Duparc, Guy Ropartz, Gabriel Fauré, Charles Bordes, certains encore, voilà le seul groupe homogène, le seul faisceau de volontés que la musique française ait connu depuis trente ans. Qu'on aime ou non ces hommes de valeur inégale, en dehors d'eux il n'y a eu ici que des faiseurs d'opéras adroits, des musiciens timorés ou impersonnels, à part deux ou trois exceptions honorables, et en tous cas, il n'y a eu aucune cohésion d'efforts. Si la musique française est aujourd'hui la première de l'Europe, c'est à son relèvement symphonique qu'elle le doit — et sans Franck elle ne l'aurait point connu.

L'enseignement technique de Franck a été dépassé peut-être par son enseignement moral. C'était une âme sainte, et toute rayonnante de beautés et de vertus. Jamais plus noble artiste ne vivra. Son insuccès scandaleux a été une leçon incomparable pour ses amis : qui donc eût osé se plaindre, puisqu'il souriait, lui pauvre, courant le cachet, refusé, ou sifflé lorsqu'on le jouait par hasard ? Ses élèves ont appris de lui la patience, le maintien de l'intégrité, le dédain des velléités mauvaises qui viennent aux meilleurs, lorsqu'après les déceptions de l'ardente jeunesse, l'âge mûr commence à perdre tout espoir de jamais se créer

une place. Il faut remonter jusqu'aux associations amicales du Moyen-Age, aux ateliers de la Renaissance pour trouver l'équivalence de ce compagnonnage probe et fier, de cette solidarité digne devant l'incompréhension du public. Ni les amis de Manet, ni l'entourage de Mallarmé n'ont eu cette fidélité stricte, cette communion dans un idéal. Chacun tirait à soi, l'honneur des « frankistes » aura été de ne jamais déroger aux silencieuses leçons de beauté de la grande âme qui les inspira.

Le vertige wagnérien évité, le théâtre quitté durant le laps nécessaire à éteindre l'écho de Bayreuth et à laisser renaître sur la scène française des manifestations françaises (*l'Etranger, Pelléas* ou *Louise*), la symphonie et la sonate remises en honneur, les origines musicales recherchées, la réfection de la critique musicale, l'enseignement libre de la *Schola*, émanation directe de l'esprit de Franck, voilà les conséquences de l'intervention paisible, grave, aimante de ce vieillard modeste qui vécut comme un saint, quoique sans prudence. Il faut maintenant parler de son œuvre elle-même.

(*A suivre.*)

CAMILLE MAUCLAIR.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Carnet musical

I. — NOUVEAUTÉS

Nous avons annoncé, dans notre dernier fascicule, à propos des nouveautés musicales, que l'éditeur Alcan avait eu l'heureuse initiative d'une collection bio-bibliographique exclusivement consacrée aux personnalités du monde musical. Sous le titre général : « Les Maîtres de la musique », cette série d'études, publiées sous la direction de M. Jean Chantavoine, passera en revue tous les compositeurs célèbres, formant ainsi une encyclopédie complète du grand art.

Le premier volume s'occupe de Palestrina ; il est dû à la plume autorisée de M. Michel Brenet, dont la haute compétence est avantageusement connue.

L'ouvrage comporte trois parties : la vie du maître, ses destinées posthumes, son œuvre. Il est complété par un catalogue des compositions de Palestrina et une série d'ouvrages à consulter.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur la musique avant Palestrina, et sur les méthodes de composition en usage aux xv^{me} et xvii^{me} siècles, l'auteur retrace en détail l'existence du célèbre initiateur italien ; en un style sobre et clair, il suit jour par jour la carrière du maître, nous montrant comment ce génie en arriva à modifier de fond en comble les données de l'art et devint pour ainsi dire le créateur de la rénovation musicale.

Les destinées de Palestrina furent étranges : il connut pendant sa vie l'enivrement de la gloire ; mort, il tombe dans un oubli presque complet, et ce n'est que deux siècles plus tard qu'on s'avisa de le découvrir, s'il est permis de qualifier ainsi ce qui fut une véritable « découverte ». De nos jours, pleine justice a été rendue à l'artiste si longtemps méconnu : nos musicologues modernes ont eu conscience de la plénitude de ce génie, et son nom a été entouré d'une auréole qui n'est pas près d'être obscurcie.

La troisième partie de l'ouvrage est de loin la plus importante au point de vue purement artistique ; elle dissèque l'œuvre de Palestrina par ses fortes études techniques. M. Brenet était bien placé pour parfaire ce travail délicat. Il y a plaisir et profit à lire ses aperçus savants, marqués au coin de la plus sûre doctrine et de la plus stricte impartialité. Aussi prenons-nous un plaisir particulier à recommander son ouvrage : il sera certainement goûté de tous ceux que les questions d'art ne laissent pas indifférents.

*
* *

Vient de paraître chez l'éditeur Faes, à Anvers, une jolie romance, intitulée : *Hoë zou ik ooit haar durven zeggen*, poésie de H. Melis, musique de Franz Verhaaren. Ce « lied » est écrit avec accompagnement de violon ou violoncelle ad libitum. Chez le même éditeur, *'s Morgens*, paroles de Léonard Lehembre, musique de Théophile Peeters.

*
* *

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de l'éditeur Mazo, de Paris, deux jolies partitions : *L'Aigle* et la *Nuit de Messidor* ; nous en parlerons dans notre prochain fascicule.

II. — CONCERTS

Mlle Jeanne Latinis, qui s'est acquise à Bruxelles et ailleurs une brillante réputation de cantatrice, donnait le 5 avril, à la salle Erard, une audition musicale consacrée pour la majeure partie aux œuvres vocales et instrumentales de notre compatriote E. Michotte. Une foule sympathique encombra littéralement le petit cénacle de la rue Lambermont.

Nous ne pourrions pas dire que tout fut parfait dans cette audition ; çà et là, nous avons noté quelques faiblesses dans l'ensemble, les chœurs et l'orchestre n'avaient pas toujours la cohésion désirable ; néanmoins, nous tenons à féliciter les promoteurs de cette séance pour leur heureuse initiative : ils ont prouvé une fois de plus que notre petite Belgique est capable de sérieux efforts dans le domaine musical.

Mlle Latinis a eu tous les honneurs de la soirée : les diverses œuvres de Michotte qu'elle a interprétées lui ont valu de chaleureux applaudissements. *Le dernier chant de sainte Cécile* notamment lui a permis de montrer dans toute son ampleur la puissance et la souplesse d'un organe en pleine efflorescence.

Une large part des ovations a été à Mme Béon, qui a particulièrement bien détaillé le célèbre *Largo* de Haendel ; Mme Béon manie avec un art consommé l'orgue Mustel, qui, soit dit en passant, est l'instrument le plus merveilleux et le plus délicat qu'il soit possible d'imaginer.

*
* *

La soirée du 7 avril nous retrouve à la salle Le Roy, où un jeune compositeur belge, M. Léopold Samuel, nous conviait à une audition de ses œuvres.

La partie purement instrumentale de la séance était remplie par Mlle Jeanne Samuel, une violoniste qui ne manque pas de talent ; la technique est généralement bonne, le jeu est pur et délié ; mais la virtuose nous paraît parfois sacrifier la ligne générale au souci trop grand des détails secondaires. Le *Finale* du concerto de Max Bruch a surtout concilié à l'aimable artiste la sympathie de l'auditoire, par la finesse de son interprétation.

Nous aimons mieux M. Léopold Samuel violoncelliste que compositeur : comme instrumentiste, il possède un réel talent, et la critique est unanime à reconnaître en lui un futur maître de l'archet. Comme compositeur, il manque un peu d'expérience ; les œuvres vocales surtout dénotent beaucoup de décousu, et en voulant viser à l'originalité, il tombe dans la prolixité et dans des redites désagréables ; la *Mort du roi Reynaud* gagnerait à être traitée avec plus de simplicité. Le chœur religieux de la fin est faible, il arrive un peu comme un cheveu dans la soupe, suivant l'expression vulgaire. L'auteur devrait serrer davantage ses données orchestrales : l'œuvre y gagnerait en perfection et en émotivité. Ceci soit dit du reste sans aucune pensée décourageante pour notre compatriote : il possède de sérieuses qualités, qu'il ne faut pas laisser perdre.

III. — COMMUNIQUÉS

Fête de charité. — Le Comité belge de la *Croix Verte Française* (société de secours aux militaires et fonctionnaires coloniaux, à leurs veuves et orphelins, fondée en 1888) donnera, au bénéfice de l'Œuvre, le mardi 15 mai, à 8 h. 1/2 du soir, un concert artistique, en la *Salle Le Roy*, 6, rue du Grand-Cerf (place Poelaert).

Ce concert attirera foule d'amateurs de bonne musique, grâce aux généreux artistes de talent qui ont bien voulu prêter leur concours.

On peut se procurer des cartes chez les éditeurs de musique et au local, 2, rue du Midi.

FR. DUFOUR.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Petites Nouvelles

Nous venons de recevoir quelques exemplaires de *l'Élevage*, journal illustré paraissant tous les 15 jours.

Cette belle publication donne avec chaque numéro une gravure coloriée représentant à tour de rôle tous les genres d'animaux peints d'après nature et s'occupe exclusivement de l'Élevage des animaux de la ferme, des chiens, des faisans, des lapins, des poules, des pigeons et des oiseaux de volière.

Chaque numéro contient aussi 8 pages d'annonces concernant l'achat ou la vente de tous ces genres d'animaux et ces annonces sont inscrites gratuitement pour les abonnés.

L'abonnement est de 7 francs pour tous pays.

Ceux de nos lecteurs désireux de recevoir un numéro spécimen de *l'Élevage*, l'obtiendront gratuitement en s'adressant de notre part à *M. Edouard De Wael, rue des Palais, 415, Laeken-Bruuxelles-Belgique.*

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Adam de Saint-Victor, *suite* (L. Guillaume). — Magnificat, *poésie* (Madeleine Lépine). — L'exécution musicale, *suite* (F.-A. Gevaert). — Admi... nistra... tivement (Pierre l'Ermite). — Récréation. — Bretagne est poésie (J. Renault). — Memento culinaire (Tante Louise). — A Jérusalem (L. R.). — César Franck, *suite* (Camille Mauclair). — Le mois littéraire (Lector). — Carnet musical (Fr. Dufour). — Revue des revues.

ADAM DE SAINT-VICTOR

(SUITE).

Quoique formé à l'école des Grecs et très souvent leur imitateur, du moins dans ses *Odes*, qui sont de ses œuvres les seules dont je m'occupe ici, Horace est avant tout un poète personnel ou, pour mieux dire, particulariste. Même quand il chante les dieux, ce qu'il met en relief, ce n'est pas tant la pensée de tous, ce ne sont pas tant les sentiments de la foule, que sa pensée et ses sentiments à lui, que la pensée ou les sentiments d'Auguste ou ceux de son entourage, de sa caste : il est conservateur, aristocrate, courtisan. En d'autres termes, ce n'est pas l'humanité qui parle dans ses vers religieux. Il a bien soin de s'en défendre : « *Odi profanum vulgus et arceo.* » Ce n'est pas même un croyant : « *Parcus Deorum cultor,* je ne suis pas un bigot, » s'écrie-t-il. Aussi loin de rencontrer dans Horace célébrant les dieux ou les mystères du paganisme, loin de rencontrer un prophète inspiré, un pontife ou un prêtre s'identifiant avec son troupeau dans une prière ou une contemplation commune, n'avons-nous guère devant nous qu'un philosophe, un moraliste qui fait des vers, un sceptique prêchant la foi, un chantre politique.

Le lyrisme, tel qu'il l'entend, qu'est-ce autre chose que le lyrisme de Pindare, moins sa grande inspiration et son souffle religieux, je veux dire ce lyrisme, qui non seulement va par bonds et par sauts, comme il est naturel à la poésie de sentiment, mais qui aime les écarts et cherche ses développements moins dans le sujet

lui-même que dans des souvenirs mythologiques le plus souvent dénués de portée, ou dans la généalogie plus ou moins glorieuse de ses héros ?

Poésie factice en somme, parce qu'elle ne vient pas directement ni de l'âme, ni du sujet, poésie de tête, pure imagination, enthousiasme à froid, auquel l'art supérieur de l'écrivain parvient seul à donner l'illusion de la vie.

D'une rare perfection d'autre part, son style se plie à tous les sujets, revêt toutes les nuances. Mais habituellement synthétique, il offre les inconvénients de cette forme éminemment savante : la période et l'inversion y jouent un grand rôle, là où le vers laisse à la pensée toute sa liberté. On le dirait très simple, ce style : au fond, il est très compliqué, nullement à la portée d'une intelligence commune, et même, s'il faut dire toute ma pensée : pour en saisir du premier coup la véritable et complète signification, même aux plus habiles, la parfaite connaissance de la langue et l'attention la plus soutenue ne suffisent pas toujours : Horace écrit pour les académiciens.

Quant à sa métrique, on sait que, tout entière empruntée à la Grèce, elle a pour base la quantité des syllabes, coupées, mélangées de mille façons et se groupant en strophes d'une grande variété : système ingénieux, aussi harmonieux que savant, mais exotique, purement conventionnel et auquel l'oreille romaine, com-

me la nôtre, eut toujours mille peines à se plier.

Bien différente est la poésie d'Adam de Saint-Victor. Outre qu'Adam s'en tient exclusivement aux sujets religieux, ce ne sont point des pensées ou des sentiments particuliers, mais les pensées ou les sentiments de tous qu'il exprime dans ses chants. Ce n'est pas lui, c'est tout un peuple qui avec lui adore, prie, se réjouit, pleure, aime, se repent. Quand il décrit ou symbolise, ce ne sont ni les visions ni les figures enfantées par son imagination, c'est toute la poésie de l'Eglise elle-même qu'il étale à nos regards, ce sont les splendeurs éblouissantes, incomparables de la Liturgie catholique, c'est toute la *théorie* des symboles sacrés, vivants, dont l'Écriture est pleine.

Chez lui rien de ces écarts dont Boileau a bien dit que « parfois un beau désordre est un effet de l'art », mais qui trop souvent ne sont que le voile brillant d'une suprême indigence.

Son lyrisme à lui n'a rien d'artificiel. Adam croit : il est sincère ; tous ses développements, il les cherche, non en dehors, mais dans la contemplation du mystère qu'il expose ou dans les vertus du héros qu'il célèbre. Son enthousiasme est chaud, il n'a rien d'exalté ; il est calme autant que profond : c'est le vrai enthousiasme.

D'une grande pureté, d'une élégance poussée parfois jusqu'au raffinement, son style se fait surtout remarquer par une précision qu'aucun écrivain peut-être n'a égalée, même aux plus beaux âges de la littérature. On dirait de chacune de ses strophes que le croquis en ait été fait d'avance, et que comme des pierres d'un édifice, chaque mot — le mot propre — vienne à l'appel du poète s'y ranger à son tour. Tout y est mesuré et original, et le lecteur souvent en est à se demander ce qu'il doit le plus admirer ou de la grâce harmonieuse de l'ensemble, ou de la vigueur des traits, ou de l'imprévu des finales.

Le style d'Adam est purement analytique : point de périodes, rarement une inversion : il parle pour le peuple, c'est-à-dire pour tout le monde. Des mots anciens amenés à des significations nouvelles, c'est vrai, mais par des déductions toutes naturelles ; des mots, des tours nouveaux, mais formés d'après les règles de l'analogie la plus rigoureuse et selon le génie de la vieille langue latine.

Non moins originale, non moins intéressante, sa métrique n'a plus pour base la quantité, mais l'accent. C'est le syllabisme substitué aux pieds ; c'est la douce et la forte remplaçant la longue et la brève et qui, s'adjoignant la rime, nous donnent un vers tout différent du vers classique et nous conduisent à ces strophes aussi variées que neuves, où se joue, comme à plaisir, l'incomparable virtuosité d'un artiste de génie.

Pour quiconque y regardera de près, la métrique d'Adam n'est autre chose que la reprise de la métrique latine primitive, mais menée à sa dernière perfection. Horace n'avait été qu'un Latin tout frotté de Grec ; Adam, lui, est purement Latin, c'est un Latin des temps anté-classiques, un Latin *d'avant la lettre*, si je puis dire, qui en est venu à reconnaître avec les vieux Romains et à nous faire admettre à nous-mêmes que la véritable base, la base naturelle de l'harmonie dans le langage, ce n'est point la quantité, qui n'est que la mesure ou l'élément matériel des mots, mais l'accent qui en est la vie ou l'élément spirituel, *anima vocis*, comme disait si bien, au VI^e siècle, le grammairien Diomède.

(A suivre.)

L. GUILLAUME.

MAGNIFICAT

Les mains jointes, devant la céleste Marie
S'incline Elisabeth, femme de Zacharie ;
L'enfant qu'elle a conçu pour un secret dessein,
A reconnu la Vierge, et bondit dans son sein.
Il sait que ces flancs purs comme un saint taber-

[nacle

Renferment le Messie annoncé par l'oracle,
Et Jean le Précurseur déjà prend son essor
Pour préparer la voie au soleil du Thabor.

La Vierge, vers l'azur tourna son œil limpide,
Et l'azur rougissait comme un manteau splendide
De prince et de martyr ; le Ciel était en feu ;
Elle se recueillit sous le baiser de Dieu...
De sa robe sortait une lumière bleue ;
Son pied vainqueur broyait le serpent dont la

[queue

Cherchait à s'enrouler autour de son talon, —
Mais un ange gardait la rose du vallon.

Le soir tombait ; c'était une heure solennelle ;
Le Créateur couvrait l'univers de son aile ;

Dieu qui ravit sa proie aux dents de l'opresseur.
Dieu triomphait avec la grâce et la douceur.

Et les anges erraient sur les monts de Judée ;
Rafraîchis par les pleurs d'une estivale ondée,
Les arbres et les fleurs parfumaient les chemins :
Marie ouvrit son âme aux regards des humains !

Alors on entendit le merveilleux cantique
Que le monde nouveau comme le monde antique
Répète en tressaillant d'allégresse et d'amour :
MAGNIFICAT !...

Alors en ce glorieux jour,
Le cri de l'opprimé sortit de la poussière,
Job au fond du sépulcre entrevit la lumière,
Et le pâle Lazare asservi comme Abel
Mêla sa voix au chant qui louait l'Éternel.

MADELEINE LÉPINE.

L'exécution musicale

(Suite.)

Pour s'expliquer ces omissions caractéristiques, si déconcertantes pour le lecteur néophyte, il faut se rappeler tout d'abord que le compositeur lui-même dirigeait ordinairement son œuvre et donnait l'impulsion à ses exécutants, toujours peu nombreux à cette époque. Un mouvement du bras ou de la main, un signe de la tête, un simple coup d'œil suffisait à commander les mouvements, à indiquer les nuances d'intensité, très sommaires alors. Ensuite il importe de savoir que l'auteur, tout en conduisant son œuvre, prenait à de certains moments part à l'exécution, comme accompagnateur au clavier. Pour s'acquitter de sa double tâche sans avoir à redouter une défaillance de la mémoire, il se guidait sur une copie de la partie (violoncelle) au-dessus des notes de laquelle il indiquait parfois en chiffres les accords successifs. Voilà l'origine de la basse continue, du remplissage harmonique que le compositeur variait suivant le nombre et le talent de ses musiciens, suivant sa fantaisie momentanée. Dans les conditions actuelles de nos orchestres et de nos masses chorales, cet accompagnement supplémentaire doit être fixé et noté tout au long, si l'on veut maintenir intacte l'instrumentation explicitement écrite par l'auteur : cette instrumentation si savoureuse, si saisissante d'origi-

nalité, avec ses timbres particuliers (violons de gambe, hautbois d'amour, cornet à bouquin, trompettes jouant à l'aigu), et avec son coloris si différent de celui de l'orchestre moderne.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici l'impression qu'ont produite sur le public bruxellois les grandes créations religieuses de Bach et de Haendel, chaque fois que l'on a pu lui en donner une audition. Un effet semblable a été constaté partout où elles ont été exécutées de manière à faire ressortir leurs beautés.

Cependant, au dehors, une voix des plus autorisées s'est fait entendre pour révoquer en doute l'opportunité des exécutions publiques consacrées à des œuvres appartenant à la période de l'ancien art classique.

Un compositeur illustre de l'époque actuelle a dit (du moins en substance) :
« Les œuvres chorales et instrumentales
» des Bach et des Haendel sont d'admi-
» rables sujets d'étude pour nous autres
» musiciens, qui sommes capables de
» nous en procurer l'audition en les li-
» sant. Mais il ne s'ensuit pas de là que
» nous puissions, en conscience, les pro-
» duire devant le public de nos concerts,
» puisque aucune tradition technique
» relative à leur exécution ne nous est
» parvenue. »

Si cet argument était fondé, il faudrait se résigner à rayer du programme de nos concerts, non seulement les productions de l'ancienne période classique, mais encore tout le répertoire symphonique antérieur à 1830.

Car s'il est vrai qu'à Leipzig, et dans l'église même que le grand Bach avait comblée des trésors de son génie, ses merveilleuses compositions religieuses tombèrent dans un oubli profond dès la seconde génération, à Vienne, où vécurent Haydn, Mozart et Beethoven, la tradition du style d'exécution de leurs symphonies s'est-elle maintenue pour se répandre de là dans les autres contrées de la langue allemande ?

Dans sa dissertation déjà mentionnée, Richard Wagner s'est chargé de répondre péremptoirement à cette question, en ce qui concerne le plus récent et le plus grand des trois maîtres symphonistes. Le génial poète-compositeur de l'« Anneau du Nibelung » nous apprend qu'au début de sa carrière, la neuvième symphonie de Beethoven, qu'il avait entendu exécuter seulement en Allemagne,

était pour lui un problème insoluble, et qu'elle resta telle jusqu'au jour où il l'entendit à Paris en 1839, exécutée par l'orchestre de la Société des Concerts, sous la direction d'Habeneck. « A ce moment-là, dit-il, les écailles me tombèrent des yeux et tout s'éclaira dans mon esprit. » Ainsi, ce fut une simple association d'exécutants français, qui, sans le secours d'aucune tradition, et uniquement guidée par un chef plutôt virtuose que savant musicien, avait su découvrir, grâce à des efforts inlassables, l'interprétation d'une œuvre symphonique aussi merveilleusement compliquée et longtemps aussi incomprise que son pendant littéraire, le second « Faust ». Ce fut cette même société qui donna à l'Europe entière, y compris l'Allemagne, le modèle de l'exécution pour toute la série des symphonies de Beethoven. Dans une autre branche de l'art musical, ne sont-ce pas les chanteurs virtuoses réunis au Théâtre italien de Paris, vers 1849-1850, qui ont enseigné à leurs contemporains le style d'exécution, devenu aujourd'hui classique, des chefs-d'œuvres scéniques de Mozart, « Don Giovanni » et les « Nozze di Figaro ».

Tenons donc pour certain que toute partition dictée par le génie, qu'elle soit ancienne ou moderne, révèle le secret de la réalisation pratique à celui qui sait l'interroger assidûment et avec amour. Et gardons-nous de croire que les productions les plus élevées de l'art polyphone n'ont été conservées que pour une élite de professionnels isolés. Toute multitude recueillie, écoutant en silence, est apte à sentir le souffle du génie musical passer sur elle.

Qu'il me soit permis, à propos des auditions publiques de musique rétrospective, de m'arrêter encore un moment sur une idée émise en ces derniers temps, afin d'y rattacher mes conclusions.

On s'est demandé si on ne réaliserait pas complètement le rêve du compositeur en reproduisant son ouvrage dans des conditions identiques à celles où il fut présenté à l'origine : c'est à dire avec un nombre égal d'exécutants, avec les mêmes engins sonores que ceux dont se servaient les musiciens de l'époque. Les personnes qui ont formulé ce desideratum ont perdu de vue que toute exécution musicale au concert ou au théâtre implique la réunion de trois intervenants : l'œuvre du maître, l'ensemble des exé-

cutants (y compris leur chef) et l'auditoire. A supposer que l'on pût réunir le matériel instrumental requis pour une telle audition, les instrumentistes actuels pourraient difficilement se débarrasser de la technique perfectionnée qu'ils tiennent de leur maître pour adopter la manière rustique des symphonistes contemporains de Bach et de Haendel. Mais en admettant qu'ils pussent y réussir jusqu'à un certain point, il reste à supputer l'effet qu'une exécution conçue d'après ces données produirait sur un public du *xx^e* siècle. Pour que cet effet fût satisfaisant, il faudrait posséder le pouvoir d'opérer ce miracle : transformer par un coup de baguette les auditeurs de notre époque en un auditoire de 1730 avec toutes ses habitudes musicales, si peu exigeantes en matière de puissance sonore, de justesse instrumentale, de délicatesse et de nuances. Le résultat de la tentative serait apparemment aussi caricatural que si l'on s'avisait de représenter les drames de Shakespeare avec des poteaux indicateurs en guise de décors ; les pièces héroïques de Corneille et de Racine avec les perruques et les costumes portés par les acteurs tragiques sous Louis XIV. Que l'on se figure l'effet que produirait dans nos grandes salles de concert l'Oratorio de Noël, pour ne pas parler de la Passion selon S. Mathieu, exécuté avec le personnel musical dont se contentait Bach : 21 instrumentistes, 12 chanteurs, en tout 33 exécutants.

(A suivre.)

F.-A. GEVAERT.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Admi...

nistra...

tivement !

Nous devons arriver à supprimer toute autorisation à tout établissement libre, qu'il soit religieux ou même laïque. (Convent de 1905, page 27.)

... Devant chaque maison, des tas de fumier s'élèvent, réguliers et presque uniformes, avec leurs grosses torsades jaunes, correspondant à chaque curée d'étable.

Une planche est nécessaire pour entrer dans la plupart des chaumières, et elle conduit, en pente douce, jusqu'au chemin communal, où se torgnoient des marmots,

battant pourtant pavillon blanc.

Et c'est ainsi partout, dans l'unique rue du village... les tas de fumier succédant aux tas de fumier... jusqu'au dernier — celui de l'instituteur — qui devient comme un point d'or dans la perspective lointaine des champs mélancoliques...

Tout cela suinte, dégouline, imprègne le sol, infecte l'eau d'une très vieille fontaine que surplombe un mât, traversé d'une perche alourdie de deux pavés, comme contre-poids pour aider à remonter les seaux.

* *

Aussi, quand ces dames de Paris eurent décidé de bâtir une école dans leur cottage, situé à un kilomètre de là, leur première préoccupation pour les enfants et pour elles, fut l'eau !

Il ne s'agit pas d'avoir des élèves, et de leur donner la fièvre typhoïde !

L'architecte eut donc l'ordre de dépasser la première nappe d'eau qui alimentait le village, et de chercher la seconde à une grande profondeur. Cela coûta cinq mille francs, mais, au moins, on fut tranquille, car l'eau était parfaite.

Alors seulement, la petite école commença...

C'était le mois dernier.

Il y eut d'abord deux garçons et trois filles... puis cinq garçons et sept filles... puis sept garçons et dix filles !.. Ils arrivaient, un peu effarouchés dans cette classe très blanche, comme de gros oiseaux pris au piège... Peu à peu, ils s'appriivoisaient, devenaient confiants, aimant leur école... faisant de la propagande pour la demoiselle qui était gentille comme tout... qui ne leur allongeait pas les oreilles, en les traitant de *vibrions* ou de *misérables crétins* !... mais leur révélait, au contraire, avec le goût des pastilles de chocolat, le charme intime du catéchisme et de la classe familiale.

L'erreur, mise bien en face de la vérité, fond devant elle comme la neige au soleil... Dès le commencement de novembre, l'école laïque perdit plus de la moitié de son effectif.

Et l'instituteur fut morne en son cœur.

* *

Tout continua pour le mieux dans la meilleure des écoles possible.

Quand il faisait beau, on passait les heures de récréation dans le parc.

Quand il pleuvait, on apprenait à faire

le pot-au-feu, le vrai !.. celui qui embaume pour la journée une maison entière et réjouit le cœur de l'homme... la blanquette de veau — la vraie !.. — où la sauce est comme une mousseline parfumée de thym... la soupe à la crosse de jambon au rude arôme... les croquettes, avec les restes de viande, qui font plaisir aux vieux sans dents...etc...etc...

Puis, en classe, on travaillait presque sans s'en douter, tellement tout était clair et bien dit... Le dimanche, on avait sa petite chapelle à l'église, à côté de l'harmonium, au pied d'un grand saint, tout caqué d'or, et qui fait avaler à un dragon le fer de sa lance.

Oui, mais si vous êtes heureux au point de le dire, prenez garde !.. le malheur est à votre porte !..

Or, petits garçons et petites filles criaient leur bonheur par tous les chemins. On le voyait dans leurs yeux clairs et dans le rayonnement de leur visage heureux.

Aussi le malheur arriva...

Il se présenta sous la forme d'un gamin appelé Leturcq qui vint, un soir, porter un papier jaune sur lequel il y avait écrit :

Vu le rapport de l'inspecteur primaire, l'école libre de Guycourt sera fermée à partir du lundi 4 décembre.

*L'Inspecteur d'Académie,
(Signature illisible.)*

— Qui t'a donné cela..?

— Le maître...

L'institutrice resta perplexe..., ce poulet inattendu entre les mains...

* *

Le soir, entre chien et loup, la bonne alla chez le maire... Il n'y était pas... l'instituteur non plus...

La nuit de ces demoiselles fut mauvaise. Elles firent des songes pénibles... elles voyaient ces petits enfants, déjà fils de leurs âmes, dispersés aux quatre vents du ciel... l'école fermée, et l'instituteur triomphant, les ramenait, avec des gros mots, dans cette chiourme forcée qu'est devenue l'école maçonnique des villages.

Aussi, dès la première heure, l'ainée prit le train, et s'en fut trouver l'inspecteur primaire. Elle arriva juste au moment où ce monsieur allait partir à bicyclette.

— ... Pourquoi le gouvernement ferme votre école ?.. lui dit ce monsieur en

graisant sa machine... c'est très simple...
votre eau est infecte !..

— Notre eau ?..

— Absolument !..

— Et c'est le seul motif ?..

— Merci !.. il ne vous suffit pas !..

Mademoiselle respira.

Si l'eau était la seule raison officielle, rien de plus facile que d'établir l'inanité de l'accusation. Demain elle ferait prendre par un expert deux échantillons, l'eau du village et la sienne, on les analyserait, et elle porterait elle-même le résultat à la préfecture.

C'était l'évidence écrasante, indiscutable, le retrait forcé de l'arrêt de fermeture.

Elle revint donc tranquillosée, en disant aux familles en émoi :

— N'ayez pas peur, c'était une grossière erreur !..

* * *

Le cabinet de la préfecture.

Un Monsieur, l'air agacé, joue avec ses clés...

Devant lui, une personne de 30 ans, calme et distinguée, pose un rapport sur le bureau, et présente deux petites bouteilles cachetées et scellées. L'une contient un liquide d'une pureté cristalline... l'autre, une eau légèrement rouillée.

— Voici, Monsieur le préfet... c'est concluant, je suppose?... dit-elle, avec un peu d'ironie dans sa voix très douce...

Mais le préfet secoue la tête d'un air assommé.

— Que voulez-vous que j'en fasse de vos satanées bouteilles ! !..

— Pardon, Monsieur le préfet... l'unique motif de la suppression de mon école est la soi-disant mauvaise qualité de l'eau..... je vous prouve que, de tout le canton, l'eau du cottage est la plus pure, et qu'aucun puits n'est aéré comme le nôtre...

— Il s'agit bien de cela ! !..

— Il s'agit de l'eau, je suppose..?

— Oui et non !.

— Je ne comprends plus..

— Naturellement !.. vous autres, vous ne comprenez jamais à demi-mot... Eh bien, je vais vous parler clair...

Le préfet prend alors son coupe-papier pour bien scander ses paroles :

— Que votre eau soit, *en elle-même*, pure ou pas pure, la chose nous est complètement égale... Vous voulez que votre eau soit bonne..? C'est entendu !.. Oh !.. je

ne suis pas un monsieur contrariant...

— Alors, notre école continue..?

— Pas du tout... je la ferme !.. car, **administrativement, votre eau est mauvaise !..**

— *Administrativement, notre eau est mauvaise !..* répète la pauvre fille en regardant le plancher...

— Comprenez-vous la nuance ?..

—!

— Vous voyez bien !.. on ne peut pas vous laisser continuer dans ces conditions là... pour la santé même des enfants !.. J'ai bien l'honneur de vous saluer, Mademoiselle...

Et d'un geste ironiquement courtois, il lui indiqua la porte.

PIERRE L'ERMITE.

Les Bougies de la Cœur sont les meilleures.

RÉCRÉATION

Charade.

Content de mon premier, le sage est heureux ;

Mon second au roseau fait supporter l'orage,

Et mon tout orne le rivage.

Mots en losange.

1. Consonne,
2. Fleuve d'Afrique,
3. Ville d'Italie,
4. Étendue d'eau,
5. Consonne.

Réponses au dernier numéro :

Enigme : *Le temps.*

Carré syllabique :

MO RO SE

RO MA RIN

SE RIN GA

BRETAGNE EST POÉSIE !

« Bretagne est poésie ! » Le dicton me hantait au cours de la rapide étude que j'écrivais naguère sur Théodore Botrel.

Ma plume parfois s'arrêtait tout à coup, laissant un mot inachevé, et je m'oubliais à rêver aux grands noms de la poétique Armor.

« Bretagne est poésie ! » L'illustre auteur du *Génie du christianisme*, qui prit audacieusement, après les tourmentes révolutionnaires, la géniale initiative de ramener au sol français la poésie prosaïque, Chateaubriand, dont le souvenir glorieux plane sur tout le siècle passé, dont l'influence littéraire et morale empiète même sur le siècle nouveau, Chateaubriand était Breton.

Lamennais, le doux et malheureux « Féli », dont les œuvres si poétiques sont imprégnées du parfum pénétrant des simples et douces paraboles de l'Évangile, Lamennais était enfant de Saint-Malo.

Brizeux, le chantre harmonieux des douces églogues et des fraîches idylles, le tendre poète dont la lyre rustique ne connut jamais les soubresauts de la passion exacerbée, Brizeux, le doux auteur de « Marie », le poète angoissé des « Bretons », était Breton lui-même.

Et ces grands noms me faisaient res-souvenir du mot de George Sand au sujet de la Bretagne : « Elle est à la hauteur, dans sa poésie, de ce que le génie des plus grands poètes et celui des nations les plus poétiques ont jamais produit. »

*
**

Un article bien documenté d'Edmond Biré, l'éminent critique et historien français, vint m'apporter depuis une conviction plus sérieuse encore.

C'est la poésie populaire surtout qui germa spontanément du sol rocailleux de la morne lande bretonne.

Dans le chaos des pierres druidiques chargées des souvenirs du vieux temps, à l'ombre des grands calvaires et des menhirs granitiques, sous le souffle de la brise marine qui vient du large, elle a grandi vigoureuse et puissante. Et la floraison des chants populaires, à la fois mystiques, dramatiques et lyriques, fut si magnifiquement féconde qu'Émile Souvestre a

pu dire : « On resterait au dessous de la vérité en en portant le nombre à huit ou dix mille (1). »

Parmi les contemporains de Brizeux, il en est deux au moins dont l'histoire a buriné les noms au livre d'or de la gloire : Édouard Turquetty, le poète catholique, et Hippolyte Violeau.

Leurs successeurs sont légion, et leur génie ou leur talent, leur belle ardeur pour les Lettres et la Poésie, la vitalité de leurs associations littéraires et de leurs revues poétiques, leurs œuvres enfin, tout concourt à maintenir le vieux dicton : « Bretagne est poésie ! » dans la radieuse splendeur d'une vérité toujours actuelle.

Le « *Parnasse breton contemporain* », véritable nobiliaire de la Bretagne poétique, publié il y a quelques années par Louis Tiercelin, a réuni un choix parmi les œuvres de près de cent poètes vivants !

En 1879, la *Société des Bibliophiles bretons* avait inséré dans son *Bulletin* une liste des poètes bretons-français du XIX^e siècle, comprenant plus de deux cents noms. Et elle n'est pas complète, dit-on !!!

Joignez-y les noms des innombrables poètes bretons bretonnants, et dites-moi si c'est par un sentiment de vain chauvinisme que l'*Herminie*, revue littéraire de Rennes, a écussonné sa bannière : « Bretagne est poésie » ?

*
**

Aujourd'hui, en Bretagne, dit Ed. Biré, le trône poétique est partagé entre Louis Tiercelin et Th. Botrel.

Les lecteurs de cette revue connaissent le barde Botrel, dont la voix mâle claironne si fièrement le réveil des grands sentiments. Ils me sauront gré, j'en suis sûr, de leur signaler aussi ce beau poète breton, Louis Tiercelin.

Des cent poètes cités dans le *Parnasse contemporain*, Louis Tiercelin est sans conteste le premier, et si j'en juge par le nombre des œuvres qu'il a produites, il est digne aussi, incontestablement, de figurer parmi les écrivains dont les noms glorieux sont à jamais marqués dans l'histoire des lettres françaises.

En prose, outre un roman : *La comtesse Gendeleltre*, et un volume de nouvelles, il publia : *La Bretagne qui croit*.

Pour qui connaît la plume alerte de l'écrivain, la vie de ses narrations, la saisissante puissance de ses évocations, il

(1) *Les derniers Bretons*, t. II, p. 158.

n'est pas malaisé de deviner la délicatesse du parfum de terroir qui s'échappe de ces pages en lesquelles le poète chrétien a fixé le souvenir des Pardons et des pèlerinages aux sanctuaires, encore inviolés alors, de la pieuse Bretagne.

En vers, outre les diverses compositions qu'il éparpilla le long des colonnes de diverses revues, il édita séparément une bonne douzaine de plaquettes, brochures, volumes, qui suffiraient à marquer sa place, et une place de choix, dans la pléiade poétique de Bretagne.

Mais ce sont les œuvres théâtrales, semble-t-il, qui ont surtout tenté le talent du poète.

Ces œuvres sont diverses : drames, comédies, proverbes, à-propos, drames lyriques, oratorios, opéras-comiques, je n'en compte pas moins de vingt-cinq, qui furent représentées avec succès au Théâtre français, à l'Odéon, à la Comédie française, au Grand-Théâtre, à l'Opéra royal de Berlin, au Comedy Theatre de Londres, au Casino de Saint-Malo, au Théâtre de Rennes.

La critique les accueillit avec faveur, sans leur donner pourtant les tapageuses réclames qu'elle décerne avec une inépuisable générosité à tant d'œuvres dramatiques dont le principal mérite est de flatter les passions mondaines !

Ah ! si Louis Tiercelin avait mis, de-ci de-là, dans ses vers, quelques petites tirades bien combistes, s'il avait réservé quelques scènes pour les situations risquées et les dialogues croustilleux, s'il avait émaillé ses œuvres de quelques excuses pour les chutes trop retentissantes et les trahisons des cœurs basement passionnés, si même, en ses vers ciselés, il en avait lâché quelques « raides », j'imagine que son nom ne serait aujourd'hui inconnu de personne et qu'il tiendrait l'affiche pendant des mois entiers.

Il ne l'a pas voulu, et il ne l'a pas fait. Sa foi chrétienne et son honnêteté furent plus fortes que l'appât du succès, du gros succès auprès du gros public.

Ce n'est pas nous qui le regretterons, et notre admiration pour le fier et courageux poète ne sera que plus grande, puisqu'elle ne s'estompe d'aucun regret.

*
**

Je viens de lire l'une des dernières œuvres — sinon la dernière — de Louis Tiercelin : *La Bretagne qui chante*, et je garde de cette lecture réconfortante un souvenir qui restera.

J'aime, en cette œuvre, l'enlignante harmonie du style, la douceur ou l'énergie du rythme, la diversité des accents, l'abondance des pensées toujours justes, la brillante limpidité des images souvent neuves, la merveilleuse ciselure d'une forme impeccable et la riche sonorité des rimes. *La Bretagne qui chante* est une source pure et vivifiante où l'esprit se désaltère à même la vraie poésie.

Le poète n'accorde sa lyre que pour monter vers les sommets : son chant n'abaisse jamais les cœurs vers la terre où grouillent les mesquineries et les trahisons, où se heurtent les égoïsmes :

« C'est un écho Là-haut des choses de Là-bas !
» Et ceux qu'ont assourdis les vains bruits de la [terre
» Auraient beau l'écouter, ils ne l'entendraient [pas. »

Haussons nos cœurs donc vers l'Idéal
et prêtons l'oreille à ce

RONDEL DE L'ADIEU.

Mourir, c'est partir un peu !
Le dernier mot du problème
N'est pas sur la lèvres blême :
Regardez vers le ciel bleu.
Ce qui survit dans l'adieu,
C'est le meilleur de soi-même...
Mourir, c'est partir un peu !

O la douceur de ce vœu :
Si l'on quitte ceux qu'on aime,
C'est avec l'espoir suprême
De les retrouver en Dieu...
Mourir, c'est partir un peu !

De là-haut, jetons pourtant un regard
sur la terre où s'effeuillent lamentablement
les roses et les rêves.

LES ROSES EFFEUILLÉES.

On ne ramasse pas les roses effeuillées.
Qu'importe que le pied stupide d'un manant
Les foule et que le vent les chasse maintenant !
Ayant touché le sol, les roses sont souillées.

C'est ainsi que parfois mes regards effrayés
Ont vu tomber la fleur divine de mes rêves ;
Mais si j'ai pu pleurer mes illusions brèves,
Je ne ramasse pas mes rêves effeuillés.

En vrai Breton, Tiercelin doit aimer
la mer. N'est-ce pas, dit-il, qu'elle est
belle ?

Et ce flot bleu, le long de la côte bretonne,
N'est-ce pas qu'il est beau, si tranquille et si pur,
Quand un mince ruban d'écume ourle et festonne
Son grand manteau royal d'émeraude et d'azur...

Mais ce qu'il aime par dessus tout, en
vrai Breton encore, c'est sa petite patrie,
la Bretagne, qui, malgré l'odieuse pres-
sion des sectaires gouvernementaux de

France, demeure, quoi qu'en dise le poète :

« *Demeure* la terre chérie
» Des fidélités d'autrefois. »

« O Bretagne, je suis ton fils reconnaissant !
» C'est à toi que j'ai dû de garder en mon âme
» La foi dans l'Idéal que partout je proclame,
» Legs divin qu'on reçoit des aïeux en naissant. »

Force m'est bien, si je ne veux envahir toutes les colonnes de cette revue, de baïllonner la voix du souvenir qui chante en moi, si délicieusement, tant de vers si beaux. Il y a pourtant dans le volume tant de bijoux que je voudrais transcrire ici, pour mon plaisir et pour le plaisir non moins vif des lecteurs !

Mais je tourne court et ne demande grâce que pour les vers suivants, dans lesquels Tiercelin chante si bien la Bretagne :

« Je l'aime, mon pays. J'aime ses landes rousses,
» Que rosit la bruyère et que dorent les mousses;
» J'aime ses hauts landiers et ses genêts touffus,
» Et j'aime ses forêts aux arbres séculaires,
» Où, lorsque le vent d'ouest apaise ses colères,
» La brise fait courir de longs frissons confus. »

J. RENAULT.

Memento culinaire

Dîner de famille

Potage au pain
Rouelle de veau bourgeoise
Asperges au gras
Meringues glacées

ROUELLE DE VEAU BOURGEOISE. — Piquez votre morceau de veau de petits lardons ; puis assujettissez-le bien avec une ficelle. Mettez la viande dans une casserole avec un bon morceau de beurre au fond.

Ajoutez : oignons, carottes, thym, laurier et deux verres de bouillon. Salez et poivrez. Laissez prendre une belle couleur, puis couvrez la casserole et faites cuire à petit feu. Dressez la viande sur un plat, faites réduire le jus qui reste dans la casserole, liez d'un peu de farine et versez par dessus la viande.

ASPERGES AU GRAS. — Prenez une botte d'asperges, un bon morceau de beurre, un quart cuillerée à café de Liebig, sel, poivre, pincée de fécule. Faites cuire vos

asperges à très grande eau bouillante et très salée, pour qu'elles restent vertes. Préparez ensuite une sauce avec l'extrait de viande Liebig délayé dans de l'eau de cuisson des asperges, à laquelle vous ajouterez un morceau de beurre, du sel, du poivre et une pincée de fécule pour lier la sauce.

TANTE LOUISE.

A JERUSALEM

Le 2 septembre prochain, le vapeur *l'Etoile* emportera vers les rives de la Palestine un pèlerinage idéal qui rappellera des jours d'un autre âge.

Au moment où les peuples s'arment les uns contre les autres, où la division et la haine semblent inspirer toutes les entreprises, la pacifique Belgique verra se grouper, autour de ses fils qui iront la représenter au Tombeau du Sauveur, des Français, des Allemands, des Anglais, des Hollandais. Et tous ces peuples, animés d'un même amour, celui que la foi seule inspire ; groupés à l'ombre du même étendard, la croix du Christ, iront, comme autrefois nos pères les Croisés, s'agenouiller sur le saint Tombeau et y prier le maître des cœurs de faire régner sur la terre la paix, la concorde, la fraternité.

Ce spectacle nous rappellera le héros dont la Belgique s'honore, Godefroid de Bouillon, qui partit, lui aussi, à la tête des peuples unis dans une même foi et un même amour, à la conquête du saint Sépulcre.

L'ombre de Bouillon nous invite encore, non plus à reprendre sur le Turc le tombeau de notre Dieu, mais à aller là-bas, en Palestine, protester de notre fidélité et de notre reconnaissance à Dieu-Rédempteur ; elle nous invite à faire le plus bel acte de foi de notre vie pour l'édification de nos contemporains et l'admiration des peuples orientaux.

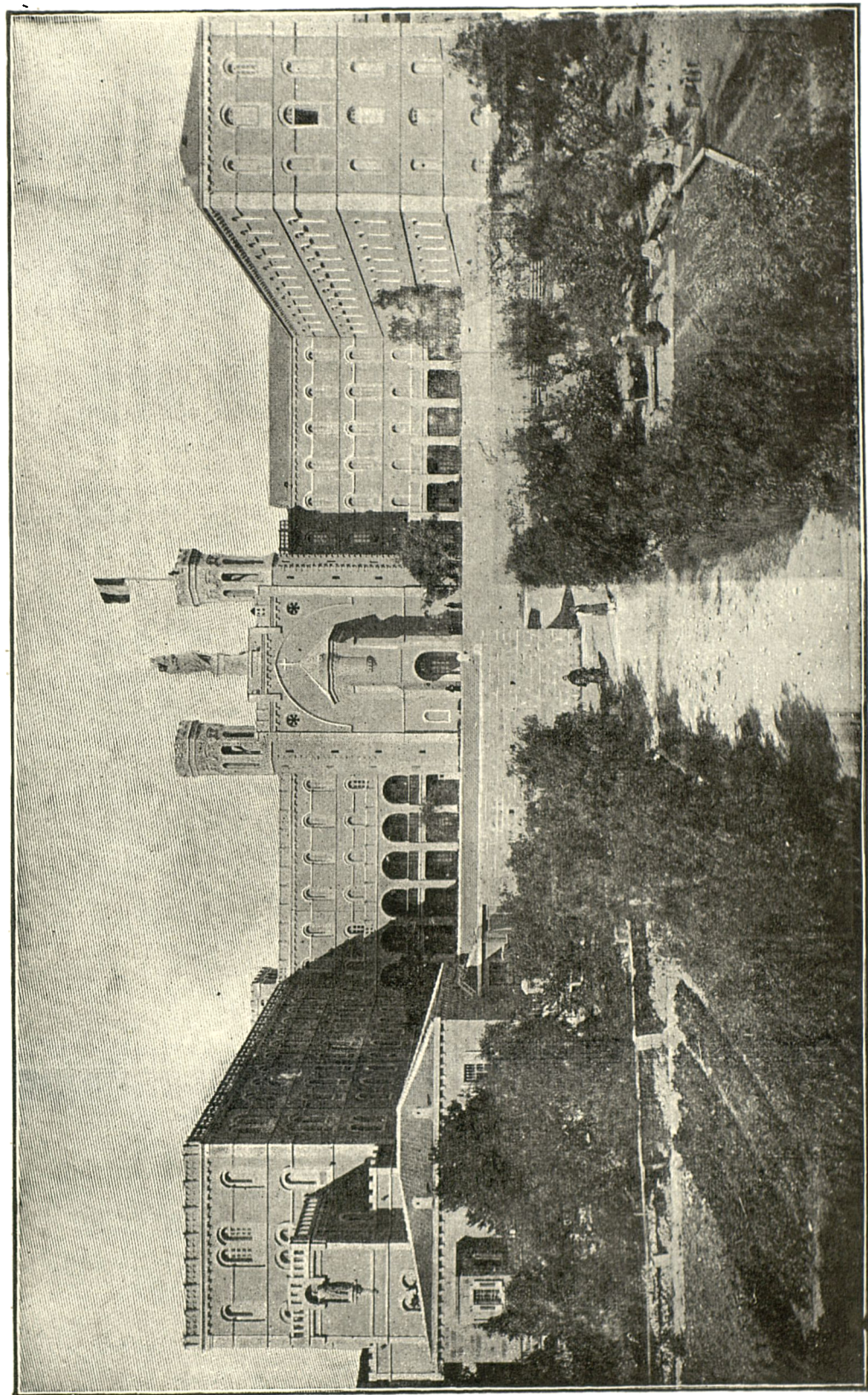
Nous connaissons l'histoire des croisades, et l'enthousiasme des chrétiens d'alors quand on leur parlait de courir à la conquête du Tombeau du Christ. On conçoit aisément que les âges de foi ardente aient emporté les peuples jusqu'aux rives de la Terre-Sainte. Quand la mort arrache à la tendre affection d'un fils un père vénéré ou une mère adorée, qui ne sait



GRUPE BELGE DU XXX^e PÈLERINAGE, A BORD DE « L'ÉTOILE »



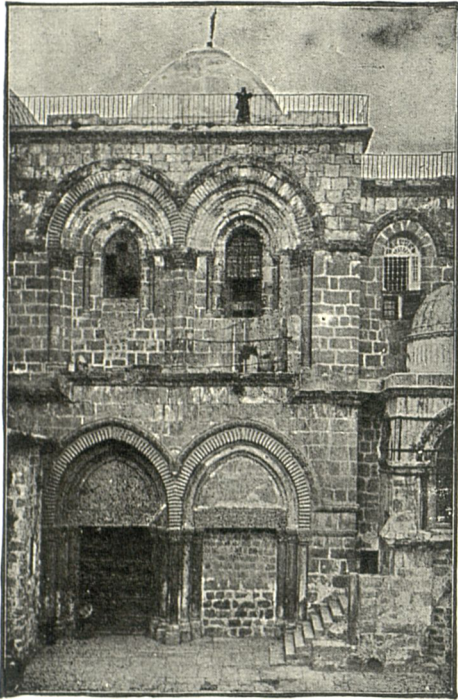
LES RIVAGES DU MONT ATHOS



HÔTELLERIE DE NOTRE-DAME DE FRANCE OÙ LOGENT LES PÉLERINS.

l'attrance qu'a pour ce fils infortuné la tombe qui lui rappelle tant de souvenirs chers, tant de dévouement et tant d'amour !

Quels souvenirs autrement chers, quel dévouement et quel amour le saint Sépulcre ne rappelle-t-il pas au chrétien fidèle ? Et si la tombe d'un père ou d'une mère est précieuse à nos yeux, si d'aller à certains jours y répandre des fleurs adoucit l'amertume de la séparation, et si d'y prier fortifie notre espérance de les revoir dans un monde meilleur, que dire du tombeau de notre Dieu !...



ENTRÉE DU SAINT SÉPULCRE

Tout musulman n'a qu'un rêve en sa vie : aller, au prix de mille fatigues, peu lui importe, pourvu qu'il arrive, prier à La Mecque sur le tombeau de Mahomet. Et le chrétien d'Occident hésiterait à aller retremper sa foi sur le sol où Dieu mourut par amour pour lui ?

On voit des schismatiques russes et grecs faire à pied un immense trajet pour aller vénérer le tombeau du Seigneur. Plus de dix mille Russes envahissent tous les ans la Ville sainte. Et le catholique resterait indifférent en face de la foi si vivace de ces frères séparés ?

D'autre part, les schismocrates grecs, en présence de l'insouciance des gouvernements catholiques, deviennent chaque jour plus audacieux et cherchent à s'emparer des lieux saints. Ce ne sera qu'une affaire de jours si nous n'allons pas là-bas affirmer notre foi et nos droits et faire comprendre aux Orientaux que s'il est des peuples qui oublient leurs devoirs séculaires, il en est d'autres, petits peut-être par le nombre, mais grands par l'énergie, la bravoure, le cœur et la fidélité à leur Dieu, qui au besoin sauraient agir et faire respecter les droits des catholiques.

Nous prouverons aux autres nations que la Belgique n'est pas la dernière dans ce retour des peuples vers Jérusalem. Elle ne le peut du reste, si elle veut rester fidèle à la mémoire de son vaillant fils Godfroid de Bouillon.

L'*Étoile*, qui transporte tous les ans les pèlerins à Jérusalem, offre tant d'avantages que le pèlerinage est aujourd'hui véritablement attrayant. Nous avons tous les avantages des petits groupes, chaque nationalité gardant son autonomie, et ceux du grand nombre qui nous permet d'avoir à bord, comme en Terre-Sainte, de belles et touchantes cérémonies religieuses et des manifestations de foi vraiment grandioses.

On ne saurait trop rappeler l'excellente impression produite par le groupe belge au 30^e pèlerinage, à bord de l'*Étoile*.

Nous étions cinquante, et je vous assure que nous faisons bonne figure parmi les Français, les Anglais, les Allemands, les Hollandais, les Américains, etc. Je puis affirmer qu'au milieu de tout ce monde, c'est le Belge qui l'emporte quant à la distinction, la bonne tenue, la délicatesse des expressions et la noblesse des sentiments, en même temps qu'il était un exemple par sa piété et sa foi ardente.

On a vu là la Belgique de près, et je vous assure qu'on a su l'apprécier. Nos compagnons de pèlerinage conservent avec nous des relations des plus aimables et recherchent encore notre amitié. C'est bien dire que nous ne devons pas craindre de nous affirmer et d'entreprendre, plus nombreux encore que l'an dernier, le 32^e pèlerinage à Jérusalem, que S. S. Pie X et S. G. Mgr Mercier viennent de bénir et d'encourager. L. R.

N. B. — Le Père Logrand, rue du Parchemin, 16, à Bruxelles, est le vendredi, de 2 à 4 heures du soir, à la dispo-

sition de toute personne désireuse de renseignements ; et, sur leur demande, il rend visite aux pèlerins qui ne peuvent se déranger ce jour-là.

La traversée se fait à bord de « l'*Étoile* », beau steamer de 110 mètres de long, spécialement aménagé pour les Pèlerinages : Chapelle spacieuse, vastes ponts-promenades, éclairage électrique, salle de conférences, etc.

L'État-major et les directeurs sont entièrement au service des pèlerins.

Le bateau évolue à son gré, approche des côtes intéressantes, choisit ses heures, modifie au besoin sa marche et peut éviter tous les inconvénients des quarantaines, les pertes de temps et les attentes si désagréables aux voyageurs qui voyagent sur des vapeurs à itinéraires fixes.

L'itinéraire montre ainsi : la Corse, les Bouches de Bonifacio, la Sardaigne, le volcan et la ville de Stromboli, les côtes de la Sicile et de la Calabre, Messine, Reggio, les caps du Péloponèse, la baie de Salamine, la presqu'île du mont Athos ; le long détroit de Gallipoli, le Bosphore, et l'entrée de la mer Noire ; les îles de l'Archipel : Mitylène, Ténédos, Lesbos, Chio, Samos, Rhodes, Pathmos ; la côte Phénicienne, et au retour : Malte, Syracuse, Catane, l'Etna, Taormina, la baie de Naples et Pouzzoles.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

César Franck

(Suite.)

Je sens bien que mon amour passionné de la musique ne m'autorisera pas suffisamment, et pourtant je ne puis entrer ici dans un exposé technique et aride de cette écriture symphonique si profondément personnelle. Mais enfin l'opinion de quelqu'un qui n'a que sa place aux concerts suffira pour dire que *Psyché*, la *Symphonie*, le *Quintette*, la *Sonate pour piano et violon*, les *Béatitudes*, certaines parties de *Rédemption* et de *Hulda*, les *Chorals d'orgue*, le *Prélude, aria et finale*, le *Prélude choral et fugue*, pour piano, sont des chefs-d'œuvre que rien ne fera pâlir, et auxquels rien, depuis Bach et Beethoven, ne peut

être comparé dans le domaine de l'harmonie pure. Schumann est plus nerveux, Liszt et Berlioz plus colorisés, Borodine plus étrange, Brahms plus composé peut-être. Mais aucun de ces maîtres de l'orchestre n'est aussi intimement musical, aucun n'est aussi sereinement relié au classicisme de Bach. Personne n'a cette faculté de suavité mystique et voluptueuse, ce charme unique qui rappelle tantôt l'Angelico et tantôt le Corrège, cette plénitude sereine dans la ferveur, cette pureté du chant qui plane, cette faculté de joie surtout, de joie par effusion religieuse, cette blancheur radieuse de l'harmonie extasiée et ingénue. Rien de sévère dans ce mysticisme évangélique. Certes, les chorals d'orgue, les pièces de piano sont d'une construction puissante, d'une rectitude magnifique qui procède directement de J.-S. Bach ; mais Bach est formidable, il tonne, il a la rudesse de la foi du moyen âge, et son rythme est énorme, et jusqu'à sa gaieté fait peur comme le rire d'un géant. Franck est éperdu de douceur, de consolation, et sa musique entre dans l'âme par longs déferlements d'harmonie étale, comme une marée baignée de lune. C'est la tendresse même, la tendresse divine empruntant l'humble sourire de l'humanité !

Pourtant, cet apôtre a eu aussi ses passions. Le poème symphonique du *Chasseur maudit* est là pour témoigner du romantisme nerveux qui hanta d'abord son âme, et on y retrouve la fureur descriptive de Berlioz avec une écriture autrement stricte ; et c'est tout un paysage de passion délirante, de poignante exaltation de l'âme et des sens, que révèle la sublime *Sonate* pour piano et violon avant de conclure par une explosion de joie.

L'exemple est fréquent, dans l'œuvre de Franck, de ce tempérament ardent, de cet élan lyrique. Mais tout est dominé par une pureté qui restera le trait capital de son inspiration et de son génie, une pureté qui n'a rien de préraphaélite, ni sécheresse, ni sévérité, une pureté riante, amoureuse et douce, oui, vraiment, quelque chose comme Corrège sur le fond d'un décor de Puvis de Chavannes. Le contour de ces harmonies est d'un beau classique, impeccable, mais constamment les tonalités sont d'une plénitude savoureuse, moite, moelleuse sans mollesse, qui fait penser à la façon dont Racine faisait chanter les mots dans la rigide armature du vers de tragédie.

Il y a une féminité ineffable dans cette musique. Devant elle, plus peut-être que devant toute autre, on peut se rappeler la parole de Fichte envisageant la musique comme le véritable langage métaphysique de l'avenir. La symphonie de Franck nous parle en effet. Elle ne décrit rien, elle ne suggère aucun souvenir du monde extérieur. C'est une voix de l'infini qui retentit dans notre conscience, c'est un céleste discours, et si la *Sonate* est une œuvre passionnée et humaine, un des plus beaux cris qui existent, si *Psyché* est un incomparable poème d'amour métaphysique, lorsqu'on écoute les *Chorals d'orgue* ou, surtout, cette quatrième *Béatitude* où la voix de Jésus s'élève au faite d'une des plus prodigieuses montées orchestrales que la douleur et l'harmonie aient jamais conçues, alors on perçoit clairement le degré d'art et de rêve où la musique peut devenir vraiment, dans toute la force de cette grave et redoutable expression, *la voix de l'universel*.

On peut se demander si les disciples de Franck, qui héritèrent très dignement de son enseignement moral, ont su comprendre avec la même netteté de jugement son enseignement technique. Un souci extrême de la forme classique les a préoccupés, et jusqu'à primer chez eux le sentiment et l'inspiration. Artistes excellents et minutieux, puristes épris de l'ordonnance symphonique et thématique avec une science autrement sérieuse que la science d'imitation classique du Conservatoire, ils se sont défiés de la spontanéité, et ils ont ainsi montré une préoccupation analogue à celle des poètes parnassiens. Tout en cherchant (surtout en ces derniers temps), une inspiration française, et en sentant le péril de la musique trop bien faite, du « devoir irréprochable », de ce qu'on appelle la musique de capellmeisters, tout en voulant éviter le rigorisme de forme des Allemands contemporains qu'y pousse le souci du classicisme beethovenien, tout en voulant fuir cette correction excessive qui a mis trop de grisaille sur l'œuvre importante et valeureuse de Brahms, les disciples de Franck ont été un peu trop professeurs, un peu trop guindés, un peu trop enclins, par aversion pour le romantisme et la facture lâchée, à mathématiser leur œuvre et à faire taire leur spontanéité. Castillon et Lekeu, morts très jeunes et il y a longtemps, échappèrent à cette contrainte. M. Debussy avait en lui un génie

étrange qui le mena à une tout autre musique : et Ernest Chausson est celui de tous qui rappela le plus tendrement la mystique effusion de son maître, dont il avait tout à fait le caractère et l'âme. Mais la majorité des autres ont plus fait attention à la technique qu'à la sensibilité de Franck, ils ont été moins simples, moins humains que lui, et pourtant c'est à plus d'humanité qu'il voulait les conduire.

César Franck a été grand avant tout par le sentiment. Le sentiment n'altérerait pas son écriture de maître, mais il faisait parfois craquer l'armature de sa composition. Cela n'arrive jamais à Brahms, le plus important, avec lui, des symphonistes parus depuis Wagner : mais combien, malgré cela et à cause peut-être de cela, il est plus émouvant, plus grand ! Il est permis de dire, possible de montrer que la composition de la *Symphonie*, très belle d'ailleurs, a été dépassée en rectitude, en rigueur mathématique, par des orchestrateurs d'inspiration bien moindre. Il y a de la musique mieux faite encore. Mais il n'en existe pas de plus belle par l'exaltation, l'élan de l'âme, l'abondance merveilleuse du sentiment, qui supplée à l'ingéniosité, aux surprises, aux trouvailles de timbres, aux complexités thématiques que d'autres possèdent à un plus grand degré. Comme l'Angelico, Franck se contente parfois d'harmonies contrastées sans recherche de tous intermédiaires, de répons trop symétriques, qui créent la redite et la monotonie. Mais tout à coup survient un chant si doux dans le sublime ! Et n'a-t-on pas, en ce temps où le rigorisme d'écriture musicale tourmente tout le monde, dit aussi de Beethoven, de ses thèmes, de ses effets répétés, des critiques allant jusqu'à l'audace, et en est-il moins Beethoven ? L'œuvre de Franck est trop humaine pour échapper à la critique, et celle de Bach est peut-être la seule dont le granit défie la plus légère entaille. Mais qu'on songe à l'édifice formidable de Wagner, qu'on voie combien déjà la plus juste, la plus respectueuse critique y peut, sans offense, trouver à redire, qu'on lui compare ensuite l'œuvre de Franck à ce point de vue, et l'on verra combien le déchet en est mince relativement. Il faut tenir Franck pour un des plus originaux et des plus grands symphonistes qui aient paru dans l'histoire de la musique, et c'est de cette proposition préalable, incontestable, qu'on pourra partir pour étudier, préférer ou con-

tester telle partie de son œuvre, tel aspect de son génie.

Quant à son caractère, il fait honneur à l'humanité. Et quant au rôle que ce grand homme a joué, il faut bien dire qu'il a guidé toute l'école française moderne dans une route logique et viable au milieu d'une crise musicale exceptionnelle. Il est le lien naturel du classicisme et de la polyphonie à venir. La filiation de la musique pure avait été bouleversée par le romantisme descriptif de Liszt, de Berlioz, et enfin de Wagner, déviateurs merveilleux mais dangereux des destinées de leur art. L'intervention à la fois traditionaliste et novatrice de Franck a remis au point l'orientation d'une époque tout entière, avec un tact rare, sans réaction. C'est là ce qui a fait de ce mystique, de ce visionnaire de l'âge d'or musical, non seulement le dernier maître du XIX^e siècle, mais encore l'homme capable d'assurer la libre évolution de la musique future, de la musique en soi, qui ne doit être ni descriptive, ni théâtrale, ni pittoresque, mais uniquement psychologique, émouvant l'âme et lui révélant l'infini par le chant même de la lyre.

CAMILLE MAUCLAIR.

LE MOIS LITTÉRAIRE

APPELMANS (H.). — *Nécessité philosophique de l'existence de Dieu*. Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1906, Bloud.

Prix : 0 fr. 60

M. le chanoine Appelmans n'est pas un inconnu pour nos lecteurs ; nous leur avons parlé à cette même place, il y a quelque temps, de son remarquable travail sur les *Bases de l'apologétique*. Le présent opuscule s'inspire des mêmes données, et nous fournit un résumé clair et précis des preuves classiques de l'existence de Dieu. L'éminent professeur de philosophie traite son sujet à fond : avec sa largeur de vues ordinaire, il accumule les arguments les plus propres à éclairer les esprits.

Cet opuscule est de ceux qui sont appelés à produire un grand bien dans les âmes, et, à ce titre, nous le recommandons vivement à l'attention de tous, prêtres et laïques.

**

BADET. — *Le lys*. Un vol. in-16 de 276 pag. Paris, 1906, Bloud. Prix : 3 fr.

L'auteur de ce délicat volume ne pouvait choisir, pour ses entretiens sur la noblesse d'âme, un symbole plus idéal de la jeune fille que le lys : synthèse de toutes les pensées pures et chastes, le lys, fleur virgineale entre toutes, rappelle à lui seul les incomparables beautés de l'âme chrétienne. Le P. Badet prend la fleur dans ses diverses manifestations organiques : bulbe, feuille, tige, sève, calice, sépales, étamines, parfum, et, comparant la vie végétative à la vie spirituelle, il nous montre comment la similitude des fonctions peut engendrer la similitude des effets.

Une méthode aussi originale de traiter un sujet purement religieux nécessitait de la part de l'écrivain un talent et des aptitudes absolument caractéristiques ; la gracieuse comparaison qu'il a choisie exigeait un tact et une délicatesse peu communes ; nous sommes heureux de saluer en son ouvrage toutes ces qualités réunies : il est certain que de pareilles conférences contribueront à relever singulièrement l'idéal de foi et de vertu chez nos jeunes filles chrétiennes.

**

BJÖRKLUND (Gustave). — *Paix et désarmement*. In-16 de 82 pages. Berne, 1895, Michel et Büchler. Prix : 1 fr.

Nous trouvons, dans cet opuscule, l'exposé critique des réponses parvenues de tous les points du monde à un concours ouvert en Suède sur cette question : « Quelle est la meilleure manière de créer une opinion internationale efficace, capable de réagir contre le militarisme. » Bien que le travail ne soit pas récent, il conserve néanmoins une actualité qui n'échappera à personne.

**

BRÉHIER (Louis). — *Les basiliques chrétiennes. Les églises romanes. Les églises byzantines. Les églises gothiques*. Quatre vol. in-18 de 64 pages chacun. Paris, 1906, Bloud. Prix : 0 fr. 60

Il existe déjà de savants manuels d'archéologie chrétienne, où l'on trouve étudiée minutieusement l'histoire de tous les procédés d'architecture. Ces ouvrages ont, malgré leur mérite et leur érudition, l'inconvénient de toute méthode exclusivement analytique : on y suit l'histoire de l'architecture, mais on y cherche en vain une *vue* complète et pittoresque des monuments eux-mêmes. C'est cette lacune que M. Bréhier a cherché à combler dans les quatre études dont les titres précèdent. Malgré leur caractère élémentaire, ces petits volumes constituent un effort de synthèse et une sorte d'inventaire des résultats acquis, grâce aux découvertes les plus récentes, dans le domaine de l'archéologie sacrée. Sans entrer dans les détails que lui interdisait le cadre de ses ouvrages, l'auteur a voulu donner au

moins une description sommaire des principaux types d'églises des origines du christianisme à la fin du moyen âge ; mais au lieu de décrire des monuments théoriques, il a choisi les principales des églises de toutes les époques qui existent encore comme un vivant vestige du passé. Enfin les édifices religieux n'ont pas été étudiés seulement au point de vue architectural, comme des monuments vides, mais l'auteur a essayé de montrer les liens intimes qui unissent l'architecture à la décoration et de dégager l'idée religieuse qui préside à l'iconographie des mosaïques byzantines ou des sculptures gothiques.

* *

CARON (P.). — *Les principes de l'action catholique*. Un vol. in-16 de 196 p. Paris, 1906, Bloud. Prix : 2 fr.

En ces années de troubles et d'amointrissement, il est plus que jamais opportun, pour les honnêtes gens, de se serrer les coudes autour d'un drapeau unique, de n'obéir qu'à un seul et même mot de ralliement. C'est ce drapeau, ce mot de ralliement, destinés à grouper les bonnes volontés, que l'auteur veut nous faire connaître. Il étudie d'abord le mal à combattre, le libéralisme, dont il met à nu la malfaisance et l'illogisme. Puis, il en vient au remède, le retour sincère et complet aux vieilles traditions de foi.

Cet ouvrage mérite d'être lu et étudié par tous nos hommes d'œuvres ; écrit pour la France, il n'en trouve pas moins une large application chez nous. La Belgique est menacée des mêmes dangers que la France ; pour ne pas tomber dans le même précipice que nos voisins, il est urgent de prendre nos précautions et de nous préparer à la lutte qui s'annonce. L'ouvrage de M. Caron nous y aidera puissamment, par l'élévation et la sûreté de la doctrine qu'il expose.

* *

CHAMPOL. — *Autre temps*. Un vol. in-16 de 294 pages. Paris, 1906, Hatier.

Prix : 3 fr. 50

Parmi les si fines études de psychologie mondaine publiées avec tant de succès par Champol, *Autre temps* sera l'une des plus justement remarquées. Ici en effet, à l'actualité prise sur le vif, s'allient l'intérêt d'une action poignante et le charme d'une poétique évocation du passé. C'est, à côté du réalisme d'une épreuve instantanée la grâce d'un exquis pastel.

Il y a, dans ce livre, deux héroïnes également passionnantes : cette douce Napoléone qui, depuis tant d'années, n'est plus qu'une ombre impressionnante, et la petite Parisienne qui incarne si parfaitement la vie tourmentée, les âpres besoins, les compromissions fatales de la jeunesse moderne. De leur rencontre dans la vieille gen-

tilhommière où un homme d'autrefois achève de vivre, se dégage tout un drame intime ayant pour contre-partie la comédie du jour, spirituelle et mordante, jouée par une de ces troupes de pantins mondains dont Champol sait si bien tirer les ficelles.

* *

DE LAPPARENT (A.). — *Science et apologétique*. Un vol. in-16 de 304 pages. Paris, 1906, Bloud. Prix : 3 fr.

L'auteur de cet important travail examine d'abord de très près les fondements du privilège de nécessité supérieure que l'on reconnaît aux mathématiques. Dire qu'une chose est *mathématiquement démontrée*, c'est, en effet, lui conférer aux yeux de la masse une certitude supérieure à toute expérience. Après avoir étudié la nature des conceptions géométriques, l'origine et le caractère de la science des nombres, les fondements de la mécanique, la méthode et le but des sciences d'observation, M. De Lapparent analyse les notions d'ordre et d'harmonie dans le monde, le principe de la moindre action, la finalité, les concepts d'origine et de fin.

Deux chapitres d'une singulière opportunité traitent l'un *de l'évolution des théories scientifiques*, l'autre *des devoirs et des droits de l'apologiste en matière scientifique*.

Partout au cours de ce livre, on retrouve ces qualités d'exposition facile et cette clarté parfaite, bien connues de tous ceux qui ont pu entendre M. De Lapparent, et grâce auxquelles les questions scientifiques les plus ardues deviennent accessibles, avec un peu d'attention, aux moins initiés.

* *

DE LYRIS (Joël). — *Le choix d'une bibliothèque*. Un vol. in-16 de 200 pages. Avignon, 1906, Aubanel. Prix : 3 fr.

Il y a quelques mois, nous avons présenté à nos lecteurs un premier ouvrage de Joël De Lyriss : *Le goût en littérature*. Un second travail paraît aujourd'hui, qui s'occupe du choix d'une bibliothèque.

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici une nomenclature ou un catalogue raisonné d'ouvrages recommandables. Non ; l'auteur se contente d'établir ce que doit être une bibliothèque aux différents stades de la vie : l'enfant, l'adolescent, la femme, le professionnel. Pour chaque âge, pour chaque état, il indique les réflexions qui doivent présider au choix des livres.

Une seconde partie, et ce n'est pas la moins intéressante, nous dit pourquoi et comment on doit lire. Il y a beaucoup à retenir dans ces considérations finement exposées ; aussi recommandons-nous spécialement, et avec insistance, ces pages à l'attention de tous nos lecteurs.

**

DE SAINT-ÉLIER (D.-L.). — *Les origines de la vie*. In-18 de 60 pages. Paris, 1906, Maison de la Bonne Presse.

Prix : 0 fr. 25

On s'en va redisant que tout dans le monde s'explique sans Dieu : l'ordre par les propriétés de la matière, la vie par des générations spontanées, la variété des animaux et des plantes par un transformisme sans direction intelligente. A ces assertions dites scientifiques, ce nouvel opuscule de la collection d'*Apologétique contemporaine* nous donne la réponse de la vraie science. L'auteur rappelle les faits les plus curieux qui montrent l'ordre et la finalité dans la nature, et, par les raisons les plus évidentes, par le témoignage des savants les plus illustres, il prouve que ces merveilles ne peuvent s'expliquer sans l'action d'une cause directrice intelligente : Dieu, principe de l'ordre et de la vie, voilà le dernier mot de l'énigme que nous offre l'univers.

**

DES GACHONS (Jacques). — *Le mauvais pas*. Un vol. in-16 de 312 pages. Paris, 1906, Gautier. Prix : 3 fr.

Le personnage principal de ce roman est une vieille femme qui, grâce à un secret de famille, sauve un être cher d'un sombre désastre. Le mystère lui ayant réussi, elle continue d'en user durant le cours d'une longue existence, et elle devient en quelque sorte, dans la vallée où elle a élu domicile, une puissance bienfaisante : la dernière fée.

C'est elle qui raconte la légende du « Mauvais Pas », qui joue ici un rôle important, si bien que le livre est en quelque sorte la transposition moderne d'une vieille et dramatique histoire.

La nouvelle œuvre de M. Des Gachons sera particulièrement goûtée des jeunes filles, pour le charme et la saveur poétiques qui s'en dégagent.

**

FONSEGRIVE (George). — *Catholicisme et libre pensée*. Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1906, Bloud. Prix : 0 fr. 60

Entre le catholicisme et la libre pensée, il n'y a pas de compromis possible. On est hors du catholicisme et contre lui avec la libre pensée, ou pour le catholicisme et avec lui contre la libre pensée. Mais ce qu'il faut qu'on sache, c'est que le parti qu'on prendra ne saurait être adéquatement justifié par des raisons purement intellectuelles. C'est une décision vitale et vivante, où interviennent, avec les expériences les plus profondes et les plus intimes, toutes les aspirations de la volonté et tous les besoins du cœur. Si la science a ses exigences légitimes, celles de la

pratique ne le sont pas moins, et dans l'espèce, c'est l'action qui doit l'emporter sur la spéculation. En sorte que, si le croyant paraît limiter l'usage de la critique et de la raison, c'est par des raisons plus profondes que la raison. Telle est la thèse, toute « pascalienne », ou toute « newmanienne », qu'on trouvera brillamment exposée dans cet opuscule par l'éminent directeur de la *Quinzaine*.

**

FRANAY (Gabriel). — *Axel*. Un vol. in-16 de 300 pages. Paris, 1906, Colin.

Prix : 3 fr. 50

Tous ceux qui ont lu les ouvrages de Gabriel Franay, ont été frappés de la délicatesse dans l'imagination et de l'originalité dans la tournure de l'esprit qui caractérisent cet écrivain. Nul ne sait mettre plus de poésie dans une histoire vraie, éveiller plus de rêve dans l'âme du lecteur. Le nouveau roman, *Axel*, qu'il vient de faire paraître, est, à cet égard, un véritable prodige.

C'est bien un conte que cette histoire attachante d'une jeune Française, qui s'éprend d'un fiancé inconnu parce qu'il répond à son idéal et qui s'en va, toute seule, épouser dans un coin solitaire du Danemark son Prince Charmant. Gabriel Franay professe un véritable culte pour Andersen, le grand poète danois : les aventures de son héroïne sont comme une transposition gracieuse d'un conte d'Andersen dans notre prosaïque réalité d'à présent.

**

GERALD (M.). — *Donna Béatrice*. Un vol. in-16 de 312 pages. Paris, 1906, Colin.

Prix : 3 fr. 50

Un volume pour les fillettes de quinze ans est toujours le bienvenu ; aussi recommandons-nous volontiers celui de M. Gerald. *Donna Béatrice* est une histoire d'amour, mais de l'amour le plus pur et le plus capable d'inspirer à celles qui la liront les grandes vertus qui assurent la dignité de l'épouse et le bonheur du foyer. Cette jeune Florentine qui, à force de tendresse, d'intelligence et de dévouement, conquiert définitivement le cœur rebelle d'un époux qui n'avait accepté cette union que contraint et forcé, est une figure inoubliable.

Ajoutons que l'action se passe au XVII^e siècle, à Venise, à Florence et à Rome, c'est-à-dire dans un cadre pittoresque et poétique à souhait. C'est une occasion pour l'auteur de nous initier aux mœurs italiennes si curieuses de cette époque. L'œuvre prend de ce fait une allure historique qui rehausse encore l'attrait de cette délicieuse idylle.

**

KESSLER. — *La patrie menacée*. Un vol. in-16 de xx-378 pages. Paris, 1906, Perrin. Prix : 3 fr. 50

Le général Kessler recherche, dans ce volume, les causes qui ont conduit la France à l'état lamentable dans lequel elle se débat. Suivant lui, on peut les rattacher à trois ordres d'idées différents : le fonctionnement défectueux de l'organisme gouvernemental, l'affaiblissement du sentiment religieux, la mauvaise direction donnée à l'éducation nationale.

En des pages d'une logique serrée et d'une grande élévation de vues, l'auteur examine de près ces causes de décadence morale et matérielle. Ça et là, une légère erreur pourrait être relevée ; où a-t-on pris, par exemple, que Moïse fût prêtre d'Osiris ? Mais ces *lapsus calami* sont rares, et les esprits avertis ne s'y arrêteront pas. Tel qu'il est, le volume mérite une sérieuse attention, et nous en conseillons volontiers la lecture à tous les hommes d'action.

**

LACROIX (Désiré). — *Guerre des Vendéens*. 1792-1800. Un vol. in-16 de viii-502 p. Paris, 1906, Garnier. Prix : 3 fr. 50

Aucune nation de l'Europe n'exigea de la République autant d'efforts que cette partie du territoire national qui rendit célèbre le nom de Vendée ; aucune ne montra autant de constance, d'opiniâtreté, de résolution. La lutte fut longue et cruelle, soutenue de part et d'autre avec un égal acharnement et un égal courage ; glorieuse, dirions-nous volontiers, pour les deux partis, si ce n'avaient été des Français combattant contre des Français.

M. Lacroix a su faire, dans ce volume, un abondant résumé du drame vendéen sans autre souci que celui de la vérité ; en historien consciencieux, il accompagne ses récits de plus de 200 notes et pièces officielles qui offrent des détails d'un grand intérêt.

Ajoutons à ces mérites celui d'un style captivant, et nous aurons donné du volume une idée assez complète pour attirer l'attention des hommes d'étude.

**

LEROY-BEAULIEU (Anatole). — *Christianisme et démocratie*. *Christianisme et socialisme*. Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1906, Bloud. Prix : 0 fr. 60

Entre le christianisme et la démocratie, l'antagonisme n'est aucunement fatal. Si elles lui sont opposées en quelques points, sur un plus grand nombre, en effet, les aspirations démocratiques contemporaines sont d'accord avec l'esprit du christianisme. C'est à la Révolution française que remonte la lutte, lutte déplorable, car le

gouvernement populaire ne deviendra praticable que le jour où la démocratie cessera d'être anti-religieuse.

Christianisme et socialisme ont aussi des affinités et d'irréductibles divergences. L'idéal social du christianisme, tout de paix et d'amour, est inconciliable avec le collectivisme fondé sur la lutte des classes. La religion tend à calmer les souffrances et les colères du peuple ; c'est précisément ce que le socialisme ne lui pardonne pas. C'est aussi pourquoi il est matérialiste et regarde la religion comme un obstacle et un adversaire. Mais en rejetant tout sentiment religieux, il rend plus difficile la rénovation de la société. Démocratie antireligieuse, socialisme antichrétien sont deux ennemis du progrès populaire : telle est la conclusion donnée par l'éminent économiste à cette double étude.

**

MASOIN (Fritz). — *Retour vers l'aube*. Un vol. in-16 de 212 pages. Bruxelles, 1906, Société belge de librairie. Prix : 3 fr.

Le sympathique directeur de la *Revue littéraire* vient de présenter au public belge un volume de vers qu'il dédie, avec une grande délicatesse d'émotion, à l'élué de son cœur. Dans son avertissement, l'auteur nous informe qu'il usera de certaines licences, telles l'hiatus, la rime assonante, etc. Pour nous, rigides défenseurs des règles parnassiennes, nous ne pouvons approuver ce tribut payé aux innovations décadentes. Cette réserve faite, très amicalement d'ailleurs, nous adressons à M. Masoin les plus vifs éloges sur son œuvre : le fond du livre est irréprochable, ce qui n'est pas un mince mérite en nos jours de dévergondage littéraire ; la forme est attrayante, bien soignée, toujours pure : ce qui prouve qu'en notre petite Belgique il y a place pour la bonne littérature française.

**

MYLOT (J.-M.). — *Le pauvre Jean*. Un vol. in-16 de 234 pages. Paris, 1906, Amat. Prix : 2 fr.

Les débuts de la vie sont rudes pour le pauvre Jean. Obligé dans son enfance de tendre la main, cette nécessité révolte sa fierté naturelle, et quand la mort de son beau-père fait du jeune garçon le soutien de sa mère et de ses sœurs, son courage et son travail ramènent au foyer la paix et la dignité. Intelligent, quelque peu rêveur, il complète pendant ses loisirs l'instruction commencée à l'école ; après quelques années, la fortune lui sourit, mais ne le séduit pas, et il continue sa vie de dévouement aux siens, soutenu par l'exquise tendresse de sa jeune sœur, jusqu'au jour où l'histoire se termine, parce que

le bonheur de notre héros est trop grand pour être raconté. Dans ce récit, qui n'est pas une simple fiction, l'auteur a voulu prouver que le courage, l'élévation des sentiments, le dévouement sont les meilleurs moyens d'arriver à franchir les degrés de notre hiérarchie sociale, parce que la noblesse du caractère et la dignité de la vie constituent la véritable supériorité.

**

ROUSTAN (M.). — *La dissertation littéraire*.
Un vol. in-18 de 144 pages. Paris, 1906,
Delaplane. Prix : 0 fr. 90

M. Roustan continue dans cet ouvrage la série de ses travaux sur la composition française. Nous avons déjà dit tout le bien que nous pensions de son œuvre didactique ; la méthode est toujours la même, joindre à l'enseignement théorique une pratique *applicative*, pourrions-nous dire, constituée par des exemples judicieusement choisis dans les écrits des meilleurs maîtres.

Cette collection est à recommander à tous ceux qui s'occupent de la formation des intelligences : elle leur sera d'un précieux concours et leur facilitera singulièrement une tâche souvent ingrate.

**

SORTAIS (Gaston). — *Le procès de Galilée*.
Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1906,
Bloud. Prix : 0 fr. 60

On trouve dans ce précieux opuscule tous les éléments d'une réponse péremptoire à ceux qui font de la condamnation de Galilée, une objection contre l'infailibilité pontificale. Sans doute il faut abandonner le fol espoir d'innocenter les congrégations romaines et les papes Paul V et Urbain VIII. Mais s'ils ont erré, qu'importe au point de vue doctrinal, puisque, d'une part les sentences des Congrégations sont réformables, et que, d'autre part, les papes dans l'espèce n'ont pas parlé *ex cathedra* ? L'infailibilité pontificale est hors de cause.

**

TROUSSERT (C.). — *Notre fée*. Un vol.
in-16 de 308 pages. Paris, 1906, Hatier.
Prix : 3 fr. 50

Peut-on impunément se substituer à la Providence, et faire, en quelque sorte malgré elle, le bonheur d'une famille qui n'est pas la vôtre ? Telle est la question que s'est posée l'auteur de *Notre fée* et qu'il semble avoir résolue négativement.

Avec l'âme la plus haute et les intentions les plus pures, une noble femme manque de compromettre la paix d'un ménage, qu'elle rêvait de voir encore plus heureux. Des caractères pris sur le vif, de touchantes scènes d'intérieur et d'alertes dialogues soutiennent l'intérêt de cet ouvrage.

**

VOGT (Albert). — *Le catholicisme au Japon*.
Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1906,
Bloud. Prix : 0 fr. 60

A l'heure où, en Europe, l'Eglise est combattue comme elle ne le fut guère plus depuis le xvii^e siècle, la Providence élabore lentement, à l'autre extrémité des terres habitées, un second Empire romain destiné peut-être à recevoir le flambeau de la foi que les pays chrétiens laissent tomber de leurs mains vacillantes. Cet état de choses confère au présent opuscule un intérêt de tout premier ordre. Aussi l'auteur ne s'est-il pas contenté d'exposer, avec une stricte exactitude historique, l'origine chrétienne du Japon, la préparation apostolique (1845-1872), la situation de l'église japonaise de 1858 à 1872, l'élaboration de la paix religieuse (1872-1904). Il s'est efforcé de puiser dans l'étude approfondie du caractère japonais, dans l'examen de l'état actuel des œuvres, l'élément d'un jugement autorisé sur l'avenir du catholicisme au Japon : on aime à voir que ce jugement est parfaitement optimiste.

**

WILDENBRUCH. — *Vice-Maman*. Un vol.
in-16 de 284 pages. Paris, 1906, Hatier.
Prix : 3 fr. 50

Deux anciens fiancés, dont un éloignement fortuit a rompu pour jamais les promesses, se sont mariés chacun de son côté, l'un par ambition, l'autre par dépit. Et voici que, quinze ans après, le hasard les jette face à face. Le fils du parjure rencontre sur sa route celle-là précisément que jadis dédaigna son père, s'attache désespérément à elle, lui voue un culte filial, la choisit pour *vice-maman*. C'est cette délicate et douloureuse figure d'adolescent qui occupe le centre de cette œuvre forte et sincère. C'est lui qui, sans le vouloir, sans le savoir, ravive les anciennes blessures des promis d'autrefois et ressuscite, pour leur mutuel martyre, le fantôme de leur amour défunt.

La poignante acuité de l'analyse psychologique, l'émotion continue qui émane de ce drame intime, la vie intense dont sont doués les personnages, le curieux décor germanique de l'œuvre, assurent une place de choix à cette traduction élégante et vigoureuse. LECTOR

Les Bougies de la Cour sont les
meilleures.

Carnet musical

Ainsi que nous l'avons annoncé le mois passé, l'éditeur Mazo (de Paris) a eu la gracieuse délicatesse de nous envoyer, pour compte rendu, deux charmantes pièces d'ombre. Nous l'en remercions doublement, la musique étant fort jolie et le genre n'étant pas connu, ou presque pas du moins, en Belgique.

La Nuit de Messidor est due, pour le poème et les tableaux, à M. E. Lamouche; pour la musique, à M. A. Chantrier. Huit tableaux constituent l'œuvre; ils retracent une scène des champs, un soir d'orage. L'originalité de la conception littéraire se double d'une interprétation, ou plutôt d'une traduction musicale fort intéressante, de forme soignée, et dont les thèmes, souvent neufs, sont présentés avec une réelle sincérité d'évocation. Cette pièce d'ombres conviendra parfaitement pour les scènes de nos patronages et des maisons d'éducation.

L'Aigle! Ce nom seul évoque la grandiose épopée napoléonienne. M. G. Fragerolle en est le 1^{er}, pour le poème et la musique. Retracer en douze tableaux les fastes du Premier Empire et les grands jours du héros de Magenta et de Waterloo, n'était pas chose facile. L'auteur a su résumer, avec un réel talent, les épisodes importants de la carrière du grand empereur. Quelques soient pourtant les mérites de ses poésies, nous leur préférons encore son adaptation musicale. Ces thèmes raccourcis ne se prêtent pas, naturellement, à de longs et difficiles développements mélodiques; M. Fragerolle, disons-le à sa louange, a traité son sujet avec une sobriété qui n'exclut pas une certaine ampleur majestueuse. Son œuvre renferme de jolies pages, telles: le Saint-Bernard, le Sacre, et surtout le Dernier Carré.

Nous recommandons ces deux partitions à nos musicophiles: ils y trouveront récréation et enseignement.

* *

M. René Devleeschouwer, l'organisateur bien connu d'auditions musicales, nous informe qu'il vient de prendre comme collaborateur M. Edmond Dam, dont les nombreuses relations en Belgique et à l'étranger ne manqueront pas d'accroître encore le bon renom de l'entreprise artistique.

Nos lecteurs trouveront, aux annonces, un aperçu des prix fixés pour les auditions dans les meilleures salles de la capitale.

* *

Le Comité belge de la Croix Verte française organisait, le 15 mai, en la salle Le Roy, un brillant concert de charité, avec le concours d'artistes de renom. Le public avait répondu nombreux à l'appel du comité, et un auditoire de choix se pressait dès 8 heures dans la jolie salle de la rue

du Grand-Cerf, qui, pour la circonstance, avait été décorée avec un goût parfait par M. R. De vleeschouwer, directeur des fêtes.

Nous avons successivement applaudi M. Henri Jacobs, notre sympathique et talentueux violoncelliste, et M. Kauffmann, le pianiste bien connu. La majeure partie du programme était occupée par les meilleures élèves de Mme Lucie Van Hammé; le public s'est vivement intéressé à cette audition d'un caractère spécial et absolument pittoresque: Mmes Dubois et Martiny, Mlles Surmont et Laurent, ont fait preuve des plus heureuses dispositions; il faut pourtant tirer hors pair Mlle Douret, pour la crânerie de ses jeunes débuts, et Mlle Angèle Vermeulen, qui possède, outre des charmes personnels fort enviables et une rare distinction, qui possède, disions-nous, un organe jeune encore (n'est-ce pas aussi un début? Début très heureux en tous cas), mais déjà parfaitement assoupli et d'une douceur, d'une netteté qui a conquis d'emblée à la jolie cantatrice toutes les sympathies de l'auditoire. Que Mlle Vermeulen nous permette néanmoins d'attirer son attention sur sa diction, qui se précipite au détriment de la phrase musicale; il lui sera d'ailleurs facile de remédier à ce léger défaut, et ce sera parfait.

Nous serions gravement coupables, en n'adressant pas à Mme Van Hammé de chaudes félicitations pour les résultats de son enseignement artistique; les jeunes talents qu'elle nous a présentés témoignent d'une belle compréhension de l'art musical, en même temps que d'un travail consciencieux de formation vocale.

Le brillant succès de cette fête rejouera en pluie bienfaisante sur les nombreuses infortunes secourues par le Comité Belge de la Croix Verte. Nous recommandons à nouveau, et vivement, cette œuvre intéressante à la générosité de nos lecteurs. Tous les secours, en nature et en espèces, seront les bienvenus; on peut les adresser soit aux bureaux de la revue, soit au local du Comité: 2, rue du Midi, Bruxelles.

* *

Le concours international de composition pour piano récemment organisé à Lyon a réuni 246 manuscrits. Parmi les 48 œuvres primées figurent les compositions de six de nos compatriotes. Au palmarès on lit: MM. Paul Lagye, de Bruxelles (*Fugue*); Andelhof, de Bruxelles (*Nocturne*); Poinssinger, de Liège (*Sérénade*); Hanson, de Liège (*Barcarolle*); Hinnens, de Mons (*Intermezzo*); Bernicht, d'Ostende (*Remords*).

* *

Un concert symphonique, avec le concours du maître pianiste Arthur De Greef, sera donné au théâtre de l'Alhambra, le vendredi 1^{er} juin prochain, à 8 h. 1/2, sous la direction de M. Félicien Durant.

FR. DUFOUR.

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Adam de Saint-Victor, *suite* (L. Guillaume). — Solange, *poésie* (Madeleine Lépine). — Chansonniers normands (Félix Duquesnel). — Pèlerinage, *poés.* (Pierre Labour). — Oui ou non? (Pierre l'Ermitte) — Le mois littéraire (Lector). — L'exécution musicale, *fin* (F.-A. Gevaert). — A la scène (Ch. Widor). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Memento culinaire (Tante Louise). — Récréation. — Le coin des rieurs. — Revue des revues.

ADAM DE SAINT-VICTOR

(Suite.)

Il n'y a point d'auteurs, comme il n'y a point d'hommes, sans défauts, et semblables admirations, outre qu'elles offensent la vérité, n'aboutissent qu'à fausser l'esprit des enfants, à leur faire prendre en pitié les temps chrétiens, qui n'ont pas, croit-on, produit de tels chefs-d'œuvre, et à les décourager, en ne proposant à leur imitation que des auteurs déclarés inimitables.

Adam de Saint-Victor a donc ses défauts. Mais il est à remarquer qu'ils sont peu nombreux et peu graves; qu'ils se retrouvent chez Horace, tout au moins à l'état d'équivalents, et que tels de ces défauts, à y regarder un peu, sont bien près d'être des qualités.

C'est ainsi qu'on a reproché à Adam de Saint-Victor de n'avoir pas toujours une langue très pure, d'aimer l'allitération et le jeu de mots, de prodiguer l'abstraction et l'antithèse, et d'avoir porté jusqu'à l'excès la recherche du symbolisme.

Voyons jusqu'à quel point tout cela est fondé.

Et d'abord est-il vrai que *la langue d'Adam n'est pas toujours pure*? Oui, si pour être pur, son latin doit être entièrement calqué sur celui d'Horace ou de Cicéron: ce qui est absurde. Non, si avec les critiques sérieux d'aujourd'hui l'on admet que les langues évoluent sans cesse et qu'un latin ne cesse pas d'être pur, pour contenir des mots nouveaux, des tournu-

res nouvelles. Horace lui-même en est plein; bien plus, il a tracé dans son *Art poétique* les règles à suivre pour ces sortes de créations, et personne plus qu'Adam n'y est resté fidèle.

Je veux bien qu'à l'occasion il ait commis, lui, l'auteur clair par excellence, l'une ou l'autre phrase entortillée, où les mots gagneraient à changer de place, mais ne sait-on pas que, pas plus que les rois, les poètes ne font toujours tout ce qu'ils veulent? Comme la métrique, la rythmique a ses lois, ses nécessités et il est des cas où, quoi qu'en ait la logique, les mots restent à son commandement. Ignore-t-on d'ailleurs que si Adam a tout au plus trois ou quatre phrases de ce genre, Horace, lui, les compte par douzaines?

Adam aime l'allitération. C'est vrai, et il est vrai aussi que c'était le goût du temps. Mais il ne faut pas croire que l'allitération fût inconnue ou même dédaignée des auteurs du grand siècle. Horace nous en offre maints exemples. Elle a d'ailleurs sa raison d'être et sa beauté propre comme la rime, dont elle ne diffère qu'en ce qu'elle affecte les initiales d'un mot au lieu d'en affecter les désinences, et elle n'est un défaut qu'autant qu'elle s'introduirait au détriment de la pensée ou deviendrait une affectation: ce qui n'arrive guère chez notre auteur.

Adam fait des jeux de mots. On pourrait en effet en citer plusieurs. Ils sont habituellement très fins, très réussis, et peut-

être, en frappant ainsi l'esprit, le poète voulait-il simplement fixer mieux encore son enseignement. Pourtant, j'avoue qu'au milieu d'un mouvement lyrique, ce cliquetis a un air enfantin qui détonne et rompt le charme, et je n'ai pas moins de peine à pardonner ces jeux de mots à Adam qu'à Horace, qui lui aussi s'en est permis plus d'un.

Adam *prodigue l'abstraction*. Mais l'abstraction est le propre de toute la littérature chrétienne et loin de constituer pour cette dernière un défaut, elle est le signe éclatant, incontestable de son immense supériorité. Aussi longtemps en effet que le latin ne fut que l'organe d'une civilisation sensuelle, purement païenne, il abonde en formes concrètes : le terme concret, c'est l'objet matériel, c'est le fait brutal enveloppé dans son obscurité, privé de sa vraie signification. Mais le latin vient-il à être mis au service d'une civilisation nouvelle, de la civilisation spirituelle et chrétienne, aussitôt, à côté des formes concrètes toujours nécessaires, apparaissent en foule les formes abstraites : le terme abstrait, c'est l'idée se plaçant à côté de l'objet matériel ; c'est le principe se dégageant du fait brutal, pour le mettre en lumière et lui donner son sens.

Sans l'abstraction le latin chrétien n'eût été qu'une langue vulgaire ; l'abstraction en a fait la plus haute des langues littéraires, en en faisant la première des langues philosophiques.

Il ne faut donc pas reprocher à Adam d'aimer l'abstraction, pas plus qu'il ne faut lui reprocher d'aimer l'antithèse. Comme l'abstraction, comme l'allitération, l'antithèse n'est un défaut qu'autant qu'on la prodigue sans raison ou qu'elle dégénère en un puéril jeu de mots et chez Adam elle n'en vient jamais là. En soi, l'antithèse est un procédé littéraire d'une grande puissance, il en est même peu d'aussi propres à faire saisir les différences et la valeur respective des choses et si la littérature chrétienne tout entière en a fait un emploi si fréquent, si continu, ce n'est pas du tout qu'elle ait cédé, comme on l'a dit, au mauvais goût qui marqua dès l'origine la décadence païenne contemporaine, mais c'est qu'au fond le christianisme lui-même n'est qu'une vaste et perpétuelle antithèse : l'antithèse de l'ancien et du nouveau monde, du nouveau et du vieil homme, de la nature transformée par la grâce et de la nature viciée par le péché, l'antithèse de l'esprit

et de la chair, de l'innocence et du péché, de la vertu et du vice, de la vie et de la mort.

Cette antithèse, il fallait la mettre perpétuellement en relief, et les auteurs chrétiens n'y ont pas manqué : c'est leur gloire, eussent-ils parfois dépassé le but.

(*A suivre.*)

L. GUILLAUME.

SOLANGE

Le liseron et l'églantine
Ornent les buissons épineux,
Et Solange, vierge enfantine,
Chante sous le ciel lumineux,
En gardant ses agneaux folâtres
Et la brebis sage, que vêt
La toison blanche aux tons roussâtres
Qui sous les ciseaux disparaît.

Solange file sa quenouille,
Et chante sous le ciel d'azur ;
Nul désir terrestre ne souille
Son front lilial, son cœur pur.
A ses pieds dort le chien fidèle ;
Et, maniant l'adroit fuseau,
Elle sourit à l'hirondelle,
Elle gazouille avec l'oiseau.

Les fleurs de mai brillent dans l'herbe,
Le papillon vole alentour ;
Mais voici le comte superbe
Qui la poursuit de son amour.
Il est vêtu d'or et de soie,
Un glaive pend à son côté.
« Permits, dit-il, que je m'assoie
Auprès de toi, jeune beauté.

» N'écoute plus siffler les merles,
Oublie un moment tes brebis ;
Regarde ce collier de perles,
Et cette agrafe de rubis.
J'ai des robes ensoleillées
Pour vêtir ton corps adoré...
Vois, mes paupières sont mouillées,
Je t'aime d'un amour si vrai !

» Solange, tu fanes ma vie,
Tu changes mes beaux jours en nuits..
Plus d'une comtesse t'envie,
Bergère ingrate qui me fuis.
Bourges voit d'un œil plein de honte
Son seigneur méprisé par toi.
Suis-je Bernard ? suis-je le comte
Si fier, plus respecté qu'un roi ?...

» Réponds-moi donc, humble pastoure,
 Fleur qui demain vas te flétrir ;
 Je te donne ce qui t'entoure :
 Ces prés, ces champs... vais-je t'offrir
 Les cabanes de ce village ?
 A toi, mon idole, un château.
 Accepte, bel oiseau, la cage,
 Ou... crains la corde et le couteau ! »

Solange se lève, sereine :
 « Je garde ma virginité,
 Et n'envierais pas une reine... »
 Bernard l'interrompt irrité :
 « Je t'aime, deviens mon épouse.
 — Non, dit-elle, j'ai fait mon choix ;
 Apaisez votre âme jalouse,
 Je porte avec Jésus la croix. »

Alors, le comte plein de rage,
 S'abandonnant à son transport,
 Tire son glaive... Avec courage,
 L'humble fille reçoit la mort.
 D'un seul coup sa tête tranchée
 Roule sur le gazon vermeil ;
 La fleur délicate est fauchée
 Avant le coucher du soleil.

MADELEINE LÉPINE.

Chansonniers normands

On inaugurerait récemment à Rouen un monument à la mémoire des frères Bérat. Moins oubliée que Paris, qui ne se souvient guère, la cité normande a voulu consacrer le souvenir des deux chansonniers qui ont célébré le terroir normand en des refrains qu'on chante encore, alors qu'on ne sait plus qui les a composés.

Eustache et Frédéric Bérat étaient nés à Rouen, à dix ans de distance. Eustache, l'aîné, en 1791, Frédéric, le cadet, en 1801. Tous deux furent les « romanciers normands » par excellence, mais c'est Frédéric qui a survécu et survivra le plus longtemps, car il est l'auteur d'une des chansons les plus populaires du dernier siècle, celle avec laquelle on a bercé notre jeunesse, et que nos lèvres murmurent toujours : *Ma Normandie*.

Il vous souvient, n'est-ce pas, de ce refrain dont la mélodie n'a rien de bien original, dont les paroles ne sont pas d'une poésie transcendante, mais qui donne dans son ensemble une sensation

de franchise naïve, d'enthousiasme honnête, de sentimentalité fruste, et cela est tel que le sourire de la raillerie aux lèvres, si vous commencez à murmurer la romance, elle vous conduit aux confins de l'émotion douce. On sent que celui qui a écrit les paroles dans leur saveur rustique, qui a noté la mélodie séduisante de charme dans sa simplicité cordiale, était de bonne foi, et qu'il chérissait jusqu'à la passion, la terre verdoyante de sa patrie personne le, prenant relief de tendresse pour lui dans l'autre patrie, la grande.

Écoutez-le chanter :

Quand tout renaît à l'espérance,
 Et que l'hiver fuit loin de nous,
 Sous le beau ciel de notre France,
 Quand le soleil revient plus doux ;
 Quand la nature est reverdie,
 Quand l'hirondelle est de retour,
 J'aime à revoir ma Normandie,
 C'est le pays qui m'a donné le jour !

*
* *

À la fois poète et musicien, Frédéric Bérat fut adopté par Paris, où ses chansons eurent tant de succès, pendant plus d'un quart de siècle, qu'elles se chantaient partout, et que plusieurs d'entre elles, entre autres : *Ma Normandie*, *la Normande*, ou *No z'avons-t-y bu ! No z'avons-t-y ri !* (à deux voix), le *Marchand de chansons*, eurent des éditions de deux et trois cent mille.

Les plus grands artistes du temps tinrent à honneur de les illustrer. Le fin crayon des frères Johannot, Alfred et Tony, s'escrima en dessins ingénieux et spirituels, sur les premières pages des recueils : les deux gars normands en sabots qui se font leurs confidences joyeuses au frontispice de *No z'avons-t-y-bu*, chefs-d'œuvre d'expression pittoresque d'un réalisme pris sur le fait, sont signés du T. J., monogramme du célèbre dessinateur-graveur. Paul Delaroche lui-même, solennel et gourmé, n'a pas dédaigné de rompre, pour un jour, avec les combinaisons historiques, pour illustrer la chanson : *À la frontière !* et, ceci est plus étrange, Eug. Delacroix lui-même a payé sa contribution. On ne voit guère le peintre fougueux de l'orientalisme illustrant la première page d'une chanson ; or, si je ne me trompe, c'est lui qui dessina le *Marchand de chansons*, un des refrains les plus connus de Frédéric Bérat.

Le Normand Gustave Flaubert, toujours un peu excessif, prisait fort le talent du chansonnier, son compatriote ;

je crois même qu'il l'exagérait avec intention, dans l'horreur qu'il avait de Béranger, qu'il appelait le « poète des amours faciles et des redingotes rapées ». Il chantait volontiers les refrains du barde normand, il les chantait d'une voix fausse, mais convaincue : « Ils ont une saveur de cidre... » se plaisait-il à dire parfois.

La chanson de Frédéric Bérat, très personnelle, très particulière, ne ressemble en rien à celle de Désaugiers, qui se résoud en flonflons ; elle n'a, non plus, ni la violence, ni la raillerie, ni l'envolée, ni le libre-aller de celle de Béranger ; c'est le type de la chanson rustique, gaie et bonne enfant. Elle est modeste, chaste et vit de peu. Elle se complait aux émotions douces et charmantes, et elle a cette qualité heureuse pour une muse populaire, c'est que, paroles et musique, elle se retient si aisément que, lorsqu'on l'a entendue une fois, on ne l'oublie guère : elle se chante toute seule, sans effort de mémoire. Elle se raconte à elle-même de petits drames qui pleurent seulement à demi, et se redit les propos villageois qui font sourire.

*
* *

Les deux Bérat ne composaient pas seulement leurs chansons, paroles et musique, ils les exécutaient aussi, étant tous deux excellents musiciens. Eustache chantait en s'accompagnant sur la guitare, tandis que Frédéric jouait du piano, comme faisait le chansonnier Nadaud, qui vint longtemps après eux.

Frédéric était très recherché ; c'était ce qu'on appelle vulgairement un « bon diable », il était aimable et obligeant, d'assez petite taille, un peu grassouillet et de physique réjoui. D'une excessive timidité, il ne la perdait que lorsque, assis au piano, il commençait à chanter. Il possédait à fond le patois normand, non pas le patois de convention, mais le vrai, celui qu'on parle encore aujourd'hui au pays de Vire, et cette facilité à « patoisier » ses chansons rurales leur donnait une saveur particulière, alors, qu'il reprenait le pur accent français, quand il chantait ses romances sentimentales, comme *Bonne Espérance ! le Marchand de chansons* ou la *Lisette de Béranger*, à laquelle l'actrice Déjazot donna si grande célébrité et qu'elle chanta des milliers de fois.

Enfants, c'est moi qui suis Lisette,
La Lisette du chansonnier,

Dont vous chantez plus d'une chansonnette,
Matin et soir, sous le vieux marronnier.
Ce chansonnier, dont le pays s'honore,
Oui, mes enfants, m'aima d'un tendre amour.
Son souvenir m'enorgueillit encore,
Et charmera jusqu'à mon dernier jour.

Si vous saviez, enfants,
Combien j'étais gentille,
Quand j'étais jeune fille,
Je parle de longtemps,
Teint frais, regard qui brille,
Sourire aux blanches dents,
Si vous saviez, enfants,
Combien j'étais gentille,
Quand j'étais jeune fille !

N'est-ce pas que cela a encore une certaine grâce, mais que c'est lointain et porte bien son cachet d'époque !

Ce n'est d'ailleurs pas le chantre de Lisette dont la ville de Rouen a voulu honorer la mémoire, c'est surtout celui de *Ma Normandie !* et le mieux qu'on pouvait faire eût été de graver la chanson tout entière, paroles et musique, sur la stèle commémorative.

FÉLIX DUQUESNEL.

PÉLERINAGE

Sur le maître-autel d'or, mille roses trémières
Unissent leurs parfums aux parfums de l'encens ;
Le prêtre en oraisons pâlit dans les lumières
Des cierges blancs et des vitraux éblouissants :

Les pèlerins pieux murmurent leurs prières ;
Des cantiques d'amour, subtils, attendrissants,
Montent vers le ciel bleu, de la grotte où les
lieries
Reverdissent, mêlés aux églantiers naissants ;

De grands Christs dans l'azur crispent leurs mains
|trouées.
Les foules, à genoux et les lèvres clouées
Au roc miraculeux, versent des pleurs. Je crois

Qu'au fond des cœurs saignants les antiques
|croyances
Survivront tant qu'aussi les intimes souffrances
Calmes s'endormiront aux pieds des saintes croix.

PIERRE LABOUR.

Oui ou non ?

La Séparation est votée.

On s'y attendait tellement, que le dernier vote, brisant le Concordat, a passé presque inaperçu, comme le dernier soupir chez certains moribonds...

Dans les églises rien n'est changé...

Il est 8 heures du matin : le sacristain prépare les messes ; les bedeaux astiquent les cuivres ; le suisse déambule, morne.

Tout à coup, trois Messieurs, correctement mis, entrent par la grande nef. Le premier, surtout, veut avoir un air très important. Ils sont suivis d'un employé de mairie qui porte deux registres.

— Suisse !.. M. le curé.. ?

— Il dit sa messe...

— Avertissez-le *immédiatement* que nous avons à lui parler *immédiatement* !..

— Vous attendrez bien qu'il ait fini, je suppose !..

— C'est que nous sommes très pressés !..

Le suisse se met à rire, du bon gros rire de la corporation... celui des gardiens habitués à vivre quotidiennement dans le voisinage des gens très pressés...

— Eh bien, Messieurs, vous verrez M. le curé dans une heure seulement... de 9 à 11.

Alors, ils se consultent à l'ombre d'un pilier, agacés de ce contretemps. Comme ils parlent haut, quelques dames pieuses commencent à les regarder...

— Si nous n'attendions pas ? dit le premier...

— C'est mon avis...

— On peut toujours faire l'église... la sacristie viendra ensuite.

Ils tirent des carnets, des crayons ; et, papier à la main, se mettent à noter les tableaux, les statues, les autels...

Mais le suisse revient vivement sur eux.

— Dites donc, vous autres... s'agirait de ne pas visiter l'église pendant les offices... hein.. ?

— Occupez-vous de votre service !..

— C'est mon service, ça !..

— ... Le nôtre, c'est de faire l'inventaire officiel. *Nous sommes les délégués du gouvernement* !..

— !!!...

*
**

Les délégués sont là !..

Le bruit s'en répand comme une traînée de poudre dans toute l'église.

Les employés sortent de la sacristie, et, de loin, regardent comment que c'est bâti, *un délégué*... ? La chaisière, surexcitée, fait un discours au milieu des dames. Une vieille fille passe à côté des trois hommes... les fixe un instant, et lève son parapluie d'un geste nerveux.

— ... Ah !.. si je m'écoutais !..

Et des éclairs brillent dans ses yeux bridés.

Mais voici les vicaires qui apparaissent un à un, stationnent, se consultent...

— On devrait protester !.. c'est un peu fort qu'on n'attende même pas le retour de M. le curé !..

— Suisse, leur avez-vous demandé leurs papiers.. ?

— Ma foi... j'y ai pas pensé !..

— Mais alors, ce sont peut-être des fumistes, des pick-pockets !..

A ce moment, M. le curé revient. On le met vite au courant, pendant qu'il se déshabille à la hâte, avec des vieilles mains qui tremblent... qui ne trouvent plus le rabat... les lunettes...

— Faut-il avoir vu ça !

*
**

Une sacristie à sac.

On croirait un pillage en temps de guerre.

Les trois hommes ont exigé qu'on leur montre tout... absolument tout, et, le dernier inventaire de la fabrique à la main, vérifient si le minimum existe, sans préjudice des acquisitions nouvelles.

Les chapes s'entassent pêle-mêle sur les meubles... Les ostensoirs se dressent parmi les chasubles, les aubes, les étoles, les manipules... Ils comptent les reliquaires, les ciboires... s'étonnent avec des airs soupçonneux qu'on fasse des difficultés pour leur apporter celui qui est dans le tabernacle.

Pendant qu'avec une loupe ils vérifient les poinçons des vases sacrés, arrive un petit vicaire large d'épaules, les cheveux coupés en brosse. De la porte, il s'aperçoit qu'un délégué note son calice... il se précipite sur l'homme.

— De quel droit.. ? il est à moi !

Sans s'émouvoir, le délégué lève des yeux placides au-dessus de son lorgnon, et d'une voix blanche :

— Vous avez la facture acquittée.. ?

— La facture.. ? vous plaisantez !..

— Je ne plaisante jamais...

— C'est mon calice de première messe... il m'a été offert il y a trente ans, par mon oncle. Mes initiales sont sur le pied !..

— Je ne vous demande pas tous ces détails !.. Avez-vous la facture acquittée.. ?

— Votre question est insensée !.. Avez-vous la facture des cadeaux de mariage qu'on vous a offerts.. ?

— Je suis garçon, Monsieur.

Et, sans s'émouvoir, le délégué inscrit dans l'inventaire de la future association cultuelle : un calice en argent doré marqué C. M.

* *

Mis en défiance, le premier vicaire, qui revient de mauvaise humeur du catéchisme, s'aperçoit qu'on a inscrit dix chasubles moyen-âge sur la feuille de l'inventaire. Ce sont les siennes !.. M. le premier vicaire est tout de suite au plafond.

— Monsieur le délégué, vous faites une grosse erreur !.. Veuillez vérifier... mon nom est inscrit en toutes lettres sur mes chasubles...

— Et cela prouve quoi..?

— Tout, Monsieur !!..

— Rien, Monsieur... et cette comptabilité d'enfants de Marie...? voiles... 115 francs... roses, 62 francs... promenades...

— Mais cela ne vous regarde pas !!..

— Tout me regarde, Monsieur.

Maintenant c'est un pauvre prêtre habitué qui intervient, réclamant une aube sans grande valeur... Mais c'est sa vieille maman qui l'a faite. Il cherche à parler raison et sentiment avec le délégué.

— Avez-vous la facture acquittée..? réitère le scribe avec une obstination calme.

— Je vous répète... c'est ma mère !..

— Il ne s'agit pas de Madame votre mère !..

— ... Et puis mes burettes en étain !.. je les ai achetées l'an dernier dans une fromagerie, au-dessus de Zermatt...

— Avez-vous la facture..?

— A trois mille mètres !.. dans la neige !.. chez des bouviers qui ne savent ni lire ni écrire !..

— Bref... vous n'avez pas la facture..? Alors, j'inscris ces objets à l'avoir de la future association. Voulez-vous m'ouvrir cette porte vitrée..? Très bien... cela me suffit... Je note ici un bureau ministre.

— Mais il m'appartient personnellement, proteste le vicaire-trésorier. Il y a une inscription en cuivre... Regardez plutôt !..

*Offert à notre cher directeur,
l'abbé Constant Melchior,
les enfants de son patronage.*

Cela vaut une facture, je suppose !..

— Rien, Monsieur, ne remplace, dans l'espèce, une facture acquittée.

— Alors, mon bureau n'est plus à moi..?

— Il ne peut être à vous puisque vous ne pouvez en justifier la propriété.

— Mais, en fait de meubles, la possession vaut titre !..

— Précisément... la sacristie possède ; donc la future association cultuelle...

— Alors prenez-moi ma soutane, mes souliers, mon gilet de flanelle... je n'en ai pas non plus la facture acquittée !..

— Je n'ai pas mandat, Monsieur... Je ne m'occupe que du mobilier de la sacristie... sans quoi...

— ... Ce serait avec plaisir, n'est-ce pas..?

— Je suis, Monsieur, votre humble serviteur...

* *

Au bout de cinq heures, les trois délégués mettent leur carnet dans leur poche et s'en vont, avec un petit sourire satisfait, au milieu du silence universel...

Le commis ferme la marche, ses deux registres toujours sous le bras. Le sacristain le reconduit, et, sur le pas de la porte :

— Vous savez... pour une sale besogne... en voilà une sale besogne !..

Mais le commis se retourne et, lui mettant ses moustaches dans l'oreille, avec une expression de figure qui en disait long...

— Étiez-vous prévenus, oui ou non..?

— C'est vrai !..

— Alors... on n'est pas naïfs comme vous !!..

PIERRE L'ERMITE.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

LE MOIS LITTÉRAIRE

ANDRÉE (Jacques). — *Maître Paul et Mademoiselle Lucette*. Un vol. in-12 de 144 pages. Bruxelles, 1906, chez l'auteur. Prix : 2 fr. 25

ANDRÉE (Jacques). — *Pièces à dire*. 1^{re} série. Nouvelle édition. Un vol. in-12 de 40 pages. Bruxelles, 1906, chez l'auteur. Prix : 1 fr.

« Maître Paul et Mademoiselle Lucette » : tel est le titre de l'ouvrage qui sera dévoré avec avidité par les petits, et lu avec intérêt par beaucoup de parents et de grands-parents, comme il

arrive aux écrits de cette sorte quand ils sont bien faits. Maître Paul a sept ans ; sa sœur, cinq. L'auteur les montre à Bruxelles, à la mer, à la campagne, en des situations variées qui font apparaître les qualités et les défauts de leur âge. C'est donc un livre non seulement amusant, mais éminemment éducatif dans le meilleur sens du mot. L'auteur montre qu'il connaît les enfants, qu'il les aime, qu'il sait parler d'eux et écrire pour eux.

La nouvelle édition de la 1^{re} série des *Pièces à lire*, soigneusement revue et refonduë, mérite tous les éloges adressés par nous aux autres séries de notre poète belge.

* *

BAILLY (Ch.). — *La photographie en montagne*. Un vol. in-16 de 32 pages. Paris, 1906, Mendel. Prix : 0 fr. 60

Dans cet opuscule sont réunis les articles que M. Bailly a consacrés à la photographie des lointains et des sous-bois en montagne. L'enseignement qu'il y a voulu donner affecte les allures d'une causerie plutôt qu'il ne tente de s'élever à la hauteur d'une étude didactique.

M. Ch. Bailly évoque la poésie de la montagne, de ses glaciers, de ses massifs verdoyants avec échappées vers les pics et les ballons neigeux ; il prodigue conseils et renseignements pratiques propres à faciliter la traduction de ces beautés sereines, à permettre de les fixer avec une suffisante perfection technique pour que l'on retrouve dans la photographie un souvenir de l'émotion que ressent le spectateur devant ces sites enchanteurs. Il s'y est lui-même essayé dans quelques sous-bois dont la reproduction égaie très agréablement la brochure.

* *

BRÉMOND (Henri). — *Newman*. Essai de biographie psychologique. Un vol. in-16 de XVI-428 pages. Paris, 1906, Bloud, Prix : 3 fr. 50

L'admiration enthousiaste que nous avons témoignée aux précédentes études de M. Brémond trouve une nouvelle justification dans cet essai de biographie psychologique du grand converti. L'auteur s'est proposé en effet de pénétrer, aussi avant que possible, dans la vie intime de Newman, pour surprendre sur le vif le secret de ce grand homme. D'abord un peu inquiet par la libre allure de cette analyse, le lecteur ne tarde pas à s'apercevoir que la gloire de Newman n'a rien à redouter d'une pareille épreuve. La première inquiétude se change en une admiration grandissante quand, arrivé au cœur même de son livre, l'auteur ressuscite, en une série de chapitres, l'histoire spirituelle, la prière, la vie intérieure de son héros.

Quand il a ainsi conduit Newman des certitudes de la « première conversion » à la « *visio pacis* » que contemple le chef du mouvement d'Oxford enfin converti au catholicisme, M. Brémond n'éprouve plus aucune peine à dégager de cette série d'expériences personnelles, les grands principes de la philosophie religieuse de Newman ; il ne pouvait mieux terminer le long travail de propagande newmannienne auquel il se dévoue depuis tant d'années.

* *

COUALLIER (Maurice). — *Don Quichotte*. Un vol. in-16 de 38 pages. Paris, 1906, Plon. Prix : 1 fr.

M. Maurice Couallier vient d'être couronné par la *Revue des Poètes*, et, sincèrement, c'était justice. On fait de nos jours tant de mauvais vers, que l'on éprouve un intense bonheur à mettre la main sur une œuvre de mérite : et *Don Quichotte* est une œuvre de mérite.

Du fond, nous ne dirons rien : il est suffisamment connu. La forme seule nous préoccupe, et nous nous empressons de reconnaître qu'elle confine aux plus pures sphères de la poésie parnassienne. *Nascuntur poete*, dit l'axiome latin : on naît poète, on ne le devient pas. M. Couallier est un des rares heureux qui sont nés poètes : ses vers coulent de source, au jet de la plume ; ils dénotent une aisance vraiment remarquable, et, chose à retenir, cette facilité n'entraîne pas la médiocrité, comme c'est souvent le cas. Au contraire, du premier au dernier, tous les vers sont pour ainsi dire ciselés, et leur ensemble reste brillant, sans tache ni faiblesse d'aucune sorte.

* *

D'AZAMBUJA (Gabriel). — *La jeune fille et l'évolution moderne*. Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1906, Bloud.

Prix : 0 fr. 60

Quelle situation font à la jeune fille les conditions de l'évolution économique et sociale moderne ? C'est une série de réponses *pratiques* à cette urgente question qu'un spirituel et délicat auteur s'est efforcé de fournir. Successivement il examine le sort de la jeune fille du peuple, de la jeune fille bourgeoise, de la jeune fille riche. Deux chapitres, dont les titres parlent d'eux-mêmes, traitent du « procès de Chrysale » et de « l'innocence mal entendue ». Dans sa conclusion l'auteur se préoccupe de « la jeune fille et la vie publique. »

* *

DE GIBERGUES. — *Croire*. Un vol. in-18 de IV-316 pages. Paris, 1906, Poussielgue. Prix : 3 fr.

Nous avons signalé à plusieurs reprises, et toujours avec éloge, les instructions quadragésimales de M. l'abbé De Gibergues. Ces instructions

s'adressent surtout aux hommes du monde, aux intelligences sérieuses qui veulent sincèrement la lumière.

Cette année, l'éminent conférencier s'est attaché à développer l'idée de : *croire*, comme réponse au mal moderne, l'indifférence religieuse. Il dissèque pour ainsi dire cette idée, pour en arriver à la démonstration péremptoire de la nécessité de la foi, de sa grandeur et de sa fécondité. Nous attirons très spécialement l'attention sur la conférence qui traite du besoin de croire : avec toute la force d'autorité et de persuasion que donne une foi ardente et éclairée, M. De Gibergues expose le sujet dans toute son ampleur.

Un saint prélat rappelait, à propos de ce livre, un mot profond de Bossuet : « La force est dans la vérité tranquillement exposée. » Jamais peut-être cette maxime ne s'est réalisée avec autant de justesse que dans l'œuvre oratoire de notre auteur : la persuasion s'impose d'elle-même, sans violence ni heurt.

* * *

DELAPORTE (Albert) et VAUDON (Jean). — *Paroles de notre temps et de tous les temps*. T. 1^{er}. Un vol. in-16 de XVIII-340 pages. Paris, 1906, Bloud. Prix : 3 fr.

Le P. Delaporte a laissé la réputation d'un bon ouvrier de la parole et de la plume, d'un prêtre de forte et sûre doctrine, d'un religieux d'une piété tendre. Il appartenait au P. Vaudon qui, des années durant, assista pour ainsi dire à l'éclosion de ses pensées, de présenter au public l'œuvre oratoire inédite de ce prédicateur à la fois populaire et distingué. A cette publication qui aura probablement deux volumes, sinon trois, on a donné pour titre général : *Paroles de notre temps et de tous les temps*. C'est qu'en effet le P. Delaporte est moderne à la fois et traditionnel ; il n'estimait pas que ce fût un défaut que d'être de son temps. Enfant de son siècle, il ne l'est pas seulement par la langue, ni par l'allure, mais par la pensée mère et maîtresse qui anime sa prédication, essentiellement préoccupée des aspects sociaux de la question religieuse.

Le sous-titre : *Petits entretiens d'un quart d'heure*, signifie le caractère pratique de cette publication et fait voir le souci qu'avait l'orateur de satisfaire à tous les besoins de son auditoire.

* * *

DEPONT (Léonce). — *Le triomphe de Pan*. Un vol. in-16 de 192 pages. Paris, 1906, Plon. Prix : 3 fr. 50

La lecture de cette œuvre poétique nous laisse fort emarrassé dans l'appréciation qu'il convient d'émettre à son sujet. D'une part, nous nous trouvons en présence d'un réel talent, plusieurs

fois couronné par l'Académie française, et dont les travaux antérieurs ont solidement établi la notoriété ; d'un autre côté, nous relevons de-ci de-là des licences qui nous paraissent peu compatibles avec les règles sévères du Parnasse. Peut-être avons-nous tort de rester intransigeant vis-à-vis de ces innovations, souvent peu heureuses. Quoi qu'il en soit, et malgré ces réserves, nous reconnaissons en M. Depont de brillantes qualités de poète : nombre de ses vers sont marqués au coin d'un beau talent ; ils sont vibrants, énergiques, sincères, et c'est déjà beaucoup, en nos jours de pauvreté littéraire.

* * *

DAILLON (P.). — *Le rôle social de la charité*. Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1906, Bloud. Prix : 0 fr. 60

La charité n'est pas seulement un instrument de perfectionnement individuel ; elle est aussi une vertu *sociale* : celui qui fait l'aumône ne remplit donc point pleinement son devoir s'il ne se préoccupe des conséquences sociales et du mérite extrinsèque de son acte. Il doit veiller à ce que cette aumône serve à l'intérêt commun. Discerner le vrai pauvre du faux ; connaître et apprécier les causes de la mendicité et du vagabondage, s'informer de la législation sur ce point délicat, s'initier au fonctionnement des œuvres privées qui permettent de faire la charité avec toute sécurité, c'est une tâche qui s'impose à tous et qui sera singulièrement facilitée par la lecture de ce livre précis et substantiel.

* * *

DROUIN (F.). — *Le pelliculage des négatifs*. Un vol. in-16 de 32 pages. Paris, 1906, Mendel. Prix : 0 fr. 60

Le pelliculage des clichés n'est plus un simple tour de force, une expérience de laboratoire bonne à mettre en évidence la dextérité de quelques rares spécialistes habitués à jongler avec la plasticité des couches au gélatino-bromure et la fragilité de leurs supports. C'est maintenant une opération courante, que doivent posséder professionnels et amateurs, au même titre que les autres manipulations journalières. Pour ne citer que cette seule application, le redressement de l'image impose le retournement du négatif dans une foule de procédés.

Les amateurs apprendront avec plaisir que l'étude consacrée à cette question par M. F. Drouin vient d'être introduite dans la collection de la *Photo-Revue*, et qu'ils peuvent avoir sous la main un guide sûr et précis pour entreprendre de libérer de leur fragile support les négatifs au gélatino-bromure.

* * *

DU BERRY (Marguerite). — *La dentelle*.
Un vol. in-16 de 180 pages. Paris,
1906, Garnier. Prix : 3 fr. 50

Voici un volume qui, s'il ne nous apprend rien de neuf, mérite néanmoins de retenir notre attention quelques instants. Il débute par un historique succinct, mais complet, de la dentelle à travers les âges et les pays ; puis il classe les dentelles : travail à l'aiguille, travail aux fuseaux ; enfin, il passe en revue les principaux points, en notant leurs traits caractéristiques et les modifications amenées par chacun dans les méthodes primitives de travail.

Si tout cela n'est plus neuf, la manière de l'enseigner l'est certainement. Mme Du Berry y a mis une science sûre, bien documentée, rendue attrayante par un style précis et toujours clair. Comme complément, de nombreuses illustrations rendent tangible et profitable l'enseignement de l'auteur. Cet ouvrage vient à son heure : il contribuera certainement à remettre en honneur le goût de la dentelle, et à rendre la vie à toute une industrie qui périçlie depuis longtemps.

* *

FRANAY (Gabriel). — *Elaine*. Un vol. in-16
de 292 pages. Paris, 1906, Colin.
Prix : 3 fr. 50

Nous avons maintes fois rendu hommage au talent gracieux et délicat de Gabriel Franay ; le mois passé, nous décernions de vifs éloges à une épopée poétique, intitulée : *Comme dans un conte*, et dont la première partie a paru sous le titre : *Axel*. Nous nous rappelons avec émotion cette délicieuse jeune fille, Elaine, qui s'en fut, loin de la France, en un coin perdu du Danemark, épouser le fiancé de ses rêves. Pauvre petite princesse ! Nous la retrouvons aujourd'hui, toujours tendre, toujours courageuse, luttant avec ténacité contre la pauvreté et son cortège de privations et de sacrifices.

Dans ces péripéties captivantes, nous retrouvons encore l'influence d'Andersen : il semble, en lisant ce volume, que les aimables apologues du conteur danois entrent dans la vie réelle sous la figure des personnages du roman. Un reproche, un seul, à l'auteur : pourquoi ce conte, si beau, si doux, se dénoue-t-il dans les larmes, alors que le lecteur attend avec impatience le bonheur complet des deux héros ?

* *

GIRAUD (Victor). — *Pascal*. Un vol. in-18
de 80 pages. Paris, 1906, Bloud.
Prix : 0 fr. 60

M. Victor Giraud, dont on connaît les travaux sur Pascal, a cru qu'il y avait lieu de mettre à la

portée de tous, dans une édition vraiment « populaire », les principaux opuscules de spiritualité et d'apologétique de Pascal. Il y a joint un certain nombre de fragments assez développés qu'il a extraits des *Pensées*. Cette publication, revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, et qui, même à ce point de vue, est en progrès sur les meilleures éditions courantes des *Opuscules* ou *Pensées*, est accompagnée de notes et d'observations auxquelles ont collaboré deux très distingués « pascalisans », MM. F. Strowski et Edouard Le Roy ; et elle deviendra, nous en sommes convaincus, le livre de chevet de tous ceux qui voudront s'initier à l'étude du grand penseur chrétien.

* *

HOFFMANN (E.-T.-A.). — *Contes, récits et nouvelles*. Un vol. in-16 de LXX-384 pages. Paris, 1906, Garnier. Prix : 3 fr.

La fortune des *Contes* d'Hoffmann est loin d'être terminée ; peut-être, après sa mort, fut-il porté trop haut : le temps lui a assigné de nos jours une place honorable, et stable, dans la littérature internationale. Un livre qui donnât une traduction française des principaux contes d'Hoffmann était donc à souhaiter. Ce livre, avec une préface et des notes éclairant le texte, vient de paraître à la librairie Garnier. Les *Contes* d'Hoffmann sont un kaléidoscope mouvant comme la vie : ils représentent, au point de vue littéraire, la synthèse des Romantiques. Des vues fécondes sur différentes formes de l'art, musique et peinture, y abondent : car Hoffmann ne fut pas moins musicien ni peintre que poète. Ils peuvent être lus par tous et s'adressent à tous, car ils sont d'un intérêt universel.

La biographie qui ouvre le volume est particulièrement intéressante ; elle nous trace d'Hoffmann un portrait sincère, ressemblant, pris sur le vif.

* *

JÉNOUVRIER (L.). — *Situation légale de l'Église catholique en France*. Un vol. in-16 de XII-298 pages. Paris, 1905, Pous-sielgue.
Prix :

Dans cette étude juridique, M. Jénouvrier ne s'érige pas en conseiller ou en appréciateur des décisions que S. S. Pie X prendra en temps opportun. Il se place en face de la loi nouvelle ; avec son expérience de juriconsulte, il en étudie le texte, et il expose ce que vont devenir les biens qui étaient la propriété de l'Église ou dont elle avait la jouissance ; comment seront désormais traités ses ministres par le pouvoir ; à quelles conditions le culte pourra être célébré dans l'avenir. Un appendice donne le texte de la loi de séparation, des projets de statuts d'associations et de conventions diverses.

* *

KURTH (Godefroid). — *Qu'est-ce que le moyen âge ?* Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1906, Bloud. Prix : 0 fr. 60

Il n'est guère d'époque sur laquelle règnent autant de préjugés que le moyen âge. C'est à dissiper ces préjugés que l'auteur consacre ces pages. Le concile de Mâcon délibérant sur l'âme des femmes, la papesse Jeanne, la fausse donation de Constantin, les fausses Décrétales, le si décrié « droit du seigneur », les bains de sang chaud, les terreurs de l'an Mil, les croisades causes de la lèpre : autant de mots, autant de légendes, voilà ce que M. Kurth n'a pas de peine à établir, avec l'espoir qu'on n'y reviendra pas ! Du moins ce travail clair, éloquent, précis, contribuera-t-il à la définitive extirpation de ces monstrueuses erreurs.

* *

LARGENT (Augustin). — *Les sources de la piété.* Un vol. in-16 de 176 pages. Paris, 1906, Bloud. Prix : 1 fr. 50

L'esprit de foi, la tiédeur, les douceurs de l'humilité, la vie commune, l'éducation, l'oraison, l'église, l'amour de Notre-Seigneur : tels sont les sujets extrêmement variés de ce livre. Ils sont reliés par une commune préoccupation, qui est de démasquer les objections que la sensualité, la paresse, l'amour-propre opposent aux exigences de la perfection chrétienne, et de raviver les « sources de la piété ». On retrouvera dans ce volume la pénétrante psychologie, l'onction toute sacerdotale, le style merveilleusement élégant et clair qui caractérisent le talent bien connu de l'auteur.

* *

MICHEL (André). — *Histoire de l'art.* Tome I^{er} : seconde partie. Un vol. in-4^o de 440 à 960 pages. Paris, 1905, Colin. Prix : 15 fr.

Le second volume de l'*Histoire de l'art* continue l'étude de l'art roman. Citons parmi les collaborateurs, MM. Camille Enlart, André Michel, Emile Bertaux, Emile Mâle, Marquet de Vasselot, etc. ; la simple énumération de ces noms autorisés nous dispense de tout nouvel éloge et confirme l'appréciation que nous a suggérée le volume précédent.

Avec cette seconde partie, nous entrons en plein dans la période romane, si féconde en monuments originaux. M. Camille Enlart nous promène fort agréablement à travers les multiples merveilles dont cette époque intéressante a parsemé le sol de l'Europe : ce sont la France, l'Allemagne, la Grande Bretagne, l'Italie, l'Espagne, les pays Scandinaves eux-mêmes et la Palestine, qui défilent sous nos yeux, nous découvrant les

secrets de leur architecture religieuse, civile et militaire, en des siècles déjà si lointains. Puis c'est la sculpture romane, la peinture, la miniature, les émaux, qui se livrent à nos yeux émerveillés ; puis encore un chapitre particulièrement captivant, l'art monétaire, traité de main de maître par M. Maurice Prou.

Près de 300 gravures et 6 magnifiques planches hors texte donnent à l'ouvrage une valeur documentaire absolument hors pair ; joignez à cela la perfection typographique que la maison Colin donne à ses éditions, et vous aurez idée de l'importance exceptionnelle d'une publication largement motivée par nos modernes aspirations artistiques.

* *

PIOLET (J.-B.) et VADOT (Ch.). — *La religion catholique en Chine.* Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1906, Bloud.

Prix : 0 fr. 60

En parcourant l'histoire des missions de Chine au XIX^e siècle, on est également frappé et de la monotonie des épreuves, se renouvelant toujours avec les mêmes circonstances, et de l'héroïque patience des missionnaires toujours debout sous les coups répétés de l'orage. C'est néanmoins un spectacle consolant que de voir cette patience triompher lentement de la fourberie obstinée des mandarins. Malgré les persécutions se succédant à de courts intervalles, le nombre des catholiques en Chine a passé, au cours du siècle dernier, de 200.000 à 800.000. Comment s'est accompli ce progrès ? quelle part y ont eu les différentes congrégations ? quel espoir donne-t-il pour l'avenir ? c'est ce qu'on trouvera exposé dans cette monographie, précise et complète, malgré sa brièveté.

* *

RENAULT (J.). — *Les « Chansons de chez nous » de Théodore Botrel.* In-8^o de 28 pages. Bruxelles, 1906, Goemaere.

Prix : 0 fr. 50

Notre dévoué collaborateur, M. J. Renault, vient de faire paraître une étude critique sur les « Chansons de chez nous », de Botrel. Cette étude constitue en quelque sorte un prologue, une introduction, au travail plus considérable que l'auteur consacrera sous peu à la biographie du barde breton.

L'élégante plaquette que nous venons de lire, nous a prouvé surtout la juste et vive admiration du critique belge pour son poète préféré ; nous-mêmes avons pour Botrel un enthousiasme ardent : nous ne pouvons qu'applaudir de tout cœur aux jolies choses que M. Renault écrit avec tant d'art et de conviction, et nous attendons avec impatience le grand ouvrage annoncé sur ce sujet vraiment intéressant.

*
**

ROUSTAN (M.). — *La dissertation morale*.
Un vol. in-18 de 160 pages. Paris,
1906, Delaplane. Prix : 0 fr. 90

M. Roustan vient de compléter son intéressante collection sur la *Composition française*, par un travail sur la *Dissertation morale*. Nous avons à maintes reprises signalé à nos lecteurs les mérites des opuscules de l'auteur ; résumons-les dans cette simple énumération : concision, clarté, utilité pratique. L'éditeur y a joint une heureuse disposition typographique des textes, qui frappe l'esprit et y grave la doctrine de façon sûre et durable.

*
**

TOUR (de la) DU PIN. — *Vogelsang*. Deux
vol. in-18 de 64 pages chacun. Paris,
1906, Bloud. Prix : 1 fr. 20

Le but de cette publication est de faire connaître le champion de la justice sociale chrétienne contre le libéralisme dans les pays de langue allemande. M. de la Tour du Pin, contemporain et témoin de l'œuvre puissante du baron de Vogelsang en Autriche, était l'interprète tout désigné de cette œuvre.

Le premier opuscule expose les idées de Vogelsang sur la situation économique actuelle, sur le principe religieux de la morale sociale, sur les conditions du rétablissement de l'ordre. Le second traite de la politique sociale : d'où vient la décomposition sociale, comment la société peut être reconstituée, quel rôle doivent jouer dans cette reconstitution l'État et les divers éléments du corps social, telles sont les questions qui sont étudiées ici par l'éminent sociologue de l'Autriche catholique. Nous croyons inutile d'insister sur la haute portée de cet ouvrage, en ces temps surtout où la société semble tombée dans un abîme de décrépitude morale et matérielle.

LECTOR.

Les Bougies de la Cour sont les
meilleures.

L'exécution musicale

(Fin.)

En musique il y a impossibilité absolue à faire abstraction des besoins nouveaux qui se sont développés depuis bientôt un siècle, par l'accroissement continu des orchestres, par le perfectionnement mécanique des instruments à vent (qui leur a

donné la justesse), par la virtuosité, devenue générale chez nos symphonistes : progrès dont nous devons faire bénéficier les chefs-d'œuvre du passé, si nous voulons mettre en lumière leur caractère grandiose, le coloris pittoresque de leur instrumentation, leur merveilleuse polyphonie. Agir autrement serait les rendre inintelligibles aux auditeurs cultivés et les discréditer aux yeux de la foule. On n'a le droit de troubler leur glorieux sommeil que pour les montrer dans tout leur éclat et les imposer à l'admiration des vivants. Si l'on doute d'y parvenir, la meilleure preuve de respect que l'on puisse leur donner, c'est de les laisser, dormir en paix.

Concluons en nous reportant à notre point de départ. Le chef-d'œuvre ancien en musique n'est pas la statue taillée dans un bloc de pierre, la déesse marmoréenne qui debout, impassible sur son piédestal, voit passer devant elle les empires, les peuples, les générations, qui incline le même regard sercain sur le Grec et le Barbare, et verse indifféremment les trésors de sa beauté sur son adorateur à genoux et sur le farouche Vandale qui s'avance pour la fracasser. Non, c'est une création idéale, qui par moments revêt une existence réelle et se mêle alors intimement à notre vie psychique et sentimentale. C'est la Belle au bois dormant, la princesse ensorcelée, sortant de son sommeil séculaire sous le baiser du jeune prince qui l'aime, pour renaître à une vie nouvelle qu'elle partagera avec lui. Au moment de son réveil, dit la légende, elle apparaît à son libérateur dans le costume qu'il voyait, étant enfant, porter à son aïeule. Mais au jour solennel où leur union est consacrée devant l'autel, la belle ressuscitée se montre dans les riches atours des princesses contemporaines et parle le langage de la nouvelle génération.

Il en est ainsi d'une sublime œuvre polyphone, oubliée depuis longtemps. Après ce sommeil ininterrompu, elle sort de son inertie, par l'acte d'un musicien qui s'est épris d'elle, sous son déguisement graphique. Tout en gardant intact son contenu musical, elle est obligée, pour entrer en communion avec son auditoire actuel, de se prêter à une réalisation technique plus affinée. A chacune de ses résurrections futures, elle s'ornera de beautés nouvelles ; elle aura des accents plus persuasifs, plus pénétrants ; et le parfum qui lui est inhérent ne fera

qu'ajouter à son charme. La faculté de s'adapter à des conditions différentes de celles que l'auteur prévoyait est, en poésie dramatique, comme en musique, la pierre de touche des créations universelles et la plus sûre garantie de leur durée. « Le Roi Lear » et « Hamlet », « Œdipe-Roi » et l'« Orestie », émeuvent le spectateur dans leur mise en scène moderne, même à travers une traduction médiocre. Pareillement « La Passion selon saint Matthieu » et le « Messie », exécutés dans nos salles de concert, avec un orchestre nombreux et des instruments perfectionnés, n'inspirent pas moins de recueillement à un public profane qu'ils n'en inspiraient primitivement aux fidèles réunis dans une église. A mesure qu'ils reculent dans le passé, les vrais chefs-d'œuvre grandissent et s'enrichissent, dans notre imagination, de toute l'activité artistique et intellectuelle qu'ils ont suscitée autour d'eux.

On est ainsi amené à les assimiler aux plus nobles produits du règne végétal, qui croissent et se développent en vertu de la force vitale déposée dans leur germe et de l'impulsion qu'ils reçoivent sans cesse du milieu ambiant. Un des plus brillants publicistes français de notre époque, M. de Vogüé, a éloquemment amplifié ce parallèle, il n'y a pas longtemps, dans une page que vous me saurez gré de vous redire littéralement. « Une œuvre d'art, dit-il, si elle naît viable, est un organisme comme les autres, qui se développe, grandit et fructifie avec le temps.

« Il n'y a pas de commune mesure entre l'enfant et le vieillard, quand même celui-là devrait un jour atteindre ou dépasser celui-ci ; il n'y en a pas entre le petit plant de chêne et l'arbre magnifique, trois fois séculaire, qui l'abrite de son ombre. Les deux glands qui leur donnent naissance contenaient peut-être en germe la même puissance de développement, mais rien ne peut remplacer le travail des siècles. Durant ces siècles, le vieil arbre a tiré, pour se les approprier, les meilleurs sucres de tout le pays d'alentour : ils ont centuplé sa force première. Ainsi l'œuvre d'art ; sa vie s'accroît incessamment de notre vie, de nos pensées, de nos rêves ; chaque génération qui passe enrichit de sa substance la moëlle et la frondaison du géant. En sera-t-il de même pour cette jeune pousse ? Oui, si elle vit. Mais combien vivra-t-elle ? Jusqu'à quelle taille ? Nous l'ignorons. Nous

savons seulement que rien ne reste immobile, dans l'état de création première. La loi de mouvement, d'accroissement et de décadence, cette loi gouverne tous les êtres, ceux du monde intellectuel comme ceux du monde physique. Donc nous ne pouvons pas comparer les valeurs, changeantes avec la durée. Mais nous pouvons comparer l'esprit, les tendances. Nous pouvons dire à l'inspection des premières feuilles : ce petit plant est de la famille du chêne, non de celle du saule ou du tremble. »

Semblablement, pour en revenir à la musique, un homme sagace et doué de flair pourrait dire après avoir entendu l'œuvre du début d'un compositeur : « Voilà qui nous promet un symphoniste, » ou bien : « Voilà qui dénote un futur compositeur de théâtre, » rien de plus. Aucune production d'art ne peut être proclamée chef-d'œuvre le jour où elle paraît pour la première fois à la lumière du jour. Mais hâtons-nous d'ajouter que rien ne nous autorise à supposer que l'atmosphère du *xx^e* siècle soit devenue irrespirable pour le génie musical ; les miracles que les deux derniers siècles ont vu s'accomplir dans ce domaine artistique peuvent se reproduire aujourd'hui, et il est de notre devoir de ne pas entraver leur accomplissement par notre manque de foi, de bonne volonté.

C'est une outrecuidance que de formuler un jugement défavorable fondé uniquement sur son impression personnelle, surtout lorsqu'il s'agit d'un genre de production qui passe devant notre sens auditif, comme passe devant nos yeux un paysage vu de l'intérieur d'un wagon en train express. Le musicien en particulier doit s'abstenir de juger sommairement — et défavorablement — l'œuvre d'un jeune confrère, si elle ne lui est connue que par une seule audition. Un développement ultérieur est toujours possible quand le don indispensable s'appuie sur un fond solide de qualités techniques. Songons que Gluck n'a fait son premier chef-d'œuvre, « Orphée », qu'à l'âge de 50 ans...

F.-A. GEVAERT.

Les Eougies de la Cour sont les
meilleures.

A LA SCÈNE

M. Ch.-M. Widor publie, dans le « Ménéstrel », de Paris, un très intéressant article sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs.

Le système dont parle M. Widor est toute une révolution, non seulement dans l'éclairage de nos théâtres, mais encore dans la façon de peindre, dans la plantation des décors et la construction de la scène. Il permet, en effet, de supprimer les affreuses bandes de toile par lesquelles on veut représenter actuellement le ciel, et qui sont nécessaires pour cacher les herbes. Tous ces moyens primitifs sont appelés à disparaître prochainement, tout au moins dans les décors de plein air, car l'expérience faite à Paris, poursuivie depuis longtemps, semble décisive.

Le 29 mars, dit M. Widor, sur le théâtre de Mme la comtesse René de Béarn, a été faite la première application du système inventé par M. Mariano Fortuny. L'admirable salle de la rue Saint-Dominique se prêtait on ne peut mieux à l'expérience, d'abord par l'ampleur de ses proportions (la scène étant beaucoup plus vaste que celle de l'Opéra-Comique), ensuite par la facilité qu'elle donnait à l'inventeur de disposer tout à l'aise ses mécanismes, sans avoir à s'inquiéter des nécessités d'un service de théâtre, sans crainte d'interruption, sans souci du temps. Fils de l'illustre peintre, peintre lui-même, décorateur, mécanicien, électricien, voire même musicien, Mariano Fortuny appartient à la famille de ces grands artistes de jadis auxquels rien de ce qui touche au « métier » ne demeurerait étranger, aussi habiles à tenir le pinceau qu'à fouiller le marbre, à construire un palais qu'à tracer un canal, architectes aujourd'hui, demain portraicturant un pape ; peut-être, l'an prochain, exposera-t-il au Salon ; pour le moment, c'est le théâtre qui l'occupe.

« Quelle que soit, dit-il, la perfection de nos moyens actuels d'éclairage à la scène, cet éclairage ne saurait nous satisfaire parce que la nature de son incandescence est jaune, parce que le nombre très restreint de ses colorations rouges, bleues, vertes, nous semble de qualité impure ; parce qu'une lumière toujours directe, divisée mais non diffusée, ne

convient pas plus à l'acteur qu'au peintre ; parce qu'enfin les lampes se ternissant peu à peu avec l'usage, il devient très difficile de reproduire à coup sûr les mêmes effets. De même que le gaz après les chanelles, l'électricité remplaçant le gaz ne nous apporta guère qu'un accroissement d'intensité lumineuse, personne ne se rendant compte des immenses avantages du moyen nouveau, lequel, par sa mobilité, aurait dû transformer immédiatement l'art du décor. »

Las de lutter contre les défauts de coloration de l'ampoule électrique, Fortuny s'adressa tout à côté : la lumière blanche et éclatante de l'arc voltaïque était d'un emploi difficile, car elle ne se prêtait guère aux gradations, au passage estompé soit du jour à la nuit, soit d'une couleur à l'autre ; tenter d'asservir, de domestiquer cette lumière, autant vouloir s'attaquer au soleil ; mais s'il était interdit de s'acharner sur la cause, peut-être était-il permis de s'occuper de l'effet. Le problème se posait donc ainsi : projeter un éclairage d'intensité constante sur une surface colorée à volonté.

Or, voici la disposition du système expérimenté l'autre jour.

En scène, au-dessus du rideau, un double foyer voltaïque éclairant le décor ; pas de toile de fond, mais une vaste coupole en étoffe blanche ; on se croirait dans l'intérieur d'un ballon ; suivant que passent devant ce foyer des soies teintées ou des verres sur lesquels sont peints des nuages, la coupole se colore ou s'anime. Successivement nous avons eu le ciel bleu d'une matinée de juin, puis les premiers symptômes d'un orange, puis le crépuscule, enfin la nuit transparente et le clair de lune. Nous sommes dans la réalité, dans la nature elle-même ; cette coupole, c'est la calotte du ciel, l'horizon sans limite, l'air qu'on respire, l'atmosphère, la vie.

Ma très sommaire description évoquera sans doute l'idée d'une certaine analogie avec la lanterne magique... Il s'agit en effet de projections sur une toile comme dans le primitif joujou qui charmait notre enfance, mais il n'est plus question de faire ici l'obscurité autour du faisceau lumineux, encore moins de se servir de lentilles, la distance entre le foyer et le fond devant pouvoir à volonté diminuer ou s'agrandir, et les rayons se concentrer sur tel ou tel point du paysage.

Plus de rampe, mais seulement deux

lampes à droite et à gauche du proscenium, lampes reliées au double foyer principal et, comme ce foyer, dans la main de l'électricien-chef. Dissimulé au fond d'une loge de face, les doigts sur un clavier de vingt à trente touches dont chacune correspond à une coloration différente, celui-ci voit tout, dirige tout, faisant l'ombre ou la lumière, le calme ou la tempête, passant du rouge au bleu, du jaune au gris au fur et à mesure du développement du drame, suivant la pensée de l'auteur ; il a tout réglé d'avance ; sa partition spéciale concorde avec celle du chef d'orchestre ; l'une complète l'autre.

En résumé, le système Fortuny se compose d'appareils spéciaux d'éclairage agissant sur une coupole mobile. Cette voûte de toile, fixée sur une armature de bois, articulée comme la capote d'une victoria, se ploie ou se déploie en quelques instants ; sa pesanteur ne dépasse point celle de la moyenne des décors. Si la scène représente un intérieur, on la replie pour la suspendre au cintre où elle n'occupe en épaisseur que la place de deux ou trois rideaux. On ne dispose aussi facilement que d'une toile de fond : c'est le plein-air du théâtre futur, n'en doutez point.

Très inattendue, très profonde l'impression de tous, le soir de cette « première » ; gens du monde, gens de théâtre, artistes et savants manifestaient à l'envi devant un spectacle si réaliste et si poétique à la fois leur admiration.

Deux tableaux seulement :

D'abord la mer immense sous un beau ciel d'été. A droite, la terrasse d'un palais ; accoudée sur la balustrade, Desdémone suit des yeux la voile qui se perd à l'horizon et chante mélancoliquement :

Lorsque la mort posant son doigt blanc sur mon
[front,
Fera que pour toujours mes yeux se fermeront...

Choisissez-moi...

Une tombe au soleil sur le bord de la mer
Infinie et mouvante.

(Repos éternel. PAUL BOURGET)

Ensuite, le lever du jour au pays des rêves. Peu à peu les nymphes des bois (le corps de ballet de l'Opéra), puis la divinité elle-même : fête de la lumière, fête des yeux ; l'aurore, le matin, le jour, le soleil éclatant. Suivant que la musique s'anime, le ciel se colore ; les argents et les bleus s'harmonisent avec le quatuor et les flûtes, les rouges et les jaunes avec les sonorités des cuivres...

Pour la première fois, le 29 mars 1906, la peinture théâtrale a pénétré dans le domaine propre de la musique, c'est-à-dire dans le « temps », alors que jusqu'ici elle n'avait pu se développer que dans « l'espace ». Retenons cette date qui marquera dans l'histoire du théâtre, et soyons fiers de ce que, grâce à la plus parisienne des hospitalités, l'expérience ait pu se tenter et les études se poursuivre dans des conditions exceptionnelles de sérieux et de calme jusqu'à la victoire finale.

CH.-M. WIDOR.

Les Bougies de la Cour sont les
meilleures.

Causerie musicale

I. LES NOUVEAUTÉS.

Viennent de paraître, chez l'éditeur Faes (Anvers), trois jolies pages de musique : l'une, *Wiegeliéd*, est due pour les paroles à M. Hubert Mélis, pour la musique à M. Karel Candaël ; l'autre, *De Minne*, est une poésie de M. Hugo Verriest, mise en musique par M. Fl. Alpaerts ; la troisième enfin, *Droom*, est de M. Priem pour les paroles, harmonisées également par M. Alpaerts. Les noms des compositeurs sont le meilleur garant du succès réservé à ces trois œuvres, si belles d'allure et d'inspiration.

* * *

Nous demander quelques lignes sur une biographie de César Franck était certes répondre à notre plus cher désir, surtout si cette biographie est signée : Vincent d'Indy.

Nous avons annoncé antérieurement l'intéressante et heureuse initiative de l'éditeur Félix Alcan, à propos de sa collection nouvelle : *Les Maîtres de la musique*. Un premier volume a paru, et nous en avons parlé avec éloge : le *Palestrina* de M. Michel Brenet. Voici aujourd'hui un second travail que, dans notre admiration, nous appelons volontiers sensationnel. Il s'agit du *César Franck*, écrit par M. Vincent d'Indy, le plus illustre disciple du maître, devenu maître à son tour.

Il faudrait de nombreuses colonnes pour redire les impressions multiples ressenties par nous au cours de cette lecture captivante. C'est que l'auteur ne se contente pas d'être un musicologue expérimenté : il est aussi un fin lettré, et à son œuvre artistique vient se joindre le charme discret d'un style gracieux et alerte.

A côté d'une bibliographie pour laquelle les héritiers de Franck ont fourni les plus importants documents, M. Vincent d'Indy montre la carrière du maître, se développant, avec une harmonieuse puissance, en trois phases bien distinctes, en trois périodes de progrès constants, pour aboutir à ce *summum* du génie, à ces purs chefs-d'œuvre qui ont nom : le *quatuor*, les *Chorals* d'orgue, et surtout les *Beatitudes*. Il paraîtra superflu de dire avec quelle compétence, avec quelle sûreté d'appréciation l'auteur analyse, en illustrant son commentaire de frappantes citations musicales, les œuvres de Franck.

Ayant étudié l'homme et l'artiste, M. d'Indy rend ensuite hommage au maître admirable dont l'école constitue l'une des plus solides phalanges de la musique française contemporaine.

Notre enthousiasme de longue date pour l'éminent compositeur, qui, rappelons-le avec amour, est belge de naissance, nous entraînerait très loin, si nous laissions courir notre plume au gré de nos idées. Ce cher Franck a eu tant à souffrir, en son existence toute de contrariétés et d'injustices, que nous voudrions en voir sa gloire rehaussé d'autant. Mais que pourrions-nous dire mieux que ne l'a dit M. d'Indy? Disciple préféré du maître, il a pénétré plus avant que n'importe qui dans l'intimité de ce dernier, et l'ouvrage qu'il vient de nous donner est le plus beau panégyrique que Franck, dans son humilité, eût pu rêver.

II. — CONCERTS

Nous étions invités, au début de juin, à une première d'un nouveau genre. Il s'agissait de l'occurrence du début d'une entreprise de décentralisation artistique, l'audition de Bruxelles devant être suivie d'une série d'autres, avec le même programme, en province.

Voilà certes un objectif neuf et qui paraît de nature à devoir être largement encouragé. L'audition de l'Alhambra, bien que ne répondant pas complètement à tous les désirs, nous permet néanmoins d'affirmer qu'avec du travail et de la persévérance, l'idéal serait facilement atteint, et, du coup, le succès s'imposerait.

L'orchestre nous a copieusement servi la matière de deux concerts et demi : d'abord la « Quatrième Symphonie » (en *si bém. maj.*) de Beethoven ; puis l'« Amour maudit », poème symphonique de F. Durant ; enfin l'« Ouverture des Maîtres Chanteurs » (Wagner).

L'exécution de la 4^{me} Symphonie ne nous a pas enthousiasmé ; avec Beethoven, nous nous trouvons en plein classicisme, sous l'impression de ces formules rythmiques qui constituent la tradition beethovenienne : cette plastique musicale, si l'on peut s'exprimer ainsi, particulière au grand maître allemand, n'est pas à la portée de tous.

Ni M. Durant ni son orchestre n'ont paru comprendre la merveilleuse majesté de la forme : le mouvement se trainait lent et pénible, dans une lourde monotonie. L'« *allegro vivace* » du troisième mouvement ne se différencie guère de l'« *adagio* » initial : il faudra donc retravailler tout cela, sinon le public s'endormira et ne reviendra plus.

L'« Amour maudit », composition de M. Durant, dirigée par l'auteur, ne nous paraît pas bien neuf, ni surtout de nature à révolutionner le grand art. La plupart des thèmes entendus ne nous étaient pas inconnus : il y a là-dedans des réminiscences de Wagner en nombre imposant, et des détails d'une bizarrerie peu compréhensible. L'auteur use un peu trop des procédés de l'école romantique nouvelle de l'Allemagne du Nord, et ce ne lui est pas une recommandation. Il a visé l'originalité, et il n'a obtenu que l'in vraisemblance.

L'Ouverture des « Maîtres Chanteurs » nous a réconcilié avec l'orchestre : l'exécution fut parfaite d'entrain et de verve.

Comme virtuose, nous avons à ce concert le pianiste De Greef, un maître. La critique musicale a décerné tant d'éloges, en ces dernières années, à notre sympathique compatriote, qu'il devient difficile de ne pas se redire. Et pourtant ! Qui ne se rappelle avec émotion l'enthousiaste ovation que vit le Conservatoire, lorsque De Greef y exécuta, avec une maîtrise sans pareille, le fameux *Concerto en ré* de Mozart ? A l'Alhambra, ce fut bien autre chose encore. L'interprétation superbe de cette œuvre avait soulevé l'auditoire tout entier. Les ovations se succédaient, interminables et vibrantes. Avec non moins de talent, l'éminent artiste a interprété la célèbre *Fantaisie hongroise* de Liszt : ce fut un nouveau triomphe pour De Greef, dont le doigté délicat fit merveille et fut consciencieusement acclamé.

FR. DUFOUR.

Memento culinaire

Dîner de famille

Potage à l'oseille
Coquilles Saint-Jacques
Pâté de veau
Dessert

COQUILLES SAINT-JACQUES. — Retirez vos huites de leurs coquilles, passez-les une seule fois dans leur eau, et mettez-les égoutter. Hachez des champignons, persil et ciboule ; faites revenir dans du beur-

re bien frais ; ajoutez un peu de farine, délayez avec du bouillon ou un peu de vin blanc et poivrez. Laissez bouillir le tout, puis mettez vos huîtres dans cette sauce pendant quelques minutes, en évitant de laisser bouillir de nouveau.

Placez dans chaque coquille en argent ou dans les grands coquillages dont on se sert à cet usage, quelques huîtres, entières si elles sont petites, hachées si ce sont des *pieds de cheval*, et de la sauce. Couvrez de chapelure l'ouverture de chaque coquille.

Au moment de servir, posez ces coquilles sur le gril, à feu très doux, et promenez au-dessus une pelle rouge.

PATÉ DE VEAU. — Prenez du veau, du lard et des oignons, hachez le tout menu. Assaisonnez de poivre et des quatre épices. Ne mettez pas de sel si le lard est salé. A ce hachis, mêlez un ou deux jaunes d'œufs. Maniez bien le tout et remplissez une terrine, en ayant soin de poser une couche de lard au fond. Arrosez d'un peu de vin blanc, fermez hermétiquement l'aitez cuire au four une bonne heure en arrosant souvent de beurre fondu.

TANTE LOUISE.

RÉCRÉATION

Carré syllabique.

1. Substance qui brûle facilement ;
2. Prénom féminin ;
3. Administration fiscale.

Enigme.

Je fus hier, je serai demain.

Réponses au dernier numéro :

Charade : *Poupier.*

Mots en losange.

M

N I L

M I L A N

L A C

N

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Le coin des rieurs

Conservation :

— Oui, Monsieur, tel que vous me voyez, j'ai fait vingt lieues à pied en sept heures !...

— Vingt lieues, ce n'est pas croyable !

— Demandez à votre ami Durand, il était avec moi.

— Oh ! alors ça ne m'étonne plus, si vous étiez deux pour les faire.

Un voyageur, sans aigreur du reste :
— Dites-moi, Monsieur l'hôtelier, pour quoi donc appelez-vous ce vin du vin de Bordeaux ?

L'hôtelier avec bonhomie :

— Oh ! je n'y mets pas d'entêtement ; je l'appelle aussi du Bourgogne à l'occasion !

— Mademoiselle Lili a six ans et se trouve déjà douce d'un certain sens pratique :

— Qui voudras-tu épouser ? lui demandait son parrain.

Et Lili, spontanément :

— Un marchand de joujoux !...

Au Jardin d'Acclimatation. Personna-
ges : un gros monsieur, madame son épouse et l'héritier présomptif.

— Papa, ces canards, c'est-y des oies ?

— Non, mon fils, ce sont des cygnes.

— Des signes de quoi ?

— Des cygnes d'eau.

— Alors il va pleuvoir ?...

L'esprit des rues.

— Tiens !... B... voilà longtemps que je ne t'ai vu... Que fais-tu, maintenant ?...

— Ne m'en parle pas... j'ai une besogne écrasante !...

— Non !... si écrasante que ça ?...

— Si !... je suis chauffeur d'automobile !...

Un bon pochard chancelle pendant quelques instants et, finalement, tombe dans le ruisseau où il s'endort.

Un pâle voyou a vu la scène :

— Tiens ! dit-il, monsieur qui rentre chez lui !

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Adam de Saint-Victor, *fin* (L. Guillaume). — Le cheval de Jouvence, *poésie* (Louis Tiercelin). — La pensée chrétienne (Fr. Dufour). — Un succès oratoire (Noël Hervé). — La fatale nouvelle (Jean de Jacouret). — Le chambardement de l'orthographe (François Coppée). — L'essai loyal (Pierre l'Ermite). — La restauration du chant grégorien (dom Cagin). — Le mois littéraire (Lector). — Memento culinaire (Tante Louise). — Récréation. — Revue des revues.

ADAM DE SAINT-VICTOR

(Fin.)

Adam porte jusqu'à l'excès la recherche du symbolisme. Ce fut le grand défaut des Prosiistes du Moyen-Age : il faut reconnaître qu'Adam s'y laissa prendre quelquefois. Mais encore ne faut-il rien exagérer et si plus d'un symbole employé par lui nous paraît offrir quelque obscurité, cette obscurité ne tient-elle pas aussi fort souvent à notre ignorance ? Que d'idées courantes, populaires au Moyen-Age, dont nous avons perdu la clef ! Et qui pourra affirmer que tel symbole apparemment trop subtil de notre poète n'est pas dans le cas de ces allusions mythologiques, dont Horace est si prodigue, et que ses commentateurs n'arrivent à expliquer qu'au prix d'efforts prodigieux d'imagination et de bonne volonté ?

Bref, si l'on a quelque chose à reprocher à la poésie d'Adam, ce n'est guère que certaines traces de mauvais goût. Et encore ces fautes, est-il facile de les compter à côté de celles que s'est permises le prince des lyriques latins ! On ne cesse de vanter Horace comme le poète du bon goût. Mais a-t-on supputé les passages de ses Odes, passages bien authentiques pourtant, qui, sous prétexte qu'ils blessent le bon goût et sont indignes de lui, ont été signalés comme interpolés par ses éditeurs les plus enthousiastes ? A-t-on pensé aussi à ce nombre prodigieux, je ne dis pas de passages, mais de pièces entières, où chantant les Lalagé, les Lydie et

autres déesses de bas étage, le poète du bon goût ne cesse d'en violer les règles les plus élémentaires en outrageant de la façon la plus ignoble la morale et la pudeur ?

On parle toujours des fautes de goût des auteurs chrétiens, mais une petite enquête à ce point de vue chez les auteurs païens aurait bien aussi sa raison d'être et nous vaudrait sans doute plus d'une piquante révélation.

*
**

Aujourd'hui l'enseignement, tant officiel que libre, compte bon nombre d'hommes de valeur, instruits du passé, attentifs au mouvement actuel, soucieux sans doute des anciennes méthodes, mais ennemis de toute routine et ouverts à tous les progrès. Une méthode n'est plus rejetée parce que nouvelle, et le génie, pour être acclamé, n'a plus besoin de l'estampille du grand siècle.

Aussi je m'imagine volontiers que beaucoup voudront faire accueil à ce grand méconnu, qui s'appelle Adam de Saint-Victor, et qu'ils ne craindront pas de mettre aux mains de la jeunesse un poète de cette valeur et dont l'étude, combinée avec celle d'Horace, présente de si précieux avantages.

Pour ma part, en effet, j'ai l'intime conviction que la comparaison, j'entends

une comparaison judicieuse et sans parti-pris d'aucun côté, ne peut manquer d'exercer sur les jeunes humanistes, rien qu'au point de vue littéraire, la plus heureuse influence. Cette comparaison élargira leurs idées, leur ouvrira des horizons nouveaux, développera leurs facultés d'une façon aussi harmonieuse que féconde, et en leur donnant une intelligence nette de deux grandes époques de l'art, leur fournira un criterium définitif sur lequel ils pourront asseoir désormais, non plus des jugements tout faits et de commande, mais des jugements raisonnés et personnels.

Elle leur donnera surtout une saine notion de la poésie : point de la plus haute importance et sur lequel j'aime à appuyer en terminant.

Comprise en effet dans sa plus haute acception, la poésie n'est pas, comme on l'a dit trop souvent, un brillant mensonge. C'est au contraire la souveraine vérité, la vérité dans tout l'éclat de sa beauté, parée de tous les charmes de l'imagination et du sentiment : telle la poésie des Hébreux.

La forme, sans doute, est une des conditions de la poésie, sa condition même la plus naturelle et la plus recherchée, mais elle n'en est point le tout, ni même l'essentiel. La poésie est une reine, dont la forme n'est que l'esclave, ou, si l'on veut, la suivante obligée.

La poésie réside avant tout dans la pensée : comme la vérité, elle est de tous les pays ; la forme, elle, varie ; elle varie avec les siècles, avec les peuples et les civilisations et il n'y a pas de forme absolue, définitive, au nom de laquelle on doit condamner les autres, cette forme fut-elle la forme d'un Homère ou d'un Virgile, d'un Pindare ou d'un Horace.

La vraie poésie n'est point celle qui se borne à caresser l'oreille, à charmer l'imagination, à remuer le cœur, à mettre en jeu les passions, mais c'est celle qui s'adressant à tout l'homme, s'empare de ses puissances, non pour les intéresser seulement, mais pour les élever : pour élever l'intelligence aux grandes pensées, le cœur aux nobles émotions, l'imagination aux purs enthousiasmes, la volonté aux héroïques résolutions.

En résumé, la poésie n'est ni un mensonge, ni un rêve ; c'est une réalité mystérieuse, je le veux bien, mais une réalité vivante et divine, dont la forme n'est que le vêtement destiné à la faire resplendir, ou plutôt, c'est une âme, c'est une pensée ;

et plus cette âme, plus cette pensée a d'élévation, plus elle contient de vérité, de moralité et d'éclat, plus en un mot, elle réfléchit en elle cette Trinité qui s'appelle le Vrai, le Bon, le Beau, et plus elle est sublime, plus elle est digne de notre admiration et de notre amour.

L. GUILLAUME

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Le cheval de Jouvence

En conclusion de l'étude bibliographique sur Louis Tiercelin, parue dans nos colonnes en juin, nous avons la bonne fortune d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs un *poème inédit* du beau poète breton.

A la demande d'un de nos collaborateurs, Louis Tiercelin en a réservé la primeur au « *Glaneur* ». Qu'il nous permette de lui en exprimer ici nos remerciements chaleureux et qu'il daigne accepter l'hommage de notre respectueuse admiration.

Un jour, passant par le Royaume de Jouvence,
Ossian aperçut un cheval blanc, sans mors
Ni bride, et, tout joyeux d'en faire sa chevance,
Il le monta, car il avait jugé d'avance
Ses pieds fins, son col long, ses reins souples et
[forts.

Or le roi du Pays d'Eternelle Jeunesse
Parut : « Qu'il soit à toi, puisqu'ainsi tu l'as pris,
Mais toutefois, dit-il, prends garde ! Aussi bien
[est-ce

Un coursier dont il faut que le maître connaisse
Toutes les qualités étranges et le prix.

» Quand tu le monteras, tu verras toutes choses
Rayonner et, toujours plus jeunes et plus beaux,
Tous les êtres grandir en des métamorphoses,
Où l'or, les diamants et les lys et les roses
Naîtront sans cesse au feu divin de ses sabots.

» Mais que jamais le cavalier ne touche terre !...
Si tu quittes la selle un moment, c'est en vain
Que tes yeux chercheront le charme et le mystère
Où tu vivais ; voici qu'un souffle délétère
A détruit devant toi le prestige divin. »

J'ai trouvé le cheval d'Ossian. Il s'appelle
L'Illusion... J'avais vingt ans ; je l'ai monté...
Et le monde était clair et la vie était belle !
Mais j'avais oublié la menace cruelle
Et j'ai mis pied à terre... O la Réalité !

Juin, 1906. Kérazur, Paramé.

(Inédit.)

LOUIS TIERCELIN.

La Pensée chrétienne

Nos lecteurs auront conservé souvenir de notre précédente causerie sur l'intéressante collection que l'éditeur Bloud réunit sous le titre : *La Pensée chrétienne*.

Cinq volumes viennent de s'ajouter aux précédentes études, signés par des maîtres de la plume : Henri Brémond, Georges Goyau, G. Michelet, Turmel, Lemonnyer.

M. Brémond s'est donné pour tâche de nous faire descendre au plus intime de Newman, et il n'a pas de relâche que ce but ne soit atteint. Deux premiers ouvrages nous ont présenté le *Développement du dogme chrétien* et la *Psychologie de la foi*, du grand apologiste anglais ; celui que nous venons de lire s'occupe de la *Vie chrétienne* (1). Nous abandonnons ici le philosophe, le théologien, pour nouer connaissance plus intime avec le prédicateur. Newman, on ne peut se le dissimuler, a puissamment contribué à la rénovation de la chaire sacrée ; il était donc intéressant d'avoir à notre portée sinon le texte complet de ses *Parochial and plain sermons* (ils comportent huit gros volumes), au moins un choix judicieux qui permit d'apprécier et d'utiliser les méthodes newmanniennes. M. Brémond a donc fait une sélection dans cette œuvre considérable, et il nous présente une suite de discours embrassant la vie chrétienne dans ses grandes lignes. Le volume se subdivise en trois parties : 1^o les réalités invisibles ; 2^o l'Incarnation et l'Eglise ; 3^o l'esprit chrétien. Il paraîtra superflu de s'étendre sur la doctrine même du célèbre cardinal ; nous remercions simplement M. Brémond de ce nouveau travail : depuis quinze ans, il

s'est pour ainsi dire constitué l'apôtre de Newman ; grâce à son labeur persévérant, cette belle figure est devenue populaire parmi nous, pour le plus grand bien de la foi, et les résultats acquis méritent certes de vifs éloges.

M. Michelet nous présente, lui, *Maine de Biran* (1). Plusieurs s'étonneront sans doute, et non sans raison, de voir paraître dans la collection de la *Pensée chrétienne* le nom d'un philosophe qui, à certaine époque de sa vie, fit profession ouverte de sensualisme. Maine de Biran n'apparaît pas à première vue comme un protagoniste des idées religieuses ; pourtant, en pénétrant plus intimement l'existence du penseur, on découvre que celui-ci, d'abord adepte fervent du sensualisme, se dégagea peu à peu de cette doctrine par une observation plus exacte de son « moi » ; il finit même, sur la fin de sa vie, par s'élever complètement jusqu'à Dieu et il mourut dans le christianisme. Cette évolution, par sa rareté et son originalité, méritait de fixer l'attention : elle démontre d'irréfutable façon le besoin de croire inné en toute âme humaine.

M. Michelet nous trace d'abord, en un rapide tableau, la biographie si instructive de Maine de Biran ; puis, par des extraits judicieusement choisis dans les œuvres du philosophe et encadrés d'annotations explicatives, il reproduit les phases principales de son évolution religieuse, pour aboutir à cette conclusion que l'analyse exclusive de l'âme humaine est insuffisante pour mener à la foi. L'importance de cette étude n'échappera à personne.

M. Georges Goyau nous livre *Moehler* (2), un théologien allemand trop peu connu chez nous. Moehler commença par s'assimiler toute la culture philosophique postkantienne ; par ses études personnelles, il la domina et la dépassa. Son *Unité dans l'Eglise*, sa *Symbolique* s'inspirent d'une même idée : « Rien n'est arbitraire, tout est nécessaire dans le développement de la vie religieuse ». C'est ce que M. Goyau fait surtout ressortir dans les larges extraits qu'il nous présente en les reliant de fines analyses. La lecture de son travail nous montre en Moehler un précurseur, plus même, un maître de

(1) MICHELET (G.). — *Maine de Biran*. Un vol. in-16 de LX-204 pages. Paris, 1906, Bloud. Prix : 3 fr.

(2) GOYAU (Georges). — *Moehler*. Un vol. in-16 de 368 pages. Paris, 1906, Bloud. Prix : 3 fr. 50.

(1) BRÉMOND (Henri). — *Newman : la Vie chrétienne*. Un vol. in-16 de x-428 pages. Paris, 1906, Bloud. Prix : 3 fr. 50.

l'apologétique moderne, et cette constatation n'est pas sans intérêt.

Le *Saint Jérôme* (1) de J. Turmel est apparenté au *Tertullien*, du même auteur, pour la manière de traiter le sujet. Ce n'est pas l'érudit que l'auteur étudie, c'est le croyant dont il expose la foi. Il a recueilli les enseignements que saint Jérôme nous a laissés comme directeur d'âmes, comme exégète et comme théologien. De là les trois parties qui divisent l'ouvrage.

M. Lemonnier termine son étude des *Épîtres de saint Paul* (2). Le volume renferme des introductions historiques et critiques à chacune des lettres de l'Apôtre; des tables analytiques détaillées du contenu de celles-ci; une traduction scientifique du texte grec, un commentaire historique et théologique, et enfin un index des textes bibliques cités dans saint Paul. Trois qualités maîtresses distinguent cet ouvrage : exégèse toujours soucieuse d'objectivité, théologie claire, netteté d'exposition. Joignons à cela une traduction des textes comme rarement on en vit, et nos lecteurs comprendront que nous approuvions sans réserve pareille œuvre.

FR. DUFOUR.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Un succès oratoire

Unique progéniture d'un pauvre *mitron* et orphelin à huit ans, le sieur Chaplet avait été élevé gratuitement chez les Oratoriens, et, tout naturellement, à la suite d'une longue évolution psychologique, il en était arrivé à afficher un anticléricalisme fougueux, rouge éclatant, à faire enrager le taureau le plus placide.

C'était sa manière à lui, comme à beaucoup d'autres, hélas ! de témoigner à ses bienfaiteurs toute sa gratitude. Devenu blocaid haineux, il s'était senti soudain de grandes aptitudes pour la conduite du char de l'État. Bref, après de longues

conférences ampoulées et menteuses qui lui arrivaient tout imprimées du Comité Central, après maints tripotages autorisés par la férocité des Loges et l'indulgence des libéraux, Chaplet s'était poussé à la députation dans la circonscription de Nogent-sur-Garonne.

Du moins, lui, il avait un programme, et quel programme ! — Ah ! mes enfants ! — Laïcisation immédiate et totale de l'État, réforme et épuration de l'Armée, journée de quatre heures pour les ouvriers et liberté complète pour tous... sauf, naturellement, pour les adversaires.

— « Ah ! citoilliens, je le défendrai, ce programme, car je n'ai pas peur ! »

— « Il n'a pas peur ! » répétaient en écho les feuilles locales ministérielles.

Avec une écrasante majorité le candidat est passé...

Le candidat est passé, et depuis sept mois, il est parti pour Paris, grâce à la confiance aveugle de ses électeurs et aux munificences du ministère.

Que devient-il ? que fait-il ?... Sans aucune nouvelle, le *Maçon*, le *Trois-Points* et le *Bonnet phrygien* commencent à s'inquiéter.

Par conviction, il est vrai, ils continuent à frapper des cymbales et à protéger le député, mais leur geste se fait de plus en plus distrait, leur voix de plus en plus blanche : « Eh bien ! non, il n'aura pas peur, eh bien ! non... pas... peur... non.. n'aura.. »

Enervés de « battre » en vain, ils se demandent parfois, mais seulement *intra se*, pourquoi cet éloquent député, qu'ils ont protégé, défendu, patronné, envoyé à la Chambre, garde un silence aussi opiniâtre.

Eh bien ! il ne parlera donc pas ? Et pendant ce temps, le curé d'ici vient de passer à la caisse pour toucher un reste d'indemnité concordataire, et dimanche dernier l'on a vu le colonel accompagner sa femme à la messe.

Mais !... Et la dénonciation du concordat ?.. A quand l'épuration de l'armée ?..

Malgré tout, Dhur-Andhale, L'Authruelle et Tablier, les trois grands journalistes de la région, ne pouvaient croire qu'après de si belles promesses, leur député eût commis la noire ingratitude et la lâcheté de tout oublier.

Par acquis de conscience, et pour sauvegarder encore quelques mois la renommée de l'hôte du Palais-Bourbon, ils inséraient de temps en temps dans

(1) TURMEL (J.). — *Saint Jérôme*. Un vol. in-16 de 276 pages. Paris, 1906, Bloud. Prix : 3 fr.

(2) LEMONNIER (A.). — *Épîtres de saint Paul*. Deuxième partie. Un vol. in-16 de 268 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 3 fr.

leurs ternes colonnes des entrefilets de ce genre :

(De notre correspondant de Paris, par fil spécial). « On nous signale l'énergique attitude du sympathique député de Nogent-sur-Garonne. Son courage à faire face à la réaction qui se débat en une suprême agonie, l'éloquence avec laquelle il appuie les projets du Gouvernement, font le plus grand honneur aux esprits éclairés de ses électeurs. »

Quelques nationalistes, voire des ministériels, se prenaient parfois à se demander, les premiers malicieusement, ceux-ci avec un peu d'inquiétude :

« Très joli ce que dit le correspondant de Paris, mais j'aimerais avoir quelque chose de plus précis. »

Et, enfin, un jour, le *fil spécial* annonça que, dans un grand discours prononcé par un clérical ardent, le député de Nogent-sur-Garonne avait lancé une de ces répliques... Je ne vous dis que cela... superbe, écrasante, qui avait désarmé l'orateur et obtenu à la majorité un vote de confiance.

D'ailleurs, le texte authentique suivait par la poste et arriverait à temps pour paraître dans les journaux du lendemain.

Lorsque les ouvriers de l'usine juive Infohlmann et les membres de la Bourse du Travail apprirent cet éclatant succès, il y eut un mouvement d'enthousiasme délirant.

Les lampions et les lanternes rouges, qui moisissaient depuis la fête de Marianne, sortirent des greniers; on pavoisa, on illumina, on s'embrassa; l'on but surtout, et puis en chœur deux cents brailards massés sous les fenêtres d'un des fabriciens de la cathédrale entonnèrent à pleins poumons le nouvel hymne français, depuis longtemps reconnu comme officiel et adopté comme tel par plusieurs ministres :

« *C'est la lutte finale,*
» *Groupons-nous et demain,*
» *L'Internationale - a - a - le... »*

Ah ! qu'il devait pester derrière ses rideaux, le vieux rat d'église !

Vers les onze heures, les voix avinées, éraillées par de longs beuglements, se turent tout à coup, et, comme dans la chanson, « chacun s'en fut se coucher », attendant avec impatience les journaux du lendemain. — « V' savez, rapport aux détails... »

La nuit s'écoula, et le jour revint ; les

ouvriers partirent pour le travail, et s'acheminèrent vers l'usine enfumée qui dressait ses murs sinistres de briques noircies.

Au détour de la rue, une affiche éclatante leur apparut :

Extrait de l' « Officiel » du... 190....

C'était le texte d'une magnifique période d'un jeune député de la droite, qui avait, la veille, attiré sur lui, par sa sincérité et son talent, l'attention de tous les partis.

Et, tout à coup, au beau milieu de son discours, de l'extrême gauche, où siègent, comme tout le monde le sait, nos plus aristocratiques représentants, un mot de voyou surgit, lancé comme une goutte d'eau sur du fer rouge : « Ah ! la barbe ! »

Cette interruption peu parlementaire fut, hélas ! bien mal accueillie : la droite, le centre, la gauche même protestèrent. Le président tança vertement cet interrupteur mal élevé qui était précisément — vous l'avez dit ! — Chaplet, député de Nogent-sur-Garonne. Et ce discours, ce discours virulent qui renversait le cléricalisme, décapitait l'armée, etc..., c'était ce simple mot : « la barbe ! » Et c'était tout ? Tout ? ?

Après une première lecture, les ouvriers se demandèrent comment on pouvait placarder huit heures après, un discours prononcé à quatre cents kilomètres, et si, après tout, l'on n'avait pas voulu les mystifier.

Ils ne se doutaient pas, les pauvres, que la veille ils avaient hurlé devant une maison vide : le fabricant de la Cathédrale était... à Paris, et, pour tuer une après-midi, il était allé tout simplement voir une séance de la Chambre des Députés, pour le moins aussi intéressante que le repas des fauves chez Bostock. De retour à Nogent-sur-Garonne par un express de nuit, il avait eu l'idée ingénieuse de montrer aux électeurs la capacité de leur mandataire et soufflant, et peinant, sur une presse volante qui servait à imprimer le *Bulletin paroissial*, il avait tiré quelques affiches.

Et d'abord on voulut douter : mais non, c'était un jésuite qui avait inventé cela... !

Impitoyable le temps passa ; les journaux parurent ; le *Conservateur* donnait *in extenso* le récit de la séance parlementaire, le *Triangle* de même. Donc plus d'hésitation possible.

Un zingueur, voulant réchauffer l'opinion publique menacée de congélation, s'écria : — « Mais c'était déjà pas si mal tapé ! »

La majorité, cependant, déclara que c'était « *plutôt maigre* ». Deux ou trois levèrent le bras d'un air menaçant : « Ah ! le... en voilà un qui s'engraisse à nos dépens, qui palpe neuf mille francs à notre nez pendant que nous mourons de faim ! Mais si jamais il revient ici !.. »

Les voix montaient en colère ; heureusement, la cloche de l'usine retentit : cela calma un peu les esprits. C'est égal ; croyez-m'en, cher député de Nogent-sur-Garonne, quelque temps avant l'expiration de votre mandat, tâchez d'obtenir de nos gouvernants une grasse sinécure, une place au Conseil d'Etat, ou un portefeuille, voire un bureau de tabac, mais, de grâce ne remettez plus le pied parmi nos électeurs, car ils auront des poings et des bâtons pour fêter votre retour. Donc, à 1908.

NOËL. HERVÉ.

LA FATALE NOUVELLE

D'après une gravure très expressive d'un tableau du musée de Bruxelles.

Dans une humble demeure de pêcheurs, une jeune femme et un vieillard sont occupés à raccommoder des filets, lorsque tout à coup la porte de la salle s'ouvre, donnant accès à un jeune homme, également en costume de pêcheur : grandes bottes montant jusqu'au dessus du genou et chapeau de toile cirée. Ses traits sont abattus et reflètent la consternation ; aussi, avant qu'il ait parlé, le vieillard et la jeune femme ont-ils deviné la triste nouvelle qu'il vient leur annoncer et pénétré toute l'étendue de leur malheur.

Le vieillard se lève précipitamment de son siège, laissant tomber son filet ; il saisit par le bras le compagnon de son fils infortuné, en lui disant d'un air consterné : « C'est donc bien fini : tout espoir est perdu !.. »

Et la jeune femme, reposant sa tête sur la table placée à côté d'elle, sanglotte, tandis que sa fille aînée, qui peut avoir 8 ou 10 ans, vient se serrer aussi, en pleurant, contre le sein de sa mère...

Au milieu de cette scène déchirante,

contraste qui la rend plus émouvante encore, une jeune enfant de quelques mois, assis à l'autre extrémité de la table, était en train de manger sa soupe.

En voyant arriver le camarade de son père, qui est évidemment un ami pour lui, il interrompt son repas et lève triomphalement vers le ciel la cuillère qu'il a à la main en poussant un cri de joie. Il ne comprend pas, le pauvre petit être, le drame lugubre qui se déroule sous ses yeux, et il se réjouit, tandis que vient de disparaître, englouti par les flots déchaînés, ce père, seul soutien de cette famille en pleurs.

Bientôt, pauvre enfant, tu grandiras, bientôt tu comprendras par les souffrances endurées combien ce père, qui vient de mourir, eût été nécessaire pour soutenir ta misérable existence.

En attendant de faire la triste expérience de la vie, réjouis-toi au milieu de la douleur qui t'entoure !.. Et dans quelques instants peut-être, pour un léger caprice, tu verseras à ton tour des pleurs.

Ainsi en est-il souvent de nous qui ne sommes que de grands enfants ; souvent nous rions quand nous devrions pleurer, et souvent nous pleurons pour des maux imaginaires qui ne devraient en rien nous troubler.

Jean DE JACOURET.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Le chambardement de l'orthographe

Le mot « chambardement », qui fut mis à la mode par Joseph Reinach, si je ne me trompe, au début de l'affaire Dreyfus, a pris naissance dans les bas fonds de l'argot et il est vraiment ignoble. Mais c'est le seul qui convienne pour qualifier la folie de bouleversement et de destruction dont est affligée l'époque où nous avons le malheur de vivre.

Une commission composée de gros bonnets universitaires vient d'accoucher d'un rapport qui, s'il se transformait en loi pédagogique, aurait cet étrange résultat qu'aucun de nos contemporains ne saurait plus l'orthographe et que les jeunes générations seraient obligées d'en apprendre une nouvelle.

Pour vous donner une idée des jolies choses qui nous sont proposées, un exemple suffira. M. Paul Meyer exprime le désir que le mot « femme », dont l'orthographe est suffisamment connue, s'écrive désormais « fame ».

C'est pour des changements de ce genre, c'est pour le plaisir d'écrire «chevaus» avec un « s » au lieu d'un « x », et « pharmacie » avec un « f » au lieu d'un « ph » que des millions de livres imprimés en français deviendraient, du jour au lendemain, aussi désuets et surannés que ceux du xv^e siècle où le lecteur a de la peine à reconnaître que le mot « yuroigne » veut dire tout simplement « ivrogne ».

Tenez-vous à savoir mon avis personnel sur les transformations de la langue et de l'orthographe ? Le voici. C'est que les savants en « us » n'y peuvent pas grand' chose. Là-dessus, je pense comme le vieux poète Malherbe, qui, lorsqu'on lui demandait où il prenait ses leçons de français, avait coutume de répondre : « Chez les crocheteurs du Port au foïn. »

C'est le peuple ou — si vous aimez mieux — c'est l'usage qui crée les mots, qui en modifie le sens et la valeur, qui fait la langue, en somme, et les fabricants de dictionnaires, sans en excepter les académiciens, n'ont que le rôle modeste de constater où elle en est, et de recommencer sans cesse ce travail, d'ailleurs délicat, car c'est la tapisserie de Pénélope.

Quand l'Académie française, dans une des premières éditions de son dictionnaire, a supprimé un grand nombre de lettres parasites, comme l' « s » dans « espée », par exemple, c'était, soyez-en sûrs, parce que presque tout le monde prononçait et écrivait alors « épée ».

Prétendre brusquement imposer un usage, c'est de la démence. Il est déjà si difficile d'en répandre et d'en faire adopter un, surtout s'il est bon.

Il convient de lire avec attention le rapport. On y reconnaît d'abord que la physionomie d'une multitude de mots y est altérée, mais on y découvre de plus une idée de derrière la tête qui, si elle devait triompher un jour, détruirait tout simplement notre langue et la ramènerait à l'état de pure barbarie.

En effet, la commission des chambardeurs n'hésite pas à déclarer qu'elle considère son effort actuel comme un simple pas en avant, comme une première étape franchie vers un idéal qui consisterait à créer plus tard une nouvelle orthographe à base phonétique.

Mon Dieu, oui. L'espoir, très clairement exprimé par ces messieurs, est qu'on arrive tôt ou tard à écrire les mots comme on les prononce.

Ce sera tout à fait charmant. Par exemple, on écrira « catrom » et un caporal, ce qui voudra dire « quatre hommes » ; et comme la prononciation diffère dans les diverses régions de la France, je suppose encore qu'il s'établira autant d'orthographes de provinces. Les méridionaux écriront l' « obe » du jour, et une paysanne de l'Artois écrira ma « raube ». Ce sera enfin, on le comprend sans peine, le comble du désordre, et je demeure stupéfait pour ma part, que des savants, des gens lettrés et qui se prétendent sérieux veuillent, sous prétexte de « simplifications », nous mener vers cet abominable gâchis.

Quelle raison invoque-t-on en faveur d'un tel massacre de la langue française ? Vous l'avez déjà deviné, je pense. C'est la sacro-sainte instruction primaire.

« Il sera moins difficile, pour les instituteurs, d'enseigner l'orthographe à leurs élèves, et moins malaisé, pour les élèves, de l'apprendre, » déclarent tous les niais qui font sans cesse vibrer les « r » du mot « progrès » et du mot « démocratie ».

D'abord ils n'en savent rien.

Pourquoi l'horrible volapük dont nous sommes menacés serait-il moins dur à fixer dans les mémoires enfantines que la langue de Bossuet et de Châteaubriand ? L'expérience n'est pas faite et, je l'espère encore, ne se fera pas.

Mais allons jusqu'au bout de notre franchise.

Oui, malgré le délire scolaire dont nous sommes atteints depuis une trentaine d'années, on doit constater que les enfants du peuple sortent assez ignorants des écoles et que beaucoup d'entre eux, malgré leur certificat d'études, ne sont pas très sûrs de l'orthographe.

Et puis, après ? Est-ce un si grand malheur ? Dans une foule de métiers, il n'est pas du tout indispensable d'être un puriste.

Peu m'importe que mon cordonnier ait toujours grand soin que ses substantifs et ses adjectifs s'accordent en genre et en nombre, si je suis satisfait des bottines qu'il me fournit ; et lorsque me promenant dans la campagne, je vois un champ bien labouré ou une vigne bien entretenue, je ne me demande pas, je l'avoue, si le cultivateur ou le vigneron

est très ferré sur la dangereuse règle des participes.

Le particulier qui, s'étant absenté de chez lui, lit ces mots écrits au charbon sur la porte de sa chambre : « Je suis Vénus avec le linge », comprend tout de suite que c'est la blanchisseuse, et non pas la Mère des Amours, dont il a manqué la visite, et son unique préoccupation est qu'elle revienne bientôt et lui rapporte ses chemises convenablement empesées.

Ayons le courage de le dire pour la grande majorité de nos concitoyens, l'orthographe est un luxe absolument inutile. Il n'est nullement nécessaire, dans tous les cas, pour leur donner du bon sens, des vertus et je dirai même du talent dans beaucoup de professions et même dans certains arts.

Qu'on tâche de combler cette lacune de leur instruction, je ne demande pas mieux. Mais si, pour un résultat aussi mince, il faut mettre au rebut l'immense trésor de nos bibliothèques, si nous sommes obligés de réimprimer — à quels énormes frais et en défigurant le texte — les ouvrages de tous nos classiques et de tous nos écrivains anciens et modernes, halte-là ! Je m'insurge contre cette absurde fantaisie de pédants, contre cet accès de cuistrerie démocratique.

Hélas ! les symptômes — je n'ose écrire les preuves — de notre décadence sautent aux yeux et de tous les côtés. Espérons, malgré tout, que cette nouvelle douleur nous sera épargnée et que nous n'assisterons pas à la destruction de notre langue.

A cette heure, c'est une merveille ; elle a atteint le degré suprême de la perfection et de la beauté. Le groupe des chambardeurs universitaires me fait songer à un professeur d'esthétique qui trouverait à redire au torse de la Vénus de Milo ou au sourire de la « Joconde », et qui proposerait de les retoucher avec un ciseau criminel ou une brosse sacrilège.

Tout est possible au temps où nous vivons. Du moins, j'aurai jeté le cri d'alarme, et de toutes mes forces :

Respect au langage de France ! Respect au chef-d'œuvre !

FRANÇOIS COPPÉE.

**Les Bougies de la Cour sont les
meilleures.**

L'ESSAI LOYAL !...

Bienheureux les simples !

... Je vis un Monsieur avec de grosses moustaches... Il répondait au nom de Briand, et installait devant moi une grande machine, étrange, compliquée, semblable à une souricière...

La machine n'était pas neuve. On l'avait même assez grossièrement ripolinée... De place en place, j'apercevais des endroits suspects qui avaient comme des relents de cadavres... et, un peu partout, passaient des effilochures d'étoffe... on aurait dit quelque chose comme des restes de robes de moines...

Le Monsieur qui montait la souricière en vérifiait les écrous avec acharnement, et me roulaît des yeux terribles, en me disant :

— Tu sais !... je travaille pour ton bien !...

Et il y avait des trémolos de tendresse dans le tonnerre de sa voix.

— Ah !... comme tu vas être heureux après !...

Moi, je lui murmurais :

— Mais, Monsieur le Ministre, je ne demande que la liberté de tout le monde...

— Il s'agit bien de cela !

Et, penché sur sa machine, il la revérifiait encore... en faisant jouer le dé clic avec un air d'évidente satisfaction...

— Et puis, n'est-ce pas, me criait-il dans les oreilles... il s'agit d'avoir confiance en moi !...

— !!!...

*
*
*

De temps en temps, il passait se reposer de l'autre côté de la cloison, où ses amis l'attendaient.

Je percevais alors des éclats de voix à peine dissimulés... on ne parlait que de m'étrangler, de me piller... d'avoir ma peau de chrétien, et autres douceurs du même genre, qui finissaient par altérer tout de même la sérénité de ma quiétude.

Mais le Monsieur revenait bien vite me tâter le pouls... Et comme il le trouvait un peu fiévreux et que je me reculais dans mon coin, il me flattait de la main... un sourire découvrait ses dents solides sous l'épaisseur des moustaches, et il allait mettre un peu plus de farine devant le trou de la souricière.

— Comme ça... es-tu content ?

— J'aimerais mieux la clé des champs !..

— Tu es toujours à côté de la question !

Plus je considérais la machine, plus elle me paraissait effrayante... plus je me disais : « Pauvre petit catholique, si tu mets seulement un millimètre de ton doigt dans l'engrenage... Crac !... tu es saisi de tous les côtés !... il te sera impossible de retourner en arrière... tu es perdu !... mangé !... rousti ! »

Et, de minute en minute, ma tranquillité s'en allait...

*
**

Alors, plusieurs de mes meilleurs amis vinrent me voir.

J'en fus bien heureux !... car, aux époques critiques de sa vie, on aime à demander conseil à ceux qui réellement vous aiment et sont intelligents.

Eux aussi, ils considéraient la grosse machine devant laquelle M. Briand me criait, avec une insistance de plus en plus grande...

— Mais entre donc, mon petit catholique !... Allons, venez !... venez vite !...

— Qu'en pensez-vous, leur dis-je... avec de la perplexité dans la voix...

— Hum !... hum ! !...

— N'est-ce pas que cette chose est terrifiante ?...

— Sans doute !...

— Regardez-moi donc ces crocs !... ces pointes acérées !... ces cordes tendues !...

— Oh ! évidemment !...

— J'ai bien envie de m'en aller ?...

— Non !... non !... il ne faut pas !... s'écrièrent-ils avec vivacité.

— Vous ne voudriez pourtant pas que je m'enfourne là-dedans !

— Nous voudrions que vous... en fassiez l'essai loyal !...

— ... De la souricière ?...

— Oui...

— Mais si j'y mets seulement le bout du nez... je suis happé, étranglé illico presto !...

— C'est très probable... presque certain !... Mais enfin on ne sait pas !... on ne sait jamais !... il peut se faire que !... Tout arrive... même des souricières qui ne fonctionnent pas...

— Celle-ci fonctionnera !... Regardez !... M. Briand est encore en train de la graisser...

— En effet !...

— Alors vous ne me conseillez pas ?...

— Si, si... nous vous conseillons l'essai... mais alors... loyal !...

*
**

Je restai de nouveau perplexe en mon petit cœur, regardant tantôt la souricière qui ouvrait béante devant moi sa bouche garnie de crocs... tantôt M. Briand qui me faisait des grâces de plus en plus pressantes.

— Mais, Monsieur le chrétien... je vous en prie... Donnez-vous donc la peine d'entrer !... Vous êtes chez vous... franchise postale !... pension viagère !...

Je me retournai vers mes amis :

— ... La machine m'inspire une méfiance effroyable... Les conversations que je surprends à chaque instant dans la coulisse l'augmentent encore. Mais enfin, au moins, ce M. Briand qui veut absolument me faire entrer... le connaissez-vous ?...

— Oh oui !... répondirent-ils tous ensemble.

— Puis-je me fier à lui ?...

— Pauvre que vous êtes !... c'est le pire de vos pires ennemis !... Sa vie tout entière a été une lutte sans merci contre vous... Il est un des principaux anarchistes révolutionnaires de notre époque... il a chanté la grève sanglante et attaqué le drapeau. Mais, surtout, il fut le directeur acharné de la feuille qui résume toutes les haines, toutes les phobies, toutes les épilepsies anticléricales...

— ... Pas de la *Lanterne*... je suppose ?...

— Si... de la *Lanterne* !... murmurèrent mes amis en baissant la tête... Et même, c'est un défi au bon sens et à notre fierté la plus élémentaire, de penser que la nouvelle législation religieuse officielle des chrétiens de France a, comme auteur, le directeur... de la *Lanterne* !... Le vrai est parfois invraisemblable !... le triste lumignon faisant pâlir l'astre de Napoléon le Grand !... voulant se substituer à la lumière même du Christ !

— ... Mais alors, je prends mes jambes à mon cou !...

— Ne faites pas cela ! s'écrièrent-ils en chœur.

— Mais quoi !...

— Faites — et ils eurent un geste digne — faites l'essai loyal !...

*
**

Et moi, tout rêveur, j'entendais derrière la cloison d'à côté quelque chose comme un rire fou qu'on étouffe mal, en se tenant la bouche d'une main et les côtes de l'autre...

Alors, résolument, je bondis dehors

à l'air libre, et je criais de tous mes poumons à mes amis...

— Désolé ! mais vous savez... eh bien non !... je ne marche pas !...

PIERRE L'ERMITE.

La restauration du chant grégorien

Une légende est en train de se former, qui, méconnaissant la portée des changements apportés, dans les dernières publications de Solesmes, aux premières éditions de chant grégorien traditionnel, n'y voit plus que le résultat de tendances théoriques arbitraires. Une telle appréciation menace de discréditer l'œuvre de Solesmes, non seulement dans l'esprit de certain grand public, mais surtout auprès de quelques personnes dont le jugement peut avoir une gravité considérable.

Il devient nécessaire de s'expliquer.

Aussi longtemps que la restauration était entravée par l'autorité dont jouissait l'édition médicéenne, Solesmes a fait tout au monde pour ajourner les changements.

Maintenant que la question médicéenne est tranchée, l'obligation s'impose de révéler certains côtés de l'œuvre, en les présentant sous leur vrai jour. En réalité cette œuvre a eu plusieurs phases, et il est utile d'en résumer l'histoire, pour en montrer tout à la fois la continuité, l'évolution, la progression.

I

Temps primitifs. — Dom Guéranger.

Longtemps il ne s'était agi que de fournir au chœur des moines de Solesmes, les livres de chant dont ils avaient besoin. Dom Guéranger, qui travaillait alors à restaurer en France les saintes traditions liturgiques, le voulut faire chez lui tout d'abord, et cela tout aussi bien pour le chant que pour le texte.

Des écrivains compétents, en France et à l'étranger, ont même pu faire honneur — et c'est exact — à dom Guéranger, d'avoir établi le premier certains principes d'exécution, qui devaient, en se perfectionnant par la pratique et par

l'étude, aboutir au résultat où nous sommes aujourd'hui.

M. le chanoine Gontier, du Mans, « avait remarqué comment l'illustre Abbé avait su donner dans son monastère, » aux mélodies grégoriennes, un accent, un » rythme que personne ne semblait soupçonner. Il y avait là une révélation. »

Ami de dom Guéranger, M. Gontier lui soumit en 1859 le manuscrit de la « Méthode raisonnée de plain-chant » dans laquelle il faisait entrer les principes d'exécution qui l'avaient tant frappé à Solesmes. Une correspondance en suivit, très active, entre le chanoine et l'abbé. Bref, la « Méthode » parut avec l'approbation de Monseigneur du Mans, de M. d'Ortigue et de dom Guéranger, qui la déclara « la seule théorie véritable de l'exécution du chant grégorien ».

Cette part de dom Guéranger dans la restauration du chant ecclésiastique fut bien connue dans son temps. C'est lui que M. Nisard, en 1850, vint consulter au sujet de découvertes importantes relatives à la notation grégorienne. C'est à lui qu'en 1854, le P. Lambillotte vint communiquer son projet d'Antiphonaire et de Graduel romains. En un mot l'avis de dom Guéranger, dans la matière, avait un tel poids que le Congrès réuni à Paris en 1860 pour la restauration du plain-chant, résolut de publier dans ses Actes la lettre écrite à cette date, par l'Abbé de Solesmes à M. d'Ortigue, sur la demande de M. le chanoine Pelletier d'Orléans, et que la « Maîtrise », puis le « Monde » avaient déjà publiée (15 et 29 novembre 1860).

C'est également lui qui prit la résolution d'interroger les manuscrits neumatiques pour établir une édition qui leur fût conforme. Après divers tâtonnements plus ou moins heureux et féconds, c'est toujours sous sa direction, sous son obédience que dom Jausions et dom Pothier furent, à leur tour, chargés des recherches.

L'œuvre devenait de plus en plus sérieuse et prenait corps. Cette enquête préparatoire aboutit à un double résultat, théorique et pratique. « Un mémoire » avait été rédigé et présenté par les humbles fils et disciples de dom Guéranger à leur vénéré père et maître, qui l'approuva entièrement, ainsi que le résultat noté des recherches, entreprises par ses ordres et par ses soins... « Les » *Mélodies grégoriennes* reproduisent le » mémoire approuvé par dom Guéranger avec les corrections et additions que

» lui-même en grande partie avait indiquées ».

Dom Jausions, puis dom Guéranger ne devaient pas voir ici-bas le résultat pratique de leur travail et de leur initiative.

II

2^e Période. L'œuvre de dom Pothier.

— **Les Mélodies grégoriennes.** —

Le « Liber Gradualis ». — Le « Liber Antiphonarius ». — Le Processional.

C'est en 1880 seulement, sur l'ordre de dom Couturier, deuxième Abbé de Solesmes, que furent imprimées les *Mélodies Grégoriennes*, par dom Pothier, et que les copies réunies par les collaborateurs aboutirent à son *Liber Gradualis* en 1883. Le dessin de la notation lui appartenait en propre.

Étant données, d'une part, la nouveauté relative d'une entreprise presque sans précédent, et, d'autre part, les conditions dans lesquelles avaient été fixées les leçons du chant, et distribuées les divisions et les pauses, en vue de l'exécution au chœur, on devait s'attendre à des imperfections. C'était inévitable.

Quelque sérieusement qu'eût été faite la visite des manuscrits par les deux collaborateurs, les copies qui en demeuraient disponibles à Solesmes étaient malheureusement en trop petit nombre. En outre, dom Jausions n'était plus là. C'est donc sans l'aide de son contrôle fraternel, que dom Pothier avait dû trancher seul les questions à résoudre.

Une circonstance augmentait encore les difficultés de la tâche. Les leçons adoptées n'avaient pas été soumises à un essai pratique préalable, avant d'être envoyées à l'impression, si ce n'est pour quelques chants du Processional. La seule expérience avait été celle-ci :

En vue de soulager dom Pothier dans ses travaux matériels, dom Couturier lui avait adjoint deux ou trois moines zélés pour la restauration, mais trop peu qualifiés encore pour y travailler avec autorité. La correction des épreuves était au nombre de ces travaux. Or, c'est souvent en chantant ces épreuves en commun, qu'étaient résolues et indiquées, sur l'avis du premier venu de ce petit groupe, sans autre étude, ni réflexion, ni recours aux manuscrits, ici des pauses, là des

barres de division, ailleurs des barres de respiration, des conjonctions et des disjonctions de neumes entre eux.

Il faut ajouter que deux préoccupations de ménagements à garder, par condescendance, avaient influencé la rédaction elle-même du « Liber Gradualis ».

Dom Pothier avait voulu se rapprocher le plus possible de l'édition rémo-cambrésienne. Il y trouvait un double avantage : il s'abritait de l'autorité qu'elle avait encore ; et l'argument d'invariabilité traditionnelle que fournissaient les manuscrits utilisés de part et d'autre, ne risquait pas d'être imprudemment ébranlé par une constatation de divergences à laquelle on n'était pas préparé.

Il était en même temps gêné par l'autorité supérieure dont jouissait en ce temps-là l'édition de Ratisbonne.

De ces deux préoccupations conciliaires, de l'insuffisance des manuscrits, de l'absence de contrôle, du défaut de préparation pratique expérimentale, la première édition de Solesmes devait donc sortir nécessairement imparfaite.

Ce n'en était pas moins un progrès incontestable, non seulement sur les éditions écourtées dont on avait dû se servir jusque-là, mais encore sur diverses autres tentatives de restauration qui, désormais, restaient loin derrière elle.

Il n'en est que plus méritoire pour dom Pothier d'avoir pu, dans de pareilles conditions, réaliser une œuvre à laquelle son nom doit rester attaché, et qui a fait avancer, pour sa bonne part, la cause du chant grégorien. Aussi M. Jules Combarieu réserve-t-il une place éminente à dom Pothier dans la galerie des restaurateurs du chant grégorien. L'artiste s'est même donné le plaisir d'en tracer, au vol, une silhouette aimable.

C'est l'introduction du « Liber Gradualis » qui commença de révéler les imperfections du progrès accompli. Mais on était tellement sous le charme de choses si nouvelles, qu'il ne vint à la pensée de personne que le maître pût être discuté.

Dom Pothier continua donc de publier peu à peu le « Liber Antiphonarius », le « Processional », le « Responsorial », les « Variæ preces », etc., toujours d'après sa méthode, quoique avec des ressources moindres que pour le Graduel.

C'est pourtant pendant les années qui virent paraître ces diverses publications que commença une phase nouvelle dans l'œuvre de Solesmes.

(A suivre.)

DOM PAUL CAGIN.

LE MOIS LITTÉRAIRE

AUBRAY (Gabriel). — *Le dernier refuge*. Un vol. in-16 de iv-74 pages. Limoges, 1905, Dumont. Prix : 0 fr. 60

Sous ce titre vient de paraître une nouvelle brochure de GABRIEL AUBRAY, sur la *Loi de Séparation*. Il y dénonce avec une grande netteté le péril, qui n'a pas encore été assez vu, des Associations qui compromettent l'avenir, bien loin d'être un essai laissant la possibilité d'une retraite. Il explique les précautions à prendre si on les forme malgré ces dangers ; il signale la situation dangereuse où se trouvent à leur insu et dès maintenant tous ceux qui font partie d'une Association, quelle qu'elle soit ; il montre enfin juridiquement et pratiquement le dernier refuge dans le droit commun : droit commun pour la possession des édifices du culte, droit commun des réunions publiques et privées pour les exercices religieux, droit commun pour reconstituer le budget des cultes, pour assurer la vie et la vieillesse du prêtre.

* *

BARBET DE VAUX (Jean). — *Scènes d'évangile*. Un vol. in-8° de viii-384 pages. Paris, 1905, Lethiellieux. Prix : 4 fr.

Sous une forme simple et attrayante, l'auteur cherche à nous montrer le Christ vivant et agissant. Il peint plutôt qu'il ne raconte, et ses descriptions donnent l'impression de choses connues et aimées. Tantôt il nous conduit à Jérusalem pour y assister aux grandes cérémonies religieuses : le Pâque, la Dédicace ou la Fête des Tabernacles ; tantôt il nous initie à la vie intime des familles juives ; souvent un trait de mœurs, une coutume locale vient expliquer tel ou tel passage d'Évangile. Quelques portraits, ou plutôt quelques esquisses, nous familiarisent avec les amis et les ennemis du Christ ; les gestes, les attitudes trahissent les pensées secrètes, les timides enthousiasmes, ou les haines muettes.

C'est surtout aux enfants que l'auteur destine ces *Scènes d'Évangile* ; il ne raconte à ses jeunes lecteurs ni légendes ni récits apocryphes ; il les met en face de la vérité en leur disant : *Venez et voyez*.

* *

BATTANDIER (Albert). — *Annuaire pontifical catholique*. ix^e année : 1906. Un vol. in-12 de 712 pages. Paris, 1906, Maisson de la Bonne Presse. Prix : 3 fr. 50

L'*Annuaire* se compose de deux parties. La première comprend les éléments de la hiérarchie : Sacré-Collège, épiscopat du monde entier (avec

notes statistiques sur chaque diocèse), Cour pontificale et Congrégations romaines.

La seconde partie groupe une série d'articles où sont traitées des questions ecclésiastiques d'histoire, de liturgie, d'héraldique, etc. Cette année on remarque ce qui concerne les nouvelles Bulles, les Docteurs ecclésiastiques, l'Église en Russie, les *Ordo* diocésains, les Papes du VIII^e siècle, le rite ambrosien, les anciens évêchés d'Italie, le clergé catholique dans les Parlements, etc.

* *

BEAUME (Georges). — *La bourvasque*. Un vol. in-16 de 278 pages. Paris, 1906, Colin. Prix : 3 fr. 50

Le dernier ouvrage de M. Georges Beaume est sinon un roman social, du moins une peinture de mœurs d'une frappante réalité. En deux mots, voici le sujet : la vieille cité d'Adge vivait heureuse et tranquille dans le culte de traditions séculaires ; survient un étranger, homme de spéculations, qui veut rénover à sa façon la vie sociale de ce coin de terre. Malheureusement, il traîne avec lui des ouvriers imbus des fausses théories d'émancipation modernes ; de là des ferments de haine et de jalousie, qui amènent des luttes et finissent dans le sang. Au travers de ces événements violents, l'auteur a placé une aimable idylle d'amour, dont la note délicate et passionnante ajoute encore à l'intérêt du volume.

En toute l'œuvre, l'auteur se révèle fin lettré, et admirateur passionné des vieilles traditions provinciales, qui firent si longtemps le bonheur de nos pères.

* *

BONNIER (Gaston). — *Album de la nouvelle flore*. Un vol. in-16 de 190 pag. Paris, 1906, Librairie générale de l'enseignement. Prix : 4 fr. 75

L'auteur de la *Nouvelle Flore*, dont le succès a causé une véritable révolution dans l'art de trouver facilement le nom des plantes, vient de combiner ce charmant petit volume qui séduira tous ceux qui s'intéressent aux fleurs.

Dans sa *Lettre sur la Botanique*, le spirituel philosophe Bersot dit que les plantes sont comparables aux personnes. Si l'on décrit tous les caractères de la physionomie d'un individu, on ne le reconnaîtra pas ; si on vous le présente, on le reconnaîtra toujours. La description minutieuse d'un végétal ne suffit pas pour le déterminer. Lorsqu'on voit l'aspect de la plante, on acquiert une sécurité que ne donnent pas les caractères de détail.

C'est dans le but de faciliter la recherche du nom des plantes qu'a été combiné ce petit album portatif donnant les photographies directes de toutes les espèces.

DE LA CHENNETTE (Marie). — *Rêves et réalité*. Un vol. in-32 allongé de 166 p. Paris, 1906, Lethielleux. Prix : 2 fr.

Ce petit volume est une étude psychologique bien pensée, bien écrite, qui mérite de fixer l'attention par les réflexions morales et chrétiennes qu'il suggère. L'auteur a voulu nous faire toucher du doigt les ravages profonds que peut causer dans l'âme des jeunes femmes l'habitude de lectures frivoles et légères. Le but que s'est proposé l'écrivain correspond trop à la raison d'être de notre revue pour que nous ne lui adressions pas les plus vifs éloges. Ce but d'ailleurs est doublement atteint, puisqu'à la profondeur des pensées l'auteur a su joindre un style agréable.

Rêves et réalité devra se trouver dans toutes les mains, sur toutes les tables : partout où il passera, il fera du bien.

**

DE PEYREBRUNE (Georges). — *Dona Quichotta*. Un vol. in-16 de 320 pag. Paris, 1906, Hatier. Prix : 3 fr. 50

L'auteur reprend ici un sujet que nous avons vu à la scène l'hiver dernier : il analyse le cas de la femme qui s'évade du foyer conjugal, privant l'époux de tendresse et les enfants de soins irremplaçables. Mais ce qui constitue l'originalité de ce roman, c'est que la fugitive est et demeure irréprochable.

Quinze ans plus tard, la famille se retrouve, mais ne parvient pas à se reconstituer, malgré tout l'amour des enfants.

L'histoire d'un aussi douloureux conflit abonde en réflexions émouvantes et vigoureusement exprimées ; et pourtant, malgré toute la moralité de l'héroïne, nous n'oserions mettre le livre entre toutes les mains, car un fait reste acquit, c'est qu'une mère, fût-elle maltraitée et martyrisée par un époux autoritaire et brutal, n'est jamais excusable d'abandonner lâchement ses enfants : la voix du sang, celle du cœur maternel doivent parler plus haut que celle de l'orgueil révolté.

**

DURAND (A.). — *Méthode pratique de langue hova*. Troisième année. Un vol. in-16 de 120 pages. Paris, 1906, Garnier. Prix : 4 fr.

M. Durand, dont nous avons maintes fois signalé la compétence linguistique, vient de compléter son cours de langue hova. Ce troisième volume s'occupe de la syntaxe du dialecte malgache, et termine très heureusement les trois années d'études. Pour donner à sa méthode un complément pratique, l'auteur a joint à ce dernier volume une série d'exercices, répartis sur les trois tomes, qui faciliteront aux intéressés le

travail d'application, si utile toujours dans l'enseignement des langues.

**

FRÉMONT (Georges). — *Les principes*. Tome VII : De la divinité du Christ ; — de l'institution de l'Église. Un vol. in-8° de VIII-446 pages. Paris, 1906, Bloud. Prix : 5 fr.

M. Frémont achève ici sa magistrale démonstration du dogme de la divinité de Jésus-Christ. Il porte la lumière sur ce point *fondamental* jusque dans les replis les plus cachés de la doctrine. C'est une œuvre durable que cette argumentation, parce qu'elle est basée sur la tradition ; aussi bien on ne pouvait plus étroitement rattacher l'apologétique contemporaine à celle des Pères des quatre premiers siècles. L'auteur aborde ensuite le problème de l'institution de l'Église et, afin de débayer le terrain, il commence par réfuter les *théories protestantes*. Même après tant de travaux glorieux où il semblerait qu'on a épuisé le sujet, on lira avec profit ce que dit l'abbé Frémont des origines de la Réforme. Les catholiques y trouveront, pour leurs débats de l'heure présente avec la libre pensée, plus d'une *indication* heureuse et plus d'une *opportune* leçon.

**

FRIED (Alfred). — *Annuaire de la vie internationale*. Deuxième année : 1906. Un vol. in-16 de 314 pages. Monaco, 1906, Institut international de la paix. Prix : 3 fr. 50

Un simple coup d'œil sur ce volume suffira pour faire constater aux plus timorés que l'internationalisme n'est pas la négation de ce qu'il y a de légitime dans le patriotisme ; la vie internationale consiste surtout à mettre à profit les moyens de communications créés par la science, à échanger plus facilement et plus volontiers des idées ou des produits au-dessus des frontières et à établir ainsi dans l'humanité un courant de sympathie plus vaste. Cela, c'est encore du patriotisme ; mais, comme dit M. Fried, c'est « un patriotisme d'essence supérieure ».

**

GONNARD (R.). — *La femme dans l'industrie*. Un vol. in-16 de VI-286 pages. Paris, 1906, Colin. Prix : 3 fr. 50

La sociologie moderne s'est beaucoup occupée, en ces dernières cinquante années surtout, de la condition matérielle de l'ouvrier. Il est cependant un côté de ce problème complexe qui n'a guère été étudié à fond jusqu'ici, nous voulons dire la situation que s'est créée la femme dans l'industrie contemporaine. M. Gonnard s'est proposé, dans son travail, de jeter la plus grande

lumière sur la condition de l'ouvrière, et nous signalons volontiers son étude à l'attention des économistes.

Le sujet est traité méthodiquement, avec un souci constant de la plus minutieuse exactitude. Après nous avoir tracé le tableau de la répartition actuelle du travail féminin en France, l'auteur aborde franchement la question si délicate des conditions de ce travail. Le chapitre des salaires est particulièrement curieux : il révèle des misères profondes, trop peu connues des classes dirigeantes. L'ouvrage tout entier abonde d'ailleurs en détails inédits, d'une précision et d'une sincérité vraiment recommandables ; on sent plus qu'une observation méthodique dans ces données précieuses, on y devine une inspiration généreuse qui prête au plaidoyer de l'écrivain une vibrante éloquence.

* *

GRIMAULT (J.). — *Manuel des fidèles* pour la sainte messe et la sainte communion. Un vol. in-18 de 300 pages. Paris, 1906, Desclée. Prix : 0 fr. 85

GRIMAULT (J.). — *Manuel pour la sainte messe* à l'usage de la jeunesse. Un vol. in-18 de 112 pages. Paris, 1906, Desclée. Prix : 0 fr. 30

GRIMAULT (J.). — *Messe des enfants* et des répondants. Un vol. in-18 de 48 pag. Paris, 1906, Desclée. Prix : 0 fr. 10

L'année dernière, nous présentions à nos lecteurs un premier ouvrage de M. Grimault : *La sainte messe*, dont toute la presse catholique a fait le plus bel éloge. L'auteur nous donne aujourd'hui trois travaux de moindre importance, et qui constituent, pourrait-on dire, un enseignement gradué de la doctrine eucharistique. Un premier opuscule, simple, clair, précis, est destiné à la première enfance ; la jeunesse a son manuel spécial, plus développé ; enfin un troisième volume atteint les fidèles adultes.

La note distinctive de ces ouvrages est leur caractère éminemment pratique et la sûreté de leur doctrine ; ils sont écrits dans le louable but de ramener la masse catholique aux mystères si consolants de la messe et de la communion : il fallait donc parler directement aux cœurs, et c'est ce que M. Grimault a fait excellemment, éloignant rigoureusement les théories abstraites, d'une compréhension moins générale, pour s'en tenir aux enseignements purement pratiques.

* *

HUDRY-MENOS. — *Ames cévenoles*. Un vol. in-16 de 300 pages. Paris, 1906, Colin. Prix : 3 fr. 50

Sous sa forme de roman, cet ouvrage nous fait

connaître les mœurs austères et rigides des milieux protestants ; l'action se déroule dans les Cévennes, un coin de la patrie française où les traditions religieuses sont restées profondes et vivaces. De l'idylle qui forme le fond du volume, nous ne dirons rien : nos lecteurs jugeront par eux-mêmes combien elle est captivante dans sa naïve simplicité ; nous eussions pourtant aimé un dénouement moins triste. Ce qui nous a surtout plu dans l'ouvrage, c'est l'étude de mœurs qu'il constitue : nous y retrouvons, saisis sur le vif, tous les caractères du montagnard cévenole dans leur rudesse native. Aussi le livre a-t-il une portée supérieure à celle de l'ordinaire roman, et le lecteur y trouvera plus qu'une fugitive distraction.

* *

LAMENNAIS (F. de). — *Essai d'un système de philosophie catholique*. Un vol. in-12 de XL-430 pages. Paris, 1906, Bloud.

Prix : 3 fr. 50

Quelle était exactement la pensée philosophique et doctrinale de Lamennais catholique, dans cette féconde période de 1824 à 1832 qui sépare le dernier volume de l'*Essai sur l'indifférence* du célèbre voyage à Rome des pèlerins de Dieu et de la liberté ? Jusqu'ici, l'on était réduit à cet égard à des conjectures. La publication de M. Maréchal, résultat de patientes recherches et d'une minutieuse comparaison des manuscrits, comble cette lacune d'une façon inespérée et définitive, puisqu'elle nous donne, pour la première fois, cet *Essai d'un système de philosophie catholique* conçu, pensé, écrit de 1824 à 1831. On pourra donc enfin mesurer désormais en connaissance de cause la distance qui sépare les idées philosophiques du Lamennais de 1830, de celles du Lamennais de 1840, auteur de l'*Esquisse d'une philosophie*.

Ajoutons que cette publication s'adresse à d'autres lecteurs que les érudits, les historiens et les philosophes : elle contient des éléments vivants, actuels, utilisables, que M. Maréchal a signalés dans son *Introduction* ; elle vient par conséquent à son heure : à notre époque où la pensée chrétienne, animée d'une vitalité nouvelle, est toute la force et tout l'espoir d'une société en péril, chacun voudra savoir comment un penseur tel que Lamennais avait conçu une *philosophie catholique*.

* *

LEROY (A.). — *Histoire des Petites Sœurs des Pauvres*. Un vol. in-8° de 532 pag. Paris, 1902, Poussielgue. Prix : 5 fr.

Il vous arrive journellement de rencontrer, au détour de la rue, une humble petite religieuse, pauvrement habillée ; elle sort d'une maison où la grossièreté d'un valet, peut-être l'avarice du

maitre, l'a brutalement rabrouée : dans son inépuisable charité, la sainte fille trouve le courage de savourer avec amour l'avanie et le mépris, et, divinement souriante, elle va frapper plus loin... toujours pour ses vieux, car, pour elle, elle n'a besoin de rien que la joie de l'œuvre accomplie. Voilà l'héroïne qu'une plume bien inspirée a qualifiée de « merveille du dix-neuvième siècle ».

C'est l'histoire de cette merveille que M. Leroy nous a donnée naguère et que nous rappelons aujourd'hui au souvenir du monde catholique. Les débuts de cette œuvre extraordinaire furent des plus modestes ; quatre jeunes filles d'origine obscure furent les instruments choisis par Dieu pour jeter les fondements de l'entreprise. Aujourd'hui, après trois quarts de siècle à peine, les Petites Sœurs des Pauvres ont trois cents maisons, répandues sur le monde entier.

Il n'est guère possible d'analyser un livre comme celui de M. Leroy ; il faut le lire. Tous y trouveront à retenir, riches ou pauvres, savants et ignorants ; il y a là à glaner pour tous les âges et toutes les conditions.

* *

LINNIG (Benj.). — *Bibliothèques et ex-libris d'amateurs belges*, aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Un vol. in-4^o de 190 pag. Paris, 1906, Daragon. Prix : 20 fr.

Ainsi que le dit très justement l'auteur dans son introduction, les grandes bibliothèques deviennent rares en Belgique. « Il fut un temps, ajoute-t-il, où la noblesse, le clergé, la magistrature et les doctes personnages tenaient à honneur de posséder leur bibliothèque particulière, continuée et enrichie souvent de père en fils, et constituant à la longue une de ces collections merveilleuses où, à côté des manuscrits et des incunables, toutes les branches du savoir humain se trouvaient représentées. » Ces collections se sont dispersées au hasard des ventes, et de leur ancienne splendeur il ne reste d'autres vestiges que les monogrammes ou chiffres qui en ornaient les ouvrages. Il était donc important de sauver de l'oubli ces marques d'une antique splendeur, et de les recueillir en une série d'ouvrages bien documentés.

M. Linnig a tenté cette entreprise pour la Belgique ; il nous présente aujourd'hui un premier travail qui contient, outre une étude et des notes biographiques sur les graveurs de l'époque, cinquante-cinq notices sur des bibliophiles des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. L'ouvrage est illustré de 77 reproductions d'ex-libris, et, en hors texte, de trois réimpressions sur des cuivres originaux, d'une reproduction polychrome du plus vieil ex-libris flamand connu, et de plusieurs ex-libris de grand format. Le volume est brillamment édité par la maison Daragon, de Paris, et son tirage

restreint le fera certainement rechercher des amateurs.

Ajoutons que la partie bibliographique est traitée avec le plus grand soin : rien n'a été négligé pour la rendre aussi complète que possible. C'est un mérite de plus pour ce beau travail, auquel est réservé le meilleur accueil dans le monde des bibliophiles.

* *

MOREAU-VAUTHIER (Ch.). — *Gérôme*. Un vol. in-16 de vi-296 pages. Paris, 1906, Hachette.

Parmi la pléiade de peintres et de sculpteurs dont s'honore à juste titre l'école française contemporaine, Gérôme mérite une place bien à part pour les qualités maîtresses de sa vie : sa bonté proverbiale et son inlassable ardeur au travail. Pour un ami, qui s'occupe moins de faire une sèche biographie qu'une vivante histoire anecdotique, ces deux traits caractéristiques devaient former comme les lignes conductrices de la pensée. C'est ce que M. Moreau-Vauthier a parfaitement compris ; de la première page à la dernière, il n'a d'autre souci que de nous montrer en Gérôme une inépuisable bonté de cœur, jointe à une activité toujours en alerte. A quatre-vingts ans, l'illustre artiste avait conservé toute la verdeur de ses jeunes ans : dès huit heures du matin, il se metait au travail, pour ne cesser qu'à minuit, prenant à peine le temps d'absorber au galop les repas nécessaires.

Nous n'hésitons pas à proposer cette existence de labeur opiniâtre comme modèle à nos modernes générations ; tous nos artistes, élèves ou non, devraient lire et relire ce beau livre, œuvre d'une plume experte et, qui mieux est, d'un cœur reconnaissant. Disciple du grand maître, l'auteur a vécu de près dans son intimité, et c'est avec amour qu'il nous parle d'un « patron » aimé et regretté. Nous l'en félicitons : son œuvre ne sera pas inutile, car elle suscitera des imitateurs, nombreux, espérons-le.

* *

NOVAYE (B^{on} de). — *Demain ?* Un vol. in-16 de xii-452 pages. Paris, 1905, Le-thiellieux. Prix : 3 fr. 50

Nous vivons, chacun se l'avoue, en des temps fort troublés et gros de menaces. Cette œuvre étrange, consciencieusement écrite et richement documentée, ne peut manquer de faire impression, même sur certains esprits prévenus. L'auteur ne cherche pas à attribuer une origine divine à toutes ces prophéties : plusieurs d'entre elles seraient même dues à l'imagination pure de leurs auteurs qu'il ne faudrait pas en être étonné.

Ce que l'auteur cherche surtout à mettre en lumière, c'est cette concordance étonnante d'un

grand nombre de prophéties dans laquelle il est permis de voir le doigt de Dieu. L'auteur n'a pas voulu, comme cela s'est fait avant lui, supprimer les nombreux passages de quantité de prophéties qui contiennent des reproches à l'égard du clergé ; son rôle, qui est celui d'un compilateur, l'obligeait à tout enregistrer : et c'est ce qu'il a loyalement fait. Ainsi considéré, « **Demain... ?** » devient un livre de documentation d'un réel intérêt, dont l'originalité n'échappera à personne.

**

PACHEU (Jules). — *Du positivisme au mysticisme*. Un vol. in-12 de 358 pag. Paris, 1906, Bloud. Prix : 3 fr. 50

C'est en vain que le *positivisme* se flattait d'exclure le souci de Dieu. Il n'a pu vivre sans s'adjoindre une sorte de *mysticisme humanitaire* avec A. Comte, *naturiste* avec H. Spencer, qui se prosternent devant l'Inconnaissable, ou avec Guyau qui rend un culte au Grand Tout des monistes. Insuffisantes à combler le vide de nos âmes, ces doctrines aboutissent au bas fond de désespérance où le *pessimisme* se présente comme le seul guérisseur. De ce pessimisme *l'ascétisme de Schopenhauer* donne la formule la plus philosophique et, semble-t-il, la plus efficace. Inaccessible cependant à l'âme moyenne, à peine donne-t-il satisfaction à quelques adeptes d'élite dont il fait des stoïques à la Taine. Et c'est alors, marquée par le *dilettantisme* de Renan, par l'*individualisme nietzschéen* et par l'*évangélisme sentimental de Tolstoï*, la réaction contre l'état d'âme pessimiste... Parallèlement à ces manifestations plutôt théoriques de l'inquiétude religieuse, l'*ésotérisme* présente des solutions plus obvies de l'angoissant problème. Ainsi s'expliquent le triomphe de la *théosophie*, de l'*occultisme*, du *spiritisme*.... Tel est, esquissé à grands traits, le sujet que l'auteur étudie ici dans le détail, en psychologue, en critique, en écrivain. Un chapitre final, particulièrement éloquent, montre dans le christianisme intégral et orthodoxe le parfait épanouissement de cette *vie intérieure* dont le XIX^e siècle fut assoiffé, et qui là seulement est pleinement réalisée.

**

ROUSSEAU (A.). — *L'éclairage du laboratoire*. Un vol. in-16 de 36 pages. Paris, 1906, Mendel. Prix : 0 fr. 60

Il a été beaucoup écrit sur les filtres colorés, ou écrans inactiniques employés à l'éclairage du laboratoire photographique. Mais, le plus souvent, les auteurs compétents qui traitaient cette question se sont cantonnés dans une application particulière, visant l'emploi de telle ou telle catégorie de préparations sensibles ; aussi leurs travaux, peu connus des photographes, n'ont-ils pas porté les fruits qu'on aurait été en droit d'en atten-

dre. C'est cette considération qui a conduit l'auteur à entreprendre une étude d'ensemble reposant sur les données positives fournies par une série d'expériences effectuées dans les meilleures conditions d'observation et de comparaison. Il a fait en sorte de mettre l'opérateur en état de se rendre compte des avantages propres à chaque type de filtres colorés, et de choisir avec discernement l'écran donnant pour chaque genre d'opérations l'éclairage le plus efficace et le plus inoffensif, en même temps que le plus avantageux. LECTOR.

Memento culinaire

Dîner de famille

Potage à l'oseille

Côtes de bœuf aux cornichons

Asperges au gras

Tarte aux framboises

PLATES-CÔTES DE BŒUF SAUCE AUX CORNICHONS. — Prenez 2 kilos de plates-côtes entrelardées. Faites cuire de quatre à cinq heures. Faites revenir échalotes et oignons hachés, saupoudrez de farine et mouillez avec du bouillon légèrement. Cuisez un quart d'heure environ, ajoutez sel, poivre et un filet de vinaigre. Finissez avec cornichons et persil hachés. Colorez la sauce avec un peu d'arome Patrelle. Avant de dresser la viande sur le plat, égouttez-la, entourez de persil et servez la sauce à part.

ASPERGES AU GRAS. — Faites cuire vos asperges à très grande eau bouillante et très salée, pour qu'elles restent vertes. Préparez ensuite une sauce avec l'extrait de viande Liebig délayé dans de l'eau de cuisson des asperges, à laquelle vous ajouterez un morceau de beurre, du sel, du poivre et une pincée de fécule pour lier la sauce. C'est une très agréable variante à la manière habituelle de manger les asperges.

TANTE LOUISE.

RÉCRÉATION

Charade.

Le premier est zéro, l'autre, fleuve vanté,
Le tout, gage de sûreté.

Mots en carré.

1. Vêtement de femme ;
2. Service religieux ;
3. Chose estimable ;
4. Volcan.

Réponses au dernier numéro :

Carré syllabique

A	MA	DOU
MA	RI	A
DOU	A	NE

Enigme : *Aujourd'hui*

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Les petits trous (Pierre l'Ermite). — Papillons, *poésie* (Tél. Lambinon). — La restauration du chant grégorien, *suite* (dom Cagin). — La bouquetière, *poésie* (François Coppée). — Léon Gantier (C. B.). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Deuxième congrès de la Presse périodique belge. — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Le mois littéraire (Lector). — Récréation. — Memento culinaire (Tante Louise). — Le coin des rieurs. — Petites nouvelles. — Revue des revues.

LES PETITS TROUS

... C'était une jolie petite chaumine, comme on en rencontre à chaque pas en Bretagne..

.. Elle s'appelait Kermaria — la maison de Marie — et, pour un beau Ker, c'était un beau Ker, aux silex durs, dentelés de ciment, piqué comme un joujou gris sur la lande verte, coiffé à la diable d'un bonnet de chaume, que le vent de la mer hérissait en brosse, comme la moustache d'un vieux brave !..

Là-dedans : un cantonnier, sa femme et six enfants.

Le cantonnier — 100 francs par mois — sec et dur comme un nerf de bœuf.

La femme, petite et large comme un cargo-boat, avec des robes froncées qui lui faisaient des promenoirs autour des hanches.

Les enfants, ronds comme des boules, rouges comme des pommes d'amour.

Sur le tout, l'immensité du ciel où galopent les nuages... En bordure, l'Océan, qui vous emplit les poumons d'air, et vous inonde les yeux de son éternelle couleur d'espoir...

* *

Et cela était le bonheur.

Seulement, voilà !... le Breton de Kermaria connaissait un « pays » qui gagnait 150 francs à percer des petits trous dans les petits cartons qui servent de tickets au Métro... un Breton pas plus bachelier

que lui, mais qui avait eu le nez de venir à Paris !..

— 50 francs de plus par mois !.. 600 francs par an !.. Vois-tu ça, Anne-Marie..? Un billet bleu, chaque mois, de côté dans ton bahut..!!

Et Anne-Marie, sous sa coiffe plate, ouvrait des yeux ronds.

Le Breton ne dormait plus... Ce billet de 50 francs s'était mis entre son bonheur et lui, comme une feuille de salade qui se colle sur la paroi de votre estomac...

Il en parla à l'institutrice, au maire, au conseiller général, au député, à la femme du sénateur !.. Il fit des lettres, des suppliques, apostillées, réapostillées : il attendit, s'impatienta, demanda un congé de vingt-quatre heures pour aller à la ville chauffer l'affaire, cette superbe affaire, où l'on gagnait 150 francs par mois à faire de tout petits trous dans les tout petits cartons du Métropolitain !..

* *

Il en arriva à déteindre sur les plus rassis de ses camarades ; et souvent les autres cantonniers se rangeaient en cercle autour de lui, sur la grand'route, et l'interrogeaient en fumant leur pipe.

— Ce n'est pas possible..., il doit y avoir autre chose ?

— Pas autre chose !

— Alors comme ça, toute la journée, il fait des petits trous ?...

- Oui...
- Dans des petits cartons.. ?
- Dans des petits cartons !..
- Et 150 francs.. ?
- Et 150 francs !..

Ils le regardaient alors avec de l'envie au fond des yeux, les pauvres gens aux mains calleuses, car, eux, ils faisaient toute la journée des grands trous dans la lande granitique, et ils ne gagnaient que 100 francs par mois !..

Bienheureux, pensaient-ils, en se dispersant, ceux qui font des tout petits trous, dans des tout petits cartons !..

*
**

Un jour, le Breton revint dans l'exaltation de la jubilation suprême, en brandissant une lettre de Paris : *Administration générale du Métropolitain. Service du Personnel.*

Enfin ! il était admis !..

Il ne perdit pas une minute.

On vendit, à la hâte, la pauvre chaudière ; on bazarda les vieux meubles, on entassa la literie sur une charrette, on paya une tournée aux amis ; et toute la famille, père, mère et six enfants, s'achemina vers la gare, où elle se buta dans M. le recteur qui venait retirer un colis.

— Ah ! mon pauvre Jean-Marie !.. tu en fais une boulette !..

— Vous croyez, Monsieur le curé.. ?

— Si je le crois !.. Voyons... pourquoi n'es-tu pas venu me consulter.. ?

— Pas de danger !.. j'étais sûr de ce que vous m'auriez dit !..

Et il partit sans retourner la tête.

D'abord, ce fut la lande... puis la petite ville... puis des plaines qu'il ne connaissait pas... Et enfin, après des heures et des heures, surgirent peu à peu les usines, les cheminées, les maisons lépreuses, les faubourgs pelés, et la ville, la fournaise, où l'on perçait de tout petits trous dans de tout petits cartons pour 150 francs par mois !.

*
**

Maintenant, il y est !..

Il ne perce pas encore les petits trous au contrôle des gares, ni même dans les wagons de 1^{re}... Oh ! ce ne sera que dans plusieurs années !.. Car surtout ici, il faut le temps de percer... avant de percer !..

Il se borne à ouvrir et à fermer les portes d'une prolétaire voiture de seconde classe, où le peuple français tout entier lui monte sur les pieds...

Et le train l'emporte, et le fait tourner sempiternellement entre les mêmes stations, dans le noir, dans la buée chaude, dans l'étouffement, l'écrasement, le tohubolu de la foule, jusqu'à une heure du matin. Il ne sait même pas si c'est de droite à gauche, ou de gauche à droite, mais il tourne encore... il tourne toujours dans ce cercle d'enfer que Dante n'avait pas prévu.

*
**

A certains jours, le dimanche surtout, où il tourne, plus étouffé que jamais, il pense du fond de son souterrain au petit Kermaria, aux silex durs, dentelés de ciment, posé comme un joujou gris sur la lande verte, coiffé à la diable d'un bonnet de chaume, que le vent hérissé en brosse comme la moustache d'un vieux brave...

Instinctivement alors il gonfle plus large sa poitrine haletante ; mais il ne trouve pas plus les grands souffles de l'Océan, que sa femme ne trouve, à la fin du mois, le billet de 50 francs dans le fond de son bahut.

Il lui reste pourtant une consolation... car, en tournant, il aperçoit souvent, dans les gares, le « pays » à 150 francs qui, moite et sans pensée, perce, d'un mouvement automatique, toujours et toujours ses petits trous...

Fortifié par cette vision, il se dit que, dans quelques années, après avoir tourné et tourné des milliers de fois encore, s'il n'a pas le « tournis » comme les moutons malades de son pays, il arrivera enfin à percer, lui aussi !..

Et ayant percé dans l'Administration, il percera à son tour de tout petits trous dans de tout petits cartons à quarante pieds sous terre...

Et alors... oh alors !!. *Il gagnera 150 francs par mois !!.*

Mais il n'y a qu'un malheur, c'est que, avec sa femme, ses six enfants et la vie de Paris, il en dépense déjà... 160...

PIERRE L'ÉRMITE.

PAPILLONS

Sur les calices odorants
Volent les papillons vibrants,
Sur les mûriers et les airelles,
Faisant la nique aux sauterelles.

A travers champs, à travers prés,
Dansant sur les trèfles pourprés,
Papillons blancs, papillons jaunes
Demandent aux fleurs leurs aumônes.

Poudrés comme d'anciens marquis,
Traitant tout en pays conquis,
Sur les mûriers et les airelles,
Ils font la nique aux sauterelles.

Ils sont foule, ils sont légion,
Sans lois et sans religion,
Papillons blancs, papillons jaunes,
Demandent aux fleurs leurs aumônes.

Grisés de jeux incohérents,
Passent les papillons vibrants
Emportés par les brises molles,
Vers des calices odorants,
En courses lointaines et folles
Comme un vol léger de corolles.

Tél. LAMBINON.

**Les Bougies de la Cour sont les
meilleures.**

La restauration du chant grégorien

(SUITE)

III

L'œuvre de dom Mocquereau

Pendant que l'œuvre de la première heure demeurait stationnaire, de nouveaux ouvriers succédaient à l'illustre maître.

Deux noms, entre autres, ont droit d'être placés en tête de cette nouvelle phase : dom Schmitt et dom Mocquereau.

Dom Schmitt se trouvait aux côtés de dom Pothier dès le congrès d'Arezzo. Sa « Méthode pratique » le fit connaître mieux encore. C'est à lui que revient la création de l'imprimerie de Solesmes et sa spécialisation dans le chant grégorien. Et enfin nous conservons ses travaux archéologiques, que la mort a interrompus, mais qui furent utilisés dans la suite.

Dom Mocquereau nous apportait le fruit d'une éducation musicale hors ligne.

C'est avec une sorte d'enthousiasme artistique et religieux qu'il s'était donné tout entier à l'œuvre de Solesmes. Non content de défendre cette œuvre contre des attaques incompétentes, il entreprenait de lui procurer la sûreté, la solidité et la perfection qui lui manquaient encore. Mais, au cours de son travail, il se trouva bientôt en face de l'imprévu, c'est-à-dire devant la nécessité d'établir scientifiquement une œuvre nouvelle, dont les proportions déborderaient probablement l'ancienne. Résolument il l'entreprit.

Le public ne connaît généralement de tout cet effort qu'une seule chose : la « Paléographie musicale ». Encore ignore-t-il, sur la foi des dictionnaires et des encyclopédies, que la « Paléographie musicale » appartient précisément — originellement et exclusivement — à dom Mocquereau. De sorte que dom Mocquereau se trouve accusé — chose vraiment étrange — de se combattre formellement et « consciemment » lui-même.

Cela dit pour noter quel malentendu se produit, au point où nous sommes de cet exposé, c'est-à-dire au moment où l'œuvre de Solesmes va jeter son plus grand éclat et conquérir la situation scientifique que symbolise à son tour la « Paléographie musicale ».

I. L'ÉCOLE PRATIQUE DE SOLESMES

Dom Couturier ne savait comment inaugurer au chœur le « Liber Gradualis », quand il eut l'inspiration de confier à dom Mocquereau la direction des exercices des jeunes religieux. Bientôt c'est la direction du chœur lui-même qui lui fut effectivement dévolue.

Pour ceux qui, des deux parties du monde, viennent étudier et copier l'exécution du chant grégorien dans les deux monastères de Solesmes, comme on étudierait ou copierait un type, il n'est pas besoin d'entrer ici dans de longs développements : cette formation de l'école pratique de Solesmes est l'œuvre de dom Mocquereau. Les exemplaires du type qu'il y a créé sont maintenant répandus dans une foule de chœurs, de séminaires et de communautés religieuses, où le chant traditionnel s'exécute d'autant mieux, qu'on y a reçu plus directement et plus assidûment ses conseils ou ceux de ses disciples, et qu'on est resté plus fidèle à sa haute direction.

Deux ou trois exemples de l'action

exercée, dans cet ordre de choses, par dom Mocquereau suffiront à en témoigner, en attendant la « Méthode pratique », déjà fort avancée, qu'il prépare.

C'est à Solesmes que la « Schola cantorum » de Paris vint, pendant plusieurs jours, avec tout son personnel d'artistes et d'exécutants, puiser les meilleures traditions pratiques. C'est à Solesmes, et c'est également à dom Mocquereau, que la Société des Cours libres de l'Institut catholique de Paris vint demander la conférence et la direction qui devaient révéler les mélodies grégoriennes au monde musical le plus élevé de la capitale. C'est à Solesmes que l'un des auditeurs de cette conférence et de cette exécution, M. Camille Bellaigue, acheva la découverte, toute nouvelle pour lui, d'un horizon musical dont le tableau devint, sous sa plume, le chef-d'œuvre que l'on sait.

En désignant dom Mocquereau pour cette première œuvre, l'abbé de Solesmes avait donc trouvé le vrai fondateur artistique d'une école pratique de chant grégorien.

2. LA PALÉOGRAPHIE MUSICALE

Le savant et le critique n'allaient pas tarder à se révéler à leur tour. Dom Mocquereau, cela va sans dire, est loin d'avoir jamais eu de telles prétentions. Il n'en débute pas moins par un coup de maître, sur le nouveau terrain qu'il abordait.

C'était le moment où, du côté de Ratisbonne, on commençait à contester à dom Pothier le caractère traditionaliste de son œuvre. Il parut nécessaire à dom Mocquereau, devant cette levée de boucliers, de venger l'honneur de la tradition méconnue. Mais il avait déjà constaté la pénurie des documents dont on pouvait disposer. Les voyages que dom Couturier lui fit entreprendre en conséquence, et les relations qu'il se ménagea, firent affluer à Solesmes les photographies et copies de manuscrits de toutes les écoles, de toutes les dates, de toutes les églises.

Dès lors, bon gré mal gré, la « Paléographie musicale » était fondée, et son premier but était atteint. Et la démonstration, réduite à ces proportions, fut écrasante. Se retournant aussitôt et passant de la défensive à l'offensive, la « Paléographie musicale » n'eut pas de peine à relever

les déviations, les barbarismes, les incohérences et les mutilations qui mettaient, pour le coup, les livres médicéens en dehors de toute tradition. En tout cas, la première édition de Solesmes était désormais hors d'atteinte sur le terrain qu'avaient choisi ses adversaires.

Mais, dans le même temps, les voyages et les études de dom Mocquereau lui avaient ouvert les yeux sur l'étendue des lacunes et les nombreuses imperfections de l'œuvre qu'on n'attaquait encore que dans les grandes lignes, et à faux, personne n'étant assez compétent, parmi les adversaires de dom Pothier, pour aller plus loin.

L'éveil était donné. Dom Mocquereau comprit l'indispensable nécessité de se préparer aux attaques qui ne pourraient manquer de se produire, le jour où l'opposition se placerait sur un terrain vraiment scientifique.

Une autre considération le préoccupait encore. Dès cette époque, il était évident que l'édition de Solesmes, sortant du cadre modeste, intime en quelque sorte, pour lequel elle avait été jugée provisoirement suffisante, attirait trop l'attention désormais pour qu'on ne dût pas entrevoir l'éventualité de son adoption au dehors.

Avec ces deux perspectives en vue, dom Mocquereau comprit qu'il fallait se hâter d'aller au-devant de la polémique, en lui dérochant son terrain d'attaque pour l'attirer sur un terrain plus solide, et au-devant des désirs des évêques en ne leur donnant que des éditions mises en état de résister à toute épreuve.

Il partait de ce principe que les mélodies grégoriennes ont infiniment plus de droit d'être rendues à leur pureté originelle la plus jalouse, qu'un chant de Virgile, une ode d'Horace, un discours de Cicéron.

Et il ajoutait qu'en tout état de cause, une œuvre musicale aussi délicate qu'est le chant grégorien, a plus besoin qu'aucune autre de conserver ou de recouvrer toute la grâce et l'intention des formes et des nuances voulues par son auteur.

(A suivre.)

DOM CAGIN.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

La bouquetière

Le soleil froid donnait un ton rose au grésil,
Et le ciel de décembre avait des airs d'avril.
Nous voulions profiter de la belle gelée,
Moi, chaudement vêtu, toi bien emmitouflée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants;
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,
Quand soudain, jusqu'à nous, une enfant pres-

[que nue

Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin
Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un petit bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux
Sans doute et s'était dit : « Ils seront généreux. »
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire quiousse.
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures.

Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures.
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon.
Et je touchais ta main chaude dans ton manchon.
— Nous fimes notre offrande, amie, et nous pas-

[sâmes ;

Mais la gaieté s'était envolée et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.
Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.

FRANÇOIS COPPÉE.

LÉON GAUTIER

Emile-Théodore-Léon Gautier, né au Havre en 1832, fit ses études au Lycée de Laval, puis à l'École Sainte-Barbe à Paris. Il entra en 1855 à l'École des chartes et fut nommé, à sa sortie, archiviste du département de la Haute-Marne. Il devint correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques et fut rappelé à Paris en 1859, comme archiviste aux archives nationales. Il fut nommé, en 1871, professeur de paléographie à l'École des chartes. Docteur honoraire de l'Université de Louvain, il fut élu membre de l'Académie des belles-lettres le 18 février 1887, en remplacement de M. Natalis de Wailly.

M. Léon Gautier, âme délicate et poétique en même temps que chercheur consciencieux, s'était voué à la noble tâche de reconstituer et de vulgariser notre

littérature du moyen âge, si longtemps méconnue et qui, même depuis la réaction romantique, était plutôt admirée de confiance que véritablement appréciée. La publication des *Épopées françaises* (1866-67), celle de la *Chanson de Roland* (1874) avec traduction et commentaires, et enfin de la *Chevalerie* (1884), sans compter d'autres études de moindre importance, valurent à l'éminent médiéviste, outre les récompenses académiques, une juste notoriété dans les milieux intellectuels chrétiens, ou simplement honnêtes, et contribuèrent grandement à la défense de l'Église, en réhabilitant ces époques lointaines où elle dominait tout dans la société : les lois, les lettres et les arts.

Dans les quelques lignes que lui consacre Oscar Havard dans le *Soleil du Midi*, ce fin critique porte cette appréciation aussi juste qu'élogieuse :

« Vous auriez vainement attendu de ce lyrique quelque propos frivole ou mondain. Une seule pensée enflammait Gautier, un seul culte l'accaparait. Comme il avait de bonne heure donné son âme, toute son âme à l'Église et à la France, il ne parlait que de ses deux chères clientes. Tout le reste l'indifférait. Le *Croisé* servit pendant plusieurs années de tribune à une vingtaine d'écrivains qui s'orientaient avec la même ferveur vers le Vrai, vers le Beau et vers le Bien. Ernest Hello, Georges Seigneur, Henri Lasserre, Léon Gautier, le comte de Pesquidoux, etc., interprétèrent les élans d'une génération qui s'était assigné la mission de faire prévaloir dans tous les domaines et surtout dans le domaine de la Littérature et de l'Art, le « Christianisme intégral ».

Ces ardents publicistes réclamaient noblement l'assujettissement complet à l'idéal divin de toutes les puissances de l'esprit, de toutes les facultés de l'intelligence, de toutes les forces du corps. Dans son beau livre sur la *Chevalerie*, Léon Gautier montra que ce programme s'était jadis réalisé ; le chevalier chrétien ne fut-il pas le type parfait du « bon sergent de Jésus-Christ », de l'infatigable apôtre qui, la lance sanglante du Calvaire à la main, voyageant par le val et par la plaine, se porte incessamment au secours des humbles, des petits et des opprimés ?

M. Léon Gautier est mort pieusement. En vérité, il n'en pouvait être autrement.

Et Dieu devait les grâces d'une mort sainte à l'infatigable défenseur de toutes les saintes causes, au chrétien qui écri-

vait, jeune encore, l'admirable page sur la gloire *de mourir dans son lit*, que nous ne pouvons résister au désir de citer :

« Deux mois avant que notre mère mourût, elle disait : Faites, ô mon Dieu, que je garde jusqu'à la fin l'intégrité de ma connaissance, afin que de toutes mes angoisses je tire un profit pour le Ciel.

» Que de saints ont prononcé cette grande parole ! Que de saints sont morts dans leur lit ! Que de fois ce pauvre lit tant calomnié est devenu l'entrée du paradis !

» Ah ! je ne veux plus médire d'une telle mort, et quand vous me l'enverrez, Seigneur Dieu, je l'accueillerai sans me plaindre. Tous les catholiques ne peuvent mourir à Castelfidardo.

» Puissé-je être alors entouré de tous ceux qui m'aiment et recevoir d'un esprit et d'un cœur véritablement vivants, ces dernières consolations qui ont trop souvent manqué aux martyrs dans le Cirque et aux soldats sur le champ de bataille ; puisse-je voir de mes yeux, entendre et saluer la sainte Eglise que j'aurai tant aimée sur la terre ; puisse-je me soulever vers mon Dieu qui entr'ouvrira la porte et viendra jusqu'à mes lèvres tout éclatant d'une invisible gloire ; puisse-je comprendre les admirables prières pendant lesquelles Dieu ferme silencieusement à nos âmes les portes de cette vie en leur ouvrant celle de l'éternité ; puisse-je à la fin de ces prières m'endormir dans une main que je sais bien et le crucifix sur le cœur ! » C. B.

Le Roman du jour

La crise de l'industrie typographique semble avoir quelque peu ralenti l'ardeur toujours juvénile de nos romanciers ; nous avons pourtant reçu quelques œuvres intéressantes que nous nous permettons de présenter à nos lecteurs.

Voici d'abord : *Dans les ténèbres* (1), de Guy Thorne : histoire d'une conspiration imaginée par l'auteur pour nous montrer les conséquences imprévues et terrifiantes qui résulteraient pour le monde si, par impossible, la fausseté de la résurrection du Christ venait à être démon-

trée. L'action évolue dans la fiction pure, et, malgré cela, ou plutôt à cause de cela l'intérêt ne languit pas un instant ; les caractères sont saisis sur le vif, vigoureusement dessinés : et la thèse religieuse, loin de nuire à l'émotion du récit, l'avive constamment. L'ouvrage forme en quelque sorte le pendant du *Quo Vadis*, de retentissante mémoire.

Fidèle à son passé littéraire, Lucien Donel vient de nous donner *Pilleurs d'amour* (2), qui est à la fois un hymne à la terre, et une curieuse étude de mœurs berrichonnes. Avec son charme coutumier, l'écrivain nous parle d'une Champagne qui lui tient au cœur ; il s'étend avec amour sur la beauté native des bois, des champs et des fleurs. Dans ce décor qu'il évoque magnifique et chatoyant, il dénoue une idylle d'amour, ou plutôt il déroule les émouvantes péripéties d'un double drame dont les héroïnes, deux anges de douceur, nous gagnent à elles par la sympathique noblesse de leur caractère. C'est une belle et bonne œuvre que celle de Lucien Donel, et nous sommes heureux de la recommander à nos lectrices.

Les Flagellants (2), de M. Armand Duguay, bien que présentés sous forme de roman, relèvent plutôt du domaine de la médecine psycho-pathologique ; c'est dire que la lecture du volume ne peut être permise qu'à des esprits avertis et sérieusement informés des choses médicales. L'auteur, avec une grande vigueur de langage, y signale non seulement les dévoiements de la nature humaine livrée à ses instincts matériels, mais il nous en montre les tristes conséquences, dans ces misérables loques qui vont tristement échouer dans les asiles d'aliénés. Cette lecture, nous le répétons, doit être sévèrement réservée aux seuls médecins spécialistes.

Revenons à un genre moins affligeant. Avec *Enfants des rues* (3), de Georges De Lys, nous sommes ramenés à ces jolis contes qui firent le grand nom de Daudet. Finement écrits, délicatement pensés, ceux-ci nous transportent dans le monde gracieux des enfants, pour nous y faire admirer tantôt des scènes touchantes, tantôt des caractères fièrement campés, tantôt encore des dévouements qui confinent à l'héroïsme. On se

(1) Perrin, Paris (3,50).

(2) Daragon, Paris (3,50).

(3) Lethielleux, Paris (2,50).

(1) Lethielleux, Paris (3,50).

sent meilleur après avoir parcouru ces pages, dictées par un noble cœur à une plume de valeur.

Délaissant pour un instant les méandres de la politique, M. Henri Davignon s'est révélé littérateur, ce qui n'est pas pour nous déplaire ; nous avons donc une littérature belge, une vraie, une sincère, une chrétienne. Tant mieux ! Son *Courage d'aimer* (1) a pour théâtre notre Wallonie, avec ses mœurs campagnardes et ses physionomies taillées à l'emporte-pièce. L'auteur veut nous prouver qu'il faut du courage pour atteindre aux hautes conceptions de l'amour tel que le définit la morale chrétienne. Disons-le sincèrement, son but est atteint ; l'héroïne de son roman ne prend conscience de son devoir qu'après les plus amères déceptions et les plus cruelles douleurs. Nous voudrions voir dans toutes les mains cette vaillante démonstration de l'amour grand et pur : à son contact, bien des âmes médiocres se grandiraient dans un élan de généreux sacrifice.

Nous n'étonnerons personne en affirmant que les livres de Maryan sont toujours un régal. *Une tâche* (2), que nous achevons de savourer, nous a fait retrouver les qualités maîtresses de l'écrivain : vigueur des caractères mis en scène, descriptions brillantes et vécues, morale irréprochable. Le volume s'ouvre sur l'antipathie insurmontable de deux personnalités que la main de Dieu, à travers de dures épreuves, rapproche insensiblement jusqu'à la fusion des cœurs. Cette originale aventure, traitée de main de maître, se dénoue dans les merveilleux paysages de l'Andalousie, par le plus inespéré des revirements : quatre mariages jettent leur note de radieux bonheur dans la plus reposante journée de soleil et de joie. Voilà qui est bien et qui promet au lecteur une heure de saine émotion.

La vie politique, elle aussi, relève parfois du roman, ainsi que semble l'indiquer *Le prestige* (3), du comte Rouillé d'Orfeuill. Ces scènes sont frappantes de vérité, et aussi, hélas ! de triste actualité. Un pauvre ambitieux s'est laissé porter à la députation par la secte maçonnique : esclave de serments arrachés à son orgueil autant qu'à sa faiblesse, il est devenu l'homme des manœuvres louches,

des compromissions honteuses. Vainement tente-t-il de regimber : les Loges le tiennent si bien qu'il en arrive, dans son aveugle inconscience, à briser le cœur de sa fille, créature toute de noblesse et de douceur, et à la tuer sous le poids de la honte et du chagrin. Vigoureusement écrit, ce livre peut être mis en toutes les mains.

Champol ! Quelle louange nouvelle pourrions-nous trouver, à l'adresse du prestigieux écrivain qui vient de nous livrer un nouveau chef-d'œuvre : *Les deux marquises* (1) ? Ce roman d'action, de vie intense, nous fait tour à tour sourire, rêver, trembler, pour se détendre finalement dans l'entière satisfaction d'un dénouement heureux, fort imprévu, ma foi, mais logique. C'est une œuvre vécue, où la fine psychologie le dispute à la verve mordante et spirituelle. Les héroïnes sont bien différentes pourtant : entre la vieille marquise, triste épave d'une mystérieuse fatalité, et la jeune marquise, délicieuse enfant au cœur d'or, il y a tout un monde de pensées et de sentiments. Et voici que le dévouement de celle-ci vient à bout de réparer la désastreuse influence de la première. C'est grand, c'est beau, c'est à lire enfin.

Deux travaux nous restent en main ; ce ne sont pas des romans au sens strict du mot ; nous en dirons pourtant un mot ici, à cause de leur identification possible avec l'art romantique. La première, *Miriam* (2), est de M. l'abbé Gratioux ; elle met à la scène un épisode tragique du grand drame évangélique et pourrait être considérée comme une illustration de la Passion du Christ. Miriam est la fille d'un chef des pharisiens dont le vote a contribué à la condamnation de Jésus : elle est malade, et, dans la sincérité de son cœur, elle désire la visite du Sauveur. Mais celui-ci agonise sur le Calvaire, et cette nouvelle tue la néophyte dont l'âme est depuis longtemps chrétienne. Ce petit drame est bien écrit, scrupuleusement conforme aux traditions : il rendra service aux penseurs, qui l'adapteront facilement à leurs scènes intimes.

D'un autre genre est l'œuvre de M. Mauprat : *Amours de Napoléon* (3). Avec un tact parfait, l'auteur est parvenu à traiter un sujet particulièrement épineux. Il ressuscite la touchante figure de Marie

(1) Plon, Paris (3,50).

(2) Gautier, Paris (3,00).

(3) Librairie des Saints-Pères, Paris (3,50).

(1) Gautier, Paris (3,00).

(2) Chez l'auteur, à Saint-Memmie (1,00).

(3) Perrin, Paris (2,00).

Walewska, l'héroïque Polonaise dont le rêve fut toujours la restauration de la patrie déchue. Napoléon lui-même nous apparaît dans un cadre de tragique grandeur, sans que le plus léger accroc soit fait à la vérité documentaire. Sans le vouloir peut-être, l'écrivain a contribué pour sa part à nous faire connaître de près les mœurs de cette noblesse d'épée, créée par l'empereur pour être le soutien de son œuvre gigantesque, et qui fut la première cause de sa déchéance et de sa ruine, par les ambitions envieuses qu'elle suscita.

FR. DUFOUR.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

2^{me} Congrès de la Presse Périodique Belge

Résolutions sur la première question à l'ordre du jour :

« *Du droit à l'information et à l'enquête pour tout ce qui concerne la Presse périodique.* »

Considérant le développement croissant de la Presse périodique (revues, journaux spéciaux et locaux) aux côtés de la Presse quotidienne, développement qu'explique la spécialisation de plus en plus grande des sciences techniques et des occupations professionnelles ;

Considérant qu'au point de vue du public, l'utilité de l'information spéciale est égale à celle de l'information générale ; qu'en effet, la marche sûre et progressive dans tous les domaines dépend de l'exacte information sur tout ce qui existe et de la rapide diffusion des faits constitutifs de progrès ;

Considérant qu'il y a cependant grand intérêt à définir et à délimiter l'objet de la sphère d'action de la revue et du journal, ainsi que les relations entre les écrivains des deux Presses ;

Le 2^{me} Congrès de la Presse périodique Belge adopte les résolutions suivantes :

1^o En principe, le droit à l'enquête et à l'information, tels que les usages privés et les formalités administratives l'ont organisé, doit être le même pour la Presse périodique et pour la Presse quotidienne, ce droit étant fondé sur le devoir égal pour toutes deux de rensei-

gner les lecteurs d'une manière complète et exacte ;

2^o Dans l'exercice de ce droit, il y a lieu de distinguer entre l'information générale et l'information spéciale : la première est plus particulièrement du domaine de la Presse quotidienne, et la seconde du domaine de la Presse périodique.

Le Congrès émet le vœu que :

Dans toutes les circonstances où la présence de la Presse est justifiée, la situation respective de la Presse périodique et de la Presse quotidienne soit réglée dans un esprit de bonne entente ;

3^o Comme application de ce qui précède, il convient d'établir à l'avenir les *cartes d'identité* des représentants de la Presse périodique de manière à éviter toute équivoque avec les *cartes d'identité* des représentants de la Presse quotidienne. Il doit être laissé à l'appréciation de chacun de juger avec tact et eu égard aux circonstances s'il est opportun de revendiquer sa qualité de représentant de la Presse périodique pour faciliter à sa personne l'accès de tel ou tel lieu ;

4^o Si, d'une manière générale, rien ne justifie pour les représentants d'organes de la Presse périodique le droit à des *laissez passer de police* (ou coupe-file), il peut cependant y avoir grande utilité pour les représentants de certains de ces organes à pouvoir en disposer, notamment pour les délégués de publications illustrées.

Le Congrès invite l'*Union de la Presse périodique* à servir d'intermédiaire entre les administrations publiques et les directeurs des Périodiques, affiliés ou non à l'Union, pour prévenir et chercher à aplanir toutes les difficultés qui pourraient survenir, le bureau conservant toute liberté pour décider suivant les circonstances si son intervention est justifiée.

L'assemblée charge le Comité organisateur du Congrès de donner aux présentes résolutions toute la publicité désirable et de faire les démarches d'exécution qu'elle implique.

Causerie musicale

M. Arthur De Greef, notre sympathique pianiste, vient de recevoir du gouvernement

français la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Toutes nos félicitations au nouveau légionnaire.

* *

A voir la grande virtuosité de la plupart des exécutants, il semblait impossible qu'on pût trouver un nouveau mécanisme pour le violon ; voici cependant ce qu'on peut lire dans la préface d'une œuvre nouvelle, appelée *Eurêka*, due à l'illustre violoniste et compositeur M. P. Marsick :

« Je viens, dit-il, offrir aux violonistes ma découverte bien simple, mais infaillible ; elle donne aux doigts, en quelques minutes, la force, la souplesse, la rapidité du démanché et la justesse absolue.

» L'archet s'affermir sous l'heureuse influence des doigts et vient forcément à la corde. De ce nouveau mécanisme sortira prochainement une réforme complète dans l'enseignement du violon. »

Il y a là, étant donnée l'universelle autorité de Marsick, de quoi piquer la curiosité du monde musical.

* *

Mlle J. De Mol nous a fait l'honneur de nous envoyer ses « *Quinze petits chants* » à l'usage des écoles primaires et des maisons d'éducation. Nous l'en remercions, et nous sommes heureux de signaler à l'attention de notre corps professoral ce petit ouvrage ; beaucoup de maîtres et de maîtresses primaires sont à la recherche d'un recueil de chants moraux et faciles, que nos tout petits puissent facilement apprendre et retenir. Ils trouveront désormais dans le recueil de Mlle De Mol tout ce dont ils ont besoin ; l'auteur aura ainsi rendu service à la fois aux professeurs et aux élèves.

L'ouvrage est en vente chez M. Wesmael-Charlier, à Namur, au prix de 1 fr. l'ex.

* *

Une bien jolie anecdote à propos de la musique descriptive.

La musique est-elle capable de contribuer au développement d'une idée ? Et cette idée est-elle invariablement perceptible dans un morceau ?

Telle était la question que se posèrent un jour des artistes d'ordres divers, parmi lesquels se trouvait Benjamin Godard, dont on vient d'inaugurer le monument.

Le compositeur de *la Vivandière* proposa à l'assistance de s'asseoir au piano, de jouer sa symphonie gothique, après quoi chacun écrirait sur un morceau de papier l'idée qu'il pensait avoir découverte dans le morceau.

La proposition fut acceptée. Le morceau terminé, le scrutin fut ouvert et aussitôt dépouillé. Chacun, à ce mot de symphonie gothique, avait

pensé à la cathédrale et ce mot était inscrit, en effet, sur tous les billets.

Tout à coup, Benjamin Godard se prit le front entre les mains et avoua humblement qu'il s'était trompé et que, par distraction — il était en effet très distrait — il avait exécuté un tout autre morceau de son répertoire.

Fut-ce réellement une distraction ou plutôt une supercherie ? On ne sut jamais, car le compositeur persista dans son aveu.

Le fait n'en est pas moins curieux et montre bien qu'il n'y a pas toujours dans la musique ce que l'on veut y voir.

FR. DUFOUR.

LE MOIS LITTÉRAIRE

ARCHELET. — *Les causes du malheur pendant la vie*. Un vol. in-16 de 280 pages. Paris, 1906, Lethielleux. Prix : 3 fr.

Ces conférences font ressortir, en un séduisant relief, les qualités de l'auteur : conception absolument personnelle, logique implacable, clarté d'exposition, habileté rare et sans recherche apparente dans l'art de synthétiser et de rajeunir les sujets les plus difficiles et les plus vieilliss, piété sacerdotale, observations fines toujours imprégnées de bon sens, adaptation remarquable de la psychologie contemporaine à la théologie traditionnelle pour les mentalités et les besoins modernes, enfin style de race, ami du mot propre dans une parure littéraire d'une élégante simplicité. L'érudition a sa part dans ces pages d'une originalité si frappante ; les citations corroborent de leurs suffrages le dire du conférencier, sans être jamais des bienfaitrices accourues pour combler les vides d'un cerveau indigent.

* *

BAELDE. — *Les classiques chrétiens*. In-16 de 34 pages. Namur, 1906, Auguste Godenne. Prix : 0 fr. 50

Nous recommandons volontiers cette brochure sur une question d'un palpitant intérêt, toujours actuelle. M. Baelde n'entend ni proscrire les païens, ni les constituer en état d'infériorité vis-à-vis des chrétiens, ni faire un rapprochement intensif et outrancier. Son but est tout autre. Il veut introduire les auteurs chrétiens dans les humanités, les rendre classiques à côté des païens et les comparer avec ceux-ci au triple point de vue du vrai, du bien et du beau.

* *

BAGNEUX DE VILLENEUVE. — *Le baiser.*

Un vol. in-8^o de iv-252 pages. Paris, 1906, Daragon. Prix : 8 fr.

Sous ce titre, l'auteur nous donne le tome premier d'une collection de six volumes, richement imprimés sur Hollande, avec encadrements en couleur. C'est une merveille typographique de plus à l'actif de la maison Daragon. Au point de vue ethnographique et folklorique, l'ouvrage présente un intérêt sérieux, d'autant plus qu'il émane d'une plume bien douée. Mais le sujet nous impose les plus expresses réserves ; la lecture de cette étude ne pourra être permise qu'aux savants bien informés en quête d'érudition, ou aux écrivains obligés par métier de se documenter sur les mœurs spéciales de telle ou telle famille de l'humanité.

* * *

BARAS (Emile). — *De Liège en Orient.* Un vol. in-16 de iv-200 pages. Liège, 1906, Dessain. Prix : 2 fr.

Les pèlerinages en Terre-Sainte sont devenus, grâce à l'infatigable dévouement des Pères Assomptionnistes, des excursions faciles et attrayantes. L'auteur est revenu de Jérusalem tellement enthousiasmé qu'il n'a pu résister à la tentation d'exprimer par écrit les heureux souvenirs qu'il en a gardés. Et bien il a fait : grâce à lui, nous savons maintenant tout ce que ces excursions renferment de pittoresque et d'intéressant. Son récit imagé contribuera largement à rendre de plus en plus populaire la visite des Lieux-Saints, d'où, pour les fidèles, une renouveau de foi et une source abondante de hautes et saines rénovations.

* * *

BRETTE (Armand). — *Journal de L'Estoile.*

Un vol. in-16 de xxxviii-360 pages. Paris, 1906, Colin. Prix : 4 fr.

Le *Journal de L'Estoile*, malaisément accessible au grand public, méritait à tous égards qu'on en tirât, pour en faire un volume de lecture aisée, ce qu'il renferme de précieux pour la connaissance d'une période tragique de l'histoire de France, comme aussi ce qu'il a souvent d'agréable, de piquant, de vif et de pittoresque. Nul témoin n'est plus important, pour l'épo que si étrangement troublée qui va de l'avènement d'Henri III à la mort d'Henri IV, que ce bon Français, d'esprit droit et sage, curieux et avisé, auquel tous les fanatismes furent également en horreur. M. Edme Champion a excellemment caractérisé, dans une substantielle Introduction, cette fin convulsive du XVI^e siècle, et marqué avec précision la valeur du témoignage de L'Estoile. M. Armand Brette, qui a choisi ces Extraits, y a ajouté une instructive étude biographique et bibliographique. Tel qu'il se présente, ce volume est d'une lecture facile et extrêmement attachante.

* * *

BURIUREAUX. — *La lutte pour la santé.* Un vol. in-16 de vi-324 pages. Paris, 1906, Perrin. Prix : 3 fr. 50

La « lutte pour la santé » est celle qui se livre, tous les jours, dans la vie de chacun de nous. C'est une forme de la loi universelle de la lutte pour l'existence. Sans cesse, depuis l'instant où nous naissons, notre organisme tend à maintenir ou à rétablir cet équilibre de ses forces qu'on appelle « la santé » ; et sans cesse une foule d'influences, intérieures ou venues du dehors, tendent à détruire cet équilibre, éminemment instable.

Et si, parmi ces influences hostiles à notre santé, beaucoup ont un caractère fatal et inévitable, s'il y a malheureusement beaucoup de causes de maladie contre lesquelles nous sommes désarmés, il y en a aussi un très grand nombre qui peuvent être évitées ou combattues victorieusement. Toute la médecine, en fait, ne consiste qu'à aider la nature dans sa lutte contre elles.

Arrivé à un certain point de sa carrière, le médecin s'aperçoit que l'ensemble de ses observations et de ses réflexions l'a amené à se faire une expérience propre des conditions générales de la lutte pour la santé. C'est le fruit de cette expérience particulière que l'auteur, avec précision et méthode, présente dans cet instructif aperçu.

* * *

CLAIRVAL (Régis). — *Baal au XX^e siècle.* In-12 de 70 pages. Lyon, 1906, Vitte. Prix : 1 fr.

Le travail de M. Clairval n'est pas à mettre entre toutes les mains, non pour une cause morale, hâtons-nous de le dire, mais parce qu'il touche de très près à certaines doctrines maçonniques dont l'étude est du seul ressort des spécialistes avertis et bien informés. L'auteur aborde résolument le fond des enseignements de la Maçonnerie ; pour les hommes d'étude, il soulève discrètement un coin du voile sous lequel les adeptes de Lucifer cachent soigneusement leurs théories sataniques. Après un pareil réquisitoire, la cause est entendue, et bien entendue : la Maçonnerie est et reste l'ancre du plus ignoble naturalisme.

Il fallait du courage pour oser cette démonstration : l'auteur l'a eu, et nous l'en félicitons sincèrement. Pour tout homme de bonne foi, il n'y a plus à revenir sur ces questions.

* * *

CLERC (L.-P.). — *L'année photographique.* 1905. Un vol. in-16 de 168 pages. Paris, 1906, Mendel. Prix : 3 fr.

L'année photographique 1905 forme le septième volume de la série. Comme les précédents, il

enregistre et analyse tout ce qui a pu, dans l'année écoulée, apporter un progrès, un perfectionnement, une innovation ou une simplification dans les méthodes photographiques.

Les matières réunies par l'auteur ont été groupées en dix chapitres portant les titres suivants :

I. Optique photographique. — II. Appareils. — III. Les émulsions au bromure d'argent. — IV. Le développement de l'image latente. — V. Le fixage et l'achèvement du phototype. — VI. Le tirage des photogrammes. — VII. Reproductions, agrandissements et projections. — VIII. La photographie stéréoscopique. — IX. La photographie des couleurs.

Les développements accordés aux matières rangées sous ces différents chapitres font véritablement de cet ouvrage un utile complément annuel au *Traité de photographie pratique* du même auteur.

* *

CLERGET (Fernand). — *Emile Blémont*.

Un vol. in-16 de 338 pages. Paris, 1906, Bibliothèque de l'Association.

Prix : 3 fr. 50

C'est un des plus sympathiques et des plus actifs représentants des lettres françaises contemporaines qui revit dans ce livre, dont la documentation soignée plaira aux lecteurs soucieux de connaître à fond la vie et l'œuvre d'un écrivain mêlé aux plus diverses manifestations littéraires.

Blémont fut parnassien, mais son vers souple et délicat sut revenir à la nature, aux joies et aux tristesses humaines, et chanter aussi les fastes de la Révolution. Son œuvre est étendue et embrasse les sujets les plus variés ; à côté de la poésie pure, *l'Ame étoilée*, par exemple, nous trouvons la poésie descriptive dans ses *Poèmes d'Italie* et ses *Portraits sans modèles*. Les fiers accents de la *Prise de la Bastille* et du *Chant du siècle* se mêlent aux études critiques sur le théâtre moliéresque et cornélien. Puis, ce sont des revues fondées, des commémorations, toute une œuvre enfin que l'on a pu, avec à propos, qualifier de variée, de claire, de savoureuse. On ferme le livre avec la satisfaction de penser que l'œuvre de ce bon poète, de cet homme sincère et modeste, est de celles qui font honneur à un pays et peuvent retarder longtemps sa décadence.

* *

COISSAC (G.-Michel). — *La théorie et la pratique des projections*. Un vol. gr. in-8^o de x-700 pages. Paris, 1906, Maison de la Bonne Presse. Prix : 7 fr. 50

Le *Traité des projections* de M. Coissac vient enfin de voir le jour. On peut bien dire que ce livre était impatiemment attendu. L'auteur, sans rejeter les nombreux travaux de ses devan-

ciers, a su s'inspirer de ce qu'ils avaient de meilleur. Mais il a fait mieux, il a dépensé toute son expérience personnelle, vieille de plus de dix années, en même temps qu'il mettait à profit les observations de nombreux collaborateurs.

L'ouvrage se divise en dix parties principales : 1^o Formation des images et système optique ; 2^o appareils et accessoires ; 3^o les sources lumineuses ; 4^o les vues et tableaux de projection ; 5^o la séance de projection ; 6^o les vues fondantes ; 7^o les vues animées ou cinématographiques ; 8^o les projections stéréoscopiques et panoramiques ; 9^o les projections scientifiques ; 10^o les ombres chinoises et l'ombromanie.

Notons surtout que ce livre s'adresse autant aux débutants qu'aux professionnels, car l'auteur s'est proposé avant tout d'être clair ; par la simplicité du début, les novices se prépareront à comprendre les démonstrations plus arides qu'ils pourraient rencontrer dans la suite.

* *

COMMELIN (P.). — *Nouvelle mythologie grecque et romaine*. Un vol. in-16 de x-516 pages. Paris, 1906, Garnier. Prix :

L'auteur a moins en vue de faire œuvre d'érudition que de présenter un travail de lecture facile aux personnes désireuses de connaître la mythologie traditionnelle des Grecs et des Latins. Il s'est donc contenté de coordonner d'abondants matériaux, de manière à en constituer un vaste tableau d'ensemble. Et, pour rendre ce groupement plus tangible, il a enrichi l'ouvrage de nombreuses gravures, dont les unes, empruntées aux monuments antiques, ont la valeur d'indiscutables documents ; dont les autres, reproductions des chefs d'œuvres anciens, donnent un aperçu de ce que la sculpture et l'art en général ont trouvé de ressources dans les conceptions religieuses de la mythologie.

* *

DE BEAURIEZ (L.). — *Robert le Fort*. Un vol. in-16 de 162 pages. Paris, 1906, Perrin. Prix : 2 fr. 50

Le sous-titre du volume : « Introduction à l'histoire des saints de la maison de France », indique suffisamment le but et la raison d'être de ce travail préliminaire. Avant d'entrer dans le cœur de son sujet, l'auteur a jugé à propos de nous entretenir sur les origines de la race capétienne, et il a bien fait. Grâce à son travail, nous connaissons à fond Robert le Fort et son temps, nous sommes initiés aux mœurs et coutumes de cette époque troublée, nous vivons pour ainsi dire les événements d'un siècle fertile en trahisons et en exploits héroïques.

En bon patriote, l'auteur appuie volontiers

sur les grandeurs de la maison de France, et nous avons lu avec émotion les pages vivantes où il nous rappelle que la souche capétienne fut le berceau de treize dynasties, dont sept royales et deux impériales. Écrit sans aucun esprit de parti, cet ouvrage mérite de fixer l'attention par la forte documentation dont il fait preuve.

**

DE GRANDMAISON (Geoffroy). — *Les bienheureuses Carmélites de Compiègne*. Un vol. in-16 de 96 pages. Paris, 1906, Bloud. Prix : 1 fr.

Un grand honneur était réservé à l'Eglise de France en général, aux ordres religieux en particulier, et spécialement aux Carmélites. Le 27 mai, Pie X a béatifié avec la plus grande solennité les seize Carmélites de Compiègne guillotonnées toutes ensemble le 17 juillet 1794, en haine de la foi.

Sur ce thème émouvant et d'une actualité passionnante, M. Geoffroy de Grandmaison a écrit les pages dramatiques et débordantes de vie, qu'il donne aujourd'hui au public ; elles sont destinées à la plus grande propagande, pour faire connaître davantage encore ces femmes héroïques, martyres de leur foi, et des scènes dignes des temps apostoliques. L'analogie avec les circonstances douloureuses que traversent les catholiques français est frappante, l'actualité s'impose, l'émotion se communique, l'espérance grandit.

**

D'ORINO (Ch.). — *Contes et interviews*. Un vol. in-16 de 500 pages. Paris, 1906, Chacornac. Prix : 2 fr.
— — *Reflets de l'erraticité*. Un vol. in-16 de 398 pages. Paris, 1906, Chacornac. Prix : 3 fr. 50

Deux volumes bien écrits, mais dont le sujet n'est pas de la compétence de tout le monde. Les questions de l'au-delà, le commerce avec les esprits sont des problèmes bien obscurs, qu'en l'état où elle est, la science moderne n'a pu résoudre clairement. De plus, les supercheries d'un prétendu spiritisme, les mésaventures de la villa Carmen et d'ailleurs, ne sont pas pour nous inspirer une grande confiance dans les révélations des médiums. Jusqu'à plus ample information, nous n'ajoutons aucune foi à ces communications extra-terrestres abracadabrantes, bonnes tout au plus à jeter dans les âmes des germes de doute et d'incrédulité.

**

GOYAU (Lucie Félix-Faure). — *Ames païennes, âmes chrétiennes*. Un vol. in-16 de XLVIII-282 pages. Paris, 1906, Perrin. Prix : 3 fr. 50

Le titre du volume indique à suffisance qu'il

se divisé en deux parties distinctes : le côté païen, le côté chrétien. L'auteur nous parle d'abord des tristesses de l'âme païenne, tristesses résultant pour une bonne part du manque d'idéal religieux et moral. Par manière de contraste, nous constatons ensuite la joie qui est le propre de l'âme vraiment chrétienne, joie que l'écrivain personnifie en trois types différents : Christina Rossetti, Eugénie de Guérin, sainte Catherine de Sienne.

L'ouvrage est empreint d'une saine philosophie, puisée aux meilleures sources de la croyance catholique.

**

GUIBERT (J.). — *Le recrutement des instituteurs et des institutrices libres*. In-18 de 72 pages. Paris, 1906, Poussielgue.

Prix : 0 fr. 30

De plus en plus, l'école est indispensable à la paroisse : celle-ci est menacée de périr partout où elle ne se recrute pas dans l'école. Mais l'école elle-même, comment la préserver de ruine ? C'est ce problème qu'aborde l'auteur en quelques pages serrées.

**

HERZEELE. — *Le problème des milices*. Un vol. in-16 de 316 pages. Paris, 1906, De Rudeval. Prix : 3 fr. 50

La question des armements à outrance est à l'ordre du jour de toutes les nations, et notre petite Belgique a succombé, elle aussi, à l'entraînement général. Le livre du capitaine Herzeele vient donc à son heure chez nous comme en France.

Après avoir exposé les causes morales, matérielles et techniques, qui diminuent dans une proportion excessive le rendement du service militaire, l'auteur indique un moyen pratique d'arriver à une importante réduction du service, tout en procurant au pays une solide armée de campagne. Ce moyen consiste à substituer à la vie de garnison le séjour dans de vastes camps d'instruction où, grâce à la libre et entière disposition de terrains étendus et variés, les troupes se trouveraient placées dans des conditions analogues à celles de la vie en campagne ou à celles du champ de bataille. Dès lors, pense-t-il, il n'y aurait aucun inconvénient à réduire à six mois la durée du service. Les conditions nouvelles de la mobilisation, de la concentration, de la couverture, du recrutement des cadres et des armes spéciales sont déterminées avec une précision qui mérite l'attention des personnes compétentes.

Mais, dans l'hypothèse d'un service de six mois, que deviendrait l'armée permanente nécessaire au maintien de l'ordre ? Cette objection est grave, et nous prions l'auteur de la solutionner.

**

HOFFMANN (E.-T.-A.). — *Contes fantastiques*. Un vol. in-16 de 296 pages. Paris, 1906, Garnier. Prix : 3 fr.

Nous avons annoncé, le mois passé, le premier volume des *Contes* d'Hoffmann. M. Lemoine nous présente aujourd'hui les *Contes fantastiques* du même écrivain ; leur célébrité nous dispense d'un long compte-rendu ; contentons-nous de dire que l'ouvrage peut être lu par tous, grands et petits, avec un égal intérêt.

* * *

*Journal et correspondance de Jeanne G****, recueillis et publiés après sa mort. Un vol. in-18 de VIII-290 pages. Marseille, 1906, Verdoot. Prix : 2 fr. 50

On lira avec plaisir ces récits vécus, pleins de charme et d'attrait, où la correspondance la plus gaie alterne avec les réflexions sérieuses et les sentiments élevés. Les familles chrétiennes voudront ce volume dans la bibliothèque de leurs filles qui y trouveront, sous les fleurs d'un style gracieux, les fruits mûrs d'une piété véritable.

* * *

Jules Destrée. Un vol. in-16 all. de 114 pages. Bruxelles, 1906, Dechenne.

Prix : 1 fr. 50

Ce volume est le septième dans l'*Anthologie des écrivains belges* éditée par l'Association des écrivains belges. Nous le saluons avec plaisir comme une nouvelle manifestation de l'intense vie littéraire dont la Belgique fait preuve depuis un demi-siècle.

L'œuvre de Destrée est multiple : la politique et la littérature, la sociologie et la jurisprudence se sont disputé son activité. Sans partager toujours les idées de l'écrivain, nous lui reconnaissons volontiers un grand souci de style et d'art, joint à une originalité souvent charmante ; c'est un chercheur raffiné, qui affectionne le mot rare. Son talent honore certes les lettres belges.

* * *

LATTY (Mgr). — *Considérations sur l'état présent de l'Eglise de France*. Un vol. in-8° de 110 pages. Paris, 1906, Pous-sielgue. Prix : 2 fr.

Dans cette brochure substantielle, Mgr de Chalons étudie la situation faite à l'église de France par l'abrogation du Concordat. Sans aigre, mais avec une sévérité sincèrement apostolique, il nous présente d'abord l'état du clergé français ; il apprécie ensuite les efforts vainement tentés par celui-ci pour sortir de sa situation fâcheuse. Comme conclusion, il nous montre les conséquences de la séparation pour l'Eglise et pour l'Etat. La lecture de ces pages énergiques est à conseiller et à recommander : elle mettra le

clergé belge en garde contre certaines fautes d'organisation qu'il est opportun d'éviter dans notre petite patrie.

* * *

MARTIN (Eugène). — *La chambre de la jeune fille*. Un vol. in-16 carré de 240 pages. Langres, 1906, Maitrier et Courtot. Prix : 2 fr.

Nous avons recommandé naguère un intéressant ouvrage, qui nous parlait de la jeune fille en prenant comme point de comparaison le lys ; M. l'abbé Martin nous dit à son tour ce que doit être la jeune fille chrétienne, en rattachant au mobilier et à la bibliothèque de celle-ci les principes et les pratiques de la vie spirituelle. En 23 petites conférences, bien pensées et joliment écrites, et suivies de traits historiques appropriés, l'auteur trace le portrait précis d'une jeune chrétienne vraiment digne de ce nom.

Cet ouvrage original sera bien à sa place dans les bibliothèques des pensionnats et des patronages : la jeunesse le lira avec grand fruit.

* * *

MOREAU et LESESNE. — *Leçons élémentaires d'agriculture*. Un vol. in-16 de VIII-348 pages. Paris, 1906, Amat.

Prix : 2 fr. 50

Ce qu'il faut surtout apprendre aux enfants à l'école rurale, c'est le pourquoi des opérations agricoles avec l'explication des phénomènes qui les accompagnent, et non le détail des procédés d'exécution, encore moins un résumé de préceptes, de définitions ou de recettes agricoles. Telle est l'idée directrice du manuel que nous présentons aujourd'hui aux instituteurs. Les auteurs se sont efforcés de choisir, parmi toutes les connaissances si nombreuses et si variées qui sont indispensables à l'homme des champs, celles qui forment la base de l'agriculture scientifique moderne et sans l'étude desquelles le cultivateur est voué forcément à la routine.

L'importante question des engrais chimiques, en particulier, a été traitée avec un soin spécial. Tout en restant dans les limites d'un enseignement élémentaire, elle a reçu les développements nécessaires pour qu'un cultivateur intelligent puisse employer judicieusement ces engrais.

* * *

NARDIN (E.) et PROTIN (Th.). — *L'Afrique actuelle*. Paris, 1906, Garnier.

Prix : 2 fr.

Voici enfin une carte complète de l'Afrique, carte physique et politique dressée d'après les documents les plus récents. Par sa clarté et le soin de sa perfection matérielle, elle rendra de réels services aux gens d'études.

RICHEMONT (Odysse). — *Le pèlerinage de Claude Albany*. Un vol. in-16 de 136 pages. Paris, 1906, Poussielgue.

Prix : 2 fr.

Nous mourons de J.-J. Rousseau, et nous ressusciterons par saint François d'Assise. Telle est la thèse de l'auteur : il la développe avec une telle profondeur de vue, une telle vigueur de logique, une telle richesse de coloris, une telle étendue d'érudition, que toute intelligence sincère s'avouera convaincue et séduite.

* *

SERTILLANGES (A.-D.). — *Les sources de la croyance en Dieu*. Un vol. in-16 de 572 pages. Paris, 1906, Perrin.

Prix : 3 fr. 50

Jules Simon a dit avec infiniment d'esprit : « L'idée de Dieu est le carrefour où toutes les avenues de la pensée humaine se rencontrent. » Paraphrasant ce texte devenu célèbre, M. Sertillanges entreprend de nous conduire aux sources mêmes de cette croyance en Dieu ; l'éminent professeur de l'Institut catholique de Paris n'en est d'ailleurs pas à ses débuts : son livre sur *Jésus* a fait sensation il y a quelques années, et sa *Politique chrétienne* a recueilli bien des éloges.

Parmi les sources de croyance, il étudie à fond le témoignage universel, la nécessité d'expliquer le monde et l'ordre, la grande idée de moralité, les aspirations humaines elles-mêmes, et la vie sociale. Sous la plume du profond philosophe, le développement de la thèse prend une ampleur magistrale, les arguments se pressent, probants, irréfutables, pour constituer un ensemble de preuves dont la clarté et la vigueur suffiront à convaincre les esprits les plus prévenus.

* *

THIMUS (Joseph). — *Commentaire de la loi du 26 juillet 1905 sur le repos du dimanche*.

Un vol. in-8° de 208 pages. Namur, 1906, Jacques Godenne. Prix : 5 fr.

Au moment où la loi sur le repos dominical va sortir tous ses effets, il était utile et nécessaire d'en posséder une étude approfondie. M. l'avocat Thimus vient de nous la donner. Avec la science sûre et la pratique d'un juriconsulte érudit, il examine à fond chacun des articles de la loi, il en passe en revue les multiples applications, il prévoit les objections et les résout avec la plus stricte impartialité. Ce travail revêt donc une importance capitale, puisque tout est prévu, raisonné, établi d'indiscutable façon. Et cette importance est d'autant plus considérable que l'application stricte de la loi soulève mille points de détails, dont la résolution peut plus ou moins facilement prêter à l'arbitraire : avec ce code, plus de difficultés, car, nous le répétons avec

plaisir, tout est prévu avec le plus grand soin. Les exécuteurs de la loi s'en féliciteront : leur travail sera facilité d'autant.

* *

VAN DEN HEEDÉ (Ad.). — *L'art de forcer*. Un vol. in-16 de XIV-114 pages. Paris, 1906, Amat. Prix : 2 fr. 50

Voici un livre attendu : il apparaît au moment où les fleurs, demandées en toute saison, doivent être récoltées par les praticiens et les amateurs.

Trop de mécomptes se rencontrent dans cette pratique de l'horticulture : cet ouvrage dû à un praticien observateur, désireux de venir en aide à ses collègues, est le bien venu.

L'Art de forcer donne les modes de préparation et les méthodes de forçage capables de faire obtenir de magnifiques résultats. Traité méthodiquement, ce petit livre, dont le prix est à la portée de tous, est appelé à rendre de réels services.

* *

VILLIARD (Marius). — *Nos devoirs*. Un vol. in-16 de 182 pages. Tavernes (Var), 1906, chez l'auteur.

Prix : 1 fr. 25

Bien que ce livre soit écrit pour nos voisins du Sud, nous n'hésitons pas à le recommander aux classes dirigeantes de la Belgique. Il renferme maints aperçus sur les devoirs religieux, sociaux et civiques du citoyen, qui trouveraient leur application pratique dans notre patrie. On parle beaucoup, de nos jours, des droits du peuple : les conférenciers, les sociologues, les économistes ne nous entretiennent que de ces droits, mis à la mode par la doctrine socialiste. Certes, le peuple a des droits, mais on oublie trop qu'il a aussi des devoirs, et M. Villiard nous le rappelle en termes mesurés et fermes. Son travail mérite la plus large diffusion, et nos hommes d'œuvres, notre clergé, nos maîtres d'école feront chose utile en le popularisant parmi ceux dont ils ont charge d'âme.

LECTOR.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

RÉCRÉATION

Logogriphe.

Je suis prénom féminin de simple tour-
 [nure,
 Deux lettres seulement entrent dans ma
 [structure,
 Et je puis subir un complet renversement
 Sans présenter après le moindre change-
 [ment.

Enigme.

En musique on voit mon premier ;
 En terre ou sur toi, mon dernier ;
 C'est un fléau que mon entier.

Réponses au dernier numéro :

Charade : O-tage.

Mots en carré :

R O B E

O B I T

B I E N

E T N A

Memento culinaire
Dîner de famille

Potage velouté au tapioca
Langue de bœuf braisée
Poulet chasseur
Marmelade d'abricots

POTAGE VELOUTÉ AU TAPIOCA. — Faites bouillir un litre et demi d'eau salée, ajoutez-y trois à quatre cuillerées à bouche de tapioca. Après 20 minutes de cuisson, délayez petit à petit dans votre potage deux jaunes d'œufs battus, auxquels vous aurez incorporé un bon morceau de beurre. Prenez ensuite à part un peu de votre potage, délayez-y une demi-cuillerée à café d'Extrait de viande Liebig, et remettez le tout dans la soupière.

LANGUE DE BŒUF BRAISÉE. — Faites dégorger et blanchir la langue, enlevez soigneusement toutes les parties qui la déparent ; puis piquez-la avec des lardons assaisonnés de sel et poivre.

Mettez-la cuire ensuite dans une casserole avec des bardes de lard. Ajoutez : carottes, oignons, thym, laurier, clou de girofle, sel et poivre. La cuisson demande trois heures. Servez avec une sauce piquante. TANTE LOUISE.

Les Bougies de la Cour sont les meilleures.

Le coin des rieurs

Un vieux richard fait son testament et attribue plusieurs legs à ses domestiques.

— Pourquoi, dit le notaire, donnez-vous moins aux plus anciens qu'aux nouveaux venus ?

— Parce que ceux-ci, répond-il, n'ont pas encore eu le temps de me voler grand'chose...

Chez l'épicier.

— Un quart de thé, s'il vous plaît.

— Noir ou vert ?

— N'importe, c'est pour une aveugle.

Au restaurant.

— Garçon, apportez-moi des fautes d'orthographe.

Le garçon, hébété :

— Monsieur, nous n'en avons pas.

— Alors, pourquoi en mettez-vous sur la carte ?

Petites Nouvelles

On nous annonce que M. De Heusch, fondateur à Bruxelles des Salons des Arts et Métiers, est d'accord avec l'administration communale de Verviers pour installer dans cette ville, en avril et mai prochains, une grandiose exposition des produits textiles.

Ce sera le Palais industriel des textiles, avec le patronage des autorités et l'appui de tout ce que compte d'influences le monde industriel et commercial.

* *

La Fédération pour la défense des intérêts belges à l'étranger vient de nous envoyer son *Rapport sur la question d'entente hollando-belge*. Ce rapport, présenté par une commission spéciale choisie au sein de la Fédération, s'étend aux divers domaines économique, moral, militaire et social ; nous signalons volontiers à l'attention du monde politique cette étude, sérieusement documentée et sincèrement écrite.

* *

Le *Glanneur* s'est, à diverses reprises, longuement occupé du projet de chemin

de fer électrique Bruxelles-Anvers, de M. Müllender. Aussi avons-nous vu avec plaisir la demande en concession que l'auteur a déposée le 21 juin dernier, entre les mains du ministre des chemins de fer.

Un mémoire descriptif fort détaillé et un cahier des charges accompagnent cette requête. D'après ce que nous avons dit antérieurement, nos lecteurs se rappellent, au moins dans ses grandes lignes, l'économie générale du projet Müllender. Il est à souhaiter, dans l'intérêt même du commerce belge, qu'une prompt solution intervienne au sujet de cette question vitale : le trafic intensif entre nos deux grandes villes se trouve paralysé par suite de l'insuffisance des communications rapides ; le gouvernement se doit à lui-même de solutionner à bref délai ce *consideratum*.

* * *

Ostende Centre d'art est entré définitivement dans la période d'activité utile ; celle-ci s'est jusqu'ici manifestée dans trois domaines bien différents, et qui marquent amplement le but de l'œuvre poursuivie.

C'est d'abord l'*œuvre des conférences*, qui réunit les noms les plus en vogue : Edm. Picard, Léon Hennebicq, Brieux, Fierens-Gevaert, le docteur Doyen, Paul Doumer, Jules Claretie, Valère Gille, Georges Boyer, d'autres encore ; cette simple énumération indique à suffisance l'éclectisme qui a présidé au choix des sujets. La conférence inaugurale, d'Edmond Picard, vient de paraître en une élégante plaquette : le but et l'esprit d'Ostende Centre d'art y sont décrits avec une grande largeur de vues.

C'est ensuite l'*Exposition du Livre belge* (14 juillet - 30 septembre) ; l'encourageant succès de ce premier essai engagera ses promoteurs à poursuivre avec constance une entreprise grandement utile au double point de vue de l'art et de la littérature.

C'est encore le *Salon des Beaux-Arts* (18 juillet - 30 septembre), où se trouve abrité un choix d'œuvres belles et curieuses, capables de donner aux visiteurs une impression esthétique rare et vibrante. Le comité a sagement agi en écartant les productions médiocres : la manifestation d'art n'en comporte qu'une pureté plus intense, plus somptueuse, si l'on peut s'exprimer ainsi.

* * *

M. X. Casier nous prie d'annoncer les

excursions suivantes : le 2 septembre, les Pyrénées ; le 10 septembre, l'Italie. Un membre de la famille Casier accompagnera les touristes.

* * *

Nous recommandons volontiers à ceux de nos lecteurs qu'intéressent les études historiques, une revue française qui vient d'entrer dans sa seconde année ; nous voulons parler de la *Revue historique de la question Louis XVII*.

Cette question Louis XVII passionne depuis nombre d'années le monde des historiologues ; on a beaucoup écrit pour et contre, on a discuté ferme, et, un beau jour, l'opinion s'est révélée désireuse de connaître la vérité, toute la vérité, sur un point obscur et fort controversé de l'histoire de France. La maison Daragon, chacun le sait, s'est fait une réelle spécialité des recherches de tous genres : elle était donc toute désignée pour entreprendre la publication des documents relatifs au malheureux fils de Louis XVI. La revue qu'elle consacre à leur étude se présente sous un aspect engageant, et la lecture des articles qui la composent, signés de noms autorisés, aidera à faire la lumière sur le mystérieux prisonnier du Temple.

Il ne nous appartient pas de prendre position dans le débat ; nous nous contenterons de recommander vivement la *Revue Louis XVII* : nos lecteurs pèseront eux-mêmes les arguments et, sérieusement documentés, ils se feront une opinion adéquate aux faits exposés.

* * *

La huitième exposition annuelle du Cercle « *Vrije Kunst* » aura lieu, du 1^{er} au 25 septembre, au Musée Moderne, Place du Musée, à Bruxelles.

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Poésie et poètes (Fr. Dufour). — La Transfiguration, *poésie* (Madeleine Lépine). — La restauration du chant grégorien, *fin* (Dom Cagin). — Chanson d'exil, *poésie* (François Coppée) — Vache !... (Jehan d'Estréelles). — Le surhon me d'après Corneille (J. Calvet). — La gandoura de Mahomet (S.). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Silhouettes de musiciens : Diabelli (Camille Bellaigue). — Le mois littéraire (Lector). — Récréation. — Memento culinaire (Tante Louise). — Le coin des rieurs. — Revue des revues.

POÉSIE ET POÈTES

A l'occasion du troisième centenaire de Corneille (6 juin 1606-1906), la maison Paulin a eu l'heureuse pensée de réunir en un coquet volume, sous ce titre : *Cent poésies de Pierre Corneille* (1), les plus beaux vers dont le grand poète a émaillé sa traduction de l'*Imitation de J.-Ch.* Nous applaudissons de grand cœur à cette délicate initiative : c'était bien là la plus douce manière de glorifier la mémoire du célèbre tragique.

Les lecteurs de la *Revue des Poètes* se rappelleront sans doute le nom de M. Maurice Levaillant. *Le Miroir d'étain* (2), qu'il vient d'éditer, n'est pas pour amoindrir la haute idée que nous avons de son beau talent ; ici, comme toujours d'ailleurs, l'auteur recherche l'expression nette et forte, la phrase imagée donnant du sujet une vue exacte et complète. Certaines de ces pièces nous donnent l'entière illusion de voir se dérouler devant nous, comme dans un miroir d'étain, les épisodes décrits. Ceux-ci, empruntés pour la plupart à la mythologie, sont bien un peu vieillots ; mais la manière supérieure dont ils sont traités rachète ce léger détail.

M. Joseph Serre, dont on se rappelle la magistrale étude sur Hello, nous revient poète, et non des moindres. Ses deux œuvres : *Le Bois sacré* (3) et le *Livre*

d'une mère (1), nous ont valu une heure vraiment délicieuse ; M. Serre possède une singulière facilité d'évocation : chaque piécette est une manière de tableau, aux couleurs chatoyantes et harmonieuses, au coloris délicat et fin. A cette forme brillante et soignée, joignez un fond d'une grande sincérité, des sentiments nobles et purs, et vous comprendrez le plaisir éprouvé à parcourir ces jolies pages.

Ecoles buissonnières (2) nous ramènent au genre apologue ; tout cours de littérature vous apprendra que, pour aborder ce genre, il faut non seulement une bonne plume, mais encore et surtout une grande finesse d'esprit et beaucoup de psychologie.

M. Leclerc possède l'un et l'autre ; ses fabliaux décèlent une verve mordante, mais sans méchanceté ; c'est même plus, à notre avis : c'est cette ironie fine et spirituelle, qui n'est guère l'apanage que d'un très petit nombre, et dont le maniement exige autant de délicatesse que de prudence. Lisez donc ces *Ecoles buissonnières*, et dites-moi si j'ai tort.

M. R. D'Hugheer, dans sa *Soif des infinis* (3), confirme pleinement les appréciations émises à cette place l'année dernière. Le vers coule avec facilité, le

(1) Paulin, 1906 (1.00).

(2) Plon, 1906 (3.00).

(3) Vitte, 1906 (1.50).

(1) Vitte, 1906 (1.50).

(2) Paulin, 1906.

(3) Chez l'auteur, 1906 (1.50).

style est soigné, le fond irréprochable. Nous aimerions pourtant que l'auteur abandonne un peu de sa désespérance, de sa mélancolie : un vers riant et gai se lit plus aisément qu'une élégie, quelque belle qu'elle soit. Que ceci ne soit pourtant pas un découragement; au contraire, la manière du poète nous plaît, mais nous l'aimerions plus enjouée.

Après *Vercingétorix*, *Bayard* (1) : c'était dans l'ordre. M. Lambert est l'homme des grands héros, et son vers est bien approprié à ce noble sujet. Il manie l'alexandrin avec une aisance enviable, et certes Bayard ne pouvait rêver de chanter mieux doué pour célébrer sa gloire. Une rare entorse aux règles parnassiennes ternit seule cette œuvre remarquable à tous points de vue. FR. DUFOUR.

La Transfiguration

La poudre des chemins avait terni sa robe ;
Son visage était pâle, et son regard, rêveur ;
A Jean, le cœur aimant, puis à Simon, le probe,
A Jacques, le zélé : « Venez, » dit le Sauveur.

Ils suivirent Celui que la paix accompagne,
En des sentiers pierreux, sans ombre et sans par-
[fum ;
Après un long trajet, en haut de la montagne
Ils arrivèrent las, le corps et l'âme à jeun :

Car Jésus se taisait, triste, et courbant la tête,
Supportant un fardeau qu'ils n'apercevaient pas ;
Il entendait mugir la voix de la tempête,
A l'univers entier il livrait des combats.

L'astre du jour couvrit sa face éblouissante
D'un voile obscur, semblable aux crêpes de la
[mort ;
Et portant à son cœur une main frémissante,
Jésus ferma les yeux comme un enfant s'endort.

Jacques regarda Jean qui s'assit sur la pierre.
« Pourquoi, murmurait-il, le divin Bien-Aimé
Ne nous parle-t-il pas ? — Seigneur !... » dit
[Simon Pierre ;
Mais il se tut, baissant un visage enflammé :

La face du Messie étincelait dans l'ombre ;
Son front jetait des feux d'azur, de pourpre et
d'or,

(1) Daragon, 1906 (1.00).

Et sa robe ternie et son vêtement sombre
Effaçaient en blancheur les neiges du Thabor !

Son corps divin baignait dans un flot de lumière,
Le rayon qui sortait de ses yeux agrandis
Aux brûlants Séraphins fit baisser la paupière ;
Un silence d'amour couvrit le Paradis.

Et Moïse était là, parlant avec Élie
Qui n'a jamais reçu le baiser d'Azraël ;
Et voici qu'une voix, de tendresse remplie,
Vint caresser Jésus comme un souffle du ciel.

La Voix d'en-haut disait : « Voilà celui que
[j'aime. »
Et versant sur son front des torrents de clartés,
Dieu donnait à son Christ l'immortel diadème
De toutes les vertus, de toutes les beautés.

MADELEINE LÉPINE.

La restauration du chant grégorien

FIN.

3. L'ÉCOLE CRITIQUE. SES MÉTHODES. SON ATELIER.

C'est ici que se placent les premières études scientifiquement organisées par dom Mocquereau. Elles ne lui découvrirent d'abord qu'une partie de la vérité. Mais le jour où se ferait la pleine lumière était proche.

L'enquête ordonnée par dom Guénanger n'avait laissé de traces que dans quelques copies. L'enquête d'où sortit la « Paléographie musicale » en avait augmenté le nombre sous forme de transcriptions et, mieux encore, de photographies. Diverses communications bienveillantes avaient fait le reste. Mais c'est principalement par voie d'extraits qu'avaient été multipliés les spécimens des manuscrits les plus variés.

C'était insuffisant encore pour une révision d'ensemble, consciencieuse, approfondie dans les moindres détails, et s'appliquant à tous les morceaux du répertoire, sans exception. Au premier fond de transcriptions, de photographies et d'extraits, il devenait nécessaire d'ajouter, en plus grand nombre que jamais, par l'intermédiaire des copistes ou de la photographie, les manuscrits entiers nécessaires au travail projeté.

La reproduction le plus souvent photographique ou la transcription d'un si grand nombre de documents, les voyages qui les préparèrent ou les suivirent, occasionnèrent à l'Abbaye de Solesmes des sacrifices d'argent, cela va de soi. Mais dom Delatte y pourvut magnifiquement sans reculer devant aucune dépense reconnue nécessaire. En même temps il faisait appel à quelques-uns des spécialistes de la Congrégation.

Ainsi continuait de se développer l'œuvre de Solesmes, en recevant une organisation de plus en plus vigoureuse, sous l'autorité de dom Delatte en sa qualité d'abbé de Solesmes et de Supérieur Général de la Congrégation de France.

Ce n'est pas tout encore. On avait enfin sous la main d'incomparables trésors de documents. Encore fallait-il en faire un instrument de travail d'une consultation facile, et pouvant fournir immédiatement, sur un point donné, les moyens de constatation les plus sûrs, les plus rapides, les mieux classés, les plus synoptiques. Un dépouillement gigantesque s'imposait.

Dom Mocquereau ne recula pas devant l'immensité de la tâche. Il créa l'instrument.

Tout un groupe de travailleurs choisis fut mis à sa disposition par l'Abbé de Solesmes, et l'on entama, suivant la méthode uniforme indiquée par le Maître, un dépouillement minutieux de toute une bibliothèque de manuscrits. Je laisse ici la parole à dom Mocquereau lui-même :

« Chaque morceau du répertoire eut ainsi son dossier, c'est-à-dire son tableau synoptique, constitué par l'alignement de chacune des versions, — semblables ou différentes, — de ce morceau, sous la version précédente, les unes sous les autres, groupées par écoles ou par provenances, le tout disposé très ingénieusement en colonnes parallèles permettant de suivre, soit dans sa fixité, soit dans sa corruption, l'histoire d'un neume. Chaque tableau fournit donc à volonté soit l'histoire d'ensemble d'un morceau, soit l'histoire neumatique de chacun de ses éléments, l'un après l'autre.

Tout autre procédé n'aurait pu laisser dans l'esprit qu'une impression vague, désordonnée, sans cohérence ; nulle trace permanente ne serait demeurée, toujours accessible au contrôle, du fondement sur lequel on aurait établi son édition.

Ce travail d'une apparence aride et qui

pouvait user la patience la plus inlassable, en vint à passionner ceux qui s'y adonnèrent, à la vue de la sûreté mathématique des résultats qu'ils obtenaient. »

Ce fut bien autre chose quand dom Mocquereau leur apprit la façon d'interroger et d'étudier ces statistiques. C'est en effet là, et c'est uniquement par ce moyen, que lui-même a pu découvrir le secret de certaines lois de composition des mélodies grégoriennes, actuellement encore inconnues de qui que ce soit, et dont à peine les anciens eux-mêmes eurent pleinement une conscience bien réfléchie.

Ainsi dom Mocquereau n'avait pas seulement fait converger à Solesmes les matériaux de l'œuvre qu'il méditait, il avait créé du même coup le procédé d'exploitation de ces matériaux, l'instrument de travail et la méthode qui leur étaient le mieux appropriés, et enfin tout un atelier de jeunes moines, déjà tellement rompus à sa méthode, qu'il est parfois obligé de compter avec eux, et d'incliner sa science devant la compétence supérieure de leurs constatations personnelles.

Un docteur en musique allemand vint l'année dernière consulter dom Mocquereau sur un travail qu'il se proposait d'entreprendre. Mis en présence du Maître et de ses élèves, à la vue du nombre et de la variété des documents dont ils disposent, de l'incomparable instrument d'étude auquel ils travaillaient, et de la façon dont ils s'en servent, il partit, en quelque sorte découragé, disant qu'il était impossible de s'engager derrière eux dans une voie pareille, et qu'ils avaient une telle avance, une telle organisation, de telles ressources, qu'on ne pouvait les empêcher d'être toujours et partout les premiers.

4. LES NOUVELLES ÉDITIONS.

Il restait à rendre publics : 1^o les textes de chant traditionnel obtenus et rendus définitifs, on peut le croire, par des moyens critiques aussi pénétrants ; 2^o l'« apparatus » scientifique de dom Mocquereau.

Le Bref de Sa Sainteté Léon XIII à l'Abbé de Solesmes ne donnait pas seulement à la préparation d'un nouveau « Liber Gradualis » les encouragements et la liberté qui manquèrent à celle du premier, il déterminait en même temps un mouvement général favorable au chant tradi-

tionnel. Les demandes de nouveaux livres affluèrent de tous côtés.

Devant ces nécessités qui se traduisirent bientôt en réclamations pressantes, dom Mocquereau fut obligé d'ajourner la publication de ses preuves. Des diocèses entiers voulaient des éditions musicales, il les fit. Les musiciens préféraient des éditions rythmées, il les fit. D'autres préféraient les éditions neumatiques pures. On les imprime.

Bref, il est prêt sur toute la ligne, et la « Paléographie musicale » montre à tous, en reproduisant ses tableaux, avec quelle éloquence il justifie les changements qu'on lui reproche. C'est l'éloquence des faits, rien de plus : *Res, non verba*. C'était la devise qu'il donna jadis à sa « Paléographie musicale ». Elle a droit d'y figurer tranquillement, et sûre d'elle-même, plus que jamais. DOM PAUL CAGIN.

CHANSON D'EXIL

Triste exilé, qu'il te souvienn
Combien l'avenir était beau,
Quand sa main tremblait dans la mienne
Comme un oiseau.

Et combien ton âme était pleine
D'une bonne et douce chaleur,
Quand tu respirais son haleine
Comme une fleur.

Mais elle est loin, la chère idole,
Et tout s'assombrit de nouveau.
Tu sais qu'un souvenir s'envole
Comme un oiseau.

Déjà l'aile du doute plane
Sur ton âme où naît la douleur,
Et tu sais qu'un amour se fane
Comme une fleur.

FRANÇOIS COPPÉE.

VACHE !...

Après un diner silencieux, l'agent de police se leva de table brusquement : « Allons ! Des pleurs à présent ? il manquait ça !

— Crois-tu, Michel, que c'est gai pour moi de te voir partir pour aider à l'inventaire de la cathédrale ?

— Le service est le service.

— Je suis enfant de Marie ; quand j'ai épousé un agent, je pensais épouser un honnête homme. »

Michel eut un geste de colère : « Je ne suis pas un honnête homme ? Répète-le !

— Je veux dire que je croyais que tu ne ferais jamais qu'une honnête besogne en...

— En voilà assez ; passe-moi mon ceinturon, il est temps.

— Promets-moi, dit-elle encore, que tu seras doux pour ceux qui manifestent ; ce sont de braves gens qui défendent leur bien, le bien de Dieu.

— Je connais mon service.

— Songe que, dans cette église, nous nous sommes mariés ; on y a baptisé, le mois dernier, notre petite.

— Ne m'embête pas davantage, » fit-il bourru, pour cacher l'émotion qui le gagnait de plus en plus.

Elle ne se laissa pas intimider : « Pense que, si je n'étais pas ta femme, je serais parmi ceux qui protesteront et que même... si tu m'écoutais, tu laisserais ta place... »

L'agent claqua la porte de la cuisine et se dirigea vers la rue ; mais la vaillante petite femme courut derrière lui, et lui prenant le bras :

« Tu ne cogneras pas, dis, Michel ? Je t'en prie... Fais comme si les catholiques étaient des grévistes, ajouta-t-elle en souriant à travers ses larmes.

— C'est ça, chine-moi à présent... Allons, ne t'émotionne pas, on fera pour le mieux. »

Dans la rue, Michel Pelletier rencontra son collègue Bridou, un finaud qui était toujours dans le secret des dieux.

« Pelletier, dit-il, le maire a fait payer une bande de socios pour crier sur les calottins et taper dessus au besoin ; la consigne est de ne rien voir.

— On ne peut tout de même pas...

— C'est comme je te le dis, et il ne s'agit pas de broncher : un maire radical, tu sais, ça veut être obéi radicalement ; ils ont le *dégommement* facile.

*
**

Au poste de police, la brigade se forma et partit d'un pas militaire vers la cathédrale dont les flèches ajourées se profilaient sur le ciel gris d'hiver. L'inventaire devait avoir lieu à deux heures.

Bien qu'il ne fut qu'une heure et demie, la foule commençait à se masser aux alentours.

*
**

Sans trop de peine, cependant, les agents dégagèrent le parvis de l'église et maintinrent les manifestants sur les trottoirs. Ceux-ci formaient des groupes que l'œil le moins observateur eût qualifié du premier coup.

D'abord, face au portail principal, une troupe d'hommes dont les visages portaient l'évident stigmate du vice et de l'alcoolisme, se tenaient dans les poses les plus débraillées. Leur expression haineuse faisait froid au cœur. Si les casiers judiciaires avaient les mêmes propriétés que les casiers proprement dits, ces individus auraient pu en fournir de quoi renfermer tous les cartons d'un ministère : c'étaient les stipendiés du maire ; ils avaient l'air tout à fait chez eux.

A droite et à gauche, régnait une animation de bon aloi qui transfigurait des figures notoirement calmes d'ordinaire. Toutes les classes de la société y fraternisaient : on voyait des jaquettes d'astrakan coudoyer le châle de laine des ouvrières, et des tabliers d'artisans près des pardessus cloche...

Le cadran de l'horloge marqua deux heures : l'inventorieur ne paraissait pas. La foule put à loisir contempler la cathédrale.

C'était un de ces monuments de style ogival dont les hardiesses de construction dénotaient une technique qui surprend encore aujourd'hui les hommes du métier, et dont les beautés architecturales d'ensemble et de détail ravissent les artistes. Depuis sept cents ans, elle dominait la vieille ville, souvenir splendide « des âges de barbarie et d'obscurantisme » aux bâtisseurs de palais d'exposition en plâtras.

Deux heures et demie. — L'exactitude étant la politesse des rois, les jacobins, par principe peut-être, s'en exemptent volontiers : l'inventorieur ne parut pas encore.

La cathédrale était un livre de pierre où l'homme du moyen âge, privé du bonheur de lire chaque matin son journal, apprenait des choses peut-être aussi importantes, c'est-à-dire ses origines, sa foi, ses espérances. Les sculptures du porche prenaient l'humanité à sa naissance et, à travers la reproduction des scènes bibliques, le conduisaient à la Rédemption bienheureuse par le Christ...

Trois heures. — Les pieds battirent, en redoublant, la charge sur le pavé ; les murmures devinrent des protestations violentes.

A regarder de près les sculptures de la cathédrale, vraies dentelles de marbre, on voyait que, dans leurs niches, les statues de saints étaient presque toutes décapitées. Ceci était le souvenir des siècles de progrès. On sait de quelle façon la Réforme s'est exercée sur les monuments religieux, symbole sans doute de son œuvre dans les âmes. Puis vinrent « les grands ancêtres ! » La révolution, qui n'avait « pas besoin de savants », n'avait pas besoin d'arts non plus. L'humanité, régénérée par ses principes, fit des monceaux de ruine de maints chefs-d'œuvres en mutilant les autres comme celui-ci....

Enfin, à trois heures et demie, arriva l'inventorieur, qui venait apporter la participation du *xx*^e siècle à la vie du vieux monument. Cet homme était accompagné de deux individus à mine patibulaire, munis des instruments de la cambriole avec effraction.

Sur le passage du mandataire de la loi réprouvée, les exclamations éclatèrent avec l'ampleur d'un *crescendo* réussi. « Hou ! Hou ! la casserole ! » Auxquelles des voix avinées répondirent : « A bas la calotte ! »

Des cantiques furent entonnés, tandis que retentissaient les paroles infâmes de la *Carmagnole*.

Tout à coup, un cri strident domina les autres. Michel Pelletier se retourna et vit un apache de marque, plusieurs fois repris de justice, *Hercule des carrières*, qui assommait une vieille femme. L'agent allait s'élançer quand son collègue Bridou le retint vivement. La vieille tomba sur ses voisins, inanimée.

« Eh bien ! les agents, cria une voix forte, allez-vous laisser massacrer les femmes ? »

A ces mots, Bridou fendit la foule et empoigna... l'homme qui avait appelé !

— « Lâches ! Lâches ! » cria-t-on de tous côtés.

— Arrêtes-en quelques-uns, ordonna Bridou à Pelletier qui obéit.

Pendant ce temps, *Hercule des carrières* s'en allait les mains dans les poches, en sifflotant.

*
**

Le soir, Pelletier s'en retournait chez lui, l'oreille basse ; il pensait au chagrin

qu'aurait sa femme quand on lui raconterait... car on lui raconterait les choses sûrement.

Il fut tiré de ses réflexions par des clameurs sortant d'un cabaret borgne ; la porte s'ouvrit violemment.

« La police ! Appelez la police ! » hurla une mégère au chignon chaviré, et, apercevant l'agent, elle courut à lui : « On se tue là-dedans.

— Allez au poste, conseilla Michel.

— J'y vais, mais il sera trop tard ; entrez de grâce !...

L'agent entra.

Dans une atmosphère empuantie de tabac et d'alcool, il vit l'*Hercule des carrières*, essayant de la main gauche de terrasser un homme, tandis que de l'autre, malgré les efforts d'un camarade, il brandissait un couteau à virole.

— La Rousse ! susurra le copain.

A ce mot, d'un mouvement terrible, l'*Hercule* lança dans un coin l'homme qu'il étraignait, puis, échappant à l'étau qui lui enserrait le bras, il se retourna rapide comme l'éclair vers l'agent en lui plongeant son couteau dans la gorge : « Vache ! » éructa-t-il.

Pelletier tomba foudroyé !

Cé fut un sauve qui peut général pendant que l'assassin, dégrisé par la vue du sang, allait s'appuyer à une table et bégayait avec des larmes d'ivrogne :

« Pourquoi qu'y ne m'a pas fourré au bloc tantôt, c' t' andouille ?... Je sentais que j'allais faire un mauvais coup... ; j'avais trop bu, ce midi, à la santé du maire... Moi, quand j'ai trop de ronds dans ma poche... »

Le reste se perdit dans des hoquets.

JEHAN D'ESTRÉEELLES.

Le surhomme d'après Corneille

La poésie moderne a opposé si souvent la nature et la vie à la morale chrétienne, que nous pourrions avoir quelque plaisir à fêter un poète, dont l'œuvre célèbre l'harmonie de la vie et de la foi. Cette œuvre a des parties caduques ; elle a vieilli : *Agésilas*, *Suréna* et même *Œdipe* sont oubliés ; il serait ridicule de les admirer encore et de chercher à les faire admirer. Mais ce qui est resté vivant et bien actuel, c'est l'homme que Corneille a créé et jeté sur la scène, l'homme éner-

gique, maître de lui et des choses, conséquent avec lui-même et cohérent, qui, bien plus que les « monstres » imaginés par les modernes, mérite le nom de *surhomme*. Et c'est du surhomme cornélien que je voudrais parler dans cette chronique.

* * *

La vie de Corneille fut simple, terne, sans incidents et sans accidents. Il naquit en 1606 à Rouen et il mourut en 1684. Il tint peu de place dans ce monde, parce qu'il était modeste, timide et gauche. Il avait peu d'esprit, peut-être parce qu'il était pauvre et qu'il dut toute sa vie plier sa fierté et s'abaisser pour gagner le pain de sa famille. Vers la fin de sa vie, il connut presque la misère, et s'il n'est pas vrai qu'un jour il dut entrer chez un cordonnier, quitter ses souliers et attendre pour repartir qu'ils fussent rapiécés, il est certain qu'il fit l'expérience des dures privations. La misère lui apporta la tristesse. Montesquieu dit bien que le mérite console de tout ; mais quand ce grand moraliste parlait ainsi, il avait trois châteaux, beaucoup de champs et de vignes, une réputation immense, et il vendait à bon prix ses vins de Médoc aux Anglais et ses livres à toute l'Europe.

Si quelque chose consola Corneille dans sa misère, ce ne fut pas la gloire qui le délaissa de bonne heure pour suivre son galant continuateur, Quinault, et son jeune rival, Racine ; ce fut sa foi. Elle était profonde et naïve. Il était dévot bonnement et sans raffiner sur rien. Il tenait autant à son titre de marguillier de son église paroissiale qu'à un titre de noblesse. Quand il se retira du théâtre, par découragement, par épuisement ou par fierté, il occupa ses loisirs à traduire l'Imitation de Jésus-Christ en vers éloquents et tapageurs. Cette traduction est assurément maladroite : Corneille n'était pas fait pour comprendre « ce silence modulé » qu'est l'Imitation, et son livre, comme le dit spirituellement M. Jules Lemaitre, est une sorte « d'imitation de Jésus par le Cid ». Mais cette gaucherie même est touchante et prouve bien la bonne foi et la foi de Corneille.

Il ne faut pas nous le représenter, comme on imagine volontiers Racine, avec un bel habit brodé, une perruque poudrée, lisant de sa voix de cristal aux invités de Marly les *Vies* de Plutarque. Corneille est resté loin de la cour et loin de

la ville ; il en ignore les élégances ; Corneille n'a pas été jeune, il a eu toujours quarante-cinq ans — et c'est pour cela peut-être qu'il ne pouvait pas se décider à vieillir — grisonnant, pâle, myope, un peu voûté, énergique pourtant et bien en place, il me semble le voir dans l'église où il fut baptisé, assis gravement au banc-d'œuvre ou à genoux pour une prière solide.

Or, cet homme simple qui fut bourgeois de parti pris et marguillier de propos délibéré, a créé un monde de héros, qui ont une taille colossale, des sentiments surhumains, des gestes immenses et un langage éclatant comme une fanfare. Où trouve-t-il donc les éléments de ses créations ?

Il les trouve d'abord dans son époque, une des plus troublées de notre histoire. Richelieu avait essayé de discipliner la France avant l'heure de la discipline. Les guerres de religion, la ligue et les agitations qui suivirent la mort de Henri IV étaient encore trop près : les grands seigneurs ne pouvaient s'habituer à laisser leur épée au fourreau, ni à attendre le bon plaisir du ministre dans une antichambre. Aussi, quand Richelieu fut mort, la France secoua le joug et le frein qu'on lui avait imposés trop tôt, et avant de se soumettre définitivement se révolta une dernière fois. Ce fut la Fronde, cette dernière convulsion de la liberté mourante, comme dit Bossuet. Beaucoup mieux que les autres critiques, M. Lanson a montré les rapports de la tragédie cornélienne avec la réalité. Il nous rappelle que Corneille eut sous les yeux Richelieu, Retz, La Rochefoucauld, Mme de Longueville, Mme de Chevreuse, et quels furent ces personnages complexes et extrêmes. L'énergie, le mépris de la mort, la volonté dominant les passions et les événements, les grandes passions traversant les grandes entreprises, tel est le spectacle qu'ils offraient à Corneille.

Il s'en donnait un autre à lui-même dans le silence de son cabinet. Il lisait Tite-Live, Sénèque et Lucain, et pour lui, revivaient le patriotisme féroce de la Rome primitive, la vigueur de la République romaine qui conquiert le monde et les grandes pensées du Sénat qui le gouverna. Ce qui le frappait ici, c'était la force qui s'impose, qui n'est jamais émue par les passions et qui brise les obstacles avec une brutalité sereine. Il lisait Guilhem de Castro et les Espagnols et il s'enchan-

tait de la fierté de ces Castillans, si attachés au point d'honneur et si grands même quand ils ne sont que vaniteux dans leurs rodomontades, même quand ils sont ridicules comme don Quichotte. Il aimait en eux cette force morale qui s'étale pour prendre conscience d'elle-même et pour étonner les passions, qui se plaît dans la difficulté, pourvu qu'elle soit brillante, et qui dépasse toujours le but par une sorte de coquetterie hautaine.

Or, cette indiscipline de la Fronde, cette vigueur romaine et cette fierté castillane, Corneille s'en empare et les enferme dans son imagination et dans son cœur, il les sent et il les vit, pour ainsi dire ; puis, par un effort de son génie, il épure et élève ces accidents historiques, jusqu'au point où ils ne sont plus des accidents, mais de l'humanité : il crée Rodrigue, Auguste, Émilie, Horace, Polyeucte, Cléopâtre, en qui les plus grands des héros de la Fronde, les plus grands des Romains et des Castillans auraient pu se reconnaître, mais qui étaient pourtant quelque chose de plus concentré et de plus pur, je veux dire des héros humains, des surhommes.

(*A suivre.*)

J. CALVET.

La Gandoura de Mahomet

On s'instruit toujours en voyageant. Voici une petite histoire que j'ai apprise ici : je la dédie aux collectionneurs méfiants, s'il y en a, aux antiquaires astucieux et aux amis des joyeux propos.

M. Perrichon — je tais discrètement son nom véritable — est un hiverneur artiste qui vient tous les hivers dans Alger la Blanche chercher un climat plus doux et des pièces rares. Collectionneur passionné des œuvres variées et souvent douteuses de l'art musulman, arabe, kabyle, berbère et marocain — armes, bijoux, aiguères, tapisseries, broderies, etc. — doué, à ce qu'il croit, d'un flair merveilleux et, à ce qu'on dit, d'une candeur ingénue, il est à l'affût des bonnes occasions et passe ses après-midi à courir d'un marchand chez l'autre. Il connaît tous les vendeurs d'antiquités plus ou moins modernes, depuis les rampes du quartier de l'Agha, jusqu'aux arcades de la rue Bab-Azoun et de la rue Bab-el-Oued. Il

ne sort presque jamais sans rapporter un bibelot et sa fortune lui permet de se passer toutes ses fantaisies ; ses fantaisies de collectionneur sont approuvées par Mme Perrichon qui, sans doute, les préfère à d'autres...

Tout dernièrement, il entre chez Birkadem, le marchand d'antiquités de la rue Bab-el-Oued, au bas de la Casba, la ville arabe. Birkadem était justement en train de ranger dans une vitrine un arrivage d'objets nouveaux que son commis Ahmed, en simple gilet, pour être plus libre de ses mouvements, tirait, l'un après l'autre, d'une grande caisse. M. Perrichon examine, apprécie, compare et marchandé : on lui fait, naturellement, des prix d'ami. — « Et ça ? » dit tout à coup M. Perrichon. — « Quoi ? » dit Birkadem. — « Ça ! » répète M. Perrichon, et il montre au marchand un peu étonné une longue gandoura jaune pâle accrochée, comme à une place d'honneur, au-dessous de la plus belle glace arabe du magasin.. Birkadem est un oriental subtil, qui a l'intelligence prompte et inventive. « Oh, ça ! dit-il d'un ton à la fois respectueux et détaché, ce n'est pas à vendre. » — « Ah ! reprend M. Perrichon, qui a l'habitude de tout acheter. Qu'est-ce que c'est donc ? » — « C'est une des gandouras de Mahomet. » — Je ne vous apprend rien en vous disant que gandoura est synonyme de chemise ou à peu près, mais pour un Européen, gandoura a tout de même quelque chose de plus distingué... En entendant son patron attribuer ainsi à Mahomet cette gandoura qu'il connaît bien, Ahmed, le commis, se laisse aller silencieusement à un rire énorme. — « Mahomet le prophète ?... » interroge M. Perrichon déjà excité. — « Lui-même, répond Birkadem, d'un ton pénétré, mais je te l'ai déjà dit, ce n'est pas à vendre. Achète-moi autre chose. » Et il montre à M. Perrichon un poignard damasquiné, de vieux pistolets, une mosaïque... Très absorbé, M. Perrichon ne peut plus détacher ses yeux de la gandoura du Prophète.

Le sage que nous appelons Salomon a eu raison de dire, dans un de ses proverbes, « qu'un bon serviteur, intelligent et dévoué, est l'œil de son maître ». Ahmed le commis n'a pas eu besoin d'un signe d'avertissement de Birkadem ; il se dirige vers le comptoir, y prend cinq ou six pièces de deux sous, sort du magasin et monte une des ruelles de la Casba, qui

est en face. Un rire silencieux et musulman continue à s'épanouir sur ses lèvres. Au bout de deux minutes, il rentre dans le magasin et se remet à la besogne : il déballe, frotte et range sur une table des objets divers. M. Perrichon est toujours en pourparlers avec Birkadem. Un vieil Arabe, lent et dévot, entre dans la boutique, comme si c'était une mosquée ; il a les pieds nus, ce qui le dispense d'ôter sa chaussure ; sans avoir l'air de regarder M. Perrichon ni d'apercevoir Birkadem, et en clignant à peine de son côté, il va tout droit à la gandoura du prophète, il la soulève d'une main pieuse, la porte jusqu'à ses lèvres et la baise religieusement.. Deux ou trois petits circars de la place du gouvernement, une bonne femme, un portefaix et un vendeur ambulant de cartes postales viennent, en procession, faire leurs dévotions à l'objet sacré. Ces démarches, toutes spontanées, qui n'étonnent pas M. Perrichon, présentent le même caractère de piété sincère et respectueuse : rien n'est touchant comme cette piété des âmes simples, et les âmes simples se ressemblent et se reconnaissent sous tous les climats. Ahmed le commis étouffe de plus en plus son rire taciturne et comprimé : il a dans les yeux une joie maligne et jette sur la gandoura un regard de complicité affectueuse, mais comme il a le dos tourné, M. Perrichon ne peut rien y voir et n'y voit rien... Il est devenu nerveux et un peu fébrile ; il rêve de posséder à tout prix cette gandoura vénérable et fascinatrice dont la petite procession qu'il vient de voir lui confirme l'authenticité. Rempporter chez lui le vêtement intime du Prophète ! Avoir enfin dans sa vie de collectionneur cette bonne fortune inespérée, découvrir et posséder une pièce unique ! La montrer à Mme Perrichon, son épouse, l'exposer ensuite, dans une belle vitrine, aux yeux des amis, des confrères en archéologie, des amateurs éclairés de choses rares ! Jouir doublement de sa conquête devant l'admiration et la jalousie des autres !

Birkadem, nonchalant et distrait, laisse travailler l'esprit de son client. Celui-ci n'y tient plus et marchandé la gandoura. « Non, dit Birkadem, qui n'a qu'une parole : elle n'est pas à vendre... » Vous devinez la fin de l'histoire qu'il est inutile d'allonger. M. Perrichon s'entête, s'échauffe, insiste et supplie. Birkadem, qui a bon cœur, se laisse attendrir petit à

petit par son client fidèle et généreux. « Comme tu es un ami pour moi et que tu as toujours eu avec moi de bons procédés, je consens à faire pour toi ce que je n'aurais fait pour personne. Prends la gandoura du prophète : elle sera tienne désormais, mais promets-moi, quand tu l'auras emportée dans ton pays et dans ta maison, de la conserver, de l'honorer, comme elle mérite, et de l'entourer d'un saint respect... Je l'ai achetée à la vente d'un marabout, qui la tenait de son grand-père, qui la tenait lui-même de son ancêtre à qui elle était venue, en ligne directe, d'un des descendants du Prophète, de Mahomet-le-Glorieux, que nous appelons encore El-Emin ou le véridique. Je te la vends au prix qu'elle m'a coûté, avec un tout petit bénéfice... Ahmed, décroche pour le monsieur et enveloppe avec soin dans une belle boîte la gandoura que je lui cède par bonne amitié. »

M. Perrichon paye sans marchander le prix convenu, emporte sous son bras la gandoura dans sa belle boîte, remonte d'un pas conquérant la rue Bab-el-Oued et va prendre sur la place du Gouvernement le tramway de la colonne Voirol qui doit le conduire à Mustapha-Supérieur, où il est pour quelques jours encore en villégiature. Birkadem et Ahmed le regardent s'éloigner du pas de la porte. Quand il disparaît à l'angle de la rue : « Et ma gandoura ! » dit Ahmed à son patron. « Tiens, lui dit Birkadem qui sait être généreux après une bonne affaire, voilà de quoi t'en acheter une autre. » Et il lui donne cent sous pour avoir une blouse neuve ou d'occasion. « Elle avait deux manches, » dit Ahmed. Birkadem le magnifique lui donna une autre pièce de cent sous... L'homme d'esprit qui m'a raconté cette histoire me l'a garantie. Ne rions pas trop, tous tant que nous sommes, de la naïveté de M. Perrichon. Combien de Birkadem font prendre à combien de Perrichon la blouse d'Ahmed pour celle de Mahomet le Glorieux !

S.

Causerie musicale

Sait-on ce que valent les autographes des grands musiciens ? On en peut juger par ces prix d'une vente récente à l'hôtel Drouot : une page de musique de Chopin a atteint, sous le

feu des enchères, le chiffre de 1,600 francs ; une lettre de Wagner a trouvé acquéreur à 95 francs ; une lettre de Berlioz, à 105 francs ; une lettre de Bizet, 30 francs ; une lettre de Cherubini, 17 francs ; une de Donizetti, 37 francs ; une de Gounod, 24 francs ; une de Liszt, 28 francs ; une de Verdi, 21 francs ; une portée musicale de Rossini a été payée 90 francs.

**

Signalons deux intéressantes nouveautés musicales, éditées par la maison Faes, d'Anvers : *Rapatplan*, une élégante marche à quatre voix, écrite, paroles et musique, par Bavo ; nos cercles gymnastiques flamands auront désormais, pour cadencer leurs travaux, un chœur entraînant et d'allure martiale ; — *de Leeuwerk*, chœur à quatre voix d'hommes, que M. Edouard Verheyden a composé sur une poésie du célèbre Guido Gezelle ; écrite sur le mouvement de marche, cette œuvre convient parfaitement pour les patronages ouvriers.

**

La collection des *Maîtres de la musique* (librairie Alcan, Paris), si brillamment inaugurée par le *Palestrina* de M. Brenet et le *César Franck* de M. Vincent d'Indy, se continue aujourd'hui par une magistrale étude de M. André Pirro sur *J.-S. Bach*, l'illustre compositeur allemand.

Le volume s'ouvre par une biographie détaillée du maître ; nous savions que le grand *Cantor* était comme qui dirait la conclusion d'une longue ligne d'ascendants célèbres, tous musiciens de valeur ; nous savions que sa personnalité fut en quelque sorte constituée par la fusion, en un seul génie, de ces talents d'ordres divers ; nous savions qu'avant de devenir un maître incontesté dans tous les styles, Bach eut des débuts difficiles, décourageants même. M. Pirro nous raconte tout cela, mais avec un tel charme pénétrant, un tel luxe de détails inédits, que cette biographie nous apparaît comme une œuvre nouvelle d'une lumineuse beauté et, ajoutons-le, d'une rare érudition.

L'auteur aborde ensuite l'examen de l'œuvre immense de Bach. On sait que celle-ci, rééditée au complet par la *Bach-Gesellschaft*, comporte 45 gros volumes ; il était donc matériellement impossible d'analyser dans le détail les 191 cantates, les Passions, les messes, les œuvres de musique instrumentale qui constituent cette prodigieuse collection. De chacun pourtant de ces chefs-d'œuvre, M. Pirro nous donne une idée suffisante pour permettre au lecteur une appréciation fondée. Avec une science avertie, il nous montre leur véritable caractère, le langage lyrique et dramatique qui en est le fond et comme la clef. Des exemples musicaux judicieusement choisis viennent corroborer de leur démonstrative précision les sagaces déductions de l'auteur.

Comme complément indispensable à un travail de cette importance, le volume se termine par un catalogue général de l'œuvre de Bach et une bibliographie étendue.

Voilà un ouvrage qui s'impose à l'attention, tout comme ses deux devanciers.

*
**

Nous apprenons avec plaisir que l'importante firme d'organisation d'auditions musicales R. DE VLEESCHOUWER ET Co, qui fut fondée à Bruxelles en 1884, vient de prendre une nouvelle extension par l'adjonction, à ses services existants, de correspondants étrangers à Londres (Leslie Hibberd), Berlin (Hermann Wolff), Vienne (Kugeli), Paris (G. Astruc et Cie), Amsterdam (Stumpff et Koning), et Chicago (William).

*
**

Les journaux annoncent le prochain mariage de miss Isadora Duncan avec M. Gordon Craig, l'artiste et écrivain dramatique anglais.

FR. DUFOUR.

SILHOUETTES DE MUSICIENS

DIABELLI

De lui, nous n'écrirons guère autre chose que son nom, car il n'a pas donné beaucoup plus au chef-d'œuvre sans pareil qui fait ce nom mémorable à jamais.

Né près de Salzbourg en 1781, mort en 1858 à Vienne, compositeur, éditeur, Antonio Diabelli fut un éditeur avare et un compositeur prodigue. On assure qu'il payait fort mal Schubert, lui reprochant d'écrire trop. Mais il n'a pas écrit lui-même — peut-être parce qu'il n'avait pas à se payer — moins de cent quatre-vingt-dix œuvres, et de toute espèce : depuis des valse jusqu'à des cantates et des messes ; de la musique pour guitare et des opérettes, une douzaine d'Offertoires et sept « *Tantum ergo* ».

On connaît de lui quelques morceaux de piano — d'ailleurs agréables — pour les commençants, et surtout la valse, aimable aussi, qu'à l'occasion d'un concours ouvert par une société d'amateurs Beethoven prit pour thème de ses variations les plus magnifiques.

Dans une lettre du 5 juin 1822, cinq ans à peine avant sa mort, Beethoven les annonce et les propose à Peters en ces

termes : « Variations sur une valse pour piano seul. (Il y en a beaucoup.) Honoraires : trente ducats en or (1). » Il y en a trente-trois, ce qui met chacune à moins d'un ducat. Même pour Diabelli ce n'était pas cher. Il les publia donc (en 1823) et l'on peut dire qu'elles ont fait pour rien sa renommée.

Non, pas tout à fait pour rien : sa petite valse est quelque chose et Bülow, dans son admirable édition critique des dernières œuvres pour piano de Beethoven, recommande avec raison de ne la point mépriser.

Mais, tout de même, on ne peut s'empêcher ici de songer au mot de Beethoven écoutant « Léonore », ou l'« Amour conjugal », de Paër, et disant à l'auteur, dont il était le voisin : « Il faudra que je mette votre ouvrage en musique. » Il a mis également en musique la valse de Diabelli. Ou plutôt il en a comme fait sortir la musique tout entière.

Bülow n'exagère pas quand il appelle ces trente-trois variations « une sorte de microcosme du génie de Beethoven... une image quintessenciée de l'univers sonore ». De la musique de Beethoven et de la musique même, on chercherait vainement ce qui manque ici.

Dès la première variation, rien que par le premier accord — foudroyant — de la première mesure, Beethoven renouvelle toutes choses. Il brise un monde, il crée un monde. Le motif mince et dansant prend soudain l'aplomb rythmique, avec la plénitude sonore d'une marche grandiose, qui contient en puissance l'ouverture des « Maîtres chanteurs ». Rien ne semble subsister de la petite valse autrichienne ; rien même de l'Autriche, cette Allemagne italienne à demi ; rien de l'aimable Vienne, dont Beethoven fut l'hôte, mais non le fils. Tout respire l'Allemagne allemande et son fleuve, le Rhin, près duquel Beethoven était né, et qu'avant de mourir il souhaita, vainement, de revoir.

Au cortège de gloire d'autres succèdent bientôt : marches héroïques encore, ou religieuses, ou funèbres.

Voici des fugues maintenant : l'une un peu dans la manière éclatante et rigoureuse de Haendel ; une autre intime, et délicate, et tendre, où les « voix » paraissent moins se fuir que se chercher avec

(1) *Correspondance de Beethoven* ; traduction, introduction et notes par M. Jean Chantavoine. Paris, Calmann-Lévy.

grâce, plus désireuses de s'unir que de s'éviter.

L'immense poème sonore enferme en soi tous les « mouvements » de la sonate ou de la symphonie. Ils s'en dégagent et se développent tour à tour. Ivres et presque fous de colère, des « allegros » jaillissent, pareils à des strophes ardentes, et selon que la main droite ou la gauche semble secouer ces torches sonores, tantôt des sommets et tantôt des abîmes se découvrent.

Puis ce sont des « andantes » rêveurs et mélancoliques, de sublimes « adagios », où la musique médite avec sérénité des questions mystérieuses — Wagner eût dit : l'énigme du monde — que tout à l'heure elle agitait avec désespoir. Ainsi, dans ces divers épisodes, l'énergie de l'action et de la volonté n'a d'égale que la profondeur de la pensée et de la contemplation.

Il n'est pas jusqu'à la gaieté de Beethoven, sa rude et sombre gaieté, qui ne se donne ici carrière. Elle éclate parfois en des saillies, des transports, ou, comme il disait lui-même, des « raptus » imprévus et farouches. Ailleurs cet « humour » s'apprivoise et s'affine. Il inspire alors des pièces ornées, des « scherzos » délicieux. La dernière variation n'est qu'un menuet. Mais lequel ! un chef-d'œuvre du style élégant et fleuri, un congé pris avec des civilités et des grâces exquises. Derrière cet adieu souriant, Beethoven se dissimule et s'efface. Il s'excuse peut-être, et craignant de nous avoir trop révélé sa grandeur, trop avoué surtout sa misère, avec je ne sais quelle pudeur charmante, il nous prie de l'oublier et nous souhaite d'être heureux.

Beethoven est donc ici tout entier. Mais il n'y est pas seul. Comme telle variation annonce Wagner, telle autre — un menuet, une fugue, une « aria » — rappelle, en les transfigurant, Bach, Haendel, Haydn ou Mozart. Pareil à cet ouvrier, chanté par le grand poète italien, qui travaille à sa forge dès le matin et le soir encore, Beethoven, au soir aussi de sa vie, a fondu dans un de ses chefs-d'œuvre suprêmes, avec son propre génie, « ses souvenirs, les gloires de ses pères et de sa race ».

Sous les formes qui toujours changent, l'idée première ou quelque chose d'elle au moins se cache, demeure toujours. Chacun des éléments dont elle est faite : le rythme, le mouvement, le mode,

la mélodie, l'harmonie, s'altère et se métamorphose. Elle-même, partout, semble près de mourir et partout elle vit, elle survit, elle revit.

Elle triomphe même du silence. Une des variations les plus extraordinaires — et les plus passionnées — est hachée de soudaines et longues pauses. A travers ces espaces mesurés — ce ne sont pas des points d'orgue — mais vides et muets, Beethoven suit en lui seul et tout bas sa pensée purement idéale. Nous la suivons avec lui, comme lui ; nous n'en reconnaissons le cours impétueux qu'à des accords frappés de place en place, étranges et terribles jalons de colère et de douleur. Ainsi, même pour nous, la musique, un moment, dépouille le signe sensible et la matière sonore. Elle n'est plus qu'esprit. Et c'est merveille, et c'est pitié aussi de songer que, pour le plus grand de tous les musiciens, pour Beethoven sourd, elle a fini par n'être plus autre chose.

Trente-trois variations, et lesquelles ! sur un seul thème, et lequel également ! La musique n'a pas de chef-d'œuvre à la fois plus un et plus divers, où plus de grandeur ait une plus petite origine, où la vie se communique et se partage ainsi sans s'amoindrir, où l'identité de l'être toujours se transforme et se retrouve toujours.

Diabelli sans doute aurait pu dire, avec le patriarche incrédule aux promesses d'un songe :

Comment se pourrait-il que de moi ceci vint ?

Ceci pourtant est venu de lui. Tout un monde splendide est sorti de son humble pensée ; et ce miracle suffit pour lui mériter non pas notre admiration, mais notre souvenir.

Camille BELLAIGUE.

LE MOIS LITTÉRAIRE

BUCCERONI. — *Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola*. Un vol. in-16 de 500 pages. Paris, 1904, Lethielleux.

Prix : 3 fr. 50

Trois avantages signalent particulièrement ce nouvel ouvrage du P. BUCCERONI : 1^o l'exactitude théologique avec laquelle sont traitées les plus importantes vérités éternelles et les mystères de la vie du Sauveur. Quiconque sait combien

d'ouvrages ascétiques témoignent chez leur auteur plus de bonne volonté que de science théologique, saura gré au docte professeur de nous avoir donné ce travail ; 2^o une rigoureuse fidélité à la méthode suivie et voulue par saint Ignace, chose assez rare aujourd'hui, où, de fait, nombre de volumes intitulés « Exercices spirituels de saint Ignace » peuvent bien prouver l'éloquence ou d'autres talents de l'auteur, mais ne sont rien moins que les Exercices de saint Ignace ; 3^o la clarté de l'exposition. Chaque jour comprend trois méditations et deux instructions. Le sujet de ces instructions est toujours emprunté aux notes, additions ou annotations qui accompagnent les Exercices. Avec le seul livre du P. BUCCERONI, ceux à qui l'ouvrage est destiné passeront avec fruit les jours de leur retraite spirituelle.

**

COUPIN (Henri). — *La vie curieuse des bêtes*. Un vol. in-16 de 152 pages. Paris, 1906, Colin. Prix : 1 fr. 50

Mieux qu'un indigeste manuel classique, ce petit ouvrage nous initie à certaines mœurs curieuses, à d'intéressantes particularités du monde animal. Bêtes qui font de la gymnastique, bêtes qui chassent, bêtes qui jouent la comédie sont aussi extraordinaires que celles qui chantent, qui s'habillent ou qui refusent de payer leur terme. Le volume abonde en détails imprévus, présentés avec une bonne grâce charmante, dénuée de toute prétention scientifique.

**

DELAMARRE (Ach.). — *Les agrandissements à la lumière artificielle*. Un vol. in-12 de VIII-104 pages. Paris, 1906, Mendel. Prix : 2 fr.

Dans un ouvrage précédent, M. Delamarre indiquait la marche à suivre pour construire un appareil d'agrandissement à la lumière diffuse. Poursuivant la même idée, il a voulu, dans ce nouvel ouvrage, indiquer aux amateurs sérieux le moyen soit de construire eux-mêmes et de toutes pièces un appareil d'agrandissement à la lumière artificielle, soit d'utiliser, dans le même but, les lanternes à projection si répandues aujourd'hui.

Cet ouvrage n'est, en somme, que la suite et le complément des *Agrandissements d'amateurs* ; nous espérons que le public des amateurs photographes lui fera aussi bon accueil qu'à son aîné.

**

DE PÉRIGNY (Maurice). — *En courant le monde*. Un vol. in-16 de 238 pages. Paris, 1906, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

C'est une excellente école littéraire que de « courir le monde », mais à la condition de ne

pas courir trop vite, et de savoir s'arrêter aux endroits qui en valent la peine, et surtout de s'oublier soi-même, à chacun de ces arrêts, pour ne penser qu'à la vie des hommes et des choses que l'on a ainsi l'occasion d'observer. Le fait est que M. De Périgny, à en juger par son livre, a parfaitement rempli ces trois conditions. La « course » dont il nous offre le produit littéraire a duré cinq ans, de 1901 à 1906 ; et chacune de ses haltes, au Canada, aux Etats-Unis, en Corée, au pays des Aïnos, au Mexique, a été assez longue pour lui permettre d'étudier de très près toute sorte de mœurs curieuses et de sites pittoresques. Ses impressions de Corée, notamment, et tous ses chapitres sur l'archipel japonais, abondent en renseignements qui, pour nous être présentés sous une forme à la fois familière et amusante, n'en sont pas moins d'un extrême intérêt, et nous font pénétrer dans l'intimité de vieilles et vénérables civilisations jusqu'ici trop ignorées.

**

DE VORAGINE (Jacques). — *La légende dorée*. Un vol. in-16 de 432 pages. Paris, 1906, Garnier. Prix :

La Légende dorée est une des productions les plus répandues et les plus goûtées du moyen-âge. Depuis trois siècles pourtant, l'oubli pesait sur elle : l'initiative d'un savant traducteur (l'original est écrit en latin) vient de nous rendre cet ouvrage, expression naïve et sincère de croyances respectables par leur origine religieuse et morale.

Jacques De Voragine vivait au XIII^e siècle ; sa carrière d'écrivain fut longue et féconde. De ses nombreux écrits pourtant, le plus renommé fut la *Légende dorée*, dont le titre primitif était : *Légende des saints*. Mais l'ouvrage parut si beau à ses contemporains que, dans leur enthousiasme, ils changèrent cette dénomination en celle de *Légende dorée*. Il nous plaît de croire que ses lecteurs d'aujourd'hui, également ravis par la beauté de ces pages, ratifieront pleinement la décision de leurs ancêtres.

**

DUCRET (E.). — *Les mots pour vivre*. Un vol. in-16 de 428 pages. Paris, 1906, Garnier. Prix : 2 fr.

Ce volume contient une très amusante collection de quolibets, facéties, gasconnades, enfantillages, échos des cabarets, des ménages, des casernes, des théâtres, etc., tirés de nos joyeux auteurs et classés par le chansonnier-poète Etienne Ducret. Ce volume sera suivi d'un complément ayant pour titre : *l'Esprit de tout le monde*.

Il y a là de quoi s'amuser pendant les longues soirées d'hiver.

**

FILIPPI (Louis). — *L'orateur populaire*. Un vol. in-16 de XII-330 pag. Paris, 1906, Garnier.

Prix : 3 fr. 50

Ce recueil de discours rendra de grands services à ceux qui sont exposés par devoir à prononcer à l'improviste des allocutions de circonstance. Il n'entre évidemment pas dans la pensée de l'auteur qu'il faille apprendre par cœur ses discours et les anonner péniblement devant un auditoire quelconque : son but est tout simplement de suggérer aux candidats orateurs des thèmes appropriés aux circonstances ; parmi les développements donnés à ses sujets, on choisira ceux qui répondent le mieux au milieu auquel ils sont destinés, et le travail se trouvera singulièrement facilité. Sous cet aspect, le répertoire de M. Filippi est d'une grande utilité pratique et mérite l'attention.

* * *

FLEURY DE LA ROCHE (A.). — *Les plantes bienfaisantes*. Un vol. in-16 cartonné de IV-388 pages. Paris, 1906, Gautier.

Prix : 4 fr.

Les bois et les prés produisent en foule de véritables trésors, trop souvent méconnus, auprès desquels on passe insouciant ou ignorant. Il était opportun de mettre à la portée du grand nombre cette précieuse moisson, et M. Fleury s'est mis à ce travail. C'est avec un véritable amour qu'il nous présente ses chères plantes bienfaisantes, en accompagnant ses notes botaniques d'un ample exposé de leurs multiples applications, soit en médecine courante, soit dans l'industrie, soit encore dans l'usage domestique. L'utilité pratique d'un pareil ouvrage n'a pas besoin d'être démontrée : sa place est indiquée à tous les foyers, et son modeste coût sera largement rémunéré par les grands services qu'il rendra à tous ceux qui s'en feront un guide ou un compagnon.

* * *

Franco-Maçonnerie (la) en Belgique. In-16 carré de 48 pages. Bruxelles, 1906, Maison de l'Action catholique.

Prix : 0 fr. 50

Intéressante plaquette, où nous retrouvons, succinctement rappelés, l'histoire, l'organisation, l'état-major de la secte maçonnique en Belgique. Ce court résumé donne une idée suffisante de son organisme pour mettre en garde contre ses manigances les esprits avertis. Bien caractéristique d'ailleurs est l'explosion de rage par laquelle les F. ont accueilli l'apparition de cette brochure.

* * *

JENNISSON (Emile). — *Le spectre allemand*.

Un vol. in-16 de 48 pages. Paris, 1906, Sansot.

Prix : 1 fr.

En écrivant son opuscule, l'auteur semble

poursuivi par une idée fixe : l'abaissement de l'Allemagne. Il ne nous appartient pas de prendre position en cette matière délicate ; nous croyons pourtant qu'il faut se garder d'exagérations nuisibles.

La seconde partie de l'ouvrage : *France et Hallonie*, nous a prouvé que l'écrivain n'est pas complètement au courant de la vie sociale en Belgique : il s'est trompé sur plusieurs points importants.

* * *

KAHN (Gustave). — *Polichinelle*. Un vol. in-32 de 96 pages. Paris, 1906, Sansot.

Prix : 1 fr.

Excellent opuscule de la collection « Scripta brevia », dans lequel M. Kahn, en folkloriste consommé, étudie les origines et les transformations du Polichinelle de Guignol. Œuvre de pure érudition, dont l'allure à la fois simple et savante sera goûtée de la jeunesse studieuse autant que du savant philologue.

* * *

LAMBEAU (Lucien). — *La Place Royale*.

Un vol. in-8° de IV-366 pages. Paris, 1906, Daragon.

Prix : 12 fr.

Il existe, dans les annales des cités, des coins particuliers où semble se concentrer, à certaines époques, toute l'intensité de la vie sociale et politique d'un peuple. La Place Royale fut de ces coins pour ainsi dire privilégiés : depuis le jour où Catherine de Médicis décida la suppression du palais des Tournelles jusqu'à l'époque presque contemporaine de la Commune, l'histoire de cette place fut un chapitre, et non des moins intéressants, de l'histoire de Paris. Avec une érudition remarquable, et en un style sobre, M. Lambeau nous retrace les fastes, disons plutôt la vie intime de ce coin parisien ; les détails anecdotiques foisonnent, communiquant à l'œuvre entière un cachet de sincérité qu'on ne pourrait assez louer. Il est hautement désirable que, sur ce modèle parfait, l'auteur nous donne un travail similaire pour les nombreux monuments de Paris dont le nom est devenu historique à l'un ou l'autre titre.

* * *

LECLÈRE (Albert). — *Le mysticisme catholique et l'âme de Dante*. Un vol. in-8° de 156 pages. Paris, 1906, Blond.

Prix : 2 fr. 50

Dans ce volume, M. A. Leclère cherche à situer Dante parmi les mystiques catholiques, entre lesquels il distingue ceux qui sont antérieurs et ceux qui sont postérieurs à la première Renaissance ; l'auteur prélude par une étude des trois courants auxquels on peut ramener, lui

semble-t-il, tout le mysticisme catholique : le mysticisme radical, dont le type est dans l'Imitation et les Exercices spirituels ; le mysticisme des deux saints François ; enfin le mysticisme qui tend à s'évanouir en pur esthétisme. L'ouvrage se termine par une théorie et une appréciation du mysticisme en général. Le souci de nombreuses questions actuellement controversées s'y mêle à la préoccupation de traiter le double sujet du livre d'une manière entièrement objective.

.

LONGHAYE (G.). — *Dix-neuvième siècle*. Troisième période (1850-1900). Un vol. in-16 de 462 pag. Paris, 1906, Retaux. Prix : 3 fr. 50

Ce quatrième volume des *Esquisses littéraires et morales du XIX^e siècle* était impatientement attendu ; il s'occupe d'abord de la comédie et du roman pendant la seconde moitié du siècle, puis il nous parle des auteurs catholiques, au moins des principaux.

Augier, Dumas fils, Sardou, Labiche passent successivement au crible d'une critique fine, mais jamais mordante ; avec une impartialité avertie, l'auteur fait la part des qualités et des défauts de chacun. Le roman est étudié chez Feuillet, Bourget, Zola, Flaubert, Daudet, Loti ; les appréciations de l'écrivain sont à retenir sur bien des points, marquées au coin de la plus stricte justice. Parmi les auteurs catholiques, le P. Longhaye a choisi ceux qui caractérisent les trois grands genres : journalisme avec Veillot, éloquence parlementaire avec Montalembert, éloquence de la chaire avec Lacordaire. Il faudrait citer en entier ces esquisses magistrales, d'un goût littéraire parfait et d'une noblesse d'expression vraiment caractéristique.

.

LUIS DE LEON. — *L'épouse parfaite*. Un vol. in-18 de 1x-272 pages. Paris, 1906, Bloud. Prix : 3 fr.

L'épouse parfaite est une gemme pure et rare qui fait partie du trésor littéraire de l'Espagne. Elle fut adressée, en 1583, à Dona Maria Varela Osorio, par l'illustre Luis de Leon, de l'ordre de Saint-Augustin, professeur de Bible à l'université de Salamanque, et l'un des hommes dont la science, le génie poétique et la vertu ont illuminé son époque. L'auteur explique, analyse et développe le chapitre des Proverbes où Salomon peignit la femme forte, et trace en psychologue singulièrement averti un magnifique portrait de l'épouse parfaite.

Pour traduire cette étude, il fallait un écrivain connaissant mieux que la langue, mais l'âme et le cœur de l'Espagne ; ce traducteur s'est heureusement rencontré : Mme Jane Dieulafoy a rendu, dans une belle langue et avec un rare bonheur

dans le choix des expressions, une prose rythmée d'une interprétation si difficile que personne jusqu'ici n'avait osé entreprendre une pareille tâche.

.

MAU (August). — *Pompeii, its life and art*. Un vol. in-12 de xxvi-558 pages. Londres, 1904, Macmillan.

Prix : 13 fr. 50

Le récent sinistre qui a jeté le deuil sur toute une province de l'Italie, nous a rappelé avec insistance une catastrophe plus terrible encore, celle qui engloutit sous les laves brûlantes du Vésuve Herculaneum et Pompéi. Plus que sa consœur, cette dernière ville a excité la curiosité du monde savant ; des archéologues érudits, désireux de rendre une vie factice aux monuments ensevelis depuis des siècles, se mirent avec ardeur à sonder le sol et peu à peu, grâce à leur insatiable ardeur, Pompéi nous livra ces nombreuses merveilles que le touriste admire aujourd'hui. M. Auguste Mau, l'éminent archéologue allemand, a eu l'heureuse idée de donner à ces beaux travaux une large publicité ; appelant à son aide une plume talentueuse, mise au service d'une érudition peu commune, il nous donne une monographie complète et détaillée de la ville, telle que l'ont trouvée les fouilles modernes ; et pour donner à son œuvre une autorité documentaire de premier ordre, il l'a parsemée de nombreuses reproductions photographiques, doublant ainsi l'intérêt du volume.

C'est la traduction anglaise de ce splendide ouvrage que la maison Macmillan vient d'éditer, avec le luxe et la perfection qui la caractérisent.

.

NORMAND (Charles). — *Les amusettes de l'histoire*. Un vol. in-16 de 154 pages. Paris, 1906, Colin. Prix : 1 fr. 50

Les traités d'histoire, dans leur sévère économie, ne laissent guère place aux anecdotes, encore moins à des nouvelles agrémentées de détails imaginatifs. M. Normand, dont la compétence est généralement reconnue, a recueilli en un volume de forme pratique ce qu'il appelle avec tant d'à propos quelques amusettes de l'histoire. Que l'on n'aille pas croire que ces rapides récits sont imaginés de toutes pièces ; pas du tout. Si quelques détails sont ingénieusement présentés, le fond même des faits narrés est historique : l'auteur obtient ainsi le double but de récréer le lecteur en le forçant à réfléchir.

.

PAVIE (André). — *Mgr Freppel*. Un vol. in-16 de xvi-164 pages. Paris, 1906, Librairie des Saints-Pères. Prix : 2 fr.

On ne parle jamais assez des grands hommes,

et Mgr Freppel en fut. Né en Alsace en 1827, il ne dut certes son élévation et sa renommée ni aux compromis ni aux mesquines soumissions mondaines. Dès son jeune âge, il imposa l'attention par son caractère noble et la droiture de sa conscience ; s'il devint ce qu'il fut, évêque éminent, administrateur modèle, député éloquent et énergique, il le dut à son travail, à ses hautes qualités, au charme de sa simplicité de Français. Aussi comprenons-nous que M. Pavie nous retrace avec amour les œuvres, le rôle politique, religieux et social d'un tel homme. Son étu-le est, dirions-nous volontiers, un fin médaillon où nous retrouvons, vigoureusement burinée, la grande figure de l'évêque d'Angers. C'est une lecture qui s'impose aux jours troublés que traverse la France.

* *

PIOLET (J.-B.). — *Questions d'Angleterre*.

Un vol. in-16 de 248 pages. Paris, 1906, Librairie des Saints-Pères.

Prix : 3 fr. 50

Le succès qui a accueilli, dans toutes les sphères, les *Missions catholiques au XIXe siècle* du P. Piolet nous dispense de tout nouvel éloge. Dans le présent ouvrage, l'auteur traite en érudit trois questions du plus haut intérêt : la loi scolaire anglaise, la lecture en Angleterre, les missions étrangères protestantes.

C'est le second de ces sujets qui a surtout retenu notre attention ; l'éminent religieux nous révèle, avec un grand luxe de détails, l'organisation colossale des trois plus grandes librairies de Londres. Nous avons beaucoup à apprendre des Anglais sous le rapport de la librairie, et l'ouvrage que nous recommandons contribuera pour une large part à donner plus d'activité à notre marché du livre.

La question des missions protestantes occupe une grosse moitié du volume. Les aperçus du P. Piolet sont à méditer : les statistiques qu'il nous présente frappent l'esprit, et l'on reste confondu des immenses ressources que nos voisins protestants mettent à la disposition de leurs missionnaires. Il y a là une leçon qui ne doit pas être perdue pour les nations catholiques.

* *

POURMARIN (Camille). — *Le divin sanctuaire*. Un vol. in-16 de xxiv-326 pages.

Notre-Dame-du-Laus, 1905, chez l'auteur.

Prix : 2 fr. 40

Nous avons présenté naguère à nos lecteurs les ouvrages antérieurs de l'auteur ; à cette occasion, nous faisons remarquer le sens profondément chrétien qui les a inspirés et l'idée de rénovation morale dont ils sont l'expression. Comme ses devanciers, ce quatrième ouvrage est surtout

destiné à l'enfance : c'est aux jeunes âmes que s'attaque de préférence l'impiété contemporaine ; c'est donc à elle aussi qu'il convient d'infuser de bonne heure de solides notions religieuses. L'auteur mérite donc de chauds encouragements, et nous recommandons vivement ses œuvres à tous nos hommes d'action.

* *

SARAZIN (A.). — *La Bourboule*. Un vol. in-16 de 294 pages. Paris, 1906, De Rudeval.

Prix : 3 fr. 50

Cette monographie est la plus complète et la mieux documentée qui ait été écrite sur cette station, de plus en plus prospère. Elle a été si bien accueillie par le public qu'il a été nécessaire d'en faire une seconde édition qui, nous l'espérons, aura le même succès que la première.

L'auteur ne s'est pas borné à y relater les améliorations introduites à la station et dans les services thermaux, il l'a complétée en donnant une plus large part aux indications thérapeutiques. Il y a consigné les résultats d'une grande pratique thermale et a fait preuve d'une connaissance approfondie des eaux minérales qu'il étudie et du pays où elles sont situées.

La Bourboule est, à tous points de vue, un ouvrage que liront avec intérêt et profit le médecin et le baigneur qui voudront se faire une idée juste de cette station et de sa valeur thérapeutique.

* *

ROCA (Emile). — *Le règne de Richelieu*. Un vol. in-16 de 364 pages. Paris, 1906, Perrin.

Prix : 3 fr. 50

Le sous-titre du volume va nous donner la clé, la façon de procéder de l'ouvrage. *Le grand siècle intime* : ce ne sera donc pas de l'histoire au sens propre du mot, mais plutôt un récit anecdotique, plus vivant, plus saisissable, et aussi plus instructif. L'auteur nous présente donc un Richelieu *très* intime et, ma foi, pas toujours édifiant : le grand ministre avait de non moins grandes faiblesses, auxquelles il sacrifia souvent. Autour de l'Eminence évolue un bataillon serré de personnages, tour à tour détracteurs ou quémandeurs, dont la conscience plutôt élastique n'a rien de commun avec la rigide droiture de la morale évangélique.

Qu'on n'aille pas croire pourtant que nous réprouvons l'ouvrage ; au contraire, il nous a charmé par l'intensité de vie qui s'en dégage, par le scrupuleux souci de l'auteur de ne rien affirmer que preuves en mains ; c'est un travail original et instructif, qui nous aide à pénétrer de plus près l'intimité du grand siècle.

* *

TOUCHET (Mgr). — *Les seize Carmélites de Compiègne*. In-16 de 32 pages. Paris, 1906, Lethielleux. Prix : 0 fr. 50

Cet opuscule reproduit le magnifique panégyrique, prononcé le 16 juin 1906, dans l'église Saint-Sulpice, par Mgr Touchet. L'éloquent orateur ne se contente pas d'y rappeler l'héroïsme des seize martyres ; poussant au fond du sujet, il en tire des commentaires d'une application actuelle vraiment saisissante ; leur lecture sera féconde en conclusions pratiques : c'est dire que nous la recommandons instamment.

* *

ZEROLO (M.). — *Comment on construit une automobile*. Tome 1^{er} : Outillage. Un vol. in-16 de 408 pages. Paris, 1906, Garnier. Prix : 5 fr.

L'auteur divise son sujet en trois parties : l'outillage, les matières premières employées, les procédés de fabrication. Chacune de ces trois divisions fera l'objet d'un volume spécial. Le premier volume décrit donc l'outillage employé dans les usines de construction d'automobiles. Après avoir expliqué les divers organes de transmission, il donne des descriptions précises et détaillées de toutes les machines-outils, les plus simples comme les plus parfaites, employées dans la construction des automobiles. Les derniers chapitres décrivent l'outillage de la forge, celui de la fonderie et tout le petit outillage en usage dans les ateliers de construction. Les nombreuses figures qui ornent le texte ajoutent à la clarté des descriptions pour rendre la lecture encore plus facile. LECTOR.

RÉCRÉATION

Charade.

Sans mon premier, pour l'homme il n'est point d'existence ;

De mon dernier, sur l'onde, on craint la violence ;

Mon tout offre un asile à la faible innocence.

* *

Anagramme.

Je suis bipède domestique ;
De mes pieds, autre arrangement
Me fait être instrument d'optique
Produisant le grossissement.

* *

Réponses au dernier numéro :

Logogriphe : *Anna*.

Enigme : *Fa-mine*.

Memento culinaire

Dîner de Famille

Soupe au gruau d'avoine.

Pieds de veau à la vinaigrette.

Entrecôte de bœuf sauce Périgueux.

Petits pois à la française.

Crème renversée au Chocolat Mexicain.

SOUPE AU GRUAU D'AVOINE. — Faites tremper dans un litre d'eau tiède, un demi-litre de gruau d'avoine ; il faut au moins dix ou douze heures. Le lendemain, jetez l'eau et le gruau dans une marmite de cuivre et ajoutez un autre litre d'eau. Salez, faites bouillir deux ou trois heures à très petit feu, en tournant de temps en temps, pour que le grain n'attache pas. Quand le gruau est très cuit, passez-le au travers d'une passoire fine, en broyant avec un pilon. L'opération est longue. Recueillez la purée qui passe au travers de la passoire, délayez-la avec du lait bouillant, sans beurre, remettez sur le feu dans une casserole propre, faites bouillir lentement, ajoutez un grand bol de crème douce, goûtez et servez sur des croûtons passés au beurre. TANTE LOUISE.

Le coin des rieurs

Une aimable enfant griffonne une adresse avec un singulier sourire :

— Rose sera furieuse quand elle recevra cette lettre non affranchie... et dedans mon faire — part de fiançailles.

M. Calino fait à haute voix la lecture du journal à sa femme : « Nouvelles d'Orient... »

— Non, pas ça, interrompt M^{me} Calino, ce n'est pas intéressant...

Et M. Calino, docile, passe à un autre article :

« Nouvelles-Hébrides... »

— Ah ! à la bonne heure, approuve madame, lis-moi ces nouvelles-là !...

L'humour allemand. Un relieur à son ouvrier :

— Reliez les livres de M. Maier le plus solidement possible. Il a des scènes de ménage...

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Sa Majesté « la Presse » (J. Renault). — Sur Corneille, *poésie* (Déroulède). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Remembrance, *poésie* (E.-H. Gilleywytens). — Déchire... va ! (Pierre l'Ermitte). — Un églantier dans les bois (Jean de Jacouret). — Le surhomme d'après Corneille, *suite* (J. Calvet). — Les vieux bateaux (Albert Sorel). — Le mois littéraire (Lector). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Les noms des cartes à jouer (C. B.). — Memento culinaire (Tante Louise). — Récréation. — Revue des revues.

Sa Majesté " la Presse , ,

Les lignes qui suivent sont extraites d'un volume que notre collaborateur, M. J. Renault, va livrer cet hiver à la publicité. Dans les pages qui précèdent cet extrait, il établit par des considérations philosophiques la nécessité actuelle de la Presse. Il continue :

— Du fait de cet état psychologique expérimentalement établi, le journal est devenu une puissance énorme, le journaliste un vrai conducteur d'âmes.

Napoléon avait conscience déjà de ce pouvoir, bien limité alors, quand il nommait Goeres, journaliste allemand : « *la cinquième puissance européenne* ».

Il y a cinquante ans, le juif Crémieux disait à ses coreligionnaires : « Regardez » tout le reste comme rien, l'argent comme rien, la considération comme rien. » La presse, *c'est tout*. Ayant la presse, » nous aurons le reste. »

On sait aujourd'hui combien l'avenir devait donner raison à ces paroles !

Veillot marquait aussi en quelques traits rapides la puissance du journal et ses causes. « Le journal, écrivait-il, est » la vraie arme, l'arme de précision. Il » s'occupe du fait chaud et vivant, il » commente le document de la veille et » du jour, il dit le mot de la charade » politique avant qu'elle soit jouée, il allu- » me partout le gaz — nous dirions au- » jourd'hui l'électricité — là où la nuit » artificielle porte ses ombres. Le journal » est immédiatement lu par des milliers » d'amis et d'adversaires. Il fortifie les

» uns, il embarrasse les autres et les con- » traint à se démasquer : il a quelque » chance d'instruire la bonne foi igno- » rante. »

De nos jours, l'influence de la presse est tellement affirmée qu'on n'hésite plus à l'appeler métaphoriquement, mais sans hyperbole : « *le quatrième pouvoir de l'Etat* ».

Le journal exerce surtout son empire et le consolide singulièrement par la continuité incessante de son action.

Chaque jour, vous le trouvez à votre réveil et chaque jour il vous redit l'une ou l'autre idée toujours conforme au même programme.

Chaque journal a son drapeau loyalement déployé ou dissimulé avec une traîtresse habileté. Il combat pour une idée et tous les arguments qui s'échelonnent le long de ses colonnes convergent vers cette idée.

Chaque fait qu'il rapporte est choisi et se couronne d'une morale naturellement conforme à l'idée directrice.

Tout ce qu'il apprécie, les pensées qu'il émet et fait naître, les réflexions qu'il développe ou suggère, tous ses efforts enfin tendent vers un but toujours identique.

C'est la répétition qui fait la force des arguments et le vrai journaliste en a pénétré tous les secrets.

Le même argument se présente sous

des aspects divers : plus coquet que la plus coquette des femmes, il change à tout propos de toilette, mais il demeure toujours lui-même.

Tantôt, froidement exprimé avec la précision rigoureuse d'une démonstration algébrique, il ébranle la raison.... Mais le coup a été trop rude : il a heurté brutalement un préjugé solidement établi : vite, il se pare de toutes les richesses de rhétorique pour émouvoir avec douceur le sentiment et prendre le long chemin — (c'est souvent ici le plus court !) — qui va du cœur à la tête, et revient de la tête à la volonté.

Tour à tour, c'est l'attendrissement ou l'indignation qu'il suscite ; le voici qui se fait timide : il se laisse soupçonner à peine, non, il se dérobe, le peureux, derrière les broussailleuses formules des circonlocutions. Mais la solitude et l'ombre lui font peur aussi : demain il se laissera deviner vaguement grâce à des concessions habiles et non compromettantes.

Il est tenace malgré, peut-être grâce à sa souplesse, et le surlendemain les broussailles qui le cachent s'éclairciront sous les coups d'une cinglante ironie, à moins que l'argument ne s'avance prudemment abrité encore sous le bouclier des grands principes rappelés avec art.

Et il arrive enfin au terme, c'est-à-dire au cerveau du lecteur qui, sans se rendre bien compte du changement progressif et lent, en vient peu à peu à épouser des idées qu'il avait jadis répudiées avec force.

C'est ainsi qu'il est vrai de dire que si l'opinion est la reine du monde, c'est la presse qui est maîtresse de l'opinion (1).

C'est elle qui crée les grands courants de l'opinion, qui creuse le sillon, sème les idées, les fait germer et les couronne de la moisson des actes. C'est elle qui imprime une direction aux masses, c'est elle qui taille et qui renverse les idoles du peuple. C'est elle enfin, par ses articles, ses nouvelles, ses récits, par ses silences même, qui se fait maîtresse de la pensée et maîtresse aussi des volontés et des actes.

« Les Français, dit Drumont, ne pensent plus, n'ont plus le temps de penser : ils ne pensent que par leur journal : ils ont un cerveau de papier ! »

Mais s'il est consolant d'entrevoir cette irrésistible puissance de la presse, capable de semer le vrai dans les intelligences,

(1) Mgr Gouthé-Soulard.

elles, d'allumer au cœur la flamme de l'enthousiasme pour le bien, et d'inciter efficacement les volontés aux résolutions énergiques et bonnes, quelles ne doivent pas être nos épouvantes et nos appréhensions devant le pouvoir de la presse corruptrice !

Elle est incontestablement plus puissante, car les lois de la pesanteur sont peut-être plus précises encore dans le monde moral que dans le monde matériel. Nous sommes attirés vers le bas de toute la force de notre nature déchue et la faute originelle pèse plus encore sur notre âme que l'atmosphère sur notre corps.

Tout le secret de la supériorité de puissance de la mauvaise presse est dans cette loi inéluctable : elle suit la nature déchue et nous abaisse, tandis que le bon journal doit se raidir contre notre faiblesse et veut nous élever.

« Nos idées, disait Veillot, n'emportent pas le monde, elles le retiennent. » Nous sommes plantés comme des digues qui rompent le courant et sur lesquels les un certain nombre de naufragés se sauvent. » Pour exprimer une comparaison que nous suggère cette idée de Veillot, disons que la mauvaise presse suit le courant, tandis que la bonne presse le rompt et le remonte.

J. RENAULT.

SUR CORNEILLE (1)

O France, écoute bien celui-là, c'est Corneille !
Un autre est orateur, poète, historien ;
Il te forme l'esprit ou te charme l'oreille,
Celui-là, c'est Corneille ! ô France, écoute bien !

Et si tu veux reprendre et retrouver ta force,
Si tu veux te guérir du coup qui t'ébranla,
Aspire cette sève au cœur de ton écorce ;
Sinon, vieil arbre mort, les bûcherons sont là !

Plus d'un l'a beaucoup dit que l'on n'écoutait
[guère :
Avant d'être abattu, ce peuple est abaissé ;
Il méconnaît la gloire ; il désapprend la guerre...
Hélas ! nous étions un contre trois ! — Je le sais,

Mais nous ne croyions plus au cri du vieil Ho-
[race.

(1) Stances dites au Théâtre Français, par M. Coquelin, le 6 juin 1872.

Mais s'il fut des vaillants qui l'ont osé jeter,
Un groupe de héros n'en refait pas la race,
Et c'est un pauvre peuple où l'on doit les comp-
[ter !

Le même sang pourtant coule dedans nos veines,
L'air que nous respirons traverse bien nos bois,
Les vins de nos coteaux et les blés de nos plaines
Mûrissent bien encore au soleil d'autrefois.

Oui, cette terre ardente, et diverse, et fertile,
Bonne à tous les produits, prête à tous les essais,
Le sol puissant, ces eaux vives, ce ciel mobile,
Tout cela, c'est la France ! Où donc sont les
[Français ?

Où donc ce peuple fier de son sang et prodigue,
Que le danger commun trouvait prompt à s'unir ;
Ce peuple, qui jetait le défi de Rodrigue,
Et qui, l'ayant jeté, savait le soutenir ?

Le devoir et l'honneur, l'héroïsme et la gloire,
Ce faisceau de grandeur aux immortels liens,
Ces mots qui sont la langue et qui furent l'His-
[toire,
Ces grands mots qu'un Corneille a faits corné-
[liens ?

Quel fou les a raillés de sa lèvre flétrie ?
D'où nous vient sur nos dieux ce doute désolé ?
Quel être sans famille a nié la Patrie ?
Qui donc a dit : « Tu mens ! » quand Corneille
[a parlé ?

Ah ! faiseurs de pamphlets et chercheurs de
[doctrines !
C'est vous, les impuissants, qui nous avez dé-
[truits !
C'est votre esprit qui vient crier sur nos ruines :
Ne sois d'aucun Devoir, tu n'es d'aucun Pays !

Ah ! la fraternité des peuples vous enchante ?
Eh bien ! l'heure est propice à vos enivremments,
Votre chanson est belle et vaut bien qu'on la
[chante.
Regardez-les passer, vos frères allemands !

Oui, vous avez raison ; c'est hideux, le carnage ;
Oui, le Progrès blessé recule et se débat ;
Notre siècle en fureur retourne au moyen âge,
Mais sachons donc nous battre au moins, puis-
[qu'on se bat.

Oui, le sort nous a pris de bien chères victimes.
Et Regnault expirant est là comme un remord :
La guerre a de ces coups, la gloire a de ces
[crimes,
Mais l'égoïsme humain est plus laid que la
[mort... —

Il est sous le soleil des heures de vertige,
Où la vertu d'un peuple hésite et s'interrompt,
Où, couvrant de grands mots l'instinct qui la
[dirige,
La peur même, la peur n'a plus de rouge au
[front.

C'est là, c'est au travers de ces époques noires
Qu'un ennemi rampant s'est glissé jusqu'à nous ;
Ses monstrueux anneaux ont étouffé nos gloires,
Et la France enlacée est encore à genoux.

Pauvre France ! que Dieu te protège... et te
[change !
Ton espoir était fou, que ton deuil soit sensé.
Tu parles déjà haut de l'avenir qui venge,
L'avenir qui répare est-il donc commencé ?

On t'excite, on te plaint, on crie, on te harangue.
Ah ! mon pauvre pays, souviens-toi de Babel !
N'écoute qu'une voix, ne parle qu'une langue,
Quand tu n'as qu'un devoir et que tu sais lequel.

Et quoi que l'on te prouve, et quoi que l'on t'allè-
[gue,
Quel discours peut valoir ces trois mots triom-
[phants :
« Meurs ou tue ! » Un soufflet t'a renversé, don
[Diègue ?
Ne pleure pas ta honte, appelle tes enfants !

Et toi, Corneille, toi, Père du grand courage,
Redis-nous ces leçons dont tu formais des cœurs,
Le calme dans l'effort, la haine après l'outrage.
Redis-nous la Patrie, et refais-nous vainqueurs !
DÉROULÈDE.

Le roman du jour

L'hiver s'annonce à peine, et déjà
s'accentue la production littéraire, à la
grande joie des lecteurs et un peu aussi...
des éditeurs.

La *Bibliothèque de ma fille* arrive au
premier rang avec deux intéressantes
nouvelles : *Midi à quatorze heures*, de
M. La Bruyère, et *Muguette*, de Jeanne
De Coulomb.

Chercher midi à quatorze heures, selon
l'expression populaire, c'est s'obstiner à
vouloir trouver une chose là où elle ne
peut se rencontrer. Tels les héros de
M. La Bruyère : ils sont tous à la re-
cherche du bonheur intégral, et ils le
voient l'un dans la grande vie mondaine,
l'autre dans les plaisirs du sport, un autre

dans les honneurs de la députation ou les sophismes d'une philosophie purement matérialiste. Une charmante enfant de vingt ans remet toutes choses en place, en indiquant à tous ces chercheurs de lune la science exacte du bonheur, en leur prouvant qu'il n'existe que dans le devoir noblement et chrétiennement accepté et accompli.

Prononcer le nom de Jeanne De Coulomb équivaut à dire qu'il y aura une énigme à débrouiller. Et c'est encore le cas dans *Muguette*. Bien entendu, nous ne donnerons pas ici la solution : le lecteur la trouvera en feuilletant ce joli roman, qui mérite à tout point de vue d'être recommandé. Irréprochable quant au fond, il est écrit avec cette vivacité primesautière qui caractérise les œuvres de M^{lle} De Coulomb. Beaucoup de nos jeunes filles y trouveront de sérieuses leçons, présentées d'attrayante façon.

*
**

Vous rappelez-vous le joyeux roman de Léon de Tinseau : *Le Secrétaire de Madame la Duchesse* ? Oui ? Eh bien ! vous vous êtes dit que l'auteur ne pouvait rester en aussi bon chemin, et qu'il fallait une suite à cette étourdissante et si candide histoire. Cette suite, la voici, dans *Les Etourderies de la Chanoinesse*. Quatorze éditions ont paru en quelques semaines, consacrant un succès bien légitime : ce qui prouve qu'il y a encore des lecteurs pour les romans honnêtes. M. de Tinseau est l'un de nos meilleurs romanciers chrétiens ; ses écrits, pétillants de verve et d'esprit, méritent une place dans les bibliothèques de famille.

*
**

La Collection « Hermine », tant goûtée de la jeunesse, nous envoyait hier *Victimes*, de Jean Thiéry. Les victimes sont ici : l'enfant, que le père et la mère sacrifient pour devenir étrangers l'un à l'autre ; le père, qui n'a pu, à force de patience et de douceur, retenir auprès de lui une épouse frivole ; et enfin l'intrus, qui a cru pouvoir édifier son bonheur égoïste sur les ruines d'un foyer détruit. Malgré les situations extrêmement délicates des personnages, l'auteur a évité avec un tact parfait toute allusion blessante, tout mot déplacé. Son livre, délicieusement écrit et basé sur la plus haute morale, peut être mis entre toutes les mains. Sous l'apparence un peu frivole du roman, il cache

de solides pensées et amène de salutaires réflexions sur la vanité des préceptes mondains.

*
**

Une œuvre posthume de Jules Verne, voilà de quoi faire tressauter d'aise la jeunesse des deux mondes. *Le Volcan d'or* ! Quel titre prestigieux ! Nous voilà d'un coup transportés en plein Klondyke, à la recherche de ces fameuses pépites qui allument des éclairs de convoitise dans les yeux des prospecteurs. Comme toujours, les types créés par la fertile imagination du romancier sont taillés à l'emporte-pièce, et l'action se déroule captivante à travers mille péripéties plus extraordinaires les unes que les autres. Comme toujours, à l'attrait d'un style brillant se joint un intérêt plus utilitaire : celui de nous faire connaître sans effort la vie, les mœurs et l'histoire d'un pays trop voisin du pôle pour tenter nos velléités de tourisme.

*
**

M. Henri Guerlin nous transporte dans la capitale de l'empire romain, sous Domitien. Sa *Petite Patricienne* est tout simplement la fille de Flavius Africanus, le frère de ce Flavius Clemens, dont l'héroïque martyr valut, à toute sa famille, la grâce de la conversion. Ce roman est avant tout une œuvre de reconstitution historique ; nous y retrouvons, scrupuleusement décrites, les mœurs du patriciat romain et celles du peuple, les coutumes religieuses et familiales, et aussi les fantaisies sanguinaires des empereurs. C'est dans ce milieu païen que se déroule une charmante intrigue, dont l'héroïne se convertit au christianisme et mérite les palmes du martyr. Livre instructif et attrayant, bien documenté et finement écrit.

*
**

Pour conclure cette longue chronique, disons un mot d'*Ames vaillantes*, de Jeanne Leroy-Allais. Il serait difficile de rencontrer un livre plus ingénument écrit, et pourtant d'une plus intéressante originalité. Les héros en sont : l'un, un jeune professeur sans fortune, qui sacrifie un mariage riche pour rester dans la voie droite qu'il s'est tracée ; l'autre, une jeune héritière qui, mettant de côté les vains préjugés du monde, donne son cœur à un honnête homme sans fortune ni particule.

Nous ne pourrions dire toute la poésie, tout le charme de ce récit simplement pensé et simplement raconté : l'auteur manie la plume avec délicatesse et vivacité, ses personnages sont vigoureusement tracés, ses situations habilement amenées. A tous les points de vue donc, le volume est recommandable, et nos lecteurs voudront tous le posséder.

FR. DUFOUR.

REMEMBRANCE

Aux Pâques d'avril
Mon cœur, tout morose,
Et la fleur mi-close
Revenaient de l'exil.

Dans un bal, au soir,
Je te vis, divine,
Et tes yeux, voisine,
Ravirent mon ciel noir.

Après les aveux,
Où je mis ma flamme,
Je reçus ton âme
Pour prix de longs vœux ;

Et de nos amours
J'ai gardé la trace
Qui point ne s'efface,
Je t'adore toujours !

E.-H. GILLEWYSENS.

Déchire... Va!..

Une salle à manger très simple. Le docteur Brun déjeune en face de sa femme. Brusquement, il relève la tête.

— Il me semble qu'on a sonné..? Tout juste !. Dire que je ne peux pas avoir une demi-heure pour déjeuner !..

La bonne entre :

— C'est M. Benoit, l'entrepreneur...

— Curieux... Je mettrai ma tête à couper qu'il apporte une mauvaise nouvelle !..

— Faut-il faire entrer au salon.. ?

Mme Brun. — Mon pauvre ami, tu vas encore manger tout froid... Faites entrer ici... Il sait bien ce qu'est une salle à manger, cet homme !..

M. Benoit, figure honnête et préoccupée ;

complet noir, un peu usagé ; souliers poussiéreux...

— Je vous demande pardon de vous déranger à cette heure... mais... ça ne va pas sur le chantier...

— J'en étais sûr !... la grève au moins..?

— Oui... pour varier !..

— Tous les ouvriers.. ?

— Une dizaine travaillent encore.

— Et alors.. ?

— C'est pour ça... j'aimerais bien que vous veniez... Vous leur avez déjà payé le vin blanc plusieurs fois... vous êtes assez populaire...

— Avec tous ces retards, je n'aurai pas ma maison pour octobre... avouez.. ?

— Si même vous l'avez en janvier !..

— Résultat complet des courses : ces Messieurs me font perdre, avec une indifférente sérénité, un trimestre de loyer... total 20,000 francs... Et en janvier on n'entre guère dans une maison neuve... Ah ! c'est joli d'être propriétaire !... je ne le suis pas encore, et j'en ai déjà plein les reins !.. Prenez-vous une tasse de café, Monsieur Benoît.. ?

— Merci... j'ai hâte de revenir au chantier, à cause de la grue que le mécanicien a plantée là, sans éteindre les feux.

— Délicieux !..

* * *

Une heure après... Un chantier de terrassement, vaste désert, où, de loin en loin, quelques larges culottes, ceinturées de rouge, s'agitent lentement. Ce sont les ouvriers qui travaillent. Une foule d'autres sont assis, les jambes ballantes, sur des cubes de menlières. Ils fument pipes ou cigarettes, et regardent, avec le sourire, deux hommes en noir qui viennent d'arriver.

M. Benoit. — Voyons, mes amis ! ! ne faites pas les mauvaises têtes ! !..

Les ouvriers s'interrogent des yeux.

— Moi j'ai les pieds nickelés !..

— Moi aussi...

— Tu parles !..

Quelques terrassiers arrivent lentement, traînant leurs godillots sur la glaise comme s'ils pesaient cent kilos. M. Benoit se prodigue de l'un à l'autre... la sueur perle à son front.

— Voyons, mes amis.., il ne faut pas gâter les meilleures causes !. Vous ne travaillez que depuis deux jours... Vous voilà de nouveau en grève... et pour rien !..

Un terrassier. — Alors... la solidarité... c'est rien.. ?

— La solidarité avec qui... ?

— Avec les ravaleurs qui ne marchent plus depuis ce matin...

— ... Et pourquoi..!

— ... Rapport à la braise, parbleu !..

— Mais ils gagnent 1 fr. 20 l'heure !

— Enfin, ils ne sont pas contents !..

— Possible !.. Mais le docteur Brun n'est pas content non plus !. Vous lui faites perdre vingt mille francs !..

Un gréviste abrité derrière une barbe de fleuve :

— Ah !.. et puis après.. ? C'est ça qui va nous émotionner !.. Je voudrais bien pouvoir perdre vingt mille francs, moi !..

— Ce n'est pas un raisonnement !.. Tout ce qui atteint le patron vous atteint, vous autres aussi, en pleine poitrine !.. Vous vous mettez aujourd'hui en grève pour les ravaleurs... Demain, ce sera pour les limousins, les briqueteurs... les plâtriers... les moucheteurs... pour le gardien de rue !..

— Demandez au Syndicat !..

— Où est-il le Syndicat.. ?

Silence universel. Puis un terrassier goguenard :

— Monsieur le propriétaire ne paye pas le vin blanc aujourd'hui ?..

M. Brun, vexé :

— Tout de même !..

— Fait pourtant encore plus chaud que la dernière fois !..

— Vous admettez bien que je n'ai pas lieu d'être satisfait !..

— Oh ! là là !.. cette sensitive !.. Que direz-vous dans quatre mois... quand Jaurès la confisquera, votre maison.. ? Avez-vous lu le discours de Jaurès.. ? Faut lire ça, mon garçon !..

M. Brun reste un instant abasourdi de ce coup droit.

— Ce que je dirai.. ?

— Oui... qu'est-ce que vous direz.. ?

— Je ne dirai rien !..

— Comme ça, vous serez sûr de ne pas vous tromper !..

Quelques terrassiers rient d'un gros rire qui secoue leurs culottes ; d'autres, plus âgés, regardent dans le vide, un peu inquiets.

* *

Même décor que ce matin. Le docteur arrive à table pour dîner avec sa femme ; il s'assied, et tire deux lettres de son portefeuille.

— Je peux te les lire.. ? Je viens de les rédiger à l'instant.

— Oui.

Il lit :

« Banque Stephen and Co limited,

» Monsieur le directeur,

» Veuillez laisser à mon actif la somme de cinq cent mille francs que vous deviez écarter, par mensualités, pour la construction d'un immeuble de rapport à Paris. J'ai complètement changé d'idée. A la place, achetez par tiers, des Consolidés anglais, du Norvégien et du Crédit foncier égyptien.

» Veuillez agréer, etc. »

Voici l'autre :

« Monsieur Benoit,

» entrepreneur de terrassements,

» rue des Pyrénées, Paris.

» Cher Monsieur,

» L'ouvrier qui m'a passé l'*Humanité* sur le chantier m'a rendu service. J'ai lu, en rentrant chez moi, le discours de M. Jaurès à la Chambre, sur les expropriations de demain. Il m'a fort impressionné. M. Jaurès peut être le prochain ministre... Et comme je n'ai pas envie d'offrir à la révolution qui vient, cinq cent mille francs gagnés par toute ma famille et moi, à force de veilles, d'intelligence et de travaux, j'aime mieux en rester là !

» Si, par hasard, vos ouvriers se décident un jour à chercher de l'ouvrage, envoyez-les donc à M. Jaurès, dont le magnifique château a peut-être encore besoin d'embellissements. En attendant, plantez dès ce soir à l'entrée de mon terrain, l'inscription habituelle :

A vendre, en totalité ou en partie.

» Merci d'avance, et, avec mes regrets, recevez, etc... »

* *

Le docteur remet les deux lettres dans son portefeuille, puis il regarde sa femme :

— Qu'est-ce que tu en penses.. ?

Mme Brun incline la tête dans ses deux mains et reste sans répondre.

— Tu ne dis rien ?..

— Que veux-tu !..

— Tu as quelque chose !..

— Ah !... ce que j'ai !.. Je pense aux femmes et aux petits enfants... à mon pays !... Je pense que tu réponds à de la haine par de la haine... Déchire... va, mon ami...

Tout pensif, le docteur rouvre son portefeuille... regarde les deux lettres... hésite...

— ... C'est vingt mille francs que je perds !.. Et des ennuis !..

— Déchire... va !..

— Tu crois.. ?

Lentement, en quatre parties égales, et réfléchissant jusqu'au bout, le docteur déchire sa lettre.

... Au fond, ma femme, tu dois avoir raison !.. J'avais quelque chose là... comme l'impression... oui... de trahir !..

PIERRE L'ERMITE.

Un églantier dans les bois

En traversant une jeune sapinière où les arbres n'atteignent pas plus de quatre à cinq mètres de hauteur, j'ai joui d'un spectacle singulier. Un églantier se trouvait, l'infortuné, avoir poussé au milieu de ce fourré de petits pins, sans pouvoir profiter de la lumière et de la douce chaleur du soleil. Il eut été condamné à une mort certaine, après avoir rampé durant quelques années, maigre et chétif, sur le sol, sans jamais fleurir ni porter des fruits, si un jeune pin du voisinage venant à son aide, il n'avait pu appuyer sa tige contre son tronc rigide et fort.

Montant peu à peu chaque année le long de ce petit arbre, il put parvenir enfin jusqu'à son sommet ; là, dominant la tête des autres pins, il prit tout son développement, et c'était vraiment un curieux spectacle que de voir cet arbuste porté ainsi sur une faible tige dénudée, et venant à cinq mètres de hauteur, s'épanouir au sommet de l'arbre en un superbe églantier verdoyant tout couvert de fleurs roses du plus charmant effet.

Combien, dans la forêt des humains qui peuplent le monde, n'y a-t-il pas de pauvres êtres qui naissent faibles et sans soutien, mourant, hélas ! dans leur jeunesse après s'être traîné tristement pendant quelques années sur la terre, n'ayant pu fleurir ni porter des fruits ; mais si une main secourable vient à leur aide, les soutient, les fortifie dans leur faiblesse, semblables à ce jeune arbuste, ils surmontent la triste situation dans laquelle le sort les avait fait naître et souvent, pleins de vie et de santé, ils remplissent courageusement leur tâche en ce monde.

Ah ! si parfois nous voyons autour de nous quelqu'un de ces êtres faibles destinés à périr faute d'aide et de soutien, n'hésitons pas à le secourir, et peut-être un jour, comme l'églantier de la sapinière, le verrons-nous se couvrir de fleurs d'une éclatante beauté.

Nous souriant alors à la fin de notre course ici-bas, il nous consolera au moment de la mort, remplissant notre cœur d'une douce joie à la pensée du bien accompli.

JEAN DE JACOURET.

Le surhomme d'après Corneille

(Suite)

Oui, des surhommes. Ils le sont vraiment par la volonté. L'homme ordinaire se sert assez peu de sa volonté ; même quand il croit se conduire lui-même, il est le jouet et l'esclave des circonstances ou de ses passions. Le surhomme cornélien, au contraire, est toujours maître de lui et des choses. Il discute parfois avec ses passions, mais par pure condescendance ; il recule même devant elles et il souffre de leurs attaques ; mais quand il trouve qu'il a assez donné à l'humanité, il reprend le gouvernement de lui-même et par un coup d'état de la volonté, il décide d'accomplir malgré tout le plus difficile devoir. Chimène, cette M^{me} de Longueville espagnole, souffre et pleure à la pensée de poursuivre celui qu'elle aime, mais elle le poursuivra quand même et cherchera à le perdre ; et quand Rodrigue aura effacé son crime par sa victoire, quand tout conspirera pour inviter Chimène à n'écouter que son cœur, elle souffrira encore plus ; elle s'oubliera jusqu'à dire à Rodrigue des paroles tendres, elle sera « humaine », jusqu'au point de tomber en pâmoison, mais elle n'en persistera pas moins à demander la tête du meurtrier de son père. Le surhomme de Corneille est tout entier dans ce mot d'Auguste que tous les héros de son théâtre pourraient répéter comme un résumé à la fin de tous leurs discours : « Je suis maître de moi... je le suis, je veux l'être. »

Surhommes, ils le sont encore, comme les vrais stoïciens, par leur mépris des contingences. Ce que commande l'honneur délicat et ombrageux, voilà le devoir, voilà l'essentiel de la vie humaine. Tout le reste est contingent et ne mérite pas de nous arrêter. L'amour qui se montrera dans le théâtre de Racine si absorbant et si tyrannique n'est pour le héros cornélien qu'un accident qui fait souffrir, mais qui ne tue pas et qui n'arrête pas un

homme de « cœur », comme le rappelle don Diègue à son fils avec tant de hauteur. Le sentiment de la famille ne compte pas davantage ; si les jeunes Horaces s'attendrissent avant de partir pour le combat où la mort les attend, leur père leur reproche avec emportement de « perdre le temps avec des femmes ! » Si Curiace s'émeut à la pensée de lutter contre son beau-frère, il s'attire cette réplique étonnante :

Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie...
Avec une allégresse aussi pleine et sincère
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère ;
Et pour trancher enfin ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

Les sentiments naturels de reconnaissance et de justice sont oubliés quand un certain honneur le commande : Emilie pour venger son père n'hésite pas à conspirer contre son bienfaiteur. Enfin la vie compte peu et le surhomme cornélien en fait le sacrifice très légèrement ; il serait presque tenté de mourir pour faire parler de lui ; et le jeune Horace va jusqu'à souhaiter la mort après une action d'éclat, dans la crainte qu'il a de ne pouvoir pas soutenir sa gloire. L'amour, le sentiment de la famille, la reconnaissance, le désir de vivre sont autant d'obstacles à l'action ; c'est là ce serpent noir dont parle Zarathoustra, qui s'attaque à la volonté ; résolument et suivant par avance les conseils du philosophe, les héros cornéliens avalent le serpent noir.

Surhommes, ils le sont enfin — et ce trait est bien caractéristique — par l'affectation de l'héroïsme et de l'héroïsme inutile. Ils recherchent la difficulté pour elle-même ; ils aiment les situations extraordinaires où leur force peut s'étaler dans tout son jour ; ils ne se contentent pas de faire leur devoir, ils le dépassent. On dirait parfois qu'ils font de l'héroïsme uniquement pour s'exercer et pour ne pas en perdre l'habitude. Ces paroles du jeune Horace indiquent leur état d'âme :

Le sort qui, de l'honneur, nous ouvre la barrière
Offre à notre constance une illustre matière ;
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun, il nous fait des fortunes.

Il y a ici quelque excès de jactance espagnole et on est obligé de reconnaître que le Matamore de l'illusion comique

traverse tout le théâtre de Corneille et cherche à surprendre notre admiration par des actes héroïques qui ne sont parfois que des « effets de torse ». Les jansénistes l'avaient bien vu, qui accusaient Corneille de flatter l'orgueil humain et de nourrir « la superbe diabolique ».

Quoi qu'il en soit, malgré cet excès, et peut-être à cause de cet excès même, Corneille est un excellent prédicateur d'énergie. Les modernes, des romantiques fiévreux ou attardés, ont cru faire une grande découverte : ils ont trouvé le surhomme et, eux aussi, ils ont prêché l'énergie. Ils se sont appelés Carlyle, Stendhal, Emerson, Gobineau, Nietzsche, Paul Adam, et ils ont fait beaucoup de bruit. Mais leur surhomme est un fléau et non pas un héros ; l'énergie qu'ils prêchent est une énergie frelatée : elle consiste à frapper fort sur les autres, à les dominer et à les écraser ; l'énergie cornélienne consiste, au contraire, à se dominer soi-même et ses passions. L'énergie romantique est une forme de l'égoïsme, l'énergie cornélienne est une forme de la vertu.

Voilà pourquoi le théâtre de Corneille est si bienfaisant. Il est bienfaisant dans la mesure où il est idéaliste. Je ne vois pas pourquoi on voudrait enfermer l'art, la littérature, le théâtre, dans la peinture de la vie et du réel. Si nous ne devons voir sur la scène que ce qui est en nous, nos faiblesses, nos lâchetés petites ou grandes et surtout nos banalités, pourquoi aller y regarder ? L'original manquant d'intérêt, la copie en manquera encore plus. Corneille ne croit pas qu'il doive présenter à l'homme le tableau de ce qu'il fait et de ce qu'il est ; il le fait sortir de son existence réelle et il le transporte dans son existence possible ; il veut lui montrer ce dont il serait capable s'il savait dégager sa volonté, ce qu'il pourrait être s'il voulait exercer sa liberté et sa force humaine. Il ne lui demande pas d'ailleurs de faire ce que font ses héros de théâtre ; il lui demande simplement d'admirer leur énergie, car il sait très bien que l'admiration est un des sentiments les plus moraux de l'humanité.

(A suivre.)

J. CALVET.

Dictons de décembre

Décembre prend et ne rend pas.

A petit mercier petit panier

Les vieux bateaux

M. Sorel, qui vient de mourir, savait mêler le doux au sévère... A côté des graves considérations que lui suggérait l'histoire diplomatique, il semait, dans ses volumes, de délicieux souvenirs et des croquis de mœurs, celui-ci par exemple :

Le quai était étroit, toujours encombré; aujourd'hui il se prolonge indéfiniment en une estacade de bois noir, antenne destinée à agripper les navires au passage; puis, une vaste promenade, plantée d'arbres, avec un parterre de gazon, d'où l'on découvre toute l'embouchure de la Seine. Conquêtes sur la mer ! conquêtes aussi sur le pittoresque et la couleur. Siles digues s'avancent, la ville recule, divorcée, malgré elle, de son mariage séculaire avec le fleuve. Elle se blottit en sa demeure de veuve, défraîchie, décolorée, réduite à voir, de loin, passer les eaux inconstantes qui se pressent, en bondissant et mugissant, vers les noces nouvelles. Elles baignaient jadis les maisons de la rue aux marins ; la rue aux familles de pilotes et de pêcheurs, fécondes et hospitalières, grouillante d'enfants, bordée de commères plantureuses et fortement embouchées qui épluchent la crevette sur le pas de leur porte.

Humbles logis, toits pointus, ruelles difformes, masures obèses, murs vacillants et soutenus de béquilles : partout où perce un rayon de soleil, où végète une motte de terre, le bouquet de verdure cher aux marins ; l'arbuste rachitique qui se tord sous le vent d'ouest, la plaquette de gazon moisi entre les dalles glissantes.

Au milieu des maisonnettes des marins, les « hôtels » des anciens armateurs, des officiers de vaisseau en retraite, avec leur grande « salle » à larges fenêtres, s'ouvrant sur la mer, et les terrasses d'où ils surveillaient, comme d'un banc de quart, l'arrivée des navires.

Ils étaient gais et vivants, ces bateaux à voiles, compliqués, hérissés, estropiés, rapiécés, toujours invalides, ici un radoub à la cale, là une déchirure à la grand'voile. Les porteurs de bois du Nord, le grand commerce du pays, arrivaient deux fois par été, en flottilles, et s'entassaient dans les vieux bassins, attendant leur tour de quai, car il fallait débarquer chaque planche à dos d'homme.

Ces bateaux, habitués au voyage, séjournaient dans le port ; les marins s'y

familiarisaient, trouvaient des tavernes où l'on parlait leur langue, remportaient pour leurs familles des bibelots, des étoffes, des « délicatesses » de France. Aujourd'hui, dans les nouveaux bassins, quelques gros « steamers » les remplacent, apportant chacun le chargement de six à huit bateaux à voiles, toute une forêt de Norvège. Le « tonnage » du port augmente, et l'animation diminue. Le commerce gagne du temps, perfectionne son outillage, mais le spectacle y perd de toute la différence qui distingue une grue à vapeur, maigre, osseuse, rébarbative, austère et laborieuse, d'une belle voile latine qui se gonfle et palpite au vent, douce au regard et toute frémissante de vie.

Combien différente, l'arrivée au port ! Le steamer à vapeur est annoncé à son départ par le télégraphe, signalé au passage par les sémaphores. Au jour dit, à l'heure dite, il débouche dans le chenal, fumant, sifflant, étranglé, battant l'eau à tort et à travers de son hélice, s'ébrouant, puis s'arrêtant inerte, trop lourd de geste pour les passes sinueuses, et s'abandonnant, en désespoir de cause, au petit remorqueur agile qui vire autour de lui, le pousse, le tire et le mène à sa place, ainsi qu'un caniche attelé au cou d'un hippopotame aveugle.

Le bateau à voiles partait quand il plaisait au vent et arrivait de même ; on l'attendait, il ne venait pas ; il vous surprenait presque toujours, et, presque toujours, c'était une aventure, parfois un drame quand la marée était hostile et le vent à la tempête. L'échouage, le naufrage même sur les bancs perfides et enlizeurs, le menaçaient. Tout un petit peuple de marins vivait de cet imprévu : les jeunes qui s'offraient sur leur « barque d'aide » ; les vieux qui, le navire dans le chenal, le halaient à la corde, pesant de leur pauvre corps infirme sur l'amarre trop lourde pour leurs mains rhumatisantes, sabotant en cadence sur le granit humide. Les curieux affluaient : les étrangers parce que c'était un spectacle nouveau, les gens de la ville parce que c'était un spectacle toujours le même, et qu'ils n'en sont jamais lassés.

Au milieu d'eux, le commandant du port, rompu à la manœuvre, connaissant tous les détours de son chenal, tous les secrets des courants, s'agitait, braillait dans son porte-voix des vocables inintelligibles, s'empoyait, s'exhalait en litanies d'im-

précations pantagruéliques, ne s'arrêtant, essoufflé, qu'à cette injure, la dernière, la plus cruelle et terrassante de son répertoire maritime :

— « Perruquier ! »

Près de lui, le maître haleur attendait les ordres ; géant de Normandie, aussi paisible que son chef se montrait turbulent en sa faconde ; vêtu, en toute saison, d'une chemise rayée de cotonnade, qu'en hiver, il calfeutrait de gilets de laine ; deux larges bretelles de tricot soutenaient le pantalon de gros drap, jadis noir, plaqué de pièces disparates, un pantalon « couleur du temps », le mauvais temps d'hiver, où toutes les nuances se déteignaient en une teinte rougeâtre, qui n'a de nom dans aucune draperie. Sur la tête, un chapeau haut de forme, enfoncé, vissé, cabossé, pelé, rouillé, immuable et inébranlable, défiant la tempête comme jadis au temps de Napoléon, les boulets britanniques ; et quelque part, sur la bretelle gauche, un tout petit bout de ruban jadis rouge, rappelant qu'autrefois, en sa jeunesse, quand il embarquait pour le service ou pour la course, sur le brick l'« Indomptable », la corvette « Bonne-Aventure » ou la goélette « Jeune-Hortense », et plus tard, quand il sauvait les naufragés en détresse, le brave homme avait eu son rang parmi les héros.

Enfin, le bateau s'amarrait au quai. Depuis des mois, quand c'était un Français et qu'il revenait des îles, on était sans nouvelles. Qui était mort ? Qui était né ? Les mouchoirs s'agitaient, on se comptait. Parmi ceux que l'on « espérait » ainsi (espérer est chez nous un joli synonyme d'attendre), il en est qui ne reparurent jamais. On nous montrait à l'église des femmes en deuil, veuves dont les maris n'avaient pas de tombe au cimetière. Mais quelles embrassades au débarquement ! C'était toujours un retour de l'autre monde ; et les cadeaux ; les guenons, les confitures de goyaves les perroquets — consolation des vieilles filles, lisez l'laubert, — voire les petites négresses à dents blanches, à geste d'écureuil, appelées à bouleverser le foyer des paysans, — lisez Maupassant.

A la mer montante, les vieux marins sortaient de leurs maisons et se traînaient vers le port, de pauvres gens cahotant sur leurs béquilles, des officiers podagres roulés, par leurs matelots, dans de petites voitures. Quand la mer était basse, ils revenaient encore « la » voir s'éloigner,

« la » voir revenir, dissertant sur ses déconcertantes allures, ses surprises, ses infidélités, ses perfidies, et ne se lassant jamais de parler d'« elle », d'en entendre parler, car elle les avait bercés, tout petits, emmenés adolescents, agités avec la jeunesse et ramenés en épaves au logis paternel. Ils s'asseyaient sur les bancs des jetées du bois, rongées par l'eau et comme grasses de sel marin ; et ils se racontaient indéfiniment leurs aventures, leurs naufrages, leurs combats, les luttes épiques de l'immortelle « Sémillante » du contre-amiral baron Motard contre deux frégates et un vaisseau anglais à trois ponts ; les abordages fougueux, irrésistibles ; puis les « bordées » inoubliables, les bonnes fortunes aux îles, les Philippines, Macao, ces paradis de Mahomet, et les « pontons », cet enfer britannique.

En hiver, durant les longues veillées, les vieux braves se faisaient lire la « France Maritime » et les « Souvenirs » de Garneray. Quand ils ne se sentaient pas les doigts trop gourds et qu'ils y voyaient encore assez clair, derrière leurs bésicles, ils reconstruisaient, pièce à pièce, minutieusement, en « petit modèle », le bateau qu'ils avaient commandé, la « prame » du camp de Boulogne, qui, sans la défaillance de Villeneuve et la trahison du vent, cet éternel allié des Anglais, aurait conduit à Londres Napoléon et ses grenadiers. Le « modèle » achevé, gréc, figolé, sentant le goudron frais, tout comme un grand navire, ils le faisaient manœuvrer sur la table de la « salle », où, par les fenêtres à petits carreaux, mal closes, entrait le vacarme de la mer montante, la trompette de la tempête, le courant d'air marin qui faisait palpiter les voiles du petit bateau. Le vieux prenait un « ris », rallumait sa pipe, serrait sur sa chaufferette ses pieds refroidis et rêvait des anciens départs, en attendant le dernier, celui dont on ne revient pas, sûr de pouvoir dire, quand l'heure sonnerait, au curé comme jadis au capitaine :

— Je suis paré ! Albert SOREL.

BONS MOTS

— Ce gigot est incuit ! prononce M. Prud'homme devenu beau parleur.

— Probablement, répond le maître d'hôtel, que c'est par l'insoin du chef.

LE MOIS LITTÉRAIRE

Almanach de la Jeunesse. 1907. In-4° de 100 pages. Tours, 1906, Mame.

Prix : 0 fr. 50

L'Almanach de la jeunesse poursuit sa carrière triomphante ; depuis nombre d'années déjà, nous sommes habitués à le voir reparaitre, plus frais, plus pimpant, plus coquet, et à chaque nouvelle étape, bien qu'il nous fasse sentir l'impitoyable marche en avant dans la vie, nous le retrouvons avec plaisir, certains qu'il nous vaudra des heures de joie saine et d'utile enseignement.

**

BARBIER (Emmanuel). — *Les erreurs du Sillon.* Un vol. in-16 de 380 pages. Paris, 1906, Lethielleux. Prix : 3 fr. 50

Par respect pour les hautes personnalités qui ont tour à tour guidé le Sillon, nous avons longtemps hésité à prendre position dans la controverse qui s'est élevée au sujet de cette association ; après avoir lu l'éloquent travail de M. Barbier, le doute n'est plus possible, et nous sommes en droit de conclure que le Sillon fait fausse route.

Beaucoup verront peut-être dans ce travail une œuvre de vengeance, un réquisitoire dressé par un adversaire irréductible et poussé à bout. Il n'en est rien pourtant ; d'un bout à l'autre du volume, la plus évidente courtoisie ne cesse de diriger la polémique. M. Barbier, en sage prudent, n'avance rien qu'il ne prouve, documents en mains ; son argumentation est serrée, implacable, énergique, mais elle n'en a pas moins pour but principal d'éclairer cette association politique sur ses tendances dangereuses, et non de la combattre systématiquement. Il faut savoir gré à l'auteur, d'avoir su, au cours de quatre cents pages de controverse, conserver ce ton élevé. Son œuvre en acquiert plus de mérite, les conclusions en apparaissent plus fondées, plus lumineuses.

**

DE PASCAL (G.). — *Le christianisme.* Deux vol. in-16 de 568 et 740 pages. Paris, 1903, Lethielleux. Prix : 10 fr.

La *Philosophie morale et sociale*, parue il y a quelques dix ans, avait attiré sur son auteur l'attention des penseurs sérieux ; le présent ouvrage, dont la deuxième édition s'épuise rapidement, est plutôt une œuvre apologétique. Il est divisé en deux volumes : la vérité de la religion, les vérités de la religion, embrassant ainsi le sujet au point de vue objectif et subjectif.

Un simple coup d'œil sur la table des matières suffira pour donner une idée d'ensemble de ce beau travail. Dans le tome Ier, quatre chapitres, traitant de la révélation, de la vraie religion, de l'Eglise, des fausses religions ; dans le tome II, sept subdivisions qui passent en revue : la foi, Dieu, l'œuvre de Dieu, la restauration de l'œuvre de Dieu, les fruits de la Rédemption, les canaux de la Rédemption, la vie éternelle. Cette simple nomenclature montre largement que la religion est étudiée sous toutes ses faces.

De la doctrine même du P. De Pascal, nous ne dirons rien, pour la raison bien simple que nos éloges n'ajouteraient rien à la réputation bien méritée du savant écrivain. Insistons néanmoins sur l'originalité de l'expression et la clarté d'exposition qui distinguent cette œuvre apologétique ; elle s'adresse à des esprits cultivés, son but est de mettre à leur portée les arguments péremptoires qui militent en faveur de la vérité religieuse et de ses manifestations dans les différents domaines. Ce but est largement atteint, nous le répétons, et l'ardente conviction de l'auteur pénétrera, à la lecture de ces pages, dans tous les cœurs avides du vrai.

**

DUGAS (L.). — *Cours de morale théorique et pratique.* Un vol. in-8° de iv-464 pages. Paris, 1906, Paulin. Prix : 5 fr.

Cet important ouvrage se divise naturellement en deux parties : la morale *théorique*, avec son objet, sa méthode et ses divisions ; la morale *pratique*, divisée par l'auteur en morale individuelle, morale sociale, morale domestique et morale civique. De cette simple nomenclature des chapitres généraux, il apparaît déjà que M. Dugas nous enseigne une morale bien amoindrie, ce que l'on pourrait plus simplement appeler le civisme ; il fait en effet abstraction complète de toute dépendance d'un Etre supérieur, de Dieu régulateur suprême et fin nécessaire de nos actes. Dès lors, il devait inévitablement fausser bon nombre de ses enseignements, ou du moins les présenter sous un jour fort incomplet. Une fois de plus, l'insuffisance de la morale laïque nous est abondamment démontrée.

Il ne faudrait pas pourtant conclure de ces réserves que nous rejetons en bloc toute la matière de cet ouvrage. Il y a là au contraire tels et tels chapitres sérieusement étudiés, qui valent un temps de réflexion ; sur le bonheur et le devoir, sur l'idée de patrie, et les pouvoirs de l'Etat, nous avons rencontré maints développements curieux. D'ailleurs malgré son aridité apparente, cette longue étude se lit facilement, agréablement même, grâce à une évidente originalité d'exposition qui se retrouve rarement

dans les œuvres similaires. A louer aussi l'heureuse adjonction de sommaire complets à tous les chapitres du livre.

**

FABENS (Raoul). — *Les sports pour tous*.
Un vol. in-16 de 164 pages. Paris, 1905, Colin. Prix : 1 fr. 75

Les sports pour tous sont les sports que peuvent pratiquer tous les jeunes gens, quelles que soient leurs ressources, où le corps humain tire de ses propres moyens le bénéfice inappréciable d'une éducation bien comprise et sagement limitée. C'est la course à pied et les divers concours athlétiques, le football, le hockey, la natation corsée par les exercices de sauvetage.

M. Raoul Fabens décrit chacun d'eux avec une clarté telle et des indications si précises que les débutants pourront s'y livrer sans aide verbale, lorsqu'ils auront parcouru ce petit livre. De leur côté, les amateurs déjà compétents trouveront dans *Les Sports pour tous* une documentation toujours exacte et des conseils précieux en vue de leur entraînement ou de la tactique à suivre dans les jeux.

Ajoutons que c'est le premier ouvrage de ce genre, publié en France, dans lequel le texte soit accompagné de nombreuses photogravures montrant et expliquant les *positions* et les *mouvements*.

**

FABRE (C.). — *Aide-mémoire de photographie pour 1906*. Un vol. in-18 de 340 pages. Paris, 1906, Gauthier-Villars. Prix : 1 fr. 75

L'*Aide-Mémoire de Photographie pour 1906* vient de paraître et forme le 31^e volume des *Annuaire photographiques* édités depuis 1876. En commençant cette publication, l'auteur a eu pour but d'écrire annuellement un volume pouvant servir de guide à ceux qui tiennent à être au courant des progrès annuels de la technique photographique : le succès justifié de cet annuaire montre que ce but est atteint. Comme dans les annuaires précédents, l'auteur ne se borne pas à une sèche énumération de formules ; il donne d'utiles conseils sur les manipulations à effectuer pour obtenir de bons négatifs et de beaux tirages.

En commençant cette quatrième série, il a apporté quelques modifications à la composition de l'*Aide-Mémoire*. Outre les renseignements habituels, chaque volume contiendra un article général, formant par lui-même un tout complet. La réunion de ces articles pourrait ultérieurement constituer un véritable cours complet. Cette année, le volume contient un *guide pratique du*

photographe débutant, qui sera particulièrement utile.

**

KARLO-VERKS. — *Elementa fotografa optiko*.
Un vol. in-16 de 80 pages. Paris, 1906, Mendel. Prix : 1 fr. 25

La plus fréquente objection que l'on ait faite contre l'adoption définitive d'une langue universelle, à savoir la difficulté de donner une forme invariable aux expressions techniques que la traduction est impuissante à faire passer, sans les dénaturer, d'un idiome à l'autre, cette objection, disions-nous, tombe d'elle-même devant la publication de ce petit manuel d'optique photographique, qui constitue, pour tout ce qui sur notre globe sait lire, écrire et penser, un résumé clair et précis de ce qu'il importe pour nous de connaître dans cette branche de la science photographique.

Un lexique esperanto-français donne l'équivalence des termes qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires usuels, et complète heureusement cet ouvrage.

**

LEROY-BEAULIEU (Paul). — *L'art de placer et de gérer sa fortune*. Un vol. in-16 de 346 pages. Paris, 1906, Delagrave. Prix : 3 fr. 50

En notre époque de trouble et d'incertitude morale et matérielle, il ne semble guère déplacé d'assimiler à un art les méthodes difficiles et toujours aléatoires du placement des valeurs monétaires. Un simple coup d'œil autour de nous suffit à démontrer à suffisance le bien-fondé de cette assertion. Les placements financiers, terres ou bâtisses, ont perdu une bonne partie de leur sécurité ; les valeurs mobilières, fonds publics ou actions, sont soumises aux dangereuses manigances d'un agiotage effréné ; où trouver donc un placement sûr, et comment faut-il procéder ?

Telle est, en deux lignes, la synthèse de cet ouvrage, œuvre mûrie et profondément pensée d'un économiste dont la compétence est généralement reconnue. M. Leroy-Beaulieu, dans sa première partie, nous parle des placements anciens et modernes ; les premiers, biens-fonds, bâtisses, etc., ont joui jusqu'en 1880 de la faveur marquée des capitalistes ; les autres, valeurs à lots ou obligations, ont acquis droit de cité par les avantages pécuniaires que leurs élogieux prospectus font miroiter aux yeux du public. La seconde partie, les méthodes, nous a paru plus importante encore, en raison surtout de son utilité pratique et des conclusions immédiates qui en découlent ; elle mérite la plus sérieuse attention : l'auteur, en homme averti, n'écrit pas à la légère ; il veut instruire, éclairer la masse des

rentiers, et ses déductions, mûrement pesées, seront pour ceux-ci un guide précieux dans l'art de gérer leurs biens.

LUNET DE LAJONQUIÈRE (E.). — *Le Siam et les Siamois*. Un vol. in-16 de 358 pages. Paris, 1906, Colin.

Prix : 3 fr. 50

Toutes les nations de l'Extrême-Orient évoluent vers une européanisation plus ou moins complète. Elles marchent dans cette voie à pas inégaux, en raison de leurs moyens différents : les unes, par bonds étonnants, se sont placées du premier coup au rang des grands États du monde; d'autres vont à pas plus lents, se laissant conduire, sans mauvaise humeur du reste, vers le but commun. Le Siam est un peu de celles-là.

Chargé d'une mission de recherches archéologiques dans les vallées du Menam et du Mek-hong, le Commandant Lunet de Lajonquière a eu l'occasion de noter certaines phases de cette évolution asiatique du Siam; elles lui ont paru intéressantes à faire connaître à côté des traditions et des légendes qu'il recueillait. Elles aideront à fixer la physionomie, restée un peu imprécise, de ce royaume que nous avons cependant intérêt à connaître, à cause du rôle qu'il est appelé à jouer en Asie.

Ces notes donnent une vue d'ensemble du royaume, de son administration actuelle, du commerce, des industries qui font sa richesse; elles nous montrent ce que sont les Siamois chez eux, et quelle est l'action des étrangers qui gravitent autour d'eux.

Nous n'avons qu'un seul reproche à faire à l'auteur; c'est de n'avoir pas joint à son travail une carte détaillée des régions parcourues: le lecteur se fût mieux assimilé les précieux renseignements qu'il renferme.

MARTINEZ (Albert) et LEWANDOWSKI (Maurice). — *L'Argentine au XX^e siècle*. Un vol. in-16 de xxxii — 432 pages. Paris, 1906, Colin. Prix : 5 fr.

Le but de cet ouvrage compact est nettement exprimé dès la préface; ce sera avant tout non pas d'édifier une œuvre ethnologique ou économique, encore moins d'entreprendre le panégyrique intéressé de la République sud-américaine; mais uniquement de faire connaître, au moyen de documents choisis, de diagrammes et de statistiques comparatives, la situation présente et l'avenir économique de l'Argentine. Et cela a bien son intérêt; de l'introduction, due à la plume disert et avertie d'un ancien président de la République Argentine, M. Charles Pellegrini,

il ressort qu'une place importante doit être assignée à celle-ci parmi les peuples nouveaux venus sur la scène du monde, et vers lesquels se porte l'attention des nations européennes.

Ce qui intéresse surtout dans l'évolution pacifique de ce pays, c'est la mise en valeur rapide des richesses de son sol, son remarquable mouvement commercial et les débouchés nombreux qu'il offre aux capitaux européens. Ce dernier mot nous engage à attirer tout spécialement l'attention des économistes sur l'important chapitre consacré par les auteurs à l'étude financière de l'Argentine, notamment sur le bilan de celle-ci établi d'après l'inventaire des valeurs mobilières. Les aperçus qu'on y lit ne sont guère connus, ne sont même pas soupçonnés de la masse des capitalistes; ils méritent cependant une attention soutenue, et les auteurs ont bien fait de nous en parler si clairement et avec tant d'autorité.

NEWMAN (J.-H.). — *Le chrétien*. Deux vol. in-16 de xxxii — 264 pages. Paris, 1906, Lethielleux. Prix : 6 fr.

La grande figure du cardinal Newman nous est maintenant très intimement connue par les récents travaux de M. Brémond; nous avons eu, en plusieurs circonstances, à revenir élogieusement sur ce magistral ensemble d'études qui nous a livré l'éminent prélat anglais. Pour compléter cette sorte d'encyclopédie newmanienne, il était utile d'avoir sous la main un choix de discours, une sélection d'extraits des meilleurs sermons du savant apologiste; c'est ce que nous trouverons dans le présent ouvrage.

Deux séries le composent, constituant chacune un volume séparé. La première a trait à la profession de foi et au royaume spirituel de l'Église; le second nous parle des disciples et des maîtres. Il serait superflu d'insister sur la valeur de la doctrine; qui ne se rappelle l'influence considérable exercée par les sermons d'Oxford en particulier sur l'évolution dogmatique de l'anglicanisme? L'éloquence chaude et incisive de l'orateur a plus fait, à elle seule, pour le retour vers Rome, que de longues années d'apostolat religieux. Et c'est précisément cette influence décisive et ses résultats probants qui sont la meilleure justification du travail que nous venons de parcourir. Il mérite à bon droit de figurer dans toutes les bibliothèques ecclésiastiques, et de devenir le livre de chevet des orateurs sacrés.

NIOX (Général). — *La guerre russo-japonaise*. Un vol. in-18 de 172 pages. Paris, 1906, Delagrave. Prix : 2 fr.

Le général Niox, dont on connaît la haute valeur dans les questions militaires, a suivi au

jour le jour les sanglantes péripéties de la guerre russo-japonaise. Dans ses chroniques de la *Revue de géographie*, il en avait étudié les faits principaux, en tirant les enseignements que la valeur ou les fautes des parties belligérantes autorisaient ou confirmaient. Ce travail, d'une logique serrée, méritait de n'être pas perdu pour la grande majorité des officiers généraux ; la réunion, en un coquet volume, de ces chroniques raisonnées, répond donc à une incontestable utilité pratique, et elle contribuera à élargir le cadre d'éducation militaire des écoles de guerre. Et cela d'autant mieux que l'auteur a eu l'heureuse pensée de compléter son œuvre par un ensemble de cartes topographiques à l'aide desquelles le lecteur peut se rendre compte plus aisément du bien-fondé des observations présentées par la critique.

**

Paillettes d'or. Treizième série. Un vol. in-32 de 108 pages. Avignon, 1906. Aubanel. Prix : 0 fr. 60

La publication des *Paillettes d'or* se continue, toujours aussi attrayante, toujours aussi édifiante. En refaire l'éloge devient superflu, en présence du succès constant dont elles jouissent auprès des âmes sincèrement éprises de l'idéal chrétien. Cet ensemble d'enseignements pratiques, d'anecdotes édifiantes, habilement sélectionnés par une plume discrète, et mieux encore par un cœur tout d'amour et de zèle par la gloire de Dieu, mérite les encouragements les plus larges. Ils lui sont venus d'ailleurs, et de très haut : le 16 avril 1904, confirmant en cela l'appréciation de son éminent prédécesseur, Sa Sainteté Pie X daignait bénir avec bonheur cette œuvre si utile, si profitable au bien des âmes ; avec un pareil témoignage d'affectueuse sympathie, l'auteur pourra continuer sans défaillance son entreprise de relèvement moral.

**

REYMOND (Marcel). — *Verrocchio*. Un vol. in-12 de 168 pages. Paris, 1906, Librairie de l'Art ancien et moderne. Prix : 3 fr. 50

Sous le titre général : « Les Maîtres de l'art », la Librairie de l'Art ancien et moderne édite une curieuse et, disons-le, merveilleuse collection de monographies d'artistes dont le renom s'est étendu à toutes les sphères artistiques. *Curieuse*, avons-nous dit, tant par le grand souci d'art qui a guidé les auteurs des volumes parus jusqu'ici, que par la savante érudition et la justesse de critique dont ils ont fait preuve ; *merveilleuse*, ajoutons-nous, surtout par la perfection typographique apportée par les éditeurs, et les superbes reproductions photographiques qui illustrent chaque travail.

Le volume de M. Raymond sur Verrocchio est digne en tous points de la réputation acquise par ses aînés. Verrocchio a longtemps été fort discuté ; on se rappelle les méchantes critiques de Vasari, qui n'hésitait pas à avancer que le grand artiste italien fut servi plus par son travail que par ses dons naturels et qu'il eut *un style dur et un peu cru* ! Müntz lui-même ne sut pas se débarrasser de ces appréciations aussi injustes qu'exagérées. Fort heureusement, la critique contemporaine a vu plus clair et plus juste, et elle a rendu à Verrocchio le rang éminent qui lui revient de droit.

L'auteur discute à fond l'œuvre entière du maître ; avec une rare érudition, il lui restitue les sublimes beautés de ses travaux, de ses chefs d'œuvre, faut-il dire. Car quel autre nom donner à l'*Incrédulité de St Thomas* et au *Colleone* ? Nous ne pouvons, bien à regret, suivre l'écrivain dans cette étude minutieuse, impartiale surtout ; mais nous faisons nôtres ses conclusions ; après lui, nous affirmons que « Verrocchio tient une des premières places dans l'art italien, non seulement par la beauté de ses œuvres, mais par l'influence qu'il a exercée. » Cette monographie vaut par elle-même, et plus encore peut-être par les idées erronées qu'elle redresse et les injustices qu'elle venge.

**

STAFFE (Baronne). — *Indications pratiques pour réussir dans le monde, dans la vie*. Un vol. in-18 de XII-184 pages. Paris, 1906, Flammarion. Prix : 0 fr. 75

Dans son avant-propos, l'auteur écrit une phrase qui vaut son pesant d'or : « Celui qui prétend à être aimé doit savoir que l'indispensable condition pour réaliser ce désir est d'être aimable dans l'acception rigoureuse du mot, c'est-à-dire digne d'être aimé, possédant toutes les qualités nécessaires pour se faire aimer ».

Ces quelques lignes sont toute la synthèse de l'ouvrage. La baronne Staffe y signale toutes les circonstances dans lesquelles, faute de réflexion, de bonté, de bon sens, d'expérience, on se fait des ennemis par un mot, par un geste qu'il aurait été facile de retenir, par une attitude qu'un peu de tact aurait faite tout autre. Elle force le lecteur à reconnaître que, pour être sympathique à tous, pour réussir auprès de tous, il faut être loyal et éliminer de ses actes la méchanceté, l'ironie et l'impertinence. Quoi qu'on puisse en penser, dit-elle, et elle le prouve, c'est l'habileté suprême. Elle n'oublie pas que l'élégance (chacun peut l'obtenir relative, mais certaine) dispose les gens en notre faveur, et elle indique, après l'élégance morale, toutes les sortes d'élégances qu'il faut acquérir.

LECTOR.

Causerie musicale

La saison musicale 1906-1907 vient de s'ouvrir, et dès le début elle s'annonce brillante et absolument extraordinaire.

Mme Marie Bréma, l'illustre pensionnaire de Bayreuth, dont la réputation en Belgique n'est pas près d'être éclipsée, vient de nous donner, dans les salons de la Grande Harmonie, deux séances de récitation et de chant, avec le concours de Miss Tita Brand, sa fille; celle-ci, on le sait, s'est acquis en Angleterre un grand nom comme tragédienne.

La soirée du jeudi 25 octobre était, à proprement parler, plutôt un récital littéraire dans lequel Miss Tita Brand a mis en valeur l'indiscutable talent dont elle est douée. Malheureusement pour une partie de l'auditoire, l'emploi par l'interprète d'une langue étrangère au plus grand nombre a fait perdre beaucoup de l'intérêt de la séance. Miss Brand possède le génie de la tragédie: il suffit, pour s'en convaincre, de suivre le jeu de sa mimique énergique et expressive; sur ses lèvres, dans ses yeux, sur tous les muscles du visage, on peut voir se succéder les sentiments les plus opposés, l'amour, la haine, la douceur, la colère, la bonté, le commandement. Vraiment nous ne nous étonnons plus du succès remporté sur la scène anglaise par la jeune tragédienne: Shakespeare ne pouvait rêver une meilleure interprétation.

Miss Marie Bréma, qui s'était réservée pour le lieder-abend du 26 octobre, a immédiatement retrouvé la sympathie et le succès que le public bruxellois ne lui a jamais ménagés. Mme Bréma, malgré quelques fils blancs dans les cheveux, garde un étonnante verdeur de tempérament et surtout de talent. Les années ne parviennent pas à altérer ce timbre chaud et vibrant qui, depuis si longtemps, lui attire les enthousiastes bravos de ses fidèles admirateurs. Cette fois encore, l'auditoire a subi le charme irrésistible de la cantatrice et lui a fait une suite ininterrompue d'ovations chaleureuses.

* * *

Nous signalons volontiers à nos lecteurs deux jolies publications de la maison Faes, d'Anvers: *Bij 't Naddren van de Mei*, paroles de Lod. Herbert, musique de Jacques Opsomer; — *Zomeridylle*, des mêmes auteurs. Les charmantes couvertures qui ornent ces éditions sont comme un avant-goût des pages délicieuses qu'elles illustrent; suivant l'expression populaire, l'eau en vient à la bouche.

* * *

On nous prie d'annoncer que MM. Emile Bosquet et Emile Chaumont donneront, dans la salle de la *Scola Musicae*, 90, rue Gallait, Bruxelles, trois séances de sonates, les 5 et 19 novembre et le 3 décembre 1906.

Ces séances seront consacrées aux chefs-d'œuvres de Bach, Mozart, Brahms, Schumann, Fauré, d'Indy et Lekeu.

Rappelons que M. Emile Bosquet vient de donner deux récitals de piano à Amsterdam, au Concertgebouw, les 20 et 23 octobre; ces deux séances ont eu un succès retentissant, comme il fallait s'y attendre.

* * *

Le premier des trois grands concerts symphoniques qui seront donnés, au cours de l'hiver 1906-1907, à Bruxelles et dans les principales villes de Belgique, par l'orchestre des « Concerts Durant », société d'extension musicale et de décentralisation artistique, aura lieu le dimanche 18 novembre prochain, à une heure et demie, au théâtre de l'Alhambra.

Ce premier concert, consacré aux œuvres de Robert Schumann, comportera le concours, comme solistes, de deux des plus célèbres virtuoses de l'époque: le violoncelliste espagnol Pablo Casals et notre maître pianiste national Arthur de Greef, professeur au Conservatoire Royal de Bruxelles. Au programme figureront notamment la *Quatrième symphonie* (en ré mineur); des *concerti* pour piano et pour violoncelle; des fragments de *Manfred*; l'ouverture de la *Fiancée de Messine* et deux pages très peu connues du maître de Zwickau: l'*Allegro appassionato*, pour piano et orchestre, et l'*Adagio et Allegro* pour violoncelle et piano.

Pour tous renseignements, s'adresser à la Maison Katto, rue de l'Écuyer. F. R. DUFOUR.

Les noms des cartes à jouer

C'est sous Charles VII qu'on inventa le jeu de piquet.

Le valet de cœur, qui porte le nom de La Hire, était Étienne de Vignoles, connu dans notre histoire sous le nom de La Hire, un des plus fameux capitaines de Charles VII. On sait que dans ce temps-là le nom de valet était honorable. Le valet de carreau, nommé Hector, était Hector de Troie, seigneur de la cour de Charles VII et de Louis XI qui le fit capitaine de sa grande garde ; son véritable nom était Hector de Galard.

Le valet de pique s'appelle Ogier, c'était le nom d'un fameux capitaine de Charlemagne, nommé Ogier le Danois.

On prétend que le valet de trèfle, qui s'appelait Lancelot, était un ancien paladin célèbre dans les romans.

As, dans le piquet, est une première carte parce que l'argent est le plus nécessaire dans la guerre ; or, on sait que le jeu des cartes est une espèce de guerre, et surtout le piquet. As est une pièce de monnaie.

Le trèfle signifie le fourrage, herbe commune dans les prairies. Le fourrage est nécessaire dans les armées. Les piques et les carreaux sont des armes ; on connaît les piques, on s'en sert encore. Les carreaux étaient des espèces de flèches qui se tiraient ordinairement avec l'arbalète. On les appelait carreaux parce que le fer en était carré. Richard, roi d'Angleterre, fut tué d'une de ces sortes de carreaux, du temps de Philippe-Auguste.

Les quatre rois sont les plus fameux capitaines de l'antiquité, savoir : Alexandre, César, Charlemagne et David.

On croit que la Pucelle d'Orléans est représentée par la dame nommée Pallas, qui tient un lis à la main. La famille de cette Pucelle fut appelée du Lis, nom que lui donna Charles VII.

La dame de trèfle s'appelle Argine, qui veut dire Reine ; dans Regina on trouve Argine. On prétend que c'était Marie d'Anjou, femme de Charles VII.

La dame de carreau est Rachel, si célèbre par sa beauté, c'est la belle Agnès Sorel.

La dame de cœur est Judith, c'est la mère de Charles VII, Isabeau de Bavière ;

on ne voulut pas mettre Isabeau, mais Judith.

Charles VII voulut être représenté par le roi David à cause de la conformité qu'il y a entre ces deux princes qui furent tous deux persécutés, David par Saül et son fils Absalon, et Charles VII par son père, par sa mère et son fils Louis XI.

Memento culinaire

Dîner de Famille

Potage Saint-Germain.

Sole normande.

Selle de mouton rôtie.

Baba polonais.

POTAGE SAINT-GERMAIN. — Faites cuire à l'eau salée, dans laquelle vous aurez mis un oignon et une carotte bien émincés, un demi-litre de pois-cassés ; lorsqu'ils s'écrasent bien sous les doigts, passez le tout au tamis. Mettez cette purée dans une casserole, assaisonnez de sel et poivre et mouillez d'un litre d'eau chaude dans laquelle vous aurez fait dissoudre une cuillerée à café d'Extrait de viande Liebig.

Donnez une demi-heure de cuisson en ayant soin, pendant l'ébullition, de remuer à fond. Ajoutez vos petits pois frais ou de conserve, une petite quantité de cerfeuil haché et 125 grammes de beurre, et mélangez bien le tout.

Passez au beurre de petits croûtons de pain coupés en dés, que vous mettez dans votre soupière ; versez votre potage dessus, et servez.

RÉCRÉATION

Logogriphe

Avec cinq pieds, je suis un instrument ;
Otez-en deux, je deviens vêtement.

Question.

Comment Abraham put-il meubler sa garde-robe ?

Réponses au dernier numéro :

Charade : *Convent.*

Anagramme : *Poule, loupe.*

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : C'est trop compromettant (Jehan d'Estréelles). — Noël du berger. *poésie* (Lucile de Corval). — Un livre sensationnel (D. F.). — La neige, *poésie* (S.). — Le surhomme d'après Cornille, *fin* (J. Calvet). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Le mois littéraire (Lector). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Récréation. — Memento culinaire (Tante Louise). — Le coin des rieurs. — Revue des revues. — Table des matières.

C'est trop compromettant !.

— A dimanche, Thérèse, mes amitiés à Camille.

— Oui, à dimanche, maman, au revoir, fit M^{me} Camille Dubois tandis que le tramway s'ébranlait.

Elle s'assit faisant l'inventaire des petits paquets dont la prévoyance maternelle avait coutume de la gratifier : deux camisoles pour bébé, une paire de chaussettes pour Paulot, quelques mètres de point à l'aiguille pour son nouveau corsage, un petit pâté de lièvre, une revue pour son mari... L'utile et l'agréable sont souvent bizarrement combinés par les bonnes mamans !

Quand tout fut classé de façon à présenter le moins de volume possible, Thérèse prit intérêt à la conversation que tenaient à haute voix deux jeunes femmes.

Ces dames avaient sans doute l'intention d'éblouir le reste des voyageurs par le récit de leurs distractions estivales, car tout en semblant être très intimes, elles paraissaient ignorer complètement comment chacune avait employé ces derniers mois et ne se faisaient grâce d'aucun détail. La plus jeune, une blonde, avait à son actif un voyage en Suisse, Plombières et Ostende ; la seconde, très brune, pouvait se glorifier d'un séjour à Luchon, d'excursions dans les Pyrénées et d'une fin de saison à Paris-Plage.

Tout à coup la blonde s'écria : « Devinez donc, ma chère, qui j'ai rencontré à Plombières ? Vraiment la constance n'est pas bannie encore de la terre

— Ma langue au chat, dit aussitôt la brune qui grillait de reprendre la parole.

— Les inséparables d'autrefois : Gabrielle Descats avec Camille Dubois !

— Encore ? Après dix ? Vrai, c'est touchant. Et vous avez parlé à Camille ? »

Elles rirent toutes deux et continuèrent plaisamment ; mais Thérèse ne comprenait plus rien. Le nom de son mari lancé ainsi en public accompagné d'un autre l'avait atteinte au cœur.

Ce fut une émotion terrible qu'elle crut un instant ne pouvoir dominer, ses oreilles bourdonnaient, ses tempes battaient ; il semblait qu'un nuage lui voilait les yeux.

Qu'était-ce donc que cette Gabrielle Descats dont son mari était l'inséparable, qu'il connaissait depuis dix ans et qu'il avait été rejoindre à l'insu des siens ?.....

Une jeune fille qu'il aurait voulu épouser, qu'il aimait toujours ?... Mais alors son mariage avec elle, Thérèse, il y a quatre ans, le bonheur, l'amour qu'il témoignait, c'étaient une infâme comédie ? Elle se croyait la plus chérie des épouses, alors qu'elle n'était qu'une pauvre dupe !

Partagée entre le désir d'en savoir davantage et la peur d'en trop entendre, elle restait là anéantie, ne remarquant pas l'employé de l'octroi qui palpait ses paquets : « Madame n'a rien à déclarer ?

— Non... oui, un pâté de lièvre. »

Quelles ironies présente la vie : ce bonhomme placide qui lui remettait gravement un reçu de pâté alors qu'elle était

tenaillée par une douleur folle et qu'elle eût vu s'écrouler le monde sans un regret devant son bonheur évanoui...

La voix de la voyageuse blonde s'éleva : « Tiens ! Mais nous sommes arrivées ; dites donc, contrôleur, faites arrêter. »

Le wattmann complaisant stoppa. Thérèse hésita un instant, puis, comme hypnotisée, elle rassembla ses paquets et suivit les deux amies.

Ces femmes qui connaissaient un secret révolutionnant sa vie, elle ne pouvait se décider à les quitter et tout en sachant bien qu'elles étaient loin du sujet dont elles ignoraient l'intérêt, Thérèse s'attacha à leurs pas.

* * *

Elle marcha ainsi longtemps, la tête en feu.

Camille était allé à Plombières en été, tandis qu'elle était à Wimereux, sans doute. Il se disait trop occupé par ses affaires pour l'accompagner, mais il avait trouvé le temps d'aller rejoindre cette autre. Mais aussi quelle manie on a, à présent, de laisser les maris seuls pendant les plus beaux mois de l'année ! Elle ne voulait pas partir, on avait objecté la santé de Paulot, comme s'il ne se portait pas comme un charme, Paulot !...

Dans sa révolte de femme éprisé et torturée, elle allait dire : « Qu'importe qu'il soit bien portant si je n'ai plus de mari ! » Mais elle retint le blasphème !...

Oh ! Ce Camille ! Elle l'aimait tant ! Ce n'était pas « un parti » qu'elle avait « fait », mais l'homme de ses rêves qu'elle avait épousé ! Que les autres mentent, trompent, après tout, c'est possible, mais lui !... Avec ses yeux qui regardaient si droit, son sourire si franc, avec ses principes religieux surtout !... Il aurait pu jouer cette comédie atroce !...

Cette Gabrielle Descats ! Si elle la rencontra ! Une marée de haine lui montait du cœur au cerveau à ce nom que les deux amies prononçaient tantôt en riant !

Elles riaient ! Ne devrait-il pas y avoir une solidarité entre toutes les épouses ? Comment rire de ces choses-là quand elles peuvent à votre tour vous broyer le cœur un jour ?

* * *

Les jeunes femmes s'arrêtèrent devant une porte cochère ; Thérèse passa, gravant leurs traits dans sa mémoire et se disant : « Lille n'est pas si grand, je les retrouverai bien et je saurai... »

Toujours à pied, reconnaissant à peine son chemin, ne voyant personne, elle se dirigea vers sa demeure... Ce devait être en août que Camille avait fait cette indigne escapade, elle se souvenait que pendant quatre jours elle n'avait pas reçu de nouvelles de lui.... une lettre perdue.... Oui, c'était bien la lettre qui était perdue !... Voyons, que faire en revoyant le traître ? Lui crier à sa place son mépris pour cette infamie ?... Oh ! quel soulagement ! Mais serait-ce bien la meilleure vengeance ? N'est-ce pas se montrer trop aimante que manifester une telle colère ? La froideur, le dédain ne seraient-ils pas plus adroits ? Car s'il allait nier ? Quand on a menti une fois, on peut mentir toujours, elle en serait pour ses frais de ridicule...

Elle traversait la rue, une automobile la frôla, elle ne s'en émut pas ; son amour mort, que lui importait la vie ? A quoi bon élever des enfants pour qu'ils mentent à leur tour et fassent des malheureux.

Son chemin passait devant une église ; épouvantée par la tempête de désespoir qui grondait en elle, Thérèse y entra, et se jetant sur un prie-dieu dans un coin sombre, elle s'abîma dans les sanglots. Qui n'a pas connu ces heures de détresse infinie où l'on sent d'une façon poignante à la fois l'inanité de toute consolation humaine et le besoin de la présence plus sensible de Dieu ? Combien de temps demeura-t-elle là, repoussant le calice amer en suppliant le ciel, contre toute espérance, qu'il s'éloignât d'elle ?.. Le *fait* sortait enfin de ses lèvres, quand elle sentit une main se poser sur son épaule : « Quelle ferveur, ma petite Thérèse ? »

Elle releva la tête ; c'était *lui* ! Masquant encore ses trahisons de dévotion comme un tartuffe ! Quel monstre que cet homme ; avec son regard limpide et son doux sourire, il lui disait : « As-tu fait bon voyage ? Je suis entré en passant pour prier pour toi. »

Qu'allait-elle lui lancer d'in ligne, de méprisant ? Tandis qu'elle hésitait, il lui prit le bras. Remarquant qu'elle tremblait très fort, il hâta le pas, pressentant quelque chose de grave. Dès qu'ils furent rentrés, il l'interrogea avidement : « Tu as eu une émotion violente. Quoi ? Un accident ? Parle, ma petite Thérèse, tu me fais peur. »

Les lèvres de la jeune femme frémis-saient, elle oublia toute diplomatie et tout raffinement.

— « C'est... c'est en tramway, j'ai entendu parler d'une personne, de... de Gabrielle Descats ! »

Elle n'osait le regarder en face. Il répondit très calme : « Je ne vois pas de quoi t'agiter; tu connais cette dame ou ce monsieur ? Est-ce Gabriel ou Gabrielle ? »

Elle vit là une rouerie : « Une dame, monsieur, qui était à Plombières cet été.

— C'est son droit, pourquoi t'en émeus-tu ? »

Cette tranquillité l'exaspéra : « Parce qu'elle y était avec un nommé Camille Dubois, monsieur, son inséparable... depuis dix ans ; prenez vos informations, rue Nationale, je vous donnerai le numéro.

— Volontiers, car ça m'intéresse, répliqua en riant cet homme décidément très fort. » Mais au bout de quelques instants, attirant à lui la pauvre petite femme : « Sais-tu ce que je ferais si j'étais méchant?... méchant comme toi ? Je te laisserais croire jusqu'à ce soir que ton mari est un vaurien... je ne te dirais pas qu'il a l'honneur d'avoir pour homonyme une charmante fille qui entrera au couvent après la mort d'un vieux père qu'elle accompagne à Plombières tous les ans : Mademoiselle Camille Dubois ! »

Thérèse le regardait stupéfaite, extasiée : « Mon pauvre chéri ! Mais oui, Camille ! Oh ! que j'étais bête ! » — Elle éclata d'un rire qui sonnait encore comme un sanglot. — « Pardonne-moi, c'est tellement je t'aime ! »

Il sourit ému à son tour : « Logique de femme ! Moi aussi je t'aime, mais à cause de cela j'ai confiance en toi ; on pourrait dire dans tous les tramways du monde qu'on a vu ma Thérèse dans une ville d'eau, quand je la pense ailleurs, je n'en croirais pas un mot. »

Elle lui sauta au cou : « Et tu aurais raison. Ah ! que Dieu est bon de m'avoir sorti de ce cauchemar... Je me demandais comment il pourrait bien m'en tirer.. Ecoute, nous n'appellerons tout de même aucun de nos enfants Camille, l'épicène c'est trop compromettant ! »

JEHAN D'ESTRÉELLES.

NOEL DU BERGER

Son fils était mort, mais avec les anges,
Il était venu quand même à l'enfant,
Il avait suivi les saintes phalanges,
Le cœur désolé mais toujours ardent,

Il était venu quand même à l'enfant,
Et lorsque chantaient aux hommes les anges,
Lui, disait : Amen ! Gloire au Tout-Puissant.

Mais lorsque planaient de suaves charmes,
Des sanglots montaient au cœur du berger ;
Son doux regard fauve était plein de larmes,
Lorsqu'il voyait la Vierge s'incliner,
Des sanglots montaient au cœur du berger,
Les yeux suppliaient : Pardonne mes larmes,
Mère, je n'ai plus mon fils à baiser !...

Alors tout au fond de l'âme angoissée
La Vierge plongea son regard aimant,
Elle releva sa tête lassée,
Et suavement sur son front brûlant,
La Vierge plongea son regard aimant.
Il sentit baiser sa tête lassée,
Par un chérubin : c'était son enfant !

LUCILE DE CORVAL.

Un livre sensationnel

L'homme et l'univers (I)

En écrivant l'intitulé de cet article, nous ne pouvions nous empêcher de songer à ce que l'on appelle assez légèrement la faillite de la science ; on s'occupe beaucoup, de nos jours, à démontrer les prétendus désaccords de la science et de la foi. Il est vrai qu'une certaine science, disons plutôt demi-science (et encore !), n'a d'autre but que de se libérer complètement de la prépondérante supériorité de la foi ; dès lors, elle erre à l'aventure et elle en est venue à renier délibérément ce qui fut toujours son guide et son soutien. Que cette science-là ait fait faillite, quoi d'extraordinaire ?

Mais il existe une autre science, celle qui ne se contente pas d'aphorismes prétentieux, mais qui procède par les méthodes de la plus rigoureuse expérimentation ; celle qui n'a pas pour but de s'élever contre le dogme religieux pour le détruire, mais qui au contraire s'efforce, à la lumière de la foi, de parvenir graduellement au summum de connaissances dont est susceptible l'esprit humain.

A ce point de vue, le livre que nous

(1) BRETTE. — *L'homme et l'univers*. T. 1^{er} : L'univers et la vie. Un vol. in-8° de 680 pages. Paris, 1906, Roger et Chernoviz. Prix : 8 fr.

présentons à nos lecteurs apporte une idée neuve et forte. Un mot sur l'auteur et sur l'œuvre.

L'auteur est le chanoine Brettes, que tout le monde a connu comme orateur et remueur de foules, mais dans lequel personne jusqu'ici ne soupçonnait un savant. Comment il a quitté la prédication pour faire de la science, il nous le raconte lui-même dans une préface fort originale, presque une confession.

« ... Pendant tout ce temps, dit-il, j'ai donné sans arrêt tout l'effort dont j'étais capable, et — désillusion poignante — pas un instant je n'ai cessé d'avoir le sentiment que tout était inutile, la sensation que tout, autour de moi, s'effondrait.

» J'ai mesuré, alors, la profondeur de l'abîme qui sépare aujourd'hui l'Eglise de la société ; j'ai senti toute la douleur qui peut torturer l'âme du prêtre ; et j'ai compris le sombre désespoir qui quelquefois, hélas ! le jette hors de la voie...

» J'ai alors changé absolument l'orientation de ma vie. Il y a juste de cela 20 ans. On l'a cru finie ; je la commençais à nouveau. J'ai cessé d'enseigner à l'Eglise ; et je suis allé étudier, au Muséum, à la Sorbonne et au Collège de France. »

Il a fait « de l'anthropologie, de la biologie, de la géologie, de la paléontologie, de la météorologie, de la microbiologie et des sciences naturelles ». Il s'est « acharné après les livres de fond, jusqu'à fatiguer les volumes, sans se laisser décourager par leur aridité ou leur étendue : Suess, de Lapparent, Zittel, Schimper, Schenck, Duclaux, Mascart, H. Poincaré, Picard, Angot, d'Arsonval, Charles Richet, Armand Gauthier, etc... ». Il a voulu savoir enfin comment les contemporains comprenaient la philosophie de la nature, et il a « étudié l'Ecole allemande de Kant à Schopenhauer et à Nietzsche, l'Ecole anglaise de Hume et de Berkeley à Herbert Spencer, et nos philosophes français jusqu'à cet étonnant Renouvier, dont le dernier livre conclut à l' inexplicabilité rationnelle de l'Univers sans une chute de l'homme assez semblable à celle qui est racontée dans la Bible ! »

Il faut bien convenir qu'après une préparation de ce genre il a le droit de parler, et il peut être écouté.

Il pose lui-même, d'une façon saisissante, la question qu'il va traiter : « Nous avons cru sur les origines de l'homme,

écrit-il, ce que raconte la Genèse ; mais voilà qu'à présent la science affirme et prétend prouver que la révélation s'est trompée et que nos premiers ancêtres sont le Protyle, le Phenacodus et l'Anthropopithèque... Maintenant, au Muséum, l'homme est dans la même vitrine que son aïeul le singe... Que croire ? »

Pour répondre à cette question qui angoisse si profondément l'âme humaine, le prêtre doit être doublé d'un savant. Voilà pourquoi le chanoine Brettes l'est devenu ; et pourquoi il adjure les savants et les prêtres, les jeunes surtout, de se donner la main, de montrer à l'humanité l'aurore qui se lève, et de lui rendre enfin l'espérance.

L'œuvre scientifique comprend 3 volumes : *L'Univers et la Vie* ; — *Origines du désordre dans l'Univers* ; — *La Création et la Genèse*.

Le 1^{er} volume, *L'Univers et la Vie*, est partagé en 14 chapitres : I. *La méthode scientifique*. — II. *Unité de l'univers*. — III. *Forces physiques*. — IV. *L'éther*. — V. *Le mouvement*. — VI. *Forces mécaniques*. — VII. *La chimie*. — VIII. *L'astronomie*. — IX. *La vie*. — X. *Conditions de milieu*. — XI. *Les microbes*. — XII. *Le règne végétal*. — XIII. *Le règne animal*. — XIV. *L'homme*.

L'attention est saisie, dès les premiers chapitres, qui posent les pierres fondamentales de tout l'édifice et qui ont pour objet d'abord la méthode, puis la thèse à démontrer, et enfin les forces employées à la construction du monde. L'intérêt ne cesse pas de grandir, soutenu qu'il est par l'enchaînement rationnel des faits qui se succèdent, par la clarté avec laquelle ils sont exposés, et par l'autorité des savants, presque tous actuellement vivants, auxquels ils sont empruntés.

Mais à partir du moment où il entre dans l'étude de la vie, l'auteur témoigne d'une étonnante originalité.

Ses savantes discussions sur la cellule et ses organismes, sur les diastases et les pigments, redressent nettement, par l'expérience, la confusion faite par les matérialistes, entre la vie cellulaire et les énergies de la pure matière.

En résumé, l'ouvrage de M. le chanoine Brettes est d'une lecture facile et passionnante. Il est indispensable à toutes les personnes de bonne foi que le doute attriste, ainsi qu'à toutes celles qui enseignent à un degré quelconque, ou s'intéressent aux grands problèmes des temps présents.

D. F.

LA NEIGE

FANTAISIE D'HIVER

L'hiver est sorti de sa tombe,
Son linceul blanchit le vallon ;
Le dernier feuillage qui tombe
Est balayé par l'aquilon.

La linotte a fui l'aubépine,
Le merle n'a plus un rameau ;
Le moineau va crier famine
Devant les vitres du hameau.

La neige, fourrure blanche,
Ourle le rebord des toits ;
Elle poudre chaque branche
De la perruque des bois.

Sur la vitre des mansardes
Elle étale ses pâleurs,
Et fait aux lunes blafardes
Un teint de pâles couleurs.

Le givre que sème la bise
Argente les bords du chemin ;
A l'horizon la nue est grise :
C'est de la neige pour demain.

S***

Le surhomme
d'après Corneille
(Fin)

Un jour Corneille écrivit *Polyeucte* ; il traça ce jour-là le portrait d'un surhomme qui ne ressemble pas à ses créations ordinaires. L'observateur qui avait étudié la Fronde, Rome et l'Espagne, savait que l'homme peut devenir surhomme par la force de la volonté et par le mépris de tout ce qui est contingent ; le chrétien qui avait lu saint Augustin et qui avait traduit le manuel de l'ascétisme, *l'Imitation de Jésus-Christ*, savait que l'homme peut devenir surhomme par la grâce. Et il écrivit *Polyeucte* pour étaler dans tout son jour le travail mystérieux de cette force supérieure qui pénètre en nos âmes, les transforme, les élève et les rend capables d'un héroïsme où la « nature » ne peut pas atteindre.

Polyeucte, animé par la grâce, nous apparaît aussi courageux et aussi grand que les héros des pièces profanes guidés et soutenus par la volonté. Il fait les mêmes gestes que ses frères surhumains ; l'amour, la famille et la vie ne sont rien pour lui quand Dieu a parlé ; il dépasse

même le devoir pour que rien ne manque à son héroïsme ; non content d'attendre le martyr, il va le chercher ; non content de renoncer à Pauline, il la donne à son rival.

Mais ce qui rend cette pièce plus significative et plus belle que les autres, c'est que la grâce atteint tous les personnages et les transfigure : nous assistons ici à cet admirable spectacle que Platon et l'Imitation appellent les ascensions de l'amour. Polyeucte aimait la vie, le monde et les joies qu'il donne, il aimait sa femme Pauline bien plus que lui-même ; parmi tous les amours humains, son amour était le plus beau, mais il était humain. Avec la grâce il n'aimera plus que Dieu : par la grâce son amour se divinise. Pauline aimait la vie et ses plaisirs ; elle aimait Polyeucte par devoir et par élan, parce qu'il était son mari et parce qu'il était généreux, dans un coin de son âme elle gardait un souvenir ému à Sévère. Sous l'influence de la grâce, le souvenir de Sévère se volatilise et disparaît ; en Polyeucte elle n'aime plus que le martyr ; par la grâce son amour « se christianise ». Sévère aimait Pauline et, revenant vainqueur, il comptait bien se faire aimer d'elle ; c'est avec un secret plaisir qu'il voyait Polyeucte marcher à la mort et lui laisser Pauline ; son amour était calculateur et bas ; mais un souffle de grâce a traversé l'air qu'il respire ; il se sent soulevé au dessus de lui-même, il défendra Polyeucte et aimera en Pauline la femme de devoir ; par la grâce son amour s'idéalise. Enfin le préfet romain Félix n'aimait que sa fonction et les joies qu'elle donne ; mais lui aussi il a été touché de la grâce ; il renonce à ses dignités, il n'aimera plus que la religion de ses enfants ; par la grâce son amour « s'humanise ». Nous sommes ici, comme l'a dit M. Faguet, en présence d'une mystérieuse échelle de Jacob : tandis que Polyeucte, tout au sommet, est attiré par la grâce de Dieu, aidé de la même grâce, il attire vers lui d'abord Pauline, puis par Pauline Sévère, et par Sévère Félix. Ainsi par la grâce chacun des personnages de ce drame est élevé au-dessus de l'humanité. Le véritable surhomme aux yeux de Corneille est celui qui triomphe de tous les obstacles humains pour aller à Dieu.

**

Je puis bien ajouter que l'œuvre du poète du « surhumain » est pour

nous d'une très particulière actualité. Après tant de romans qui célèbrent la maîtrise de la passion et qui ont affadi et dévirilisé les âmes, à l'heure où nous aurons besoin pour rester nous et chez nous d'une énergie plus que commune, la tragédie de Corneille semble un remède approprié à notre mal, un cordial vigoureux propre à nous guérir de notre anémie morale et à ressusciter en nous la volonté. Elle peut nous rappeler ensuite quel est le prix de la vie, et qu'il y a des choses qui valent qu'on leur sacrifie la vie, et ce sont l'honneur, le devoir, la foi. Il me semble enfin que si Corneille est considéré par nous comme l'auteur de *Polyeucte* — et certes *Polyeucte* est de toutes ses pièces la plus belle, et celle qui est restée la plus jeune — il a écrit pour notre temps. Ce jeune martyr qui va au sacrifice comme à une fête est un type et un symbole. Polyeucte représente cette jeunesse chrétienne qui grandit sur la terre de France et qui a senti passer sur son âme le souffle des temps nouveaux, parlons en mieux, la grâce que Dieu donne dans les temps troublés et qui fait les sauveurs des nations malades. Si elle sait, comme Polyeucte, aller tout droit à l'action énergique et à la souffrance sans se laisser arrêter par ce que Corneille appelle « les attachements de la chair et du monde », elle fera une France nouvelle comme les Polyeuctes des premiers siècles firent en mourant un monde nouveau. La France d'aujourd'hui ressemble à Pauline, dont l'âme était noble et le cœur chaud, mais dont l'esprit était prévenu par d'injustes erreurs :

Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

Elle ne demande, comme Pauline, qu'à admirer des hommes généreux, à aimer qui elle admire, à suivre qui elle aime et, entraînée par des gestes vainqueurs, à s'écrier, elle aussi :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.

Sans doute, les modernes Félix qu'on dirait que Corneille a voulu peindre, la retiendront longtemps par leurs menaces faites de lâcheté ; mais quand la majorité sera désabusée, ils seront désabusés eux aussi. Et quand aux Sévères, c'est-à-dire aux adversaires éclairés et loyaux, il n'y a qu'une chose à leur demander et les Polyeuctes l'obtiennent toujours, c'est l'estime et le respect.

J. CALVET.

Le roman du jour

La *Bibliothèque de ma fille* marche de succès en succès, ou plus exactement son succès augmente au fur et à mesure que les volumes s'ajoutent les uns aux autres. Nous venons de lire les deux derniers : *La fin du rêve*, de Danielle d'Arthez, et *Dans l'engrenage*, de Jeanne De Coulomb, et nous sommes heureux de pouvoir les recommander tous deux à nos lecteurs. Le premier nous révèle les mœurs particulières d'un certain monde, gens d'affaires, arrivistes avant tout, qui foulent aux pieds, avec une sereine insouciance, le cœur et la conscience, pourvu qu'ils arrivent ! Et à quoi, bon Dieu ! arrivent-ils ? Au désastre le plus complet, chez eux et autour d'eux. La vigoureuse sincérité de cette étude vaut une heure d'attention.

L'ouvrage de Jeanne De Coulomb rentre dans la manière habituelle de cet écrivain ; l'action est concentrée dans la Provence, le pays du beau soleil et des grands monts. L'auteur excelle à amener les situations émouvantes, tragiques même, avec l'art du meilleur metteur en scène. Nous avons seulement regretté qu'un sombre jour de deuil jette sa note de lugubre tristesse sur une fin d'ailleurs chrétienne.

*
**

Dans la *Bibliothèque bleue*, M. Du Camp-franc vient de nous donner *Les Semeurs*, œuvre vraiment originale, instructive, et plus encore suggestive. Nous voyons comment un esprit cultivé, mais dévoyé par les idées modernes d'indépendance philosophique, en est amené au plus absurde des orgueils et finit par sombrer dans la désespérance. Heureusement, Dieu met sur sa route une âme simple et droite qui remet toutes choses au point et ramène la paix divine dans ce cœur ulcéré. Le semeur, c'est ici M. Du Camp-franc lui-même, dont l'œuvre fera du bien à plus d'un esprit indécis.

*
**

Sœur Alexandrine, de Champol, est bien l'ouvrage le plus délicat que nous ait livré cet écrivain de talent, et nous n'hésitons pas à le placer en tête de ses nombreux ouvrages, pour le charme infini qui s'en dégage. Pauvre petite.

Sœur Alexandrine ! Elle s'était dévouée sans compter, et les pauvres de son quartier lui rendaient en vénération ce qu'elle leur dispensait en douceur et en bienfaits. Et brutalement, la loi de séparation la jette à la rue, comme une paria, sans ressources, sans autres amis que les braves gens qu'elle a secourus. La sainte fille reprend malgré tout son œuvre de bonté, et elle y succombe, obscur martyr du dévouement, de l'abnégation. Sans emphase, sans rhétorique, l'auteur trace de main de maître cet émouvant portrait. Cette simplicité même remue le lecteur, et, à la dernière ligne, on ne peut que s'écrier : Que c'est beau !

*
**

Georges Du Vallon, dans *Michel Smirloff*, et Michel Auvray, dans *La prière de Lucette*, se sont faits les peintres et les critiques des mœurs du grand monde. A ce point de vue, les deux ouvrages valent qu'on s'y arrête, par la sincérité d'observation dont ils font preuve. Le grand monde n'est pas toujours celui qui nous donne les meilleurs exemples, hélas ! Et malgré tout, quand Dieu s'en mêle, il reste toujours l'école du devoir et du sacrifice ; mais que de revers ne faut-il pas pour l'y amener !

Ces deux ouvrages sont à recommander pour les hauts enseignements qu'ils renferment. Il n'en est pas de même, malheureusement, pour les trois suivants.

Les aventures du *Sous-lieutenant Lafille*, d'Alphonse Crozière, rentrent dans le domaine de la morale indépendante ; bien que joliment écrites, nous n'en conseillerons pas volontiers la lecture aux jeunes filles ni à... leurs mères : elles n'y apprendraient rien de bon. Nous regrettons une fois de plus qu'une plume aussi bien trempée sacrifie si facilement au goût des narrations corsées.

Le grand intérêt du nouveau roman de M. Paul Gourmand : *Le secret des vagues*, réside surtout dans l'originalité de sa donnée et la façon peu commune avec laquelle l'auteur analyse et expose les rudes mœurs des côtes bretonnes. Le sujet en lui-même est parfois hasardé, certaines expressions sont d'un tel réalisme que nous eussions préféré les voir absentes ; cette réserve s'imposait de notre part. On ne peut cependant dénier à l'auteur une rare habileté à amener les situations les plus dramatiques, un style coloré et vigoureux, une puissance de

description qu'on pourrait qualifier d'évocation. Retrançons un peu de la violence des passions, et ce sera parfait.

Malgré la vive sympathie que nous avons pour notre aimable confrère, M. Eugène Montfort, le sujet qu'il choisit pour son roman : *La maîtresse américaine*, ne nous permet guère de le recommander à nos lecteurs sans réserves. Ces aventures scabreuses, que le monde excuse sous prétexte de flirt, ne sont pas très édifiantes, et nous doutons fort que l'auteur conseille à ses enfants de se conduire comme les personnages qu'il fait agir. C'est bien regrettable, car, en tant qu'écrivain, M. Montfort possède des qualités capables de lui assurer le succès.

*
**

Nous achevons de lire le dernier roman de M. Adolphe Aderer : *Une grande dame* ; il y a là des pages émouvantes, finement écrites, gracieuses de style et d'esprit. Il y a bien, par l'ouvrage, quelques accrocs à la morale ; nous ne pouvons pas admettre, par exemple, qu'une épouse, si malheureuse soit-elle, oublie ses devoirs au point de se donner au précepteur de son enfant. Tout cela est délicatement traité, nous le voulons bien, et, sous la plume habile de l'auteur, les situations gardent un vernis de respect et de tact ; mais le fond du triste drame qui se dénoue dans le sang n'en reste pas moins répréhensible, et nous le regrettons vivement.

FR. DUFOUR.

LE MOIS LITTÉRAIRE

Aide-mémoire du libraire et de l'amateur de livres. Première partie : A-LAL. Un vol. in-8° de 240 pages. Paris, 1906, 19, rue des Fossés-Saint-Jacques.

Prix : 10 fr.

Voici un travail bibliographique d'un genre spécial, dont l'intérêt et le côté pratique seront rapidement constatés par les bibliophiles. Un ancien libraire (malgré toutes nos recherches, nous n'avons pas réussi à percer ce trop modeste anonyme) s'est donné la peine de constituer, patiemment, un répertoire d'ouvrages rares ou curieux en tous genres, anciens et modernes. Il y a là des éditions originales, des livres à gravures depuis le xvii^e siècle, des impressions rares, des volumes à tirages limités, éditions d'amateur

ou collections de grand luxe. Ceux qui s'occupent de bibliographie se rendront aisément compte de la somme d'efforts et de recherches qu'un pareil travail représente, et leur estime pour l'auteur s'en augmentera d'autant.

Le premier volume, qui vient de paraître, s'arrête à la lettre L ; la deuxième partie paraîtra dans le courant de février 1907, également au prix de 10 francs.

**

Almanach de la Paix. 1907. In-16 de 64 pages. Paris, 1906, Plon. Prix : 0 fr. 20

L'Almanach de la paix en est à sa 19^e année ; il nous arrive cette fois avec une riche couverture illustrée, des articles signés de noms célèbres, un choix heureux d'illustrations et de photographies. Voilà certes de quoi alimenter pour un an le succès qui ne lui a pas fait défaut jusqu'ici.

**

AUBURTIN (Fernand). — *Frédéric Le Play* d'après lui-même. Un vol. in-16 de 608 pages. Paris, 1906, Giard et Brière.

Prix : 4 fr.

L'étonnante figure de Le Play marquera une étape assez considérable dans l'évolution économique du monde ; toute une existence d'un travail acharné l'a mis au premier rang des penseurs contemporains, et son œuvre encyclopédique, formée de publications successives et de plus en plus définitives, est tellement étendue que des esprits supérieurs auraient seuls les loisirs de la parcourir. Pour la mettre à la portée du public, pour la concrétiser en quelque sorte en un manuel pratique et suffisamment explicite, il fallait une plume érudite et bien informée, et celle de M. Aubertin a réalisé ce tour de force de nous présenter un Le Play entier dans le cadre restreint d'un in-16 ordinaire.

Trois parties dans le volume : vie, méthode, doctrine du grand économiste. Le portrait que nous trace d'abord l'auteur est une merveille de précision : après l'avoir parcouru, on se prend à désirer toute une génération de géants, géants quant au cœur, géants quant à l'esprit. Il était impossible de signaler toutes les idées de Le Play : l'auteur a du moins groupé les doctrines maîtresses du savant économiste, et cette seconde partie n'est pas moins instructive que la précédente, ni moins fertile en conclusions. Enfin, pour compléter son étude, M. Aubertin a fait un choix judicieux d'extraits, qui serviront de cadre au sublime portrait qu'il a tracé avec tant de grandeur et de simplicité.

**

AUGÉ DE LASSUS (L.). — *L'Emiliade*. In-8^o de 16 pages. Paris, 1906, Bonvalot-Jouve. Prix : 1 fr.

Un brave homme de philosophe affirmait naguère que tout en France finit en chanson. Le simili-règne de l'ex-président finit, lui, grâce à la verve de M. Augé de Lassus, en un petit poème épique, en trois chants. Nous n'oserions pas affirmer que le grand homme, descendu du trône, goûtera l'ironie souvent mordante, la malice spirituelle de ces vers sortis d'une plume assez caustique. Que voulez-vous ? Après la présidence vient la pénitence : à la naïveté de la première correspond la fustigation de la seconde. Et c'est bien fait.

**

BOURGEOIS (Henri). — *Notre cathédrale*. Un vol. in-4^o de 128 pages. Rouen, 1906, Imprimerie de la Vicomté.

Dans sa lettre liminaire, Mgr Fuzet loue vivement l'auteur d'avoir eu cette heureuse inspiration : chanter la cathédrale de Rouen. Tous nos lecteurs connaissent cette splendide merveille de l'art ogival, qui fait depuis des siècles l'admiration du monde entier. Symbole immuable de la foi normande, elle est pour ainsi dire « l'âme et le cœur du diocèse ». M. l'abbé Bourgeois a donc été bien inspiré en célébrant en vers « sa » cathédrale ; dans ces vers, il y a bien deci delà quelques faiblesses, mais on passera aisément sur ces petites déféctions en égard au but poursuivi par l'écrivain.

Quatorze dessins, œuvres d'une main habile et très personnelle, donnent un cachet particulier à cette œuvre poétique.

**

DELAMARRE (Ach.). — *Les agrandissements à la lumière artificielle*. Un vol. in-16 de VIII-104 pages. Paris, 1906, Mendel. Prix : 2 fr.

Dans un ouvrage paru précédemment, M. Delamarre a indiqué, dans tous ses détails, la marche à suivre pour construire un appareil d'agrandissement à la lumière diffuse, capable de fournir des résultats à tous points de vue comparables à ceux que l'on obtient avec les appareils spéciaux du commerce, et dont le prix de revient, pour un amateur un peu habile et ingénieux, n'est que de quelques francs.

Poursuivant la même idée, il a voulu, dans ce nouvel ouvrage, indiquer aux amateurs sérieux le moyen soit de construire eux-mêmes et de toutes pièces un appareil d'agrandissement à la lumière artificielle, soit d'utiliser, dans le même but, les lanternes à projection si répandues aujourd'hui.

DUBOIS (J.-A.). — *Hindu manners, customs and ceremonies*. Un vol. in-16 de xxxiv-744 pages. Oxford, 1906, Clarendon Press. Prix : 7 fr. 50

L'original de cet ouvrage fut écrit, en 1825, en langue française, par l'abbé Dubois; la traduction actuelle est due à M. Henri Beauchamp, de l'Université de Madras. L'ouvrage s'ouvre par une remarquable vue d'ensemble sur la société dans l'Inde et de curieuses annotations sur le système de castes : beaucoup de ces détails ethniques sont sinon inédits du moins bien peu connus du grand public. Un livre tout entier est spécialement consacré à l'étude de la vie brahminique : avec l'auteur, nous pénétrons dans les arcanes les plus intimes de l'existence quasi-merveilleuse des prêtres de Bouddha. Enfin, comme complément, un travail complet sur la religion de l'Inde.

Nous n'avons qu'un reproche à adresser aux éditeurs : c'est de n'avoir pas joint à l'ouvrage une abondante documentation photographique : les lecteurs aiment généralement à pouvoir se représenter en esprit les pays dont on leur parle.

* * *

FINZI (G.). — *Pétrarque*. Un vol. in-16 de 324 pages. Paris, 1906, Perrin. Prix : 3 fr. 50

Dans la trop courte préface écrite par M. Pierre de Nolhac pour cet ouvrage, celui-ci rappelle avec raison combien la mémoire de Pétrarque fut toujours honorée en France ; il convenait cependant d'abandonner une bonne fois la légende de l'« amant de Laure » pour retrouver dans l'auteur du *Canzoniere* un véritable poète lyrique, précurseur d'un mouvement littéraire bien déterminé.

L'ouvrage écrit par M. Finzi sur ce sujet l'est à un point de vue exclusivement italien ; pourtant il présente pour nous un réel intérêt, en ce sens qu'il rectifie pas mal d'idées erronées à l'endroit de Pétrarque, et qu'il nous montre celui-ci sous un jour nouveau, écrivain laborieux, ardent admirateur du Beau, nationaliste passionné. Ces notes intimes nous livrent du célèbre humaniste des aperçus bien curieux, que le monde lettré n'a pas jusqu'ici approfondi avec assez de soin, et qui expliquent l'influence considérable que Pétrarque exerça sur son siècle.

* * *

HÉRAULT DE SÉCHELLES. — *Œuvres littéraires*. Un vol. in-16 de xiv-262 pages. Paris, 1907. Perrin. Prix : 3 fr. 50

Comme le dit très bien dans sa préface M. Dard, l'auteur et le commentateur de cette étude, il peut

paraître paradoxal, à première vue, de présenter au public lettré les œuvres d'un membre du Comité du salut public ; il semble que ces deux fonctions de littérateur et de fournisseur en titre de la guillotine dussent s'exclure invinciblement l'une l'autre. Il n'en est rien pourtant dans ce cas particulier. Bien entendu, nous ne souscrivons pas d'enthousiasme à toutes les doctrines de l'érudit que fut Hérault de Séchelles, et pour cause : un membre du trop fameux Comité n'était pas un saint à mettre en niche, cela se comprend. Pourtant le fait que ce révolutionnaire se transformait, à ses moments perdus, en écrivain de mérite, justifie la publication de ce volume : on y trouvera maintes pages curieuses, intéressantes, originales, qui valent d'être lues pour leur élégance pittoresque et leur éloquente séduction.

* * *

HERVÉ (Noël). — *Les Noël's français*. Essai historique et littéraire. Un vol. in-12 de viii-150 pages. Niort, 1906, Clouzot. Prix : 2 fr. 50

Nous annonçons l'an passé l'apparition de ce volume dont la lecture se recommande d'une manière toute spéciale à l'époque de la fête de la Nativité. Nous ne répèterons pas ici l'appréciation que nous en avons donnée, mais nous reproduisons avec plaisir quelques lignes écrites par M. Joseph Boubée et publiées par les *Etudes* : « M. Hervé, qui s'appelle aussi Noël, trace dans ses grandes lignes l'histoire de ce genre très complexe et pourtant très particulier de poésies françaises qu'on appelle Noël's. ...En somme le travail est assez complet pour être exact. L'étude, l'esquisse pour mieux dire, est si lestement tracée, que le livre se lit d'un trait sans fatigue et avec un réel plaisir. Et le mérite de cet intéressant travail éclate encore d'autant mieux qu'il affiche moins de prétention et que l'auteur nous le présente avec une extrême modestie. »

Ce volume est en vente à Bruxelles, aux bureaux de l'*Essor*, 15, Avenue de la Renaissance.

* * *

LÉPINE (Madeleine). — *Jeanne Darc*. In-8° de 64 pages. Paris, 1906, Bibliothèque de l'Association.

Nous signalons volontiers l'apparition de ce coquet livret d'un drame en cinq actes, en vers, écrit pour la glorification de l'immortelle héroïne d'Orléans. Sur un pareil sujet, Mme Madeleine Lépine (dont les lecteurs du *Glaneur* ont pu maintes fois admirer le beau talent) ne pouvait faire qu'un petit chef-d'œuvre, et vraiment, sous son allure simple et naturelle, ce drame revêt une rare noblesse d'expression et de sentiment.

Sa lecture laisse une impression de grandeur, de beauté, dont la plénitude rejaillit sur la mémoire vénérée de la vierge de Domrémy.

*
**

LUCAS (C.-P.). — *The Canadian war of 1812*. Un vol. in-8° de 270 pages. Oxford, 1906, Clarendon Press. Prix : 16 fr.

La guerre de 1812 fut une des conséquences, et non la moins sanglante, de ce fameux blocus continental, inventé par Napoléon Ier pour isoler l'Angleterre. Celle-ci, en guise de représailles, usa d'une rigoureuse sévérité dans la recherche et la punition des déserteurs de sa marine ; d'où, de la part des autorités américaines, des froissements répétés qui se traduisirent rapidement en hostilités.

Ce livre est un des rares ouvrages qui aient retracé ces années sanglantes au moyen de documents sûrs et d'une indiscutable authenticité ; à ce point de vue, il servira grandement à compléter l'histoire du Canada, jusqu'au jour où le traité de Gand rétablit la paix dans l'Amérique du Nord. Le travail de M. Lucas est complété par une série de cartes, reproduites d'après des originaux contemporains : elles permettent de juger le pas immense que les tracés géographiques ont fait depuis un siècle.

*
**

MADAN (A.-C.). — *Wisa handbook*. Un vol. in-18 de 136 pages. Oxford, 1906, Clarendon Press. Prix : 3 fr. 75

L'auteur, nous avons eu l'occasion de le dire, s'est fait une spécialité marquée de l'étude des dialectes sud-africains. Il y a quelques mois à peine, il nous donnait une série d'ouvrages grammaticaux sur le dialecte senga ; aujourd'hui c'est la langue des tribus wisa qu'il nous fait connaître, avec sa méthode habituelle. Cet ouvrage sera un précieux auxiliaire pour les missionnaires et les résidents appelés à séjourner dans le nord-est de la Rhodésie.

*
**

MARÉCHAL (C.). — *Le sucre*. Un vol. in-16 de 162 pages. Bruxelles, 1906, Knoctig. Prix : 2 fr. 50

Dans ce substantiel ouvrage, M. Maréchal a résumé tout ce qui a trait au sucre et aux plantes saccharifères : historique du sucre, culture des plantes sucrières, méthodes de fabrication du sucre et ses multiples emplois dans l'alimentation.

A l'aide de ce manuel clair et bien conçu, tout profane pourra se rendre compte des diverses modifications que subit le sucre, depuis son état premier dans les plantes productrices jusqu'au moment où il fait l'ornement de notre table.

De même, la lecture de ce travail nous fait toucher du doigt l'importance du sucre au point de vue alimentaire tant de l'homme que des animaux ; et, qui l'eût cru, la médecine elle-même y a recours dans certains cas spéciaux : pourvu que les considérations de l'auteur sur ce point n'augmentent pas trop le nombre de nos malades. Après tout, ni les disciples d'Hippocrate ni les propriétaires de sucreries ne s'en plaindront.

*
**

MOORE (Mabel). — *Carthage of the Phoenicians*. Un vol. in-16 de 184 pages. Londres, 1905, Heinemann. Prix : 7 fr. 50

Carthage, comme Pompéi, comme Babylone, comme d'autres villes encore, est en train de ressusciter, grâce à des fouilles intelligemment conduites. L'auteur nous parle ici des plus récentes découvertes opérées dans la vieille cité carthaginoise par des savants avides de remettre au jour les restes d'une civilisation qui eut ses moments de splendeur. Ce qui frappe surtout, c'est le caractère avancé qu'a pu revêtir l'art à Carthage : Bord-el-Djedid, l'antique nécropole punique, a livré aux chercheurs des documents d'une valeur considérables. L'ouvrage contient d'ailleurs un choix de reproductions photographiques qui permettent de constater *de visu* combien les artistes de Carthage furent habiles à modeler la terre cuite ou à manier le burin.

Nous recommandons bien volontiers l'ouvrage de Mme Moore à l'attention des archéologues ; ils y trouveront bien des renseignements sûrement inédits qui jetteront un jour nouveau sur l'art carthaginois en ses diverses manifestations.

*
**

NERTHAL. — *Michelet*. Un vol. in-16 de iv-200 pages. Paris, 1906, Librairie des Saints-Pères. Prix : 3 fr.

Le présent ouvrage n'est pas une biographie de Michelet, encore moins une histoire anecdotique ; l'auteur a tout simplement étudié son sujet sous diverses faces déterminées, et de son travail se dégage une curieuse esquisse de la personnalité littéraire de Michelet.

Quelques titres choisis au hasard parmi les plus intéressants : l'horoscope de Michelet, — son imagination, — son amour pour le peuple, — son amour pour la patrie, — sa haine de la civilisation chrétienne, — son style. On conviendra qu'un travail portant sur des points de vue ainsi spécifiés devait attirer l'attention ; l'auteur y est parvenu par sa sincérité et la rectitude de ses jugements ; il nous présente donc sinon un Michelet inconnu, du moins un Michelet peu connu sous les angles spéciaux qu'il établit. C'est une œuvre réellement pittoresque, dont l'originalité même mérite l'approbation.

L'ouvrage est complété par une minuscule mais captivante étude sur Beaumarchais et les contes de Perrault.

**

POBEGUIN (E.). — *Notes sur Mogador*.
In 12 de 52 pages. Paris, 1905, Comité du Maroc. Prix : 1 fr.

Dans cette jolie plaquette, M. E. Pobeguïn, ingénieur, a réuni les documents de la mission maritime française du commandant Dyé. Les récents événements du Maroc donnent une actualité saisissante à ce travail, qui nous livre tous les secrets de la ville de Mogador, l'une des premières cités de l'empire d'Abd-ul-Aziz.

**

POIRMEUR. — *La région du Guir-Zousfana*.
Un vol. in-12 de 104 pages. Paris, 1906, Comité du Maroc. Prix : 2 fr.

Après nous avoir narré l'installation des Français au Béchar, l'auteur donne une description complète du Guir-Zousfana, vaste territoire situé sur le versant ouest du Djebel-Bechar. Aperçu géologique, orographique, hydrographique, tel est en trois mots le schéma du travail, complété par une étude sur les routes et le chemin de fer sud-oranais. Le côté géologique de l'ouvrage nous a surtout intéressé, grâce aux résultats vraiment curieux que l'auteur consigne, résultats dus à des fouilles intelligemment menées.

Ce volume aura sa place dans toutes les bibliothèques coloniales.

**

REYNAUD (Stanislas). — *La question sociale et la civilisation païenne*. Un vol. in-16 de XLIV-302 pages. Paris, 1906, Perrin. Prix : 3 fr. 50

Dans une série d'ouvrages antérieurs, l'auteur a étudié la civilisation païenne au point de vue de la morale, de la famille, de la religion, de la politique ; cette fois, il se place au point de vue de la question sociale, et plus spécialement des richesses meubles et immeubles. Après avoir parlé de la répartition des richesses, il en recherche les sources normales et anormales, pour finir par l'usage qu'en firent les peuples païens. Ce qui nous a surtout frappé en cette esquisse, c'est la manière méthodique dont l'auteur analyse les sources de la richesse, surtout les sources anormales. Il ne fallait pas s'attendre, naturellement, à beaucoup d'éloges sur les idées économiques du paganisme ; mais le tableau est plus sombre que nous le pensions, et n'était la haute compétence de l'écrivain, on pourrait croire à de l'exagération. Rien pourtant que de très exact dans les aperçus qu'il nous présente ; ses documents sont d'une telle authenticité qu'il

n'y a plus lieu de douter. Une fois de plus, tout esprit de bonne foi constatera spontanément l'influence capitale de l'esprit chrétien sur la marche du monde.

**

ROZAN (Charles). — *A travers les mots*. Un vol. in-16 de 426 pages. Paris, 1888, Ducrocq. Prix : 3 fr. 50

Livre déjà ancien, mais dont il est opportun de reparler à un moment où certains esprits avancés battent la charge pour le charbardement de l'orthographe. M. Rozan s'est plu à étudier les mots dans leur étymologie, à les grouper suivant leurs racines ou leur sens objectif, et de cette investigation est né l'ouvrage : *A travers les mots*, sorte d'exploration philologique et historique à la fois d'un intérêt sérieux. La critique a hautement loué naguère cette manière d'enseigner la langue maternelle, et nous ne reviendrons pas sur les mérites de l'ouvrage ; il nous a plu néanmoins de le rappeler au souvenir des philologues, en ces jours de controverse linguistique.

**

SARGENTON-GALICHON (Ad.). — *A travers le Haurân et chez les Druses*. Un vol. in-16 de 88 pages. Genève, 1905, Eggimann. Prix : 2 fr.

Les Druses, chacun le sait, sont une des populations les plus remuantes du Liban, et une excursion dans le Haurân n'est pas la chose la plus commode à mener à bien. L'auteur, au retour d'une excursion dans ces pays agités, en a fait l'objet d'une communication à la Société de géographie de Genève. Nous ne pouvons qu'applaudir à son idée de livrer au public le récit de ce voyage ; il n'a certes aucune visée scientifique, mais il renferme des renseignements ethniques vraiment curieux, qu'il était utile de mettre à la disposition des spécialistes.

**

STAËL (Madame de). — *Dix années d'exil*. Un vol. in-16 de 502 pages. Paris, 1906, Garnier. Prix : 3 fr. 50

L'ouvrage que nous venons de lire est une réédition des célèbres mémoires de Mme de Staël. Ceux-ci parurent une première fois dans les commencements du siècle passé, et ils eurent un succès retentissant, à cause de leur note spéciale d'incontestable sincérité. M. Désiré Lacroix a jugé bon de les rééditer, en les encadrant de notes explicatives ; nous ne pouvons qu'applaudir à cette heureuse initiative. Les *Dix années d'exil* de Mme de Staël constituent un document historique de premier ordre, qui mérite mieux que l'oubli ; il donne de l'Empereur, de son caractère, de son entourage, une

idée exacte et d'autant plus remarquable qu'à aucun moment de son récit la malheureuse victime du despotisme napoléonien ne se laisse aller à la récrimination ni à la haine.

* * *

STENGER (Gilbert). — *La Société française pendant le Consulat*. V^e série : *Les Beaux-Arts et les Artistes ; la Gastronomie, cuisiniers et gourmands*. Un vol. in-8^o de 350 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 5 fr.

En ce volume, précédé d'une préface importante sur les Beaux-arts avant le Consulat, l'auteur décrit la vie et l'œuvre des grands artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, musiciens, qui brillèrent durant le Consulat.

Puis, il s'attache à mettre en un relief saisissant l'œuvre du grand chef d'école que fut David, et celle de ses disciples, Gérard, Girodet, Gros, Guérin, Prud'hon, dont les tableaux admirables font l'ornement de nos musées. Tous ces hommes, plus encore que les écrivains et les comédiens, formèrent, dans la société du Consulat, un groupe illustre que les plus grands personnages se faisaient honneur de fréquenter et de recevoir. De même des musiciens. A quelle époque y eut-il une pléiade d'hommes d'un talent plus puissant que Monsigny, Philidor, Gossec, Grétry, Cherubini, Nicolo, Plantade, Méhul, Boïeldieu ?

Le deuxième livre de ce volume est consacré aux *cuisiniers et aux gourmands*, sous le Consulat, lesquels n'ont point été égalés, ni dans l'art de la cuisine, ni dans l'art de manger. Il suffit de citer Carême, Brillat-Savarin, Grimod de la Reynière, le marquis de Cussy.

* * *

TALHOUE (C^{te} de). — *Essai sur le magnétisme*. Un vol. in-8^o de XXXII-148 pages. Rennes, 1905, Bahon-Rault.

Prix : 3 fr. 50

L'auteur de cette étude a choisi comme base d'expérience et de déduction l'aimant : il s'en explique d'ailleurs dans une préface d'une grande originalité, dont nous recommandons la lecture à tous ceux qui s'occupent des graves questions métaphysiques. S'appuyant sur la constitution intime de l'aimant, M. de Talhouet nous présente sa conception de la vie et de l'esprit ; il nous parle de la matière et de sa force attractive, de la dissolution cellulaire, du rôle de la vie dans l'univers et, incidemment, de la radio-activité et du transformisme. Il ne nous est pas possible d'éplucher en dix lignes un ouvrage aussi profond ; nous croyons toutefois pouvoir affirmer que la lecture d'un pareil travail sera profitable aux esprits bien informés ; toute théorie, quelle

qu'elle soit, prête à discussion : celle-ci nous paraît assez solidement établie pour se défendre avec avantage contre ses contradicteurs.

* * *

WAUTHY (René). — *L'expansion économique mondiale*, appliquée à l'enseignement. Un vol. in-16 de 286 pages. Tamines, 1906, Duculot-Roulin.

« Faisons de la Belgique une plus grande Belgique. » Le mot a fait fortune, et, si les frontières que nous ont tracées les traités ne sont pas susceptibles de s'élargir, du moins la Belgique, par son activité débordante et son industrie prospère, peut-elle s'élever au rang des grandes nations. A son programme d'expansion économique il faut un enseignement approprié : c'est ce que M. Wauthy a compris. Son ouvrage répond aux besoins nouveaux qu'imposent de nouveaux débouchés ; grâce à lui, nos jeunes gens pourront débarquer au Congo, au Japon, en Amérique, n'importe où : ils connaîtront à fond les notions premières indispensables aux relations commerciales dans ces divers pays.

Pour compléter l'œuvre de M. Wauthy, nous attendons avec impatience l'ouverture de l'Institut colonial, qui complètera la formation de nos jeunes générations au point de vue expansionniste.

LECTOR

Causerie musicale

I. NOUVEAUTÉS.

Parmi les nouveautés du mois, il convient de signaler tout spécialement la nouvelle œuvre de M. François Crouwels, organiste à l'église St-Georges, à Anvers. C'est une *Messe* à trois voix égales, avec accompagnement d'orgue, que vient d'éditer, avec son soin coutumier, la maison Faes (d'Anvers). Nous avons souvent parlé à nos lecteurs du compositeur flamand, et ce fut toujours avec éloge ; cette fois encore, nous ne pouvons que le féliciter d'avoir mis son talent en correspondance parfaite avec les méthodes de rigoureuse exactitude que l'Eglise à réinstaurées dans sa liturgie musicale. L'auteur a largement profité des tendances nouvelles : son œuvre montre une fois de plus que la réforme de la musique sacrée s'imposait, et qu'elle peut parfaitement bien s'harmoniser avec les sources les plus pures de l'art. Loin d'être dévoyée, l'inspiration artistique en acquiert plus de noblesse, plus de grandeur ; la *Messe* de M. Crouwels en est une preuve péremptoire.

II. CONCERTS.

Il y a quelques années, à l'occasion d'un concert donné à la salle Erard, une puissante personnalité se révélait en la personne de M. Alexandre SCRIBABINE, pianiste-compositeur russe. Le public bruxellois avait conservé de cette audition un souvenir vivace, et ce lui fut une grande joie de revoir, après ce long temps, le virtuose slave.

M. Scriabine, né à Moscou en 1872, obtint à 19 ans un premier prix au conservatoire de cette ville ; ses œuvres pour piano attirèrent de suite l'attention par l'originalité de l'idée et leur curieuse facture. On y retrouvait Chopin et Schumann, deux maîtres dont il s'est approprié la grâce séduisante et la belle distinction. Depuis lors, le compositeur a livré au public de nombreuses pages pour piano et des partitions d'orchestre, dont trois symphonies ; la dernière de celles-ci : *Le divin poème*, a recueilli l'an passé un brillant succès à Paris.

Pour interpréter cet ensemble d'œuvres de mérite, M. Scriabine dispose d'un jeu puissant, d'une technique parfaite ; comme en 1896, le public a été frappé de l'aisance rare avec laquelle le pianiste se joue des plus grandes difficultés, et plus encore de la déconcertante facilité de la main gauche. La réunion de pareilles qualités suffit à justifier le succès que le compositeur russe a recueilli le 8 novembre à la Grande Harmonie. Un vieux musicologue, nous parlant de ce concert, nous disait en propres termes : « Voilà une séance vraiment artistique ! »

À la demande générale, M. Scriabine voulut bien donner, le 21 novembre, en la salle Ravenstein, une seconde audition de ses œuvres ; ce fut pour l'artiste russe l'occasion d'un nouveau triomphe de la part d'un auditoire, plus restreint peut-être, mais non moins enthousiaste.

* *

Le concert donné par M. Jean JACOBS, le 9 novembre, à la Grande Harmonie, nous a révélé un artiste de tout premier rang. Malgré sa jeunesse, 22 ans à peine, nous a-t-on dit, le précoce violoncelliste nous a paru en passe de devenir un maître dans l'art difficile et délicat de manier le violoncelle. Il a été à bonne école, nous le voulons, et c'est beaucoup qu'une éducation artistique soignée ; mais n'en profite pas qui veut, et M. Jacobs, lui, en a largement profité, grâce au talent naturel que lui a généreusement départi la Providence.

Nous l'avons beaucoup admiré dans ce remarquable *Ave Maria* de Max Bruch, une page délicate, fine, et diablement difficile. L'orchestre, habilement mené par M. Agniesz, l'a enlevée sans la moindre égratignure ; malgré l'imposante sonorité du morceau, M. Jacobs ne s'est pas un seul instant laissé dominer par l'orchestre : aux

passages les plus ardens, le chant du violoncelle s'élevait doux et grave, se détachant nettement de l'ensemble orchestral.

Qui ne connaît aussi l'original concerto pour violoncelle de Lalo ? Ici encore, ce fut un triomphe complet pour l'artiste, qui détailla toute l'œuvre avec un grand sentiment artistique. L'*intermezzo* lui valut notamment une pleine moisson de bravos ; pour un peu, le public lui eût jeté des fleurs.

M. Jacobs conservera en tout cas un bon souvenir de l'accueil enthousiaste que lui a ménagé notre capitale ; et nous osons espérer qu'il nous en gardera reconnaissance en nous procurant souvent l'occasion de l'applaudir.

* *

Mme Marie MOCKEL et M. Stéphane AUSTIN ont donné, le 15 novembre, une première séance de musique vocale, commentée par une causerie de M. Jean-Jacques Olivier, sur la musique et les lettres au dix-huitième siècle, et consacrée aux maîtres français du dix-huitième siècle : Rameau, Gluck, Monsigny, Martini ; Grétry, etc., y compris leurs prédécesseurs Lulli et l'Italien Piccini.

Une seconde séance eut lieu le 23 novembre, en la salle Ravenstein. Elle était réservée à l'école française contemporaine, depuis César Franck et ses disciples jusqu'à Debussy et Ravel, à travers de Castillon, Duparc, Chausson, Fauré, Bréville, Reynaldo Hahn, Levadé, Klingsor, Hermant, Lazzari, etc.

Mme Marie Mockel et M. Austin ont interprété ces petits poèmes sentimentaux avec un grand souci d'art.

* *

Les Concerts Durant ont eu la délicate initiative de célébrer, le 18 novembre, le cinquantenaire de Schumann par un festival exclusivement réservé aux œuvres du grand compositeur. Deux maîtres, Pablo Casals et De Greef, corsaient le programme de leur présence en solistes.

L'orchestre, sous la direction de M. Félicien Durant, donnait d'abord la symphonie n° 4, en ré mineur, dans la grande note du beau classique ; puis des fragments de *Manfred* (entr'acte : le Ranz des Vaches, l'Apparition de la Fée des Alpes). Ce fut délicieux. M. Durant est un grand chef d'orchestre, car comment rendre toute l'infinité délicatesse de la musique de Schumann mieux qu'il ne l'a fait dans cette unique *Apparition de la Fée des Alpes* ! Quel griselis de violons, quel ensemble aérien et pur ! Et si M. Durant a divinement rendu ce tableau exquis et rapide, il a aussi bien détaillé l'ouverture de la *Fiancée de Messine*, où la force et la grâce sont réunies pour produire un magique et chatoyant effet.

Pablo Casals a été merveilleux, comme à

l'ordinaire, dans le *Concerto* pour violoncelle et dans un *Adagio*, où la verve toujours gracieuse de Schumann se donne carrière. Rappelé longuement, il interprétait, avec M. De Greef au piano, l'*Abenlied*, où il mettait une finesse de jeu, une délicatesse de son, vraiment exquise.

M. De Greef se trouvait, dans Schumann, en pays de connaissance, car la tendresse, le charme, la subtilité du compositeur sont faites pour la tendresse, le charme et la subtilité du talent du pianiste. Aussi M. De Greef a-t-il interprété un *Concerto*, dessiné les *Arabesques* et murmuré le final du *Carnaval de Vienne*, avec un doigté, une émotion, un art admirables. L'excellent artiste a remporté un triomphe éclatant.

* *

La réputation de M. Jean TEN HAVE n'est plus à faire ; à cette place même, nous eûmes naguère le plaisir de féliciter le grand violoniste sur son talent vraiment remarquable. La séance du 19 novembre, à la Grande Harmonie, n'a fait que confirmer notre manière de voir. Un public nombreux et choisi a vivement ovationné l'artiste.

* *

Un événement musical que le concert avec orchestre donné le 26 novembre, à la Grande Harmonie. Dès huit heures, la salle était prise d'assaut par une foule compacte, attirée par le programme et les noms mis en vedette pour ce soir.

M. Louis Siegel est un tout jeune violoniste, qui se présentait sous le patronage du maître Ysaye. Quelle que soit la valeur d'un musicien, la critique trouve toujours à exercer ses droits, et nous nous permettrons donc dès l'abord de signaler au jeune virtuose une sorte de sécheresse dans l'expression, qui frise parfois la monotonie et donne un aspect anguleux à certaines phrases. Ceci dit avec toute la bienveillance qui nous est coutumière, nous n'avons que des éloges à adresser à M. Siegel sur sa technique vraiment méritante ; le jeune violoniste a été à bonne école, il a largement profité des leçons de maîtres éminents, et nous pouvons lui prédire de beaux succès. Paganini, Mendelssohn, Chausson ont tour à tour mis en valeur ses grandes qualités ; le *Concerto en mi* de Mendelssohn a surtout vivement impressionné l'auditoire, par la brillante interprétation que le violoniste nous en a donnée.

Il faut ajouter, pour être juste, que l'orchestre était supérieurement conduit par le maître Ysaye lui-même ; les qualités directoriales de notre éminent compatriote sont assez connues, nous n'y reviendrons pas. Nous tenons pourtant à signaler la façon remarquable dont il a conduit l'ouverture de la « Grotte de Fingal », aux sonorités profondes et harmonieuses, et l'originale Fantaisie sur des thèmes russes de Rimsky-Korsakow.

L'audition du 26 novembre fut donc un triomphe complet pour le soliste, M. Siegel, pour l'orchestre et surtout pour Ysaye, dont la direction reste toujours, malgré les ans, énergique, vigoureuse et supérieurement artistique. PASSIM.

RÉCRÉATION

Carré syllabique.

1. Jeu de hasard ;
2. Sorte de bond ;
3. Jeune bête fauve.

—

Charade.

Le contraire du bien figure en mon premier ;
Par mille on compte mon entier ;
Par un tout petit nombre on compte mon dernier.

—

Réponses au dernier numéro :

Logogriphe : *Basse, bas.*

—

Question : En s'emparant du roi qui avait vaincu Loth (20 culottes).

Memento culinaire

—

Dîner de famille

Potage aux oeufs filés.
Saucisses à la provençale.
Épinards au jus.
Gâteau fourré.

—

SAUCISSES A LA PROVENÇALE. — Coupez en dés du ris de veau, des débris de volaille, passez à la casserole, ajoutez farine, bouillon, une liaison de jaunes d'œufs, citron, versez dans un plat, laissez refroidir, faites-en des saucisses enveloppées de crépine, achevez de cuire sur le gril et servez.

—

ÉPINARDS AU JUS. — Après avoir épluché deux kilogrammes d'épinards, les blanchir, hacher et passer ; les mettre ensuite dans une casserole, avec 30 grammes de beurre qu'on laissera chauffer. Mêler une cuillerée de farine et la laisser cuire en tournant pendant quelques minutes.

Lorsque les épinards ont un peu réduit, mouillez-les petit à petit avec une demi cuillerée à café d'Extrait de Liebig, préalablement délayé dans un peu d'eau chaude, jusqu'à ce qu'ils aient la consistance voulue. Au moment de servir, terminez en laissant fondre dedans un morceau de beurrie frais et ajoutez encore un peu de Liebig.

TANTE LOUISE.

Le coin des rieurs

Au restaurant, au moment de la douloureuse :

— Vous me comptez le pigeon dix francs !

— Oui, monsieur.

— Qu'est-ce donc qu'il avait d'extraordinaire ?

— Il était apprivoisé.

Baptiste, après avoir été garçon d'hôtel, est devenu valet de chambre, mais il a conservé la mauvaise habitude de dire toujours à son maître :

— Depuis que je suis garçon chez monsieur...

— Dites donc domestique, reprend celui-ci.

L'autre jour, son maître l'envoie prendre des nouvelles d'une de ses parentes, qui vient d'avoir un bébé.

— Eh bien ! lui demande-t-il précipitamment au retour, est-ce un garçon ou une fille ?

— Monsieur, c'est un domestique !

Petites Nouvelles

M. Michel de Sicard donnera trois récitals de violon, à la Grande Harmonie, les mercredi 5, mercredi 12 et vendredi 14 décembre. On sait que le virtuose est violon-solo de S. M. la Reine de Roumanie.

*
*
*

M^{lle} Wanda de Zaremska, la jeune pianiste dont les succès d'école firent sensation au Conservatoire Royal de Bruxelles et qui depuis s'est acquis une

flatteuse réputation en Allemagne, donnera un récital, le jeudi 6 décembre 1906, à 8 1/2 heures, dans la Salle de la Grande Harmonie.

*
*

Mme Clotilde Kleeberg-Samuel annonce un récital de piano, le lundi 10 décembre, à la Grande Harmonie.

*
*

Le mardi 11 décembre, nous aurons la bonne fortune d'entendre, à la Grande Harmonie, le trio Hambourg, dont la réputation est devenue universelle.

Droits d'auteur

Un jour, trois amis se promenaient.

— Je ferais volontiers un excellent déjeuner, disait l'un.

— Moi, je me contenterais d'un déjeuner, même s'il n'était pas excellent, ajoutait le second.

Et le troisième concluait :

— Et moi, d'un déjeuner fort simple, pourvu que ce soit un déjeuner.

Malheureusement, les fonds communs étaient très bas. Tout d'un coup, l'un des compagnons s'écria :

— J'ai une bonne idée, suivez-moi.

Il les mena tous trois chez un éditeur de musique à qui il s'adressa en ces termes :

— Monsieur, nous venons vous proposer de nous acheter une romance dont monsieur a fait les paroles, monsieur la musique, et que je vais vous chanter, parce que je suis le seul d'entre nous qui ait un peu de voix.

— Chantez toujours, répondit l'éditeur. Nous verrons après.

Le jeune homme chanta, et l'éditeur dut être satisfait, car il paya la romance quinze francs.

Les trois amis, radieux, coururent à un restaurant.

L'auteur des paroles s'appelait Alfred de Musset, le musicien Monpou, et le chanteur Dupré.

Quant à la romance, elle avait pour titre : « l'Andalouse », et commençait ainsi :

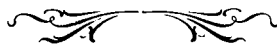
Connaissez-vous, dans Barcelone,
Une Andalouse au teint bruni ?

Cette romance, payée quinze francs, en rapporta 40,000... à l'éditeur.

« Sic vos non vobis !... »

TABLE DES MATIÈRES

A Jérusalem	97	GILLEWYTENS (E.-H.). — En route, <i>poésie</i>	3
AUTO-GRAF (F.). — Pour l'objectif	8	— — Le départ des gymnastes, <i>poésie</i>	27
BELLAIGUE (Camille). — Silhouettes de musiciens	166	— — Charmeuse, <i>poésie</i>	45
BOTREL (Théodore). — Aux cités belges, <i>poésie</i>	43	— — Sérénade lointaine, <i>poésie</i>	59
BRIO (Carolus). — Invitation	77	— — Mer fatale, <i>poésie</i>	74
C.-B. — Le petit malade	35	— — Remembrance, <i>poésie</i>	177
— — Les Haakon	52	GUILLAUME (L.). — A lam de Saint-Victor	73, 89, 109, 125
— — Les vinaigrettes	71	HERVÉ (Noël). — A propos d'autographes	41
— — Léon Gautier	145	— — Un succès oratoire	128
— — Les noms des cartes à jouer	188	LABOUR (Pierre). — Pélerinage, <i>poésie</i>	112
CAGIN (dom Paul). — La restauration du chant grégorien	134, 143, 158	LAMBINON (Tél.). — Papillons, <i>poésie</i>	142
CALVET (J.). — Le surhomme d'après Corneille	162, 179, 193	LEBAILLY. — L'araignée et le ver à soie, <i>poésie</i>	29
Coin (le) des rieurs	20, 37, 53, 67, 79, 124, 155, 172, 203	LECTOR. — Le mois littéraire	13, 31, 47, 63, 80, 103, 114, 136, 149, 167, 183, 195
COPPÉE (François). — Jeanne d'Arc, <i>poésie</i>	31	LÉPINE (Madeleine). — Magnificat, <i>poésie</i>	90
— — Le chambarquement de l'orthographe	139	— — Solange, <i>poésie</i>	110
— — La bouquetière, <i>poésie</i>	145	— — La Transfiguration, <i>poésie</i>	158
— — Chanson d'exil, <i>poésie</i>	160	L'ERMITE (Pierre). — Fiat voluntas tua !	6
DE CORVAL (Lucile). — Noël du berger, <i>poésie</i>	191	— — Récits de France	25
DE JACURET (Jean). — La dernière goutte de lait	37	— — Vers l'idéal	45
— — La lettre du mousse	62	— — Dans l'eau de Javel	75
— — La fatale nouvelle	130	— — Admi... nistra... tivement !	92
— — Un églantier dans les bois	179	— — Oui ou non ?	112
DELAPORTE (V.). — Symbolistes et décadents	1, 29	— — L'essai loyal	132
DE RÉGIS (André). — Sur le soir	62	— — Les petits trous	141
DÉROULÈDE. — Sur Corneille, <i>poésie</i>	174	— — Déchire... va !	177
DES CHAUMETTES (Guy). — L'ennui	6	MANTENAY (J.). — Un mariage en 1805	12
D'ESTRÉELLES (Jehan). — Vache !	160	MARIE-BERTHE. — Résurrection	60
— — C'est trop compromettant !	189	MAUCLAIR (Camille). — César Franck	85, 101
Deuxième congrès de la Presse périodique belge	148	Petites nouvelles	24, 40, 56, 72, 88, 155, 203
DUFOUR (Fr.). — Don Lorenzo Perosi	4, 27	Premier (le) Salon du Livre	53
— — Le roman du jour	9, 58, 146, 175, 194	R * * *. — Une héroïne	10
— — Carnet musical	21, 38, 54, 68, 87, 108	RENAULT (J.). — Théodore Botrel	78
— — Aux colonies	43	— — Bretagne est poésie	95
— — Causerie musicale	122, 148, 165, 187, 200	— — Sa Majesté la Presse	173
— — La pensée chrétienne	127	Récréation	10, 35, 47, 67, 78, 94, 124, 140, 154, 172, 188, 202
— — Poésie et poètes	157	S. — Le concert sur la montagne	20
— — Un livre sensationnel	191	— — La gandoura de Mahomet	163
DUQUESNEL (Félix). — Chansonniers normands	111	— — La neige, <i>poésie</i>	193
GEVAERT (F.-A.). — L'exécution musicale	83, 91, 119	SOREL (Albert). — Les vieux bateaux	181
		TANTE LOUISE. Memento culinaire	12, 36, 52, 63, 76, 97, 123, 140, 155, 172, 188, 202
		TIERCELIN (Louis). — Le cheval de jouvence, <i>poésie</i>	126
		VEUILLOT (Louis). — Épitaphe, <i>poésie</i>	6
		WIDOR (Ch.-M.). — A la scène	121



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.